

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 25 (n°73-75), Bruxelles, Octobre-Décembre 1911.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Fernand Severin	<i>Th. Weustenraad et Ch. Rogier.</i>	5
F.-Ch. Morisseaux	<i>Le Triomphe de Gigot</i>	18
***	<i>Le Péril allemand</i>	45
Pierre Broodcoorens	<i>Clocke Roeland</i>	68
F.-Charles Morisseaux	<i>Le douzième provisoire</i>	84
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	96
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	99
***	Memento.	
Jules de Hase	Causerie financière.	
***	Bibliographie.	

Illustrations de R. De Saegher, Oscar Liedel, Jenny Montigny,
Willem Paerels, Spaelant.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Parait le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

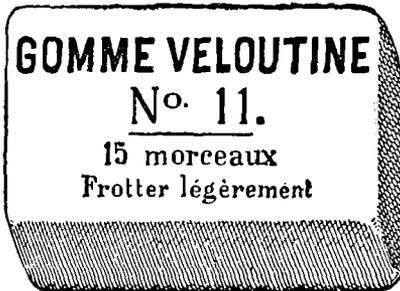
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

L'EXPANSION BELGE

CETTE REVUE

paraît tous les mois en un élégant fascicule in-4°, illustré de nombreux clichés tirés sur papier couché.

LES ARTICLES VARIÉS

sont consacrés à tout à ce qui, dans le domaine économique, commercial, artistique, littéraire, industriel, sportif, peut favoriser l'expansion de la Belgique.

SON CARACTÈRE ENCYCLOPÉDIQUE

lui assure une place au foyer de famille comme sur le bureau de l'homme d'affaires.

LES ŒUVRES BELGES A L'ÉTRANGER

sont analysées et commentées, par le texte et par l'image dans ses divers numéros qui forment au bout de l'année un magnifique illustré d'un millier de pages environ où tous ceux qui s'intéressent

AU CONGO BELGE

notamment trouveront une ample documentation.

L'EXPANSION BELGE

est une œuvre créée en dehors de tout esprit de parti, et ses bénéfices doivent être affectés à la création de bourses d'études et de voyage.

ON S'ABONNE

au prix de **12 francs l'an (15 francs pour l'étranger)**

à Bruxelles, 4, rue de Berlaimont, 4

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
· ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **Ca**w's perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail; —
2° L'appareil d'alimentation «Cellulaire». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



LE MUSÉE DU LIVRE

Publication périodique de grand luxe

CONCERNANT la TYPOGRAPHIE, la LITHOGRAPHIE, la RELIURE,
la LIBRAIRIE, la BIBLIOGRAPHIE, les APPLICATIONS PHOTOGRA-
PHIQUES et les INDUSTRIES SE RATTACHANT A L'IMPRIMERIE

Elle consiste en un recueil de modèles, un portefeuille de fac-similés concernant les caractères, les articles de composition, le papier, la reliure, l'illustration, tout ce qui concerne la présentation du Livre, son ornementation et son habillement extérieur.

Paraissant trimestriellement

Prix de l'abonnement :

BELGIQUE ----- fr. 6.—

ÉTRANGER ----- 7.50

LE NUMÉRO : fr. 1.75

S'adresser à la Librairie Vve F. LARCIER, 26-28, rue des Minimes, Bruxelles.

CHAUSSURES DE LUXE

POUR MESSIEURS ET POUR DAMES

SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES

Bas de soie et de fil assortis aux bottines

ALPHONSE GOFFAUX

*Chausseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

CH. DIEUDONNÉ

10, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries

Gaïnes pour armes de luxe et autres

MAISON CLAESSENS-BAL

J. JONCRET-BAL, Successeur

27, Rue d'Edimbourg, IXELLES - BRUXELLES

Fournisseur de la Cour, de S. A.
R. Mgr le Prince Albert de Bel-
gique et de S. A. R. Mme la Prin-
cesse Clémentine.

— 0 —
MAISON DE CONFIANCE
fondée en 1870

— 0 —
Téléphone 2727



PARIS 1878

•••• SPÉCIALITÉ ••••
pour Harnais de luxe, Selles
- de Cavaliers et de Dames,
Brides, Mors, Étriers, Licols,
- - Surfaix, Couvertures, - -
Caparaçons, Fouets et ustensiles
- - - - d'Écurie. - - - -

SELLERIE - - - HARNACHEMENTS

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

STATIONS THERMALES

desservies par le Réseau P. L. M.

Aix-les-Bains — Chatelguyon (Riom) — Evian-les-Bains — Fumades-
les-Bains (Saint-Julien-les-Fumades) — Genève — Menthon (Lac d'Annecy)
— Royat — Saint-Nectaire — Salins — Uriage (Grenoble) — Thonon-
les-Bains — Vichy, etc...

Billets d'aller et retour collectifs (de famille) 2^e et 3^e classes, valables
33 jours, avec faculté de prolongation.

• Délivrés, du 1^{er} septembre au 15 octobre, dans toutes les gares du réseau P. L. M.
aux familles d'au moins deux personnes voyageant ensemble.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Prix : La première personne paie le tarif général, la deuxième personne bénéficie
d'une réduction de 50 p. c., la troisième et les suivantes d'une réduction de 75 p. c.

Arrêts facultatifs aux gares de l'itinéraire.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

TRAIN DE CHASSEURS

entre PARIS et GIEN

La Compagnie rappelle aux chasseurs que, pour faciliter leurs déplacements dans
les régions du **Gâtinais**, de la **Puisaye** et de la **Sologne**, elle met en marche,
depuis le 26 août 1911, un train express (1^{re} classe et wagon-restaurant) qui circule,
pendant la durée de la chasse, les samedis et veilles de fêtes, de Paris à Gien ; les
dimanches et fêtes, de Gien à Paris.

Paris, départ : 7 h. 35 soir		Gien, départ : 7 h. 29 soir
Gien, arrivée : 10 h. 15 soir		Paris, arrivée : 10 h. soir

Ce train ne prend pas de bagages enregistrés.

Commerce d'Avoines et Fourrages

V^{VE} J. LANNOY - PAIROUX

53, rue de l'Orient, 53. — ETTERBEEK-BRUXELLES

ELOI MENSIERS

== MARÉCHAL-FERRANT ==

des Écuries de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre

Rue Jean Stas, 16, ST-GILLES-BRUXELLES

(QUARTIER LOUISE)

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

Téléphone SABLON 2575

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçue suivant un point de vue nouveau, elle publie des articles originaux à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On trouve, en outre, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Une *Chronique*, faite par D. WARNOTTE, signale les nouvelles publications, les Bibliographies, les œuvres de Coopération scientifique, les Voyages et les Explorations, les Institutions, Sociétés et Revues nouvelles, les Congrès, les Nouvelles et Informations du monde savant, etc.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent déjà les noms si appréciés de MM. ANSIAUX, Dr G. BOUCHÉ, M. BOURQUIN, A. BRACHET, Dr O. DE CROLY, J. DE DECKER, Dr J. DEMOOR, G. DE LEENER, P. DE REUL, M. DE SÉLYS-LONGCHAMPS, E. DUPRÉEL, H. ERNOULD, Cap^{nc} FASTREZ, E. HOUZÉ, A. IVANITZKY, Z. KOTCHETKOVA, P. MENZERATH, CH. PERGAMENI, R. PETRUCCI, G. SMETS, A. VERMEYLEN, D. WARNOTTE, E. WAXWEILER, L. WODON.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : MISCH & THRON, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME VINGT-CINQUIÈME

Octobre — Novembre — Décembre 1911

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME VINGT-CINQUIÈME
OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

1911



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes, 26-28

THÉODORE WEUSTENRAAD ET CHARLES ROGIER

Lettres inédites.

En 1848, Philippe Lesbroussart, professeur de littérature française à l'Université de Liège, était admis à l'éméritat.

Théodore Weustenraad sollicita la chaire devenue vacante par sa retraite. Le professorat sans doute le tentait; de plus, il ne pouvait se faire au climat de Bruxelles, où il était auditeur militaire depuis un an, et il regrettait Liège, où il avait passé quinze heureuses années dans l'exercice des mêmes fonctions.

Ses principaux compétiteurs étaient Félix Van Hulst, littérateur bien oublié aujourd'hui, et le jeune poète Edouard Wacken, secrétaire de la *Revue de Belgique*. Weustenraad pouvait se croire des titres particuliers à la faveur ministérielle. Il était, à cette époque, le poète belge le plus réputé, celui dont l'œuvre exprimait le mieux les aspirations de la jeune nation.

Le *Remorqueur* l'avait mis tout à fait en vue; ses poèmes subséquents, *La Charité* surtout, avaient encore accru sa notoriété. En outre, il possédait des titres extra-littéraires qui pouvaient être, dans l'occurrence, de plus de poids que les précédents. Comme rédacteur en chef de la *Tribune*, il avait défendu de sa plume les idées politiques du ministre actuel jusqu'au jour où celui-ci était arrivé au pouvoir (juin 1847). Et ce ministre était Charles Rogier, son ami personnel, à qui il avait dédié le *Remorqueur* en un moment où cet hommage ne pouvait passer pour un acte de courtoisie. Weustenraad semblait donc avoir des chances sérieuses.

Mais le ministre entendait confier le cours de littérature française à une « notabilité littéraire de

France ». Il s'adressa d'abord à D. Nisard, qui déclina l'offre. Il se tourna ensuite vers Sainte-Beuve, qui, désigné une première fois par Rogier pour les mêmes fonctions, en 1831, s'était finalement dérobé parce qu'il ne pouvait se résoudre à quitter M^{me} Hugo, avec qui il était alors du dernier mieux. Cette fois Sainte-Beuve se trouvait libre; il accepta.

Un de nos fins lettrés, M. Oscar Grojean, a consacré au séjour de Sainte-Beuve à Liège un livre richement documenté (1).

Des lettres inédites (2) qu'il m'a été donné de consulter me permettent cependant de compléter et de rectifier, sur des points secondaires il est vrai, ce savant travail.

On sait que la nomination de Sainte-Beuve fut généralement mal accueillie en Belgique « Aussitôt, dit M. Grojean, la presse commença contre Sainte-Beuve une ardente campagne. L'*Indépendance*, journal officieux du ministère, est à peu près le seul à le défendre, avec le *Journal de Liège*... L'*Emancipation*, la *Nation*, l'*Observateur*, journaux bruxellois, le *Messenger de Gand*, le *Journal du commerce*, d'Anvers, le *Journal de Charleroi*, désapprouvent la nomination. La *Gazette de Liège* la critique. Le *Libéral liégeois* et la *Tribune* de Liège l'attaquent avec violence... »

Quelle fut l'attitude des candidats évincés? J'ignore comment se comporta Van Hulst; quant à Wacken, il déversa son dépit dans deux articles très violents de la *Revue de Belgique*. Il y reproduisit la *Guêpe* d'Alphonse Karr qui, en 1845, avait révélé au public français l'existence de ce trop fameux *Livre d'amour* où Sainte-Beuve célébrait, en vers souvent sensuels et généralement détestables, sa liaison avec M^{me} Hugo, assez clairement désignée par son prénom. Il ne faut pas exagérer la faute de Sainte-Beuve, qui, de toute

(1) *Sainte-Beuve à Liège*, chez Misch et Thron, éditeurs.

(2) Les lettres échangées entre Weustenraad et Rogier m'ont été obligeamment communiquées par M. G. Borgnet, petit-fils du poète. J'ai découvert le reste dans les papiers de Weustenraad, conservés à la Bibliothèque communale de Maastricht, sa ville natale.

façon, reste assez grave. On sait aujourd'hui (1) que le *Livre d'amour*, imprimé en 1843, ne devait être publié qu'après la mort des trois intéressés, Sainte-Beuve, Hugo et M^{me} Hugo. L'existence du livre fut connue en 1843 par l'indiscrétion d'un ouvrier typographe, et Alph. Karr accrut le scandale en lui consacrant une de ses *Guêpes*.

Mais le public belge de 1848, mal informé et persuadé que l'ouvrage incriminé avait paru, en 1843, avec l'aveu de Sainte-Beuve, pouvait hardiment crier à la goujaterie. Il pouvait s'indigner, cet honnête public, qu'on eût appelé en Belgique, pour en faire un professeur d'université, un écrivain français qui, à ses yeux, n'était pas honorable en tant qu'homme. Malheureusement les Belges firent au grand critique d'autres reproches, qui honorent moins leur goût. N'allèrent-ils pas jusqu'à contester ses titres littéraires ?

Et Weustenraad ? Quelle contenance fit-il dans son insuccès ? « S'il fallait, dit M. Grojean, en croire les allégations du *Journal de Liège* (9 septembre 1848) ou l'affirmation officieuse d'Adolphe Quetelet, qui, après sa mort, écrivit sa biographie, il n'aurait point pris de l'humeur de son échec. Cependant, si l'on songe qu'il avait dirigé jusqu'en 1847 la *Tribune de Liège*, et que ce journal fut, avec le *Libéral liégeois*, le plus acharné des agresseurs de Sainte-Beuve, on aura peine à s'imaginer que Weustenraad ait regardé la nomination de ce dernier avec les mêmes yeux que « s'il n'y avait été intéressé en rien », et on se persuadera qu'il fut pour une part dans la campagne que la presse conduisait contre son heureux rival. »

L'auteur de *Sainte-Beuve à Liège* se laisse aller ici, selon moi, à de simples présomptions. Weustenraad avait été, dit-il, le rédacteur en chef du journal *La Tribune*, un des plus acharnés agresseurs de Sainte-Beuve. Il l'avait été, en effet, mais il ne l'était plus. Au contraire, en 1848 il collaborait précisément à l'*Indépendance* « journal officieux du ministère, dit M. Grojean, qui était à peu près seul à le

(1) Voy. le *Sainte-Beuve* de LÉON SÉCHÉ.

défendre ». A une présomption défavorable on pourrait opposer une présomption favorable... Mais Weustenraad se défend, dans une des lettres qu'on lira plus loin, d'avoir rien publié contre Sainte-Beuve et Charles Rogier, et sa sincérité est si bien attestée par les contemporains que nous pouvons, à mon avis, le croire sur parole. Par contre, M. Grojean suspecte à juste titre les affirmations du *Journal de Liège* et d'Adolphe Quetelet relatives au noble « désintéressement » du poète. *A priori* elles sont trop flatteuses pour ne pas inspirer quelque méfiance. Et je suis en mesure de prouver par des documents inédits que Weustenraad, loin d'envisager la nomination de Sainte-Beuve « comme s'il n'y avait été intéressé en rien », en conçut un vif dépit, qui s'exhala dans des conversations sinon dans des articles de journaux. C'est ce qui résulte d'abord de la lettre suivante, adressée par Charles Rogier à son ami dans les premiers jours de septembre. (Weustenraad a écrit de sa main, en tête de cette lettre : 6 septembre 1848.)

Il me revient de divers côtés que vous vous plaignez vivement de la nomination de M. Sainte-Beuve; je ne le vous reproche pas, et mon intention n'est pas de revenir sur les raisons que j'ai eues de vous le préférer, plusieurs de nos amis communs ne vous les ayant pas cachées. Mais voici ce qui m'est aussi rapporté et ce que j'ai peine à croire, malgré la véracité de ceux qui me le disent. On m'assure que vous allez jusqu'à me reprocher *un manque de parole*. Veuillez recueillir tous vos souvenirs et me dire où, dans quel lieu, quel jour je me suis engagé à vous nommer à Liège. Vous savez parfaitement qu'aux questions instantes que vous m'avez souvent posées je vous ai répondu que bien certainement je vous préférerais à *Van Hulst*; mais que *jamais, jamais*, vous n'êtes parvenu à m'arracher la promesse de ne pas vous préférer une notabilité littéraire de France. Quand je vous ai annoncé la nomination de Sainte-Beuve, vous ne m'avez pas dit (et vous ne le pouviez pas sans porter atteinte à la vérité) : « mais vous me manquez de parole ». D'où vient donc que ce que vous ne m'avez pas dit, à moi-même, vous allez le dire à d'autres? D'où vient que vous ayez continué à me voir, à me parler amicalement, si j'avais eu vis-à-vis de vous le grave tort que vous allez me repro-

chant ? Avec un ami qui vous manque de parole on rompt immédiatement et on lui dit pourquoi. Tout autre rôle ne pouvait aller à un caractère loyal ; c'est vous dire combien j'ai été peiné et surpris du langage qu'on vous attribue, rapproché des relations que vous avez continué d'entretenir avec moi.

Cette lettre peut se résumer en deux points. Le ministre y reproche à son ami : 1^o de l'avoir accusé d'un manque de parole alors qu'il ne lui avait fait aucune promesse ; 2^o d'être allé se plaindre à des tiers quand il aurait dû venir lui demander personnellement des explications ; c'est-à-dire, en somme, d'avoir manqué de franchise à son égard.

On possède la réponse de Weustenraad, dont la minute a été conservée. Le poète ne relève pas le second reproche de son ami, ce qui permet de croire qu'il le reconnaît fondé. Mais il discute longuement le premier, et il paraît bien résulter de ses explications que le ministre s'était rendu coupable envers lui d'un manque de parole, ou peu s'en faut. Ne lui avait-il pas laissé croire, après le refus de Nisard, qu'il serait nommé ? Lui avait-il soufflé mot de ses négociations avec Sainte-Beuve ? En somme, chacun des deux amis avait à se plaindre de l'autre ; et on comprend l'embarras qu'ils éprouvaient tous deux, au dire de Weustenraad, quand ils se trouvaient tête à tête. Au surplus la voici, cette lettre :

Je viens à l'instant de recevoir votre lettre et je m'empresse d'y répondre. Peu de jours après que je me fusse porté candidat à la chaire de littérature de Liège, vous m'avez fait connaître que votre intention était d'offrir d'abord cette chaire à une célébrité littéraire de la France, et vous m'avez cité le nom de Nisard.

Je n'ai fait aucune objection à cela. Je ne pouvais songer à me poser en concurrent d'un écrivain aussi éminent et d'un professeur aussi distingué. Je m'inclinai donc devant ce choix. Mais bientôt vous reçûtes la nouvelle du refus de M. Nisard. Vous eûtes la bonté de me la communiquer et même de me demander : *Si j'étais maintenant content*. Ce furent vos expressions. Je vous répondis que je serais heureux de retourner à Liège et de quitter Bruxelles dont le séjour est funeste à ma santé. Je vous demandai ensuite : *Quand pourrais-je être nommé ?* Je ne le

sais pas encore, me répondîtes-vous, il y a tout un travail à faire, et ce n'est pas aussi facile qu'on le pense. — Je n'insistai pas ; cependant je vous adressai une dernière question, et cette question la voici : Puis-je me préparer ? — Prépare-toi toujours, telle fut votre dernière réponse.

Je fis part à Materne (1) de cette conversation et je lui demandai ce qu'il en pensait. Je te regarde comme nommé, me dit Materne, puisque Nisard a définitivement refusé.

Je pouvais donc, moi aussi, regarder ma nomination comme à peu près certaine. Je m'en réjouis ; je communiquai à deux ou trois de mes amis le résultat de mon entretien avec vous. Ils l'apprécièrent comme moi. Je fus donc vivement surpris, mon ami, et péniblement affecté d'apprendre, trois semaines après, par la bouche de Materne (tandis que j'étais retenu chez moi par une maladie) que Sainte-Beuve (*dont il n'avait jamais été question entre nous*) allait être nommé à la chaire de littérature vacante par la retraite de Lesbroussart.

Je ne protestai cependant pas contre ce choix. Je retirai ma candidature, reconnaissant toute mon infériorité, en présence d'un pareil concurrent. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète encore.

Je n'ai donc pas à vous reprocher un manque de parole ; vous ne m'avez jamais *positivement* promis la chaire ; mais cependant vous m'avez laissé croire, après le refus de Nisard, que je serais nommé. Je reconnais maintenant que je me suis fait illusion sur la portée de vos paroles. Pardonnez-le moi. Vous saviez que je désirais vivement obtenir la chaire ; vous m'aimiez, vous m'estimiez, vous eussiez désiré, à votre tour, m'accorder l'objet de ma demande, et je comprends tout le regret que vous éprouvez de n'avoir pu le faire. Ma candidature vous avait placé dans une situation gênée, et je m'explique très bien les hésitations que j'ai quelquefois remarquées chez vous. Moi-même j'étais gêné et embarrassé vis-à-vis de vous. Tous deux nous avons souffert. Maintenant tout est décidé et je me suis résigné.

Si maintenant d'autres me prêtent des paroles que je n'ai jamais prononcées, je les désavoue. Beaucoup de personnes s'intéressent à moi. Chaque fois qu'elles m'ont demandé des

(1) Constant Materne, secrétaire général aux Affaires étrangères, sauf erreur, et ami commun de Weustenraad et de Rogier.

nouvelles, je leur ai fait connaître les faits, tels qu'ils s'étaient passés, ajoutant toujours : *Je ne sais si je serai nommé*, afin de ne pas compromettre votre liberté d'action.

Je n'ai à me plaindre que d'une seule chose : c'est que vous ne m'ayez jamais parlé de Sainte-Beuve. Si, immédiatement après le refus de Nisard, vous m'eussiez dit : *Je vais maintenant offrir la chaire à Sainte-Beuve*, il n'y aurait pas eu de malentendu entre nous.

La réponse de Ch. Rogier ne dut pas satisfaire Weustenraad. Il ne se lave pas entièrement du reproche d'avoir laissé ignorer à son ami ses négociations avec Sainte-Beuve; et il interprète un peu à sa façon le « prépare-toi toujours », qui pouvait passer pour une quasi-promesse de nomination.

Je tiens à préciser les faits, dit-il, et vous comprendrez les motifs de mon insistance.

Vous reconnaissez, comme vous le deviez pour rester loyal, que vous ne pouvez me reprocher un manque de parole, que je ne vous ai jamais positivement promis la chaire. Votre griet consiste à dire que je ne vous avais pas prévenu des négociations ouvertes avec Sainte-Beuve, après celles entamées avec Nisard.

Je dois vous rappeler qu'après vous avoir donné lecture d'une lettre relative à Nisard, j'ai ajouté, en répondant à l'une de vos questions : Est-ce tout? — Non, les négociations continuent encore. Et, en effet, il n'y a pas que Nisard, en France; je n'avais aucun motif de préférence personnelle pour lui, et jamais je ne vous ai dit : « Nisard ou vous ». Je vous ai toujours déclaré, non sans peine, que je vous préférerais une notabilité littéraire de France; et tout ce qu'il vous a été permis de croire, c'est que, si je choisissais dans le pays, ce serait vous, en dépit des objections que rencontrait votre candidature et dont je ne vous entretenais pas. Que je vous aie dit un jour, pressé par vos questions incessantes : *prépare-toi toujours*, je ne le nie pas. Mais, en vérité, pouviez-vous me rappeler cette parole comme un engagement de ma part; et pouvais-je vous répondre moins? Ne trouvant pas mieux que vous à Paris, mon intention formelle était de vous nommer; j'ai donc pu vous dire de vous préparer dans cette éventualité.

Ce qui m'a blessé et vivement, je ne le cache pas, dans tout ceci, ce n'est pas tant que vous vous soyez plaint de moi en

termes amers, que de vous avoir vu me tendre la main et me traiter en ami après avoir exhalé ces plaintes qui portaient atteinte à ma loyauté.

La nomination de M. Sainte-Beuve est devenue un texte d'opposition dans quelques journaux. Je doute que les esprits distingués et les vrais amis du progrès littéraire en Belgique s'associent aux récriminations de l'*Emancipation* et de l'*Observateur*.

Si j'étais à votre place, je sais bien le rôle que je choisirais dans cette misérable polémique. Je prendrais hautement parti pour Sainte-Beuve. Si je vous donne ce conseil, c'est *pour vous*, non *pour moi*. Je ne me sens aucunement embarrassé de défendre cet acte, qui m'a beaucoup coûté quant à vous, et qui pour cela même est plus méritoire au point de vue général.

Je serais heureux que ce fâcheux incident ne vint pas altérer l'intimité de nos rapports d'amitié déjà ancienne. Je ferai tous mes efforts pour faire disparaître de mon cœur toute espèce d'amertume. Je suis convaincu de la bonté du vôtre, et j'écarte tout soupçon d'intentions malveillantes de votre part dans les paroles qui ont pu vous échapper.

Croyez à mes sentiments dévoués.

La deuxième lettre de Weustenraad à Rogier est d'un haut intérêt. Le poète s'y exprime librement au sujet de la nomination de Sainte-Beuve et ses sentiments sur ce point semblent bien avoir été ceux de la majorité des Belges. Certaines appréciations, qui étonnent sous sa plume, doivent sans doute être mises sur le compte du dépit et de la mauvaise humeur. Cet état d'âme est particulièrement sensible dans la dernière partie, où Weustenraad déclare, sur un ton passablement amer, n'éprouver aucun sentiment d'amertume. Voici cette lettre :

Je vous ai exposé les motifs qui m'avaient autorisé à croire que je serais nommé à la chaire de littérature vacante à Liège après le refus de M. Nisard, tout en convenant, pour rendre hommage à la vérité, que je n'avais jamais reçu de vous une promesse positive proprement dite.

Je renouvelle également la déclaration que je vous ai faite, que jamais, jamais je n'ai dit à qui que ce soit qu'en nommant M. Sainte-Beuve vous eussiez manqué, sous ce rapport, à une parole donnée.

Maintenant, permettez-moi de répondre à quelques assertions de votre dernière lettre. Vous dites que vous m'avez donné lecture d'une lettre relative à Nisard. C'est une erreur. Vous m'avez simplement annoncé que Nisard avait refusé la chaire. Il est très possible que je vous aie demandé : « Est-ce là tout ? » et que vous m'avez répondu : « Les négociations continueront. » Je ne le conteste pas. Mais ces négociations ne pouvaient, dans ma pensée du moins, s'appliquer qu'à de nouvelles tentatives faites auprès de M. Nisard pour le déterminer à revenir sur son refus (n'ayant jamais eu connaissance de négociations ouvertes avec d'autres écrivains). Cependant, comme le refus de Nisard vous paraissait définitif et qu'il l'était en réalité, j'ai pu vous adresser cette autre question : « Puis-je me préparer ? », question à laquelle vous avez répondu : « Prépare-toi toujours. » Mais, me dites-vous, pouviez-vous prendre cette parole comme un engagement formel de ma part ? Non ; aussi ne l'ai-je point prise comme telle ; ce qui le prouve à l'évidence c'est que j'ai demandé à Materne, le lendemain de ma conversation avec vous, ce qu'il pensait de cet entretien, question que je ne lui aurais pas adressée si j'avais eu la certitude d'être nommé. Je m'attendais à l'être, je l'avoue, surtout après la réponse de Materne : « Je te regarde comme nommé. » Ne soyez pas surpris de la vivacité des plaintes qui ont pu m'échapper immédiatement après que j'eus appris que la chaire avait été offerte à Sainte-Beuve et acceptée par lui. Mais l'expression de ces plaintes n'a jamais eu le caractère qu'on leur a méchamment donné. Je ne vous ai jamais reproché un acte de déloyauté. Vous étiez parfaitement libre de nommer Sainte-Beuve. Vous l'avez nommé. J'estime beaucoup le talent littéraire de Sainte-Beuve. La France renferme peu d'écrivains aussi distingués. Et cependant la nomination de Sainte-Beuve est une faute à mes yeux. C'est une faute parce que vous avez vivement blessé le sentiment national, dont la susceptibilité, même exagérée, devait être respectée, dans les circonstances actuelles, surtout en présence des injures et des menaces qui nous sont presque journellement adressées par une partie de la presse française.

C'est une faute, parce que votre choix s'est arrêté sur un écrivain d'un talent éminent sans doute, mais sans convictions littéraires ; sur un écrivain dont la plupart des œuvres portent l'empreinte d'un dévergondage d'esprit et de mœurs très peu édifiant ; sur un écrivain qui, pour arriver à l'Académie, dont il

avait été repoussé une première fois parce qu'il personnifiait la réaction anticlassique, a brusquement changé d'opinion, a réhabilité les classiques qu'il avait souffletés et a écrit dans le *Journal des Débats* des articles élogieux à l'adresse de tous les académiciens sans distinction, dont il recherche les suffrages.

C'est une faute parce que l'*homme* élevé aujourd'hui au rang de professeur a été publiquement flétri par une imputation déshonorante dont il ne s'est jamais lavé.

Si j'avais eu connaissance des négociations ouvertes avec Sainte-Beuve, je vous aurais fait ces objections. Après la nomination de Sainte-Beuve, elles deviennent inutiles et, si je me permets de vous les faire aujourd'hui, c'est pour vous faire comprendre l'impossibilité, pour moi, de défendre le choix de Sainte-Beuve.

Mais si, au milieu de la polémique qui s'est livrée, quelqu'un s'avisait de dire que la chaire donnée à Sainte-Beuve m'avait été promise par vous, oh! alors, soyez tranquille, j'élèverai à l'instant même la voix pour lui donner un démenti formel.

Seulement, il faudrait m'en informer, car je vis ici complètement isolé; je ne lis qu'un seul journal, *L'Indépendance*, et j'ignore ce qui se dit dans d'autres feuilles. Je sais cependant que beaucoup d'entre elles critiquent la nomination de Sainte-Beuve et se servent d'arguments parfaitement ridicules et bêtes. *L'Emancipation* surtout a ce privilège. Ma nomination aurait été peut-être critiquée tout aussi vivement par ces aimables journalistes qui ne cherchent que matière à opposition.

Je sais que ma candidature eût pu rencontrer et a rencontré, en effet, des objections. On a dit que j'étais Flamand, on m'a reproché mon accent; on m'a même opposé ma taille et ma figure comme des fins de non-recevoir. Ce n'est pas vous qui m'avez fait ces objections, mais elles ont pu vous être faites par d'autres. Je conviens que je ne remplis pas toutes les conditions physiques requises pour le rôle de professeur. Mais je suis persuadé que ces objections n'auraient exercé aucune influence sur votre détermination. Le choix de Sainte-Beuve, qui n'est pas non plus un géant ni un Adonis, le prouve du reste.

Je désire maintenant que Sainte-Beuve réussisse. J'ai, hier même, recommandé à tous les professeurs que je compte au nombre de mes amis, de lui faire bon accueil, dans l'intérêt de l'enseignement et de l'université dont il est devenu membre.

Je ne garde rancune à personne. Je ne puis pas haïr. Vous me promettez que, de votre côté, vous ferez tous vos efforts pour

bannir toute amertume de votre cœur. J'ai droit d'y compter.

Pour moi, quoique je me trouve aujourd'hui rejeté dans une situation inférieure à celle où j'étais en 1827, époque à laquelle, libre et indépendant, j'étais parvenu en moins de quelques mois à me créer une belle clientèle au Barreau de Maestricht; inférieure à celle où j'étais en 1828, quand M. Van Ewyck (administrateur) de l'enseignement supérieur, ému du retentissement produit en Hollande par la publication de quelques-unes de mes poésies hollandaises, me fit offrir, par l'intermédiaire de M. Kinker, la chaire de littérature hollandaise à Utrecht, que je refusai parce que je voulais rester Belge;

Quoiqu'on m'ait oublié longtemps, que je me sois vu devancé dans la carrière des emplois publics par tous les hommes de mon âge, intelligents ou imbéciles, malgré les services que je crois avoir rendus dans la presse à la cause de mon pays;

Quoique j'aie joué plus d'une fois mon existence sans arrière-pensée d'ambition, avec une abnégation dont je m'honore, pour rester fidèle à des principes dont le triomphe devait assurer le bonheur de notre patrie commune;

Quoique ma carrière soit brisée par la suppression de la Haute Cour militaire et mon avenir tué par l'impossibilité d'entrer désormais soit dans la magistrature régulière avec un rang convenable, soit dans l'enseignement supérieur;

Malgré tout cela, je n'éprouve aucun sentiment d'amertume et je resterai ce que j'ai toujours été.

Cette affaire eut naturellement pour résultat un refroidissement entre les deux amis. Le refroidissement ne dura guère. Charles Rogier, nature généreuse et spontanée, ne pouvait garder longtemps rancune à Weustenraad, envers qui peut-être il se reconnaissait secrètement des torts. Mais le poète semble avoir été plus lent à pardonner, quoi qu'il en dise lui-même. Dépité, humilié, découragé, et d'ailleurs excessif en tout, il se laissa aller à un coup de tête. Il était auditeur militaire à Bruxelles; il demanda à pouvoir permuter avec son collègue de Namur qui, cela va de soi, consentait à la combinaison. J'ai retrouvé dans les papiers de Weustenraad le brouillon de la requête qu'il adressa à cette occasion au Ministre compétent. Il y allègue son « désir de vivre en famille, éloigné de tous les troubles de la vie politique, la nécessité de soigner sa santé altérée

par son séjour à Bruxelles ». Et comme le changement sollicité eût constitué pour lui, sous tous rapports, le contraire d'une promotion, il prie le Ministre de mentionner dans son arrêté que la permutation a lieu à la demande de l'intéressé « afin qu'elle ne puisse être considérée comme une disgrâce ou une déchéance ».

Il existe une lettre de C. Materne à Weustenraad, datée du 11 septembre 1848, où ce fonctionnaire s'exprime comme suit au sujet de la légère brouille survenue entre le Ministre et le poète : « Je ne reviendrai pas sur cet incident, qui sera bientôt de l'histoire ancienne. » Puis il passe à l'étrange requête de Weustenraad et désapprouve vivement le dessein formé par ce dernier d'aller « s'enfouir à Namur ». « Ta place, dit-il, n'est pas dans cette Thébaïde, où tu te trouverais en dehors de tout courant d'affaires, de tout mouvement intellectuel... Note que tu perds beaucoup de chances pour l'amélioration future de ta position et que tu semblerais obéir à un sentiment de découragement peu digne de ta force d'âme habituelle. »

Mais le poète s'entête, comme un enfant boudeur. On peut lire, au verso de la lettre résumée ci-dessus, le brouillon de la réponse qu'il y fit. Cet écrit jette un jour singulier dans l'âme du poète à la fin de sa vie, même si l'on y fait, à la mauvaise humeur du candidat évincé, la part qui semble lui revenir. Ses enthousiasmes sont tombés, son énergie est brisée, il tombe dans un désenchantement, un découragement, une atonie qui étonnent chez un tel homme et qui s'expliqueraient peut-être en partie par un mauvais état de santé.

Mon projet de m'établir définitivement à Namur a rencontré, dit-il, de vives objections de la part de mes amis. Je les ai parées toutes et, malgré le fondement de quelques-unes d'entre elles, je persiste dans le parti que j'ai pris. Tant que je resterai auditeur militaire je ne retournerai plus à Bruxelles. Cette situation pourra se prolonger très longtemps encore; je n'attends rien pour moi du ministère actuel (1). On trouvera tou-

(1) En marge : Je n'espère pas davantage du cabinet qui lui succédera.

jours, pour remplir des fonctions que je pourrais solliciter à l'avenir, un homme plus capable que moi. Tu dis qu'on m'oubliera ici ; je le sais, mais on m'oubliera tout aussi complètement à Bruxelles. Je ne gagnerai donc rien au change. Tu ajoutes que je serai ici en dehors de tout courant des affaires, de tout mouvement intellectuel. C'est vrai, mais je n'espère plus qu'en la solitude et l'isolement. Un profond dégoût s'est emparé de moi. Je ne vis plus que pour remplir des obligations de famille que je me suis volontairement imposées. Le jour où je ne pourrai plus me résigner aux privations que j'aurai à supporter pour y faire face, ce jour-là je quitterai la vie sans remords et sans regrets. Heureusement mes besoins personnels ne sont pas grands et je suis habitué à une vie de sacrifices. L'avenir, quoiqu'il ne me sourie guère, ne m'effraye pas. Je travaillerai ; je remplirai mes devoirs comme je l'ai toujours fait, et puis advienne que pourra.

La requête de Weustenraad ne fut heureusement pas agréée. Ses amis le défendirent contre lui-même et s'occupèrent, à son insu, d'améliorer sa situation. En octobre 1848, il fut désigné pour les fonctions de greffier du tribunal civil de Bruxelles, qu'il n'avait pas sollicitées. Cet emploi, qui devait lui procurer une certaine aisance et lui laisser quelques loisirs, le réconcilia sans doute momentanément avec Bruxelles. Il revint à ses travaux de prédilection et, s'il ne produisit aucune œuvre nouvelle, réunit du moins en un recueil, intitulé *Poésies lyriques*, ses divers poèmes. Quelques-uns, publiés précédemment en plaquettes, étaient devenus rares ; d'autres étaient encore inédits. L'ouvrage fut publié par souscription et parut vers la fin de janvier 1849.

FERNAND SÉVERIN.

LE TRIOMPHE DE GIGOT

I

M. Adolphe Parlupet ne connut vraiment les remous de l'existence qu'au jour où il introduisit Gigot dans sa maison et obtint que cet hôte peu attendu y demeurât.

Sa carrière, sans avoir été exempte de ces menus incidents qui sont le charme des routes de la vie, ne s'illustrait d'aucune révolution. Il avait suivi sa voie avec le courage quotidien et mécanique qui échoit aux médiocres. Jamais il ne s'était senti l'âme d'un apôtre, ni même d'un simple philosophe. Le système de la révolution des astres, le mystère des distances et des cubatures, le délice amer des relativités, le laissaient dans un état d'indifférence qui atteignait à la noblesse. Car la dignité de nos attitudes provient souvent de ce que nous les ignorons.

M. Parlupet avait fait sa fortune dans la pâtisserie fine. Il avait conservé, de cet art éminent et douceâtre, le goût de ce qui est bien mesuré et une certaine aversion pour l'odeur de la vanille. Parfois, quand, autour d'une table servie avec plus d'abondance que d'éclectisme gastronomique, des amis étaient traités par lui, il disait assez pompeusement qu'il avait conquis tous ses grades dans la pâtisserie et qu'arrivé au faite des satisfactions économiques et morales il ne songeait point à devenir député.

Il avait été saute-ruisseau. Comme il ne musait qu'avec mesure, on l'avait assez rapidement promu au grade de pétrisseur. Il amollissait rythmiquement la pâte jaunâtre, avec le sentiment qu'il travaillait pour la patrie. Alors, il entra chez un pâtissier. Il étonna son patron par l'art qu'il mettait à disposer sur des gâteaux de petites figures géométriques en fruits confits.

Il serait resté longtemps dans cette maison. Son ambition se bornait à découvrir, chaque jour, un

dessin inédit. Quand il l'avait découvert il disait, comme Titus : « Je n'ai pas perdu ma journée... » D'ailleurs, il ne connaissait pas Titus.

M. Adolphe Parlupet, qui avait quelques économies déjà, au temps où il n'était encore qu'ouvrier pâtissier, aurait conservé cette situation subalterne toute sa vie, si les destins, par des moyens ingénieux, n'avaient songé à l'en faire échapper. La pâtissière était une femme mûre, qui portait la barbe avec une sorte de jovialité romanesque. Elle trouva que M. Parlupet était un bien bel homme et, un jour, pendant qu'habilement il disposait sur un gâteau gluant un losange en pâte d'angélique, elle avoua à l'artiste, non sans des éclats de voix tragiques, qu'elle était prête à lui tomber sur l'heure dans les bras.

Cela ennuya d'autant plus M. Parlupet qu'à cause du losange en confection il avait les mains et, par conséquent les bras, indisponibles. Il répondit avec une grande politesse que, le dimanche suivant, il ne verrait pas d'inconvénient à inviter le patron et la patronne à faire une petite partie de campagne. Comme on était au plein cœur de l'hiver, la grosse dame imagina qu'Adolphe raillait la passion incandescente qu'elle avait pour lui et prit le parti de s'évanouir avec fracas. Du coup, M. Parlupet rata son losange. Il ne le pardonna pas à celle qui avait troublé l'élaboration d'un chef-d'œuvre. Qu'elle le traitât de béjaune, de Joseph ou de jocrisse, — elle était heureusement revenue à elle assez vite — il en avait d'autant moins de souci qu'il ne concevait pas le rapport entre ces épithètes et l'effondrement d'un losange en pâte d'angélique. Mais l'art de la pâtisserie qu'avait méconnu cette Junon adipeuse la lui fit prendre en haine. Il se mit à adorer son métier avec d'autant plus d'ardeur qu'un amour détestable avait tâché à le supplanter dans son cœur.

D'ailleurs, quand le patron rentra, la pâtissière éperdue et gesticulante lui annonça qu'Adolphe s'était conduit comme un cochon et avait voulu se livrer sur elle à des privautés coupables. La preuve en était cette fournée gâchée de petits gâteaux qui gisaient sur le sol. Le patron éprouvait une indiffé-

rence absolue à l'endroit de sa moitié. La question d'être ou de n'être pas trompé rentrait pour lui dans le domaine des choses sans importance. Mais s'il négligeait qu'on pût prendre avec sa femme d'improbables récréations, il ne voulait pas qu'on en usât de même avec sa marchandise. Il jugea la situation d'un coup d'œil. Il traita sa femme de vieille toquée et flanqua Adolphe à la porte.

De cette décision résultèrent deux choses heureuses. D'abord que la pâtissière se consola ardemment avec un fluet cousin à elle qui aimait les grosses femmes et les petits gâteaux. Ensuite qu'Adolphe Parlupet s'établit patron pâtissier. Ainsi le geste obscur d'un mari pacifique mais économe avait suffi pour modifier le cours de deux existences.

M. Parlupet prit vite de l'importance. Il inventa la charlotte russo-japonaise et les éclairs « demi-glace » au chocolat. Cela lui valut la considération de ses clients et l'attention de M^{lle} Félicité Ruban, friande et corsetière. L'amour, de nouveau, entrait dans la vie de M. Parlupet. Mais si Adolphe, ouvrier, n'avait accordé aucune attention aux agaceries du dieu malin, Adolphe, patron, ne fit pas de même. Il se trouva aussi bien, — il convient d'y applaudir, la morale en étant satisfaite — de la seconde conjoncture que de la première.

Cela se passa d'une façon fort simple, comme tous les grands événements. Chaque jour, vers midi, M^{lle} Ruban entrait dans le magasin propre qui fleuraient la cannelle et le sucre brûlé.

Selon ses ressources du jour, elle mangeait un gâteau, ou deux gâteaux, ou trois. M. Parlupet commença par ne pas remarquer cette chalande à la gourmandise assidue. D'ailleurs, il ne voyait, chez les clients, que le choix distingué ou grossier qu'ils faisaient de ses marchandises parfumées. Mais assez rapidement, n'ayant pas observé la femme, il apprécia la ferveur de la connaisseuse.

Comme une chatte délicate et prudente elle choisissait le petit gâteau qui allait ravir, par la vertu de sa crème dorée et de sa pâte savante, les papilles de son palais. Puis, elle mangeait lentement, fermant à

demi les yeux et semblant prête à défaillir tant elle éprouvait, à cette dégustation, de volupté.

Un beau jour, comme il la regardait manger et s'attendrissait sur lui-même d'avoir pu provoquer un tableau si charmant, il s'avisa tout à coup de la regarder, tout simplement. Il fut ému. Non seulement c'était une gourmande avisée, mais encore c'était une jolie petite fille. Elle avait des cheveux blonds qui frisaient autour du front. Sa figure était toute menue, mais éclairée par de beaux yeux bleus, dans lesquels il n'y avait pas grand'chose, peut-être, sinon de la lumière innocente. Elle avait un corps mignon, potelé à souhait et ses mains étaient celles d'une duchesse qui fait beaucoup de broderie.

M. Adolphe Parlupet, on l'a déjà vu, n'avait rien d'un conquérant. Même, il éprouvait une difficulté insurmontable à lire dans son propre cœur. Il fut troublé, mais n'osa le dire à personne, surtout à lui-même. Pourtant, chaque jour, il attendait avec une impatience inconnue, qui lui faisait trembler les mains, l'arrivée de M^{lle} Ruban. Il arriva qu'elle ne vint pas. Il en eut une angoisse affreuse. Il commit des bévues abominables : il livra un *plum-pudding* au lieu d'un *Mont-Blanc* et oublia une importante commande de chinois que lui avait faite un abbé friand. Il maigrit et fut très malheureux.

Elle revint. Elle était allée voir, en province, une cousine malade. Il s'informa avec passion de la santé de cette personne qu'il ignorait. M^{lle} Félicité lui dit qu'elle était morte.

Il lui adressa des compliments chaleureux pour cet événement, sans rien savoir de ce qu'il disait. Il la pria même, à cause de l'heureuse circonstance, de vouloir bien accepter un petit gâteau inédit qu'il avait inventé le matin même. Il osa dire qu'il l'avait confectionné pour elle et se trouva, *in-petto*, un peu cynique. Elle accepta le gâteau et se mit en devoir de le savourer avec recueillement. Pendant qu'elle mangeait, une force irrésistible le poussa. Il dit : « Mademoiselle, si vous vouliez... » A ce moment, un collégien entra, réclamant des pastilles de jujube. M. Parlupet lui répondit avec égarement que les

pastilles de jujube ne valent rien pour l'estomac. Le collégien se sauva, effrayé par le ton du pâtissier. Et M. Parlupet reprit son discours enflammé : « Mademoiselle, si vous vouliez... » Il répéta cette phrase plusieurs fois et trouva l'éloquence plus ardue que la pâtisserie. Alors, il se tut.

M^{lle} Ruban acheva tranquillement de manger son petit gâteau. Ayant terminé, elle leva sur ses yeux ingénus l'ombre de ses beaux cils. Elle regarda M. Parlupet, le trouva pas vilain homme, avec sa face rose, ses cheveux bien peignés, son veston de coutil blanc.

Elle regarda aussi le magasin aux belles armoires à glaces encadrées de faux acajou, le comptoir chargé de friandises alléchantes, précieusement disposées sur des tréteaux ronds, en fil de fer. Et les guéridons sur lesquels s'érigent, pyramides ingénieuses, les pralines de chocolat et les bonbons de sucre rose. Comme elle avait rempli son regard de cette vision délicieuse et reposante, elle répondit : « Monsieur Parlupet, ce serait peut-être une chose à faire... »

Elle dit cela sans grand émoi, mais avec fermeté. Il ne lui déplaisait pas, certes, d'acquérir par le mariage une position stable et honorable. Félicité n'était point faite pour les besognes aléatoires et décevantes. Elle avait l'âme d'une petite reine, et trôner au milieu des gâteaux, en souveraine dispensatrice du baba au rhum qui réchauffe et du *drops* acidulé qui calme la soif, lui apparaissait comme un sort fortuné. Mais elle n'était pas inconsciente de sa propre valeur. Sachant ce qu'elle recevait, elle savait aussi ce qu'elle donnait.

M. Parlupet eut un grand saisissement de constater que M^{lle} Félicité avait compris tout de suite les choses qu'il ne lui avait même pas dites. Il en eut des larmes aux yeux et bégaya : « Vous êtes bien aimable... Vous êtes bien aimable... » Elle, que dirigeait la sensibilité de son cœur de femme, trouva le geste et le mot qu'il fallait. Par-dessus le comptoir elle tendit gentiment la main et dit : « Adolphe... » Il répondit : « Félicité... »

Et ils eurent l'air, un moment, devant un public de petits gâteaux assortis, de chanter le duo de *Faust*.

II

Malgré la différence de leurs âges — elle avait dix-huit ans et lui quarante — elle fut une épouse exemplaire. Elle lui rendit la vie délicieuse. Le magasin fut de mieux en mieux achalandé. On y fit des embellissements. Le mariage avait accru les facultés d'invention de M. Parlupet. Il trouva des gâteaux et des crèmes inédits. Il fut célèbre. De partout on accourait chez lui. Des vieilles demoiselles, portées sur les satisfactions gastronomiques, proclamèrent qu'il avait du génie. Alors, chez lui, il fit installer le téléphone. Il reçut des commandes de la province.

Entre ses gâteaux et sa femme, sa vie coula comme un beau fleuve majestueux et tranquille. Il aimait que Félicité fût à la fois une ménagère prudente et rusée, et une épouse câline et attentive. Leur amour, éclos dans le fumet de la vanille et du chocolat, s'y continua. Rien ne le vint troubler.

Elle avait le sens de la vie — et de ce qui est ou non convenable. A mesure que leur prospérité grandissait, elle modifiait, vis-à-vis de la clientèle, si adroitement qu'on s'en apercevait à peine, ses façons et son attitude. Elle fut d'abord prévenante et sautillante, comme si elle eût voulu se faire gentiment pardonner son élévation subite. Elle accueillait avec cordialité ses anciennes camarades d'atelier qui la venaient contempler dans son faste. Elle fut si naturellement aimable qu'elle sut endormir l'envie et empêcher le potin calomniateur. Elle s'habillait de robes simples qu'elle confectionnait elle-même, se mettait un simple ruban bleu dans les cheveux et ficelait si alertement les sachets de macarons et de madeleines qu'elle avait l'air de les remettre en cadeau aux acheteurs. Pas bégueule, au surplus. Sachant écouter les histoires un peu lestes du major retraité qui venait acheter des pains d'amandes et condescendant, avec apitoiement, aux scandales

ignobles que, sous le sceau du secret le plus rigoureux, la sage-femme du coin venait confidentiellement lui rapporter, comme elle les rapportait à tous les commerçants du quartier.

Mais elle restait distante. Elle avait une façon de sourire, en regardant les gens, qui désarmait les plus téméraires. Sans doute, lui faisait-on la cour. Il ne serait venu à personne l'idée d'aller plus loin. Elle eut la réputation d'être une honnête femme et ne cessa jamais de la mériter.

Plus tard, elle revêtit des robes plus luxueuses. Sa prévenance eut quelque chose d'un peu plus lointain, tout en demeurant cordiale. Puis, elle eut une caissière, une, deux « demoiselles de magasin ». Elle ne servait plus les clients elle-même. Elle avait des bagues aux doigts, des bracelets aux poignets et vêtit son buste aimablement rebondi de blouses de linon ou de dentelles. Elle tenait tête aux clients, dans les conversations sur la politique et sur la température. Elle animait les dialogues d'une sorte d'esprit conciliant et bon enfant. Elle ne faisait point de fautes de français éclatantes. Et elle ne manquait pas d'une certaine majesté bourgeoise, quand, dans le magasin embaumé, elle adressait aux ouvrières, polie et ferme, quelques menues observations. Et M. Parlupet ne manquait point d'admirer chaque jour l'aisance avec quoi sa femme était devenue une sorte de déesse du caramel et de l'orgeat...

Lui-même avait pris plusieurs ouvriers. Il était rare qu'il mît encore la main à la pâte, sauf pour l'une ou l'autre pièce montée exceptionnelle commandée par quelque douairière ou quelque chanoine. Il se contentait, avec des gestes mesurés et des discours prudents, de diriger les opérations du laboratoire.

Et c'était un noble spectacle que celui de ces deux époux parfaits, vivant leur vie avec constance et simplicité.

III

Il n'est chose, si bonne qu'elle soit, qui ne finisse par lasser. Le bonheur, peut-être, ne provient que du

fait de n'avoir pas toujours été heureux. Il n'est non plus de travailleur, si acharné et consciencieux qu'il soit, qui ne désire un beau jour se reposer. Il arriva, d'ailleurs, que M. Parlupet, vers l'âge de soixante ans, eut quelques étourdissements. Un praticien célèbre qui, chaque semaine, venait acheter un petit pot de gingembre confit, affirma que vivre au milieu des parfums provoque des troubles de l'estomac et du foie, voire du cerveau. Ce dernier point inquiéta d'autant plus M. Parlupet que c'était bien la première fois que quelqu'un lui parlait de son cerveau. Il hésita pendant un certain temps. Mais, un jour, une tige de vanille qui brûlait dans un récipient provoqua, chez le pâtissier, une syncope. Elle dura un quart d'heure. Félicité pleura et adjura son mari de sauvegarder une vie si précieuse. Ils étaient riches. Ils pouvaient vivre de leurs rentes.

Et, justement, M. Parlupet avait, comme premier garçon, un jeune homme débrouillard et vif, ancien sous-officier, et qui possédait quelque argent. Quoi de plus aisé que de lui céder le fonds, avec facilités de paiement. Car on avait dû renoncer à ce rêve, jadis caressé, de pouvoir inscrire sur la devanture, un jour : « Adolphe Parlupet, fils, confiseur ». Ils n'avaient pas d'enfants. Et, à vrai dire, c'est peut-être la première fois qu'ils s'en apercevaient...

Malgré le chagrin de quitter une maison où, si longtemps, ils avaient vécu prospères et grâce à l'insistance cajoleuse de Félicité, M. Parlupet se décida. Il avait confiance en son premier ouvrier, Armand Tombeur, qui possédait de l'entregent, du bagoût et un certain génie inventif. De plus, il était joli garçon, galant, mais pas coureur. M. Parlupet lui annonça, d'ailleurs, qu'il viendrait de temps en temps lui apporter les conseils de son expérience, ce dont Armand se montra ravi. La cession se fit sans grands embarras. On inscrivit sur la vitrine : « Ancienne maison Adolphe Parlupet, Armand Tombeur, successeur... » Et ainsi, quand Félicité et Adolphe quittèrent cette oasis, dont le parfum trop violent avait rendu malade M. Parlupet, ils comprirent que quelque chose d'eux resterait là, au

milieu des petits gâteaux et des pyramides de pralines... Seulement, ils ne comprirent pas tout de suite que, parce qu'ils y laissaient cela, un peu de leur bonheur les abandonnait aussi...

IV

Pourtant, les premiers moments d'oisiveté leur furent doux. Oisiveté toute relative, au surplus. Il fallait disposer la nouvelle demeure. M. Parlupet, suivant le conseil de sa femme, avait choisi une sorte de villa spacieuse et bien aérée, intime aussi, située aux confins de la ville et de la banlieue. Ils avaient désiré être à la fois à la campagne et pas trop loin du mouvement. Leur villa réalisait à merveille leurs souhaits. Elle était entourée d'un jardin vaste, qu'avec un peu d'imagination on pouvait appeler parc. Ils ne s'en firent pas faute et parlèrent de leurs trois mille mètres carrés, comme certainement Louis XIV ne parla jamais des jardins qui entouraient le Grand Trianon.

On s'imagine difficilement les obstacles que rencontrent des commerçants retirés quand il s'agit de présider à l'économie d'une demeure consacrée au repos. Jusqu'alors M. et M^{me} Parlupet avaient eu à cœur, avant tout, l'élégance, le luxe et le confort de leur magasin. A cela tout était subordonné. Ils se préoccupaient peu de leurs commodités personnelles. Ils se contentaient d'une chambre à coucher étroite et d'une salle à manger où il y avait des mouches en été et de l'obscurité en hiver. Le magasin seul attirait leur attention et provoquait leur souci. Là se trouvait, sous la forme de flacons de sirops et d'édifices de petits fours, l'autel sacré de leurs dieux lares.

Aussi, dans leur maison de retraite, se trouvèrent-ils d'abord dépaysés. Cela leur semblait une immensité redoutable, de laquelle ils auraient grand mal à peupler tout l'espace. Aussi s'ingénièrent-ils à des arrangements curieux. En l'occurrence, M. Parlupet n'oublia pas qu'il avait trouvé, pour les petits gâteaux, des garnitures symétriques et nouvelles.

C'est pourquoi leur maison eut bientôt, grâce à la disposition des meubles et des bibelots, un aspect qui évoquait le commerce lucratif par le moyen de quoi ils l'avaient pu acquérir. La salle à manger était rose et le salon vert-nil. Quand on se trouvait entre ces deux chambres, on imaginait volontiers être au centre d'une glace panachée à la framboise et à la pistache.

Ils s'aperçurent que les bibelots leur faisaient presque défaut et aussi les tableaux. M. Parlupet acheta beaucoup de choses. Il les choisissait avec un discernement d'ancien pâtissier. Des soucoupes simili-antiques ressemblaient à de ces récipients dans lesquels fondent les sorbets onctueux. Et un tableau, intitulé, bien entendu, « Coucher de soleil sur la lagune », évoquait, par ses couleurs fastueuses et improbables, quelque aimable mélange de sirop de framboises, d'abricots confits et de cédrats glacés.

Ils accueillirent avec allégresse la fatigue de devoir, pour chaque heure du jour, se mouvoir d'une salle dans une autre salle. Ils passèrent leur vie à changer de fauteuil et à trouver que chacun était meilleur que le précédent. Ils eurent une salle de bains, arrangée avec une si parfaite ingéniosité que, y entrant, ils craignaient toujours, par un geste irréfléchi, de faire exploser un tuyau ou une sou-pape. Dans leur naïveté d'enfants mûrs, ils s'émerveillaient de toutes ces nouveautés. Ils en savouraient délicieusement le charme et l'ennui.

L'automne magnifique et doux leur permettait des promenades sentimentales sous les arbres roux de leur jardin. Ils s'embrassaient devant la nature et s'étonnaient que les roses trémières n'eussent point l'odeur d'une crème renversée...

Pourtant, au bout de quelques semaines, ils furent accablés par le souci de ceux qui, ayant passé toute leur vie à des besognes régulièrement obligatoires, se trouvent tout à coup devant l'inconnu du désœuvrement. Comme ils n'avaient jamais songé auparavant à se reposer, le repos leur fut enseigné comme un sacerdoce pour lequel il faut avoir des disposi-

tions et une vocation. L'heure des repas les déli-vrait momentanément de leur angoisse. Et quand le repas, absorbé sans grande conviction, était terminé, ils se demandaient parfois, avec détresse, comment ils passeraient les heures situées entre le repas terminé et le suivant.

M^{me} Parlupet, un jour, se surprit à regretter les histoires de l'accoucheuse et celles du major retraits. Même elle ressentit la nostalgie des récriminations journalières de la vieille cuisinière du chanoine. Ils ne se disaient rien l'un à l'autre de leur sourde inquiétude devant une vie nouvelle. Mais ils la ressen-taient cruellement.

Ils avaient peu d'amis. Et ces amis — pharma-cien, épicier et droguiste — étaient des commerçants encore en activité de service, préférant, à faire des visites une fois leurs boutiques fermées, consacrer leurs loisirs au sommeil, à la politique ou aux collections de cartes postales. Seul, Armand venait les voir fréquemment. M. Parlupet aimait, tout en lui versant de la bière, l'entendre parler de pâtisserie. Et M^{me} Parlupet demandait avec curiosité « ce qui se passait là-bas », comme elle eût parlé de la Cali-fornie. Elle le demandait avec, dans les yeux, une flamme langoureuse que, flatté, Armand prenait pour lui et qui ne s'adressait qu'au magasin délaissé. Armand se lissait la moustache et racontait des his-toires de duels qui l'avaient mis, au régiment, dans une posture avantageuse. Un jour, il posa douce-ment son pied sur celui de Félicité : elle ne retira point le sien et regarda Armand avec le même air qu'elle avait eu pour regarder Adolphe quelque vingt ans auparavant. Elle semblait dire, comme alors : « Ce serait peut-être une chose à faire... » Mais on ne fit rien, parce que, malgré l'oisiveté, M^{me} Parlupet continuait d'aimer son mari.

Certains dimanches, ils donnaient des dîners. M. Parlupet y pérorait avec noblesse. Mais il s'en-nuyait presque autant que ses hôtes. Et ceux-ci s'en-nuyaient ferme. Leurs coutumières et absorbantes occupations les faisaient d'une autre race que le rentier. Et celui-ci ne comprenait plus aussi bien les détails puérils et précis d'une vie active.

Les dîners s'espacèrent. L'hiver venu, M. et M^{me} Parlupet se réfugièrent définitivement dans une véranda étroite dont, inlassablement, la cheminée fumait.

Un phénomène grave se produisit à cette époque. M^{me} Parlupet fut en proie à l'esprit de contradiction. Il suffisait qu'Adolphe prétendît qu'on étouffait pour qu'instantanément Félicité éprouvât le besoin d'ouvrir toute large, sur l'air glacial du dehors, la croisée. Son entêtement fit qu'elle faillit ainsi mourir d'une pneumonie. Cette maladie les rapprocha ; mais ce ne fut pas pour longtemps. M^{me} Parlupet devint de plus en plus hargneuse. Leur bonne entente et leur amour semblaient être restés, avec l'odeur de la vanille et du caramel, dans la pâtisserie délaissée.

Alors, M. Parlupet s'en alla, quel que fût le temps, faire des promenades. Il devint l'habitué d'un café où il parcourait les journaux illustrés ou bien suivait les prouesses de deux joueurs de billard réputés dans le quartier. Parfois aussi, avec l'idée que c'était là une escapade défendue, il se rendait à la pâtisserie. Mais il ne s'y sentait plus chez lui. Il y était gauche. Il gardait son chapeau à la main, comme quelqu'un qui vient demander un service. Il contemplait avec détresse les petits gâteaux à la confection desquels il n'avait pas présidé. Et cela lui était aussi cruel que, pour un père, la vue d'un enfant inavoué qui porte le nom d'un autre.

Armand le recevait poliment. Mais il n'avait pas le temps de causer avec lui, son commerce l'absorbant. En général, la conversation se bornait à ces deux phrases, échangées à dix minutes d'intervalle : « Bonjour, comment cela va-t-il ? » et : « Au revoir, à un de ces jours... » Et quand un de ses anciens clients rencontrait M. Parlupet et le félicitait à la fois sur sa bonne mine et sur son état de rentier, en s'écriant : « Ah ! le veinard, qui a de bonnes rentes solides et pas de soucis ! » — Adolphe, inconsciemment, sentait saigner en lui la petite blessure de son cœur.

Comme son mari sortait tous les soirs, Félicité sentit peser sur elle la solitude. Seul Armand, qui

connaissait d'amusants tours de cartes, arrivait à la distraire. Aussi vint-il bientôt tous les soirs. Il s'en allait peu après que M. Parlupet était rentré. Félicité, devant le jeune homme, se sentait envahie de pensées obscures qu'elle éloignait avec horreur. Mais elle ne pouvait se garder de contempler parfois, avec une complaisance coupable, la moustache effilée, les yeux luisants et la bouche rouge de l'ancien sous-officier...

V

Un soir d'hiver, il tombait une neige fondue d'une tristesse lamentable. Adolphe, néanmoins était sorti comme de coutume. Et Armand déployait, auprès de M^{me} Parlupet, une verve si convaincante qu'il était arrivé plusieurs fois à la faire rire aux éclats. Il lui contait des histoires de caserne et certaines ruses qu'il faut employer avec les clients mauvais payeurs. Quand il s'arrêtait, un moment, de parler, on entendait gémir au dehors les grands arbres nus que harcelait la rafale. Pendant une de ces pauses, Armand prit la main de Félicité et l'embrassa. Une porte vivement ouverte et refermée et M. Parlupet, ruisse-lant, fut devant eux...

Félicité ressentit une angoisse atroce. Il lui sembla que tout, autour d'elle, tournoyait. Quant à Armand, il était penaud et ne savait quelle attitude adopter. M. Parlupet qui n'avait rien vu et qui, eût-il vu quelque chose, était incapable de soupçonner sa femme, s'écria, avec une gaité un peu forcée :

— Ma chérie, une bonne surprise ! A moins, bien entendu, que cela t'ennuie... Je ne suis pas rentré seul : j'ai ramené un compagnon...

Mal revenus d'une assez compréhensible émotion, Félicité et Armand interrogèrent, en bafouillant, M. Parlupet. Ils se demandaient encore, avec une terreur mal dissimulée, si le rentier ne jouait pas là une abominable comédie. Adolphe ouvrit la porte donnant sur le corridor et cria :

— Hé bien ! mon vieux, il fait plus chaud ici que dehors, hein ?

Une masse sale, poilue et lourdaude effectua

craintivement une entrée dépourvue de toute solennité. Il semblait qu'au bout de chaque poil, ou plutôt au bout de chaque agglomérat de poils formant filet de frange, pendait une crotte. Au milieu de cela, comme des feux couleur de topaze et couleur d'émeraude, resplendissaient des yeux vairons, dont le regard implorait avec divergence et sincérité. M^{me} Parlupet s'exclama :

— Mais c'est un chien !

Pour ne la point dissuader de son opinion immédiate, la masse poilue fit entendre un aboi bref qui pouvait passer pour une approbation. Puis, estimant avoir suffisamment consacré au dieu de l'éloquence, elle se roula en boule et dormit, sans s'occuper davantage de l'opinion de ses contemporains.

M. Parlupet, distrait des contingences ordinaires par un événement aussi important, avait gardé son parapluie à la main, si bien qu'une petite mare se forma sur le linoléum de la véranda. Et il souriait comme un homme qui a quelque chose à se faire pardonner. Eu égard aux circonstances, cela pouvait passer pour assez comique. Mais M. Parlupet ne s'en douta point.

Félicité et Armand parlèrent aussitôt, avec une volubilité excessive, du chien, auquel ils ne s'intéressaient, au surplus, que comme à un heureux dérivatif. M^{me} Parlupet n'aimait pas les chiens, cependant. Elle trouvait leurs expansions peu ragoûtantes et qu'ils salissaient. Pour une personne aussi soigneuse qu'elle la malpropreté était un vice répugnant. Mais son esprit de contradiction, en ce moment, ne se fit point jour. Intérieurement, elle bénit même l'intrus qui avait été comme l'ange de son repos conjugal. Et elle méprisa, du fond de son âme, pendant l'espace d'une minute, cet Armand qui avait voulu la faire glisser sur la pente de l'adultère horrible...

Armand dit avec une grande autorité que ce chien semblait avoir une race : seulement il ne savait pas laquelle. M. Parlupet estima que ce détail n'avait pas d'importance. Il raconta avec minutie où il avait rencontré le chien errant et comment, en somme, il

avait fait sa connaissance. Le cabot l'avait suivi comme un pauvre très poli qui sollicite avec discrétion. Il n'aboyait pas. Mais quand, sous la lueur d'un réverbère, M. Parlupet s'arrêtait, le chien levait vers lui des yeux résignés et touchants. Il l'avait suivi au café et avait accepté du sucre. Alors Adolphe s'était senti remué. On ne pouvait pas laisser cette pauvre bête à la rue, par un temps pareil. C'est pourquoi...

M. Parlupet racontait tout cela avec émotion. Il restait debout, tenant toujours son parapluie d'une main et son chapeau de l'autre, comme quelqu'un qui vient pour toucher un mémoire. Par derrière, la patte de son pardessus dépassait un peu le collet et il avait une des jambes de son pantalon relevée... Armand et Félicité écoutaient le récit avec une grande attention ; mais ils entendaient battre leur cœur.

On cherchait un nom pour le nouveau venu, quand il se fit un grand fracas dans la salle à manger. On crut un moment que M. Parlupet n'avait pas ramené seulement un chien, mais aussi un cambrioleur. On constata rapidement que ces deux entités ne formaient qu'un seul personnage. Trouvant long le monologue du rentier, le chien, sans bruit, s'était dirigé vers une armoire entr'ouverte où, comme par hasard, un reste de gigot s'abandonnait à la rêverie. Le chien ayant manifesté une sympathie un peu trop vive à l'endroit de cette nourriture, avait fait choir et se briser l'assiette qui la portait. A présent, il s'avancait gravement, tenant entre les crocs l'os convoité. Il s'assit sur son derrière ; et il avait l'air de rire, la gueule laissant voir les dents de devant et les yeux regardant tour à tour les trois personnages, avec une sorte de gravité fort comique.

— Parbleu ! il faut l'appeler Gigot ! dit M. Parlupet qui eut, en cet instant, le sens de l'à-propos.

Ce nom les fit beaucoup rire tous les trois. On peut même dire tous les quatre : car Gigot, en dégustant les reliefs baptismaux qu'on laissait à son appétit, rigolait comme une personne.

— Oh ! le sale, gémit M^{me} Parlupet : il a fait pipi.

— Pardon! c'est mon parapluie, dit Adolphe, montrant qu'il défendait d'injurier son protégé.

Quelques instants après, Armand se retira. D'ordinaire, quand il s'en allait, Félicité lui disait : « A demain... » Cette fois, elle se contenta de dire : « A un de ces jours... » Armand en conçut un grand chagrin. Félicité le regarda avec un reste de reproche vague et amer; et puis elle regarda Gigot qui, ayant dîné, s'était rendormi. Son sommeil était paisible et sa respiration faisait le bruit doux d'un sommeil d'enfant...

VI

Gigot était un fantaisiste. Sa bonne humeur charpardeuse n'était limitée que par son caprice. Il avait le sens de l'humour poussé à un degré extrême. Il faisait toujours le contraire de ce qu'on attendait de lui. On voulut lui apprendre à donner la patte droite pour avoir du sucre. Il s'ingénia à ne jamais donner que la patte gauche. C'était son idée, à ce chien. Quand, de guerre lasse, on lui donnait tout de même le sucre, en l'appelant affectueusement : « Sale bête! » il laissait tomber le morceau sur le sol et négligeait de le manger. Seulement, quand on voulait le reprendre, il le happait vivement, d'un air froissé. Puis, un instant après, avec l'attitude d'un monsieur qui se demande ce qu'il va faire de sa journée, il se dirigeait vers une armoire, l'entr'ouvrait habilement et volait une motte de beurre...

Le lendemain de son arrivée chez les Parlupet, Félicité voulut qu'on le lavât à grande eau. Au milieu de la cuisine, on disposa une large cuvelle. Tout autour, en des costumes appropriés aux circonstances, Adolphe, Félicité et les deux bonnes étaient réunis : ce n'était pas trop de quatre personnes pour maintenir un individu aussi remuant. D'ailleurs, de bonne grâce, et sans doute par esprit de contradiction, il se laissa d'abord faire, bien qu'il trouvât cette luxueuse opération tout à fait superflue. Quand il fut bien enduit de savon et ressembla à un phoque huileux plutôt qu'à un chien, comme on s'exclamait sur sa docilité et qu'on ne le maintenait plus, il sauta de

la cuvelle, éclaboussant de hautes gerbes d'eau les personnes et les murs et il fit, à une vitesse folle, l'ascension des escaliers. Adolphe, qui avait attrapé dans l'œil un crachat d'eau savonneuse, poussa des hurlements. Tous les quatre, Adolphe tenant la main sur l'œil, les trois femmes se troussant, se mirent à la poursuite de Gigot, à travers la maison. La cuisinière, qui n'était pas agile, dégringola toute une volée d'escalier et se trouva, sans bien comprendre comment cela s'était produit, assise sur son derrière, les jupes relevées jusqu'aux genoux. C'était une Flamande de bon caractère. Aussi fut-elle prise d'une crise de fou rire si violente, qu'on prit cela pour d'affreux gémissements de douleur, d'autant plus qu'au milieu de son hilarité elle hurlait d'une voix rauque : « *Poddoum de poddoum*, quel crapuleux de chien... » On essaya de la relever, en la tenant sous les bras. Mais elle était sans force et elle retombait chaque fois. Quand on s'aperçut qu'elle riait et qu'elle n'avait aucun mal, on fit chorus. Ils restèrent là un bon moment, tous les quatre, à glousser. La femme de chambre qui, elle, était Wallonne répétait sans s'arrêter : « Faut enrager d'être bête ! » Et M. Parlupet, la main sur l'œil, riait aussi de toutes ses forces, en hurlant : « Je suis sûr que j'ai l'œil crevé... » Il annonçait cela comme il eût dit qu'il avait gagné le gros lot.

Puis, on se remit à la poursuite du chien. On le trouva béatement vautré sur les coussins de soie rose qui garnissaient le canapé du salon. Il avait la gueule ouverte et sa langue pendait avec un air de rigolade infinie. Quand ses poursuivants furent là, il détala prestement et, avec décision alla se rouler sur le couvre-pied du lit conjugal, un magnifique couvre-pied en satin orange. Ses ébats laissèrent là quelques boulettes, artistement aplaties, de savon noir. M. Parlupet s'était muni d'une canne, de façon qu'une main occupée par son œil endommagé et l'autre par le bâton, il ne pouvait rendre aucun service. La cuisinière, sans savoir pourquoi, s'était munie d'un balai. Quand on arriva dans la chambre à coucher, on ne trouva plus Gigot. On fouilla toutes les pièces de la

maison. On déplaça des meubles, on bouleversa des armoires. On ne découvrait plus le fuyard. Où pouvait-il avoir passé?

On redescendit à la cuisine et là on vit Gigot qui était rentré tout seul dans la cuvelle remplie d'eau, s'y était assis et attendait, semblant trouver qu'on n'était vraiment pas pressé. Le bain fut donné sans difficulté. On essaya vigoureusement le poil de Gigot et on trouva à l'unanimité que, s'il était un peu turbulent, il était tout de même fort présentable, avec sa grosse tête de griffon, ses yeux sur lesquels retombaient, en broussailles, de longs sourcils, ses oreilles pendantes, son corps velu, sa queue courte et frétil-lante. Félicité, pour compléter la toilette de Gigot et en faire un chien tout à fait élégant, lui mit un nœud de ruban bleu dans le toupet qu'il avait sur le front. Puis, on le laissa aller. Il poussa un aboiement et ressauta dans la cuvelle d'un bond énorme. Il fallut tout recommencer. Par crainte d'un nouvel incident, on dut vider aussitôt la baignoire improvisée. Mais Gigot, pénétré de cette idée fixe que le bain est une chose superflue et tenant à le démontrer, s'alla rouler, avec délices, dans la cave au charbon.

On sut tout de suite que sa verve était inépuisable ; il n'est pas de farces qu'il n'inventât. Chaque jour, il en trouvait d'inédites et de plus drôles. Il les faisait plus fortes, graduant ses effets. On en était presque à attendre une nouvelle blague. On se disait : « Qu'est-ce qu'il mijote encore? » Et, d'avance, on riait.

D'où pouvait-il venir, ce cabot fantaisiste et têtu, mâtiné de griffon écossais et de barbet des rues? Où avait-il puisé son humour jamais en défaut, son esprit toujours en éveil? Quelle obscure destinée avait été sienne avant que lui sourît la miséricordieuse charité de M. Parlupet? On ignorait tout cela. On se contentait d'admirer la facilité désinvolte avec laquelle il était passé de l'état de mendigot craintif et résigné à celui de toutou entouré de prévenances.

Il avait conquis la sympathie de tout le monde. La cuisinière elle-même qui était tâtilonne et tenait essentiellement à la propreté des locaux où elle évo-

luait, lui pardonnait ses pires plaisanteries. Elle lui offrait de bonnes choses qu'elle mettait de côté pour lui, et que souvent il refusait, par esprit de contradiction. Il préférait voler. Le vol lui réservait le charme de la surprise. Voler était pour lui le comble de la délectation. Il volait en dilettante, avec une ingéniosité toujours nouvelle. Il inventait des trucs inouïs, tels que M. Parlupet disait souvent, avec une admiration non feinte : « Je n'aurais jamais trouvé celle-là, moi ! » Il volait pour le plaisir de voler, en amateur. Car on le bourrait tellement de bonnes choses — « pour lui faire oublier un passé qui avait dû être rude, pauvre chien ! » disait Félicité — qu'il finissait par ne plus avoir faim. Alors, il portait dans un coin du jardin l'aliment dérobé, et l'enfouissait avec précaution. Un jour, il fit mieux : ayant volé, dans un placard, une cuisse de poulet qui s'y prélassait, et ne sachant où la fourrer, il se décida à l'aller poser dans un autre placard dont, du bout du nez, il repoussa la porte avec un grand soin.

La maison du rentier, si lamentablement calme auparavant, devint un paradis. Les facéties de Gigot étaient la fable du quartier. On les racontait au laitier, à la fruitière, au boucher. M. Parlupet ne songeait plus à sa pâtisserie. Sa vie était maintenant subordonnée à celle de Gigot. Quand il se levait, c'est que Gigot, pressé de faire son hygiénique promenade du matin, venait aboyer à sa porte. Quelquefois, M. Parlupet aurait encore bien dormi une heure, mais Gigot ne voulait pas. Au premier déjeuner, Adolphe et Félicité qui, chacun, mangeaient un œuf à la coque, jadis, en mangeaient maintenant trois pour en pouvoir donner à Gigot les coquilles dont il était friand. Quand M. Parlupet sortait, Gigot manifestait une gaîté débordante. Il faisait des bonds énormes, à renverser un grenadier de deux mètres. Si Adolphe rentrait en retard pour les repas, c'est que Gigot, d'humeur galante, l'avait abandonné pendant une heure pour aller conter fleurette à une petite chienne danoise pour laquelle il avait un sentiment. Quand on sortait par un temps de pluie et que les rues étaient boueuses, la joie de Gigot deve-

nait du délire. A peine à la rue, il se vautrait dans les flaques d'eau, se ruait sur les poubelles qu'il dévastait, aboyait follement contre les agents de police, se précipitait sur les petits télégraphistes qui fuyaient, éperdus. M. Parlupet, essoufflé, courait derrière le chien, en agitant un fouet illusoire. Il criait : « Gigot! Gigot! voulez-vous bien venir ici, sale bête! » Du coup, le griffon courait beaucoup plus loin, semant l'affolement sur son passage. Et M. Parlupet lui pardonnait tout, comme à un enfant qu'on a eu sur le tard...

A la rentrée, c'était une autre histoire. Gigot manifestait autant d'impétuosité pour rentrer que pour sortir. A peine la porte ouverte, il se précipitait dans le corridor en poussant des hurlements. Il s'accrochait les pattes aux paillassons qu'il entraînait après lui. Il entrait familièrement dans la salle où le couvert était dressé, posait sur la nappe immaculée ses grosses pattes sales, avait l'air de regarder si le couvert était mis à sa convenance, chipait sur la table deux ou trois crevettes ou un petit pain. Et puis, quand Félicité, le grondant, entrait, fuyait à toute vitesse, en renversant sur son passage un guéridon et une chaise...

Et M^{me} Parlupet ne lui en voulait point de ce désordre qu'il provoquait et qu'elle devait sans cesse réparer. Car elle se souvenait que Gigot l'avait distraite de coupables pensées.

VII

M. Armand Tombeur estimant, à juste titre, que ne plus venir du tout chez les Parlupet eût pu paraître singulier, y venait encore de temps en temps. Mais il faisait sa visite avec répugnance, d'abord parce que M^{me} Parlupet semblait toujours le regarder avec réprobation, et ensuite parce que Gigot, avec une inexplicable divination, ne pouvait pas le sentir. Chaque fois qu'arrivait le successeur de Parlupet, Gigot, qui d'ordinaire accueillait les circonstances de la vie avec une bonne humeur charmante, grondait et montrait les dents. Les objurgations de M. Par-

lupet et de Félicité n'y faisaient rien. Armand avait beau apporter au chien des morceaux de chocolat et des galettes, Gigot les refusait farouchement, semblant dire : « Gardez vos cochonneries pour vous, suborneur ! » Armand, alors, avec une vague crainte, disait en riant faux : « Il a un bien gentil caractère, votre chien... »

M. Parlupet, alors, défendait Gigot avec énergie. Il vantait son intelligence et sa farce. Il disait que ce simple chien lui avait fait reprendre goût à la vie. Il avouait, non sans quelque fierté, qu'un ami, récemment, les avait priés pour quelques jours à la campagne et qu'ils avaient refusé « ne pouvant réellement pas laisser ce chien seul ». Armand trouvait ces histoires-là purement imbéciles, mais il ne le disait point ; au contraire, il faisait semblant de s'y intéresser, afin que l'on s'intéressât à sa pâtisserie. Mais M. Parlupet avait complètement oublié le temps des losanges en pâte d'angélique et des charlottes russo-japonaises. Une seule chose l'intéressait : Gigot. Gigot était pour lui le nombril de l'univers.

Différentes circonstances juxtaposées ne devaient pas tarder à troubler profondément des existences qu'avait déjà modifiées la venue de Gigot. Tout d'abord, M^{me} Parlupet s'aperçut un beau jour, comme en un éclair qui éblouissait brusquement son cerveau, qu'Adolphe la délaissait complètement, réservant toutes ses tendresses à Gigot. Elle s'en ouvrit à M. Parlupet et, très-sincèrement, celui-ci s'étonna. Il prétendit n'avoir jamais modifié sa manière d'être et que Félicité manifestait à l'endroit d'un malheureux chien une assez sotte jalousie. M. Parlupet affirma être assez intelligent pour savoir la différence d'égards et de tendresse que l'on a pour son chien et pour sa femme. Il alla même jusqu'à préférer que si M^{me} Parlupet lui avait donné un fils, il n'en eût pas été réduit, dans ses vieux jours, à dispenser à un griffon les trésors de son cœur paternel. M^{me} Parlupet se montra profondément morfondue de ce reproche tardif et répondit que ce n'est pas en s'occupant de Gigot toute la journée et toute la nuit qu'il aurait jamais une postérité, toujours possible

en somme. M. Parlupet haussa les épaules et prétendit que Félicité devait au moins être saouïe pour oser seulement imaginer de pareilles utopies.

Dès lors, il y eut parfois des querelles dans le ménage, jadis si uni, aux heures de travail comme aux heures d'oisiveté. Félicité fut reprise de son esprit de contradiction. Et, sans raison apparente, elle se mit à haïr Gigot autant qu'elle l'avait adoré. Naturellement sa haine pour le chien ne pouvait que faire revivre sa sympathie pour Armand.

Gigot, philosophe, ne se préoccupa guère de l'animosité de M^{me} Parlupet à son égard. Avec une adresse diabolique, il multiplia même ses plaisanteries, se sentant soutenu par Adolphe. D'ailleurs, Félicité avait beau poursuivre Gigot en le menaçant au moyen d'un martinet, Gigot ne se laissait jamais attraper. Il se réfugiait dans les endroits les plus inaccessibles; et la colère de Félicité ne l'y pouvait atteindre. Mais M. Parlupet, lui, souffrait. Il craignait sans cesse que quelque nouvelle invention de Gigot ne déchaînât les foudres de sa femme. Il s'ingéniait à faire comprendre au griffon que certaines choses ne sont pas convenables; ce pourquoi Gigot s'empressait de les mettre à exécution, avec une gouailleuse ténacité de mauvais garçon. Aussi, Adolphe sortait-il le plus souvent possible avec le chien; mais, au café, le griffon s'amusait à mordre les clients et à faire choir les garçons, si bien qu'un beau jour le gérant, agacé, finit par enjoindre à M. Parlupet de venir sans son chien ou de ne plus venir du tout. Et Adolphe se résigna à n'aller plus voir les prouesses des deux fameux joueurs de billard du quartier et à ne plus siroter son mazagran, même lorsqu'il en avait la plus forte envie. Il errait dans des quartiers déserts où la malice de Gigot ne pouvait s'exercer que sur des objets inanimés. Il contemplait, avec une amère tendresse, les ébats du chien bien-aimé.

VIII

Pendant ce temps, M^{me} Parlupet était de nouveau vouée à la solitude mauvaise conseillère. Elle s'atten-

drissait sur elle-même et blâmait la conduite des dieux à son égard. Elle se regardait souvent dans un miroire ovale qu'elle tenait à la portée de sa main. Elle se trouvait belle encore et désirable, avec ses grands yeux bleus restés ingénus, sa figure ronde et un peu empâtée de femme qui mange et dort trop, sa bouche charnue comme un beau fruit. Elle regrettait que l'amour ne fréquentât plus autour d'elle. Elle se mit à lire les romans de M. Paul Bourget. La littérature de cet académicien au sucre de pomme la pénétra de trouble. Elle trouva qu'elle ressemblait aux héroïnes de ce romancier chastement graveleux. Et que M. Armand Tombeur, qui avait succédé à M. Adolphe Parlupet, dans l'art de la confiserie, lui pourrait sans encombre succéder dans l'art de se faire aimer d'elle.

Aussi, un jour que Gigot avait paisiblement dévoré un corset de satin mauve tout neuf qui rendait svelte M^{me} Parlupet et qu'elle avait déposé sur une chaise avant de s'en cuirasser, prit-elle une décision extraordinaire qui lui fut dictée autant par sa haine de Gigot que par l'appel inavoué de son cœur. Elle écrivit à Armand : « Cher ami, on ne vous voit plus. Je m'ennuie loin des jolies choses que vous savez si bien dire. Venez. Je veux que vous veniez ce soir. Ne dites pas à Adolphe que je vous ai écrit... » Et elle osa signer : « *Votre FELICITÉ...* » en soulignant deux fois le mot Félicité. On voit le danger couru par les dames quadragénaires mais encore appétissantes qui lisent les romans de M. Bourget...

Quand elle eut envoyé cette lettre, elle s'étonna de sa propre audace. Elle fut sur le point de courir, de rattraper la bonne, de reprendre cette dangereuse missive. Mais un aboiement goguenard de Gigot, dans le corridor, la fortifia en son désir d'être sciemment coupable. Elle monta à sa chambre et revêtit une robe d'intérieur d'une coquetterie un peu scandaleuse.

Pendant le repas, M. Parlupet, qui avait assez de s'occuper de son chien, ne pensa pas à regarder sa femme. Lorsque Armand entra, Adolphe ne put cacher un mouvement de mauvaise humeur. Sans se

rendre bien compte des idées qu'il agissait en son cerveau obtus, il établissait néanmoins une certaine corrélation entre le pâtissier et la persécution dont Gigot était la victime de la part de Félicité. Aussi fut-ce avec un manque absolu de courtoisie qu'Armand à peine entré, M. Parlupet déclara qu'il allait se promener. Il siffla Gigot. Celui-ci leva un moment la tête, regarda son maître et ne bougea pas davantage. Adolphe en conçut une surprise mêlée de colère. C'était bien la première fois qu'à l'appel à la promenade Gigot ne bondissait pas avec frénésie. Bien mieux : aucune objurgation ne parvint à décider le griffon. Malicieux et entêté, il restait couché sur le sol. De guerre lasse, M. Parlupet s'en alla seul. Et il était fort triste, parce qu'il lui semblait que tout le monde s'était donné le mot pour aggraver son chagrin...

IX

Félicité et Armand allèrent s'asseoir dans la véranda. Le pâtissier ne disait rien, parce qu'il n'osait point croire à son bonheur. Le passé, il l'avait oublié et il se bornait à l'étrangeté miraculeuse de l'heure présente. Il aimait brusquement M^{me} Parlupet, mais avec une infinie timidité.

La fenêtre ouverte sur le jardin laissait entrer la caresse tiède du printemps.

Pour engager Armand à lui déclarer les sentiments qu'elle-même éprouvait pour lui, elle lui prit doucement la main et la pressa. Il rougit violemment et ne sut que dire. Elle le regardait, évoquant, par son image, celles des jeunes héros de son romancier. Armand Tombeur avait un air noble. Il était passé chez le coiffeur avant de venir, de façon qu'il sentait à la fois la parfumerie et le chocolat. Mais le soin de sa personne n'avait pas augmenté sa faconde. Lui qui, jadis, se montra si entreprenant, voilà qu'il n'osait plus dire un mot : sa joie l'accablait au mutisme.

Elle eut pitié d'une indigence verbale qu'elle attribuait à un amour démesuré et tendre. Elle dit :

— J'ai été bien cruelle pour vous, mon ami, il faut me pardonner...

Elle employait des phrases qu'elle avait lues. Appeler Armand « mon ami » et se nommer elle-même « une cruelle » lui paraissait le comble de la distinction et de la littérature. D'ailleurs, cette seule phrase suffit à réveiller l'éloquence endormie d'Armand. Dans l'ombre, il parla :

— J'ai été si malheureux, Félicité... Et puis, quand vous m'avez écrit... ces mots... soulignés... Ah! Félicité, je vous...

— Ouap! ouap!

Gigot s'était glissé dans la véranda. Et, d'un œil narquois, il considérait le couple.

— Veux-tu filer, sale bête! cria M^{me} Parlupet, horripilée de voir troubler une aussi délicieuse aventure.

Le chien, prudent, se réfugia sous un fauteuil. Un peu interloqué d'abord, mais vite grisé de nouveau par l'odeur saine qui montait de la chair en émoi de Félicité, Armand reprit :

— J'ai été si malheureux, Félicité... Et puis, quand vous m'avez écrit... ces mots... soulignés... Ah! Félicité, je vous...

— Ouap! ouap! fit Gigot.

Il était ressorti de dessous le fauteuil et, assis sur son derrière, regardait les deux amoureux avec l'air de se tordre de rire.

— Sapristi! comme ce chien est désagréable, dit Armand que ces aboiements embrouillaient.

— Je vais le flanquer à la porte, cria Félicité.

Gigot se réfugia sous un meuble, endroit d'où l'on ne parvint pas à le déloger. De guerre lasse, le pâtisier reprit sa déclaration là où il l'avait laissée :

— Ah! Félicité, je vous aime... je...

— Ouap! ouap!

— Cochon de chien... Je vous adore... Je mets à vos pieds...

— Ouap! ouap!

— ... Mon cœur et mon magasin... Jamais vous ne saurez...

— Ouap! ouap!

— Veux-tu te taire, voyou... Jamais vous ne saurez à quel point...

— Ouap! ouap!

— Ah! comme je vous comprends, répondit Félicité, en ouvrant les bras.

Armand se précipita et embrassa M^{me} Parlupet. A ce moment Gigot surgit, enfonça solidement ses crocs dans le fond du pantalon d'Armand, donna une forte secousse et, nettement, enleva un grand carré d'étoffe. Un pan de chemise se déploya, pareil à un petit drapeau, honteux et ridicule. L'étoffe entre les pattes, Gigot se mit en devoir de la déchiqueter par menus morceaux, n'interrompant cette besogne sérieuse que pour lancer des : « Ouap! Ouap! » retentissants et moqueurs.

— Sacrebleu! ma culotte! cria Armand. Et il a pris la peau avec l'étoffe, le chameau!

Alors, malgré la gravité de la circonstance, M^{me} Parlupet fut prise d'une crise inextinguible de fou rire. Elle hoquetait, se tenant la poitrine à deux mains et demi-pâmée dans un fauteuil, tandis qu'Armand, ses deux mains sur le derrière, tournait avec affolement dans la véranda.

Alors, M. Parlupet rentra. Armand crut devenir fou.

— Quelle drôle d'idée de rester ainsi dans l'obscurité, dit Adolphe. Je vais allumer...

— Non, n'allumez pas, bon Dieu! N'allumez pas! hurla le pâtissier.

— Tiens, qu'est-ce que vous avez, vous? Vous êtes fou?

Et il tira la chaînette de la veilleuse. Il ne comprit pas le spectacle : sa femme, à moitié morte de rire, Armand se tenant le derrière et Gigot mangeant un morceau d'étoffe. Ce fut Félicité qui, entre deux hoquets convulsifs, lui jeta :

— Tu ne sais pas... Adolphe... la dernière...— Ah! j'en mourrai... la dernière de Gigot... Armand a voulu... ah! mon Dieu! je n'en puis plus... a voulu m'embrasser... et Gigot... Gigot lui a arraché le fond de sa culotte!

Du coup, M. Parlupet partagea l'hilarité de sa femme. L'événement qui venait de se produire lui procurait une joie immense, parce que Gigot, par un coup d'éclat, était rentré dans les bonnes grâces de M^{me} Parlupet.

X

Soudain, Adolphe qui, baissé, caressait Gigot, songea qu'il convenait peut-être d'adresser quelques paroles à Armand. Celui-ci, complètement abruti, s'était assis, sans savoir ce qu'il faisait, attendant des choses vagues. M. Parlupet dit négligemment :

— A propos, Monsieur Tombeur, savez-vous bien que vous êtes un misérable?

— Merci, je le savais... répondit d'une voix trouble Armand, qui se demandait comment il allait pouvoir s'en aller, sans fond de culotte.

— Et vous pouvez vous en aller, ajouta M. Parlupet.

— Bien aimable, dit Armand, bien aimable.

— Tout de suite, précisa Adolphe.

Alors, s'étant levé et s'étant remis les paumes sur le derrière, le pâtissier s'éloigna. Un petit bout de chemise, piteusement, dépassait son geste préservatif. Pendant ce temps, ricaneur et drôle, Gigot poussait des aboiements joyeux...

Peu après ces événements Félicité tomba dans la dévotion et Adolphe dans le gâtisme. Quant à Armand, il épousa une vieille fille riche et désagréable, qui possédait quatre chiens hargneux et les adorait.

Ce fut là le triomphe de Gigot.

F.-CHARLES MORISSEAUX.

LE PÉRIL ALLEMAND

En 1870 j'étais soldat et j'étais à la frontière belge.

J'ai assisté au désastre de Sedan ; j'ai visité le champ de bataille le lendemain de la capitulation. Ce que j'ai vu dépasse en horreur tout ce que l'on peut imaginer.

Camille Lemonnier, Zola et d'autres ont décrit dans leur saisissante réalité les aspects de ce lieu de carnage où cent mille Français, cernés au fond d'une cuve, se sont débattus pendant dix heures sous l'étreinte de deux cent vingt-cinq mille Allemands.

J'appartiens à une génération dont les grands-parents ont vu les invasions de 1814 et de 1815. Ma première enfance a été bercée aux récits des atrocités commises par les cosaques de Platof et les soldats de Blücher, qui n'ont pas fait de distinction entre les Français de France et les Belges de nos Ardennes et des pays de Namur et de Liège. J'ai pu constater, en 1870, que les Allemands n'avaient pas changé leur méthode et je suis convaincu que ceux d'aujourd'hui ne vaudront pas mieux que leurs pré-décesseurs.

Depuis 1830, à l'exception des courtes périodes du siège d'Anvers (1832) et de la campagne de dix jours (1839), nous vivons en Belgique dans une paix profonde, que nous croyons éternelle. Deux générations ne connaissent chez nous de la guerre que ce qu'ils en ont lu. L'ouragan de fer et de flamme qui a côtoyé notre frontière en 1870, a épargné la Belgique en lui donnant un frisson d'angoisse, bien vite oublié lorsque les belligérants se sont dirigés vers le sud.

C'était alors, au cours de nos étapes, un accueil oppressé dans les châteaux et dans les fermes. Leurs occupants, suant la peur, tremblant autant pour eux que pour leurs biens, n'avaient pas assez de louanges à nous adresser. Mais, le danger passé, une indiffé-

rence sereine envers tout ce qui touche à la défense du pays a enrayé les meilleures volontés.

Nous avons souvent entendu, aux Chambres législatives, des députés proclamer l'inutilité de l'armée et leur foi dans les traités. Suivant ces étranges patriotes, ce serait faire injure aux puissances qui ont garanti notre neutralité que de mettre en doute la sincérité de leurs sentiments. Cela était dit sans rire.

Sans doute que ces députés, au jour du danger, se rendront à la frontière accompagnés d'un huissier porteur d'une copie sur timbre de ces fameux traités dont lecture sera faite à l'ennemi, parlant à sa personne. Ils ne nous disent pas ce qu'il en adviendra ; mais je crains fort que nous ne l'apprenions beaucoup trop tôt à nos dépens.

La guerre, c'est la négation du droit ; c'est le massacre entre braves gens qui ne se sont jamais vus et qui se grisent de tuerie ; c'est l'incendie et la destruction de tout ce qui vient entraver les opérations militaires, la dévastation des maisons criblées de mitraille ; ce sont les réquisitions en argent et en vivres, en fourrages et en moyens de transport à fournir sur-le-champ, sous peine de voir les notables emmenés comme otages ; c'est l'arrêt des affaires, c'est la ruine.

La guerre, c'est l'insolence de l'occupant qui s'installe en maître sous votre toit ; c'est la force brutale qui s'implante au mépris de toute justice.

Et c'est pour mettre mes concitoyens en garde contre les calamités qui nous guettent, que j'écris ceci.

* * *

Donc, en 1870, j'étais soldat et j'étais à la frontière.

Dès avant le 1^{er} septembre avait commencé l'émouvant exode des populations campagnardes, fuyant l'invasion avec quelques hardes rassemblées à la hâte. Lamentable fuite de gens éperdus, l'air hagard, les yeux vides, poussant une brouette avec un matelas posé en travers et sur lequel ils avaient jeté

au hasard ce qu'ils possédaient de plus précieux, chassant devant eux leur bétail, qu'ils piquaient de la fourche pour le faire aller plus vite.

Ils arrivaient chez nous en bandes effarées, poursuivis par la hantise du Prussien, ayant fait des kilomètres et des kilomètres à travers les labourés et les bois pour aboutir à ce qu'ils considéraient comme le salut. Des villages entiers étaient parqués autour des nôtres et la suprême misère de ces gens était la plus pitoyable des choses. J'ai vu de nos soldats partager leur ration avec ces malheureux; j'en ai vu donner les quelques sous de leur maigre solde pour acheter du lait à des nourrissons.

Le 1^{er} septembre j'étais d'avant-poste au sud-ouest de Bouillon, avec une section d'une trentaine d'hommes, à cinquante ou soixante mètres de l'extrême frontière, où quatre sentinelles doubles s'espaçaient le long de la limite du pays. Un peu en arrière, près d'une ferme et cachée par un pli de terrain, se tenait l'autre section de mon peloton, commandée par un lieutenant et formant le poste détaché d'une avant-garde, forte de deux compagnies, placée derrière un petit bois qui nous séparait. Deux bataillons étendaient leur front plus en arrière sur le secteur dont ils avaient la surveillance.

Des hauteurs où j'étais placé je voyais s'étaler en pentes les frondaisons de la forêt des Ardennes, au-dessus desquelles, bien loin, je pouvais apercevoir les plis ondulés des hauteurs qui dominent Sedan.

J'avais pour consigne d'aller au-devant de toute troupe armée qui se préparerait à franchir la frontière et de la prévenir qu'elle se trouvait sur le territoire belge, en lui laissant le choix de rebrousser chemin ou de déposer les armes et de rester alors internée en Belgique pendant la durée de la guerre. En cas de contestation, surtout si j'avais affaire à des officiers, je devais détacher un de mes hommes vers le lieutenant chef de poste, qui interviendrait. J'avais à faire de même pour tout militaire isolé, français ou allemand.

Dès quatre heures du matin, ce fut un roulement continu de coups de canon et de feux de salves, de

crépitements de mousqueterie, parmi lesquels on distinguait nettement le bruit de moulin à café que produisaient les mitrailleuses. Un tonnerre incessant paraissait par moments se rapprocher de la frontière et nous n'étions séparés des combattants que par le rideau de deux à quatre kilomètres de profondeur que forme la forêt des Ardennes tout le long du Luxembourg belge au sud de la Semois.

Déjà, vers six heures, des chevaux démontés, les étrières battant leurs maigres flancs, galopaient vers la frontière. On les voyait déboucher affolés de la forêt et s'enfuir à travers champs. Puis arrivèrent quelques cavaliers isolés, les uns pressés de se rendre et respirant d'aise à l'idée de se sentir en sûreté, d'autres ne trouvant rien à dire que des jurons, obstinément répétés. A l'injonction de déposer les armes, il y en avait qui tournaient bride, la tête haute et, d'un air farouche de défi, prenaient le galop vers la canonnade.

Quelques fantassins se montraient aussi, couverts de poussière, presque tous sans coiffure, la plupart les pieds meurtris et sanglants dans des chaussures en pièces, sans sac, mais avec leur chassepot en bandoulière. Des blessés arrivaient aussi, épuisés de fatigue, l'air hébété, comme fous. Tous avaient dans les yeux une indicible horreur. Un énorme cuirassier se laissait tomber sur le sol en se bouchant les oreilles et murmurait inlassablement : « Oh ! ce canon, oh ! ce canon, oh ! ce canon ! »

Après les isolés arrivèrent les bandes de six à vingt hommes, fantassins, cavaliers et artilleurs confondus, gris de poussière, les mains noires de poudre, les yeux brillant de fièvre, le visage couvert d'un masque de crasse où la sueur avait creusé des sillons clairs. Les uns tendaient le poing d'un air farouche et criaient à la trahison ; d'autres riaient nerveusement ; il y en avait qui pleuraient ; tous étaient dans un état de surexcitation extraordinaire, les nerfs tendus par l'effort de la lutte. J'indiquais aux blessés le fanion de la croix-rouge qui surmontait un fourgon d'ambulance placé bien en vue, sur une crête, entre le poste et la grand'garde ; je dirigeais

vers celle-ci les hommes valides, qui déposaient leurs armes devant le poste du lieutenant.

Les heures étaient longues, la canonnade incessante, les arrivées de plus en plus nombreuses. C'était un va-et-vient continu de malheureux éperdus et haletants au milieu d'un incessant roulement de détonations fortes et rapprochées ou sourdes et lointaines, paraissant venir de partout. Un nuage lourd planait au-dessus de la forêt, à ras du sommet des arbres. Pendant mes courts instants de répit, je voyais au loin, sur une crête, une batterie dont les canonniers, le refouloir aux poings, se détachaient nettement à l'horizon, grands comme des fourmis. Ce devait être une batterie française, car ses canons se chargeaient par la bouche.

Si la plupart des arrivants se rendaient sans hésiter, il s'en trouvait aussi qui lançaient énergiquement le mot contesté par Cambronne, et, tournant le dos à la frontière, s'enfonçaient dans la forêt.

Parfois, une troupe se présentait en bon ordre, s'inclinait devant ma consigne et se retirait. Je vois encore, comme si c'était hier, ce chef de bataillon dont j'ai devant les yeux la vision si nette et si précise que je le reconnaîtrais s'il se présentait à moi tel qu'il était il y a quarante et un ans. Grand, mince, basané, la peau du visage plissée et comme tannée, la moustache et la barbiche noires, visiblement teintes, les cheveux tout blancs; sur la poitrine, la légion d'honneur et les croix d'Italie, de Crimée et du Mexique; autour des reins, sous le ceinturon, une grosse ceinture bleu clair; l'air énergique et doux, une grande tristesse dans les yeux.

Voyant arriver à moi un officier supérieur, je fis signe à un soldat d'appeler le lieutenant. et je m'avançai vers le chef de bataillon, me mettant correctement au port d'armes en lui expliquant ma consigne. Je dus lui paraître ému, car il sourit en disant :

— Je n'ai pas l'intention de forcer votre consigne, mon ami. Je reste, comme vous le voyez, sur la terre française. Je désire simplement consulter ma troupe.

Quatre officiers et 150 hommes environ, c'était ce qui restait de son bataillon.

Il appela ses officiers qui s'approchèrent :

— Messieurs, leur dit-il, nous avons deux partis à prendre. Voici devant nous la Belgique qui nous offre le repos et l'hospitalité, à la condition de déposer nos armes. Derrière nous, c'est la fournaise dont nous sortons et la continuation de la lutte, à moins que nous ne réussissions à rompre les lignes ennemies ou à nous dérober. Je vous laisse, à vous et à vos soldats, toute liberté; qu'ils fassent comme ils l'entendent. Quant à moi, je ne puis me rendre et je compte retourner là-bas.

Et il étendait le bras vers la France, émouvant de simplicité et de grandeur.

Je vis les soldats faire le cercle autour de leurs officiers, qui répétèrent les paroles du commandant. Pas un homme ne sortit des rangs. Il y avait parmi eux une dizaine de blessés, à qui je proposai d'aller se faire panser à l'ambulance en leur promettant de leur permettre de rejoindre ensuite leurs camarades; tous refusèrent.

Sur ces entrefaites arriva le lieutenant, suivi de son clairon, à qui il avait dit quelques mots à voix basse.

— Monsieur, dit le chef de bataillon au lieutenant, nous avons décidé de rester en France. Auriez-vous une carte sur vous?

Le lieutenant lui tendit aussitôt sa carte en lui montrant l'endroit où nous nous trouvions et lui indiqua le chemin de Mézières, où des coureurs allemands n'avaient pas encore été signalés. En même temps, je compris ce que mon officier avait dit tout bas au clairon en voyant quelques soldats de mon poste accourir avec des bidons pleins d'eau puisée au ruisseau voisin et les aligner le long des troupes françaises.

— Mon commandant, reprit le lieutenant, si ma consigne ne me permet pas de vous laisser passer, elle ne me défend pas de vous rafraîchir.

Et il tendit à l'officier sa gourde et son gobelet. Ce fut une ruée sur les bidons vidés, remplis et revidés en une minute.

— Merci, Messieurs, pour mes hommes et pour moi. Allons, mes amis, en route.

A la tête de sa petite troupe résolue, il défila devant ma section qui avait pris les armes lorsque le lieutenant, ému par la grandeur du sacrifice, commanda d'une voix forte : « Présentez, armes ! »

Et, correct comme à la parade de garde, il salua du sabre. Le commandant lui rendit son salut en abaissant son épée.

Ce n'était pas non plus dans la consigne, mais j'ai rarement rendu les honneurs avec autant de conviction.

Vers 2 heures, le tonnerre se ralentit, les coups de canon s'espacèrent et le feu cessa insensiblement. J'appris plus tard que ce fut alors que le drapeau blanc avait été hissé sur le clocher de Sedan.

Mais des fuyards arrivaient toujours, immédiatement évacués sur le gros de notre troupe. C'étaient des turcos bistrés aux dents blanches, vêtus de gris bleu, à large culotte bouffante; des chasseurs à pied à l'uniforme sombre, comme celui des fantassins de la marine, ceux-ci plus rares; des zouaves bronzés, le cou nu comme les turcos; c'étaient des cavaliers de toutes les couleurs, cuirassiers bleus casqués d'acier, dragons verts casqués de cuivre, lanciers et artilleurs bleus, hussards et chasseurs d'Afrique bleu de ciel, toute une bigarrure pittoresque d'uniformes d'une couleur intense, que l'on eût admirée sans la poignante réalité des faits. Beaucoup de blessés, encore plus d'écloppés se soutenant l'un l'autre, tous la rage au cœur, les yeux mauvais, la bouche tordue par un rictus farouche, lançant les mots de trahison, de vendus à la Prusse.

Le vent chassait maintenant vers nous une fumée âcre, d'une odeur particulière de chairs roussies et d'étoffes brûlées, mais ce ne fut qu'à la nuit que nous aperçumes les lueurs sinistres des incendies allumés par les obus et par les torches.

Vers 3 heures, quelques patrouilles allemandes débouchèrent de la forêt jusque près nos frontières. L'une d'elles arriva un peu avant que l'on vînt relever mon poste. Elle était commandée par un jeune lieutenant et comptait neuf hulans.

Sans un salut, l'air hautain, dur et cassant, l'officier piqua droit vers moi et, en excellent français, sans le moindre accent, me fit coup sur coup une suite de questions sur le nombre de Français qui s'étaient rendus, demandant si des troupes en bon ordre avaient refusé de déposer les armes et quelle était la direction qu'elles avaient prises. Et comme je me contentais de le prier de reculer jusqu'à la frontière, lui et ses cavaliers, en invoquant ma consigne, il pâlit de colère.

Mon caporal sentait que les choses allaient mal tourner et se hâta de faire appeler le lieutenant qui, voyant les hulans sur le territoire belge, déploya pour les cerner sa section en tirailleurs et vint vers l'officier allemand qui s'écria aussitôt, l'air rageur :

— Monsieur, je sais bien que je suis en Belgique et je suis prêt à me retirer, seulement votre chef de poste n'a pas voulu me répondre...

Mon lieutenant, très calme, très maître de lui, écoutait les doléances du hulan. A ses côtés, notre clairon, l'embouchure de son instrument aux lèvres, se tenait prêt à donner l'alarme par la sonnerie du rassemblement suivi du signal du régiment.

— Il n'a pas à vous répondre, Monsieur, pas plus que moi. Vous avez à vous rendre ou à rebrousser chemin, sans discussion.

Dépité, le lieutenant allemand tourna bride, suivi de ses hulans, sans ajouter un mot et sans un salut.

Nous ne lui rendîmes pas les honneurs...

Peu après, mon poste fut relevé et je rejoignis le gros du régiment d'où je regagnai mon cantonnement sans me douter que j'avais fait vingt-quatre heures de garde à un tournant de l'histoire de l'Europe. Malgré la gravité des événements, malgré les rumeurs des troupes et la lueur des incendies qui éclairaient le sud, je m'endormis profondément jusqu'au matin. J'appris, en m'éveillant, que l'empereur prisonnier avait passé par la route de Bouillon avec une suite de généraux et quelques cent-gardes, que Sedan était pris et que toute l'armée de Mac-Mahon avait dû se rendre.

Le lendemain de la reddition de Sedan, j'obtins la permission de visiter le champ de bataille; j'étais muni d'un laissez-passer visé par les autorités allemandes.

Avec quelques camarades, j'ai parcouru toute la région qui s'étend à l'est de Sedan, buttant contre des cadavres à peine refroidis et que des paysans réquisitionnés enterraient dans de larges fossés aussitôt comblés de chaux vive. Des sentinelles allemandes, le fusil chargé, surveillaient cette opération et empêchaient les rôdeurs de détrousser les morts. Des blessés, les bras levés, imploraient du secours d'une voix éteinte. Tous poussaient le même cri, comme une plainte : A boire! à boire!

Des ambulanciers allemands relevaient et transportaient sur des civières ceux de leur nationalité, tandis qu'au milieu de chicanes sans nombre, de tracasseries administratives, des infirmiers volontaires, pour la plupart médecins, étudiants et jeunes femmes belges, le brassard de la Croix-Rouge autour du bras gauche, s'occupaient activement des Français qu'ils pansaient sommairement et évacuaient vers la Belgique. On entendait de temps en temps un coup de feu : une sentinelle tirait sur un rôdeur.

Le sol, profondément creusé d'ornières, jonché de débris de toute nature, sacs, coiffures, armes, buffleteries, harnachements, caissons et affûts, indiquait l'emplacement des batteries dont les servants, morts, étaient couchés sur le bronze ébréché de leurs canons. Un paquet de cadavres, au milieu d'instruments de musiques, de bugles, de clarinettes, de trombones et de cors reposant sur un fouillis de carnets à portées éparpillés comme des papillons blancs au milieu d'un champ, indiquait l'anéantissement complet d'une musique militaire atteinte par les obus. Ce qui frappait surtout, c'était l'infinité quantité de papiers de toute nature qui couvraient la terre, lettres, livrets militaires, journaux, imprimés. Beaucoup de cadavres gardaient l'attitude qu'ils avaient au moment où la mort les foudroya. A plat ventre, le doigt sur la gachette, dans la position du tirailleur couché, un fantassin nous visait; nous nous approchions, c'était

un mort. Plus loin, un blessé, assis sur l'accotement du chemin, nous héla. Je courus à lui en lui tendant ma gourde, à laquelle il but avidement. C'était un sergent de la ligne, tout pâle, sans blessure apparente. Je lui demandai si je pouvais l'aider :

— Pas la peine, mon bon. J'ai mon compte : deux pruneaux dans la panse, mais je m'en fous. J'ai troué quelques peaux avant. Tiens, celui-là, c'est mon dernier !

Et il indiquait un soldat allemand étendu sur le dos, déjà raide, bras et jambes tordus par le dernier spasme d'une agonie atroce, cloué au sol par une baïonnette dont le fusil, la crosse en l'air, était resté fiché en terre au travers du cadavre.

La mort semblait avoir atteint les villages comme les hommes. Les maisons, portes et fenêtres largement ouvertes, étaient vides et, pour la plupart, criblées de mitraille. Quelques-unes flambaient encore. On entendait au loin des musiques militaires jouant le *Wacht am Rhein*.

Les chevaux surtout faisaient pitié ; le harnachement retourné sur le ventre, ils s'empêtraient les jambes dans les sangles et erraient lamentablement par bandes, pris soudain d'une panique et se lançant, dans une galopade folle, à travers les morts, les blessés les innombrables fourgons et prolonges qui encombraient le sol. Une puanteur horrible, une abominable odeur de chair putrifiée, de cuir roussi et de chlore prenait à la gorge et faisait tousser d'autant plus que les incendies de Bazeilles n'étaient pas éteints et que leur fumée s'étalait sur tout le champ de bataille. Givonne, Daigny, La Moncelle n'étaient que ruines ; à Bazeilles, c'était horrible.

Les musiques, au loin, jouaient toujours la « *Wacht am Rhein* ». Ah ! l'atroce ironie de ces chants de victoire au milieu de cet amoncellement de ruines et de cadavres !

J'ai vu là tout ce que la guerre a de plus épouvantable. Un village délibérément incendié, maison par maison, avec une froide méthode, parce que des habitants, exaspérés, avaient ramassé un fusil pour défendre leur toit, parce que vingt mille Bava-

avaient dû se mettre, six heures durant, dix contre un pour pénétrer dans Bazeilles défendu par un seul régiment d'infanterie de marine. Oh! l'affreuse vision de ces maisons écroulées sous les obus, de ces cadavres de paysans troués de balles, près desquels des femmes vivantes, mais farouches et sans voix, les yeux secs, se tenaient accroupies, de ces berceaux éventrés par la baïonnette de ces brutes lâchées comme des fauves, hurlant leur triomphe si chèrement payé.

J'ai vu cela et j'ai senti en ce moment que si j'avais été là, j'aurais fait comme ce paysan, affalé contre ce mur et criblé de balles.

J'ai vu cela et je frémis en songeant que demain peut-être je verrai se reproduire chez nous ces atrocités.

Car demain, dans un mois, dans un an, un peu plus tard peut-être, mais inévitablement la guerre doit éclater.

*
* *

La guerre doit éclater parce qu'en Allemagne un parti puissant l'exige, parce qu'en Angleterre on désire détruire la flotte allemande avant qu'elle devienne un danger pour la prépondérance maritime anglaise, parce qu'en France, si on ne parle pas beaucoup de l'Alsace et de la Lorraine, on y pense toujours.

Non pas que les peuples désirent la guerre : ils la craignent, mais ils la sentent inévitable. La question du Maroc ne remue pas assez la masse indifférente pour amener le conflit qui doit mettre le feu aux poudres.

Si le peuple français, plus assagi et moins emballé que sous l'Empire, se montre plus calme devant les incessantes provocations que fait naître trop souvent sa politique coloniale, l'armée française, par contre, et surtout celle de l'Est, admirablement entraînée, attend avec impatience le moment de se ruer sur l'ennemi héréditaire.

Si le peuple allemand, travaillé par l'idéal socialiste qui s'affermi de jour en jour, rêve la paix

universelle et penche vers une réconciliation, par contre le parti militaire, la haute finance et les pan-germanistes ont des raisons sérieuses pour brusquer les événements.

L'alliance anglo-française est grosse de menaces et d'imprévus, parce qu'elle amènera une conflagration européenne. La France et l'Angleterre aux prises avec l'Allemagne, les puissances de la triplice prendront part au conflit et la Russie viendra se joindre à son alliée.

L'augmentation croissante des dépenses militaires et maritimes ne peut se prolonger et nécessite une diversion au dehors. Le bavard incohérent et impulsif qui a envoyé la *Panthère* à Agadir et fait naître le conflit actuel hésite entre la paix et la guerre. Il peut à son gré raffermir l'une ou provoquer l'autre. C'est un mystique pacifiste doublé d'un militaire hanté par des rêves de gloire; il parle beaucoup, il parle trop et souvent sans réflexion. Ses Allemands le suivront.

Une conflagration générale, mettant aux prises toutes les puissances alliées, serait plus avantageuse pour la France qu'une guerre limitée entre celle-ci et l'Allemagne, dont les effectifs sont supérieurs à ceux de son ennemie, mais qui aurait à opérer dans l'est, conjointement avec l'Autriche, contre les Russes. Seule l'Italie viendrait contrebalancer cette cause d'infériorité de l'Allemagne vis-à-vis de la France.

Mais, de quelque façon que les incidents surgissent, quelles que soient les alliances, nous, Belges, qui désirons rester Belges et qui désirons surtout voir nos voisins vider leurs querelles en dehors de chez nous, nous avons pour devoir d'examiner les dangers qui nous menacent et de chercher à les éviter.

* * *

La France, aux prises avec l'Allemagne, n'a aucun intérêt à envahir la Belgique, qui est pour elle une excellente barrière contre une diversion possible de la part de son ennemie, à la condition pour nous de nous garder et de défendre le passage. Elle est

par nous à l'abri de toute attaque de flanc et d'arrière, ce qui lui permettra de hâter sa mobilisation que rien ne viendrait entraver. Avec la Belgique lui servant de vaste flanc garde, elle peut diriger ses vingt corps d'armée contre les forces allemandes unies aux italiennes, si le conflit devient international.

L'Allemagne, au contraire, a tout intérêt à jeter une partie de ses effectifs, plus nombreux que ceux de la France, dans le nord de ce pays, afin d'y entraver la mobilisation des armées françaises et y surprendre en flanc ou à revers les corps se dirigeant vers l'est. Pour y tenir tête, la France devrait développer sur son flanc nord un effectif au moins égal à celui de l'envahisseur, ce qui, joint aux troupes éventuellement immobilisées devant l'armée italienne, diminuerait d'autant ce qu'elle pourrait opposer aux armées envahissantes de l'est.

De plus, le passage des belligérants par leurs frontières actuelles est aussi difficile à effectuer pour l'une que pour l'autre des armées qui auraient pour mission de pénétrer le plus loin possible à travers le territoire ennemi sans passer sous le feu des forts. Dans ses guerres de conquête, Napoléon tenait peu compte des places-fortes; il se contentait de les faire surveiller et de les investir, sans en faire le siège et continuait à marcher de l'avant avec ses armées.

Le succès dépendra des opérations du début, de la rapidité avec laquelle l'un des belligérants aura réussi à pénétrer chez l'autre. C'est à celui qui aura su déployer la plus vigoureuse offensive qu'appartiendront les premiers succès et le bénéfice de leur effet moral.

*
* *

Dans un an, dans un mois, demain peut-être, sous un prétexte futile, à cause d'un incident provoqué dans ce but et sans déclaration préalable, la guerre éclatera.

Le Japon aurait dû être mis au ban des nations civilisées pour avoir commencé les hostilités et attaqué la flotte russe sans avoir déclaré la guerre. Il a violé

le droit des gens et on le lui aurait fait voir s'il n'avait pas réussi à vaincre la Russie au prix d'épouvantables hécatombes. Mais les Japonais ont battu les Russes : cela suffit aux peuples du monde entier pour excuser et admirer tout ce que font les petits hommes jaunes. N'insistons pas.

Sans déclaration préalable, sans le retrait des ambassadeurs, sans tout le formalisme pompeux de jadis, un jour ou même une nuit, grâce au précédent créé par le Japon et admis sans protestation, nous verrons s'abattre sur nous, à l'improviste, une nuée de cavaliers allemands. Ils pousseront de l'avant par les voies stratégiques qui traversent notre pays, par les chemins de fer et les routes, s'emparant des gares et des lignes télégraphiques afin de permettre au gros de plusieurs corps allemands, qui ne feraient que traverser le territoire belge, de se rabattre sur la France. Toutes nos communications entre le nord et le sud de notre pays seront coupées. Les envahisseurs passeront assez loin d'Anvers et des forts de la Meuse pour avoir d'autant moins à les redouter que notre mobilisation ne pourra s'effectuer et que notre armée sera réduite à ses effectifs actuels, neuf cents hommes par régiment d'infanterie, quatre cents chevaux par régiment de cavalerie, une vingtaine de canonniers par fort ! Nos permissionnaires du Hainaut, de Namur, de Liège et du Luxembourg ne pourront rejoindre leurs dépôts, situés autour d'Anvers. En moins d'un jour, en quelques heures, les Allemands seront si solidement établis sur cette admirable route qu'on croirait créée exprès pour eux, que nous ne pourrions leur opposer que quelques tentatives de timides reconnaissances autour de nos forts dépourvus de défenseurs.

Cependant, les corps français du nord et de l'ouest, surpris en pleine mobilisation, risqueront d'être refoulés sur ceux du centre, à moins que, par une vigoureuse offensive, ils ne parviennent à rejeter chez nous les Allemands et à les y poursuivre.

Dans chacune de ces éventualités, nous serons envahis.

Mais l'Angleterre, mais les puissances qui ont garanti notre neutralité ?

L'Angleterre a pu envoyer six cent mille hommes au Transvaal, mais en combien de temps a-t-elle réussi à écraser soixante mille Boers? On dira que la Belgique est moins loin que le Transvaal; d'accord. Mais les troupes de l'Inde que les Anglais ont envoyées en Afrique sont aussi très éloignées de chez nous. Ne comptons donc pas beaucoup sur l'Angleterre, car, en admettant qu'elle arrive à jeter sur notre territoire un ou deux corps d'armée de trente à soixante mille hommes, cela ne fera qu'augmenter le nombre de nos envahisseurs et multiplier d'autant les combats, les massacres, les incendies, les dévastations et les ruines.

Quant aux autres puissances, elles auront assez à faire chez elles et ne penseront pas à nous.

Ne comptons que sur nous-mêmes.

* * *

Notre armée est bien outillée et elle est composée de bons éléments. Notre corps d'officiers est à la hauteur de sa tâche; il est relativement plus instruit que la moyenne des officiers des autres armées. Il faut avoir vécu pendant plus de vingt ans coude à-coude avec la troupe pour avoir su apprécier les qualités d'endurance et de bonne volonté de nos excellents petits soldats.

Beaucoup de traditions, beaucoup de locutions familières à nos troupiers sont d'origine française et datent du premier empire; beaucoup de leur qualités proviennent de la fusion des races, la Belgique étant coupée dans sa plus grande largeur par la ligne de démarcation qui sépare les Gaulois des Germains. Nos soldats ont l'initiative et la souplesse des premiers, l'esprit de discipline et le sang-froid des seconds. Bien tenus en mains, on sent qu'on peut compter sur eux.

Je dirai même que notre armée est suffisante pour le rôle que lui ont imposé les traités, sauf quelques modifications à apporter dans le temps de service, qui devrait être réduit de treize à dix ans, compensé par l'augmentation du contingent annuel avec dimi-

nution du temps de présence sous les drapeaux, mais sans interruptions de service.

La réduction du temps de service diminuerait considérablement les déchets qui croissent en raison de l'ancienneté des classes ; il donnerait des éléments plus jeunes et comprenant moins de mariés.

Ce n'est donc pas pour préconiser la levée en masse, le service général ou l'augmentation des dépenses militaires, cet épouvantail de tous les partis au pouvoir, que j'écris ceci.

Notre armée est suffisante, à la condition de pouvoir être mobilisée en quelques heures. Elle deviendra meilleure lorsque l'instauration de l'instruction obligatoire, que nous attendons depuis si longtemps, aura été décrétée. L'initiative individuelle, que seule pourra développer l'instruction, est destinée à jouer un rôle prépondérant à la guerre telle qu'elle se pratique de nos jours.

J'ai souvent entendu des tacticiens en chambre et des stratèges d'estaminet me demander ironiquement ce que pourrait entreprendre notre armée contre l'armée française ou l'allemande, qui ne feraient de nous qu'une bouchée. Ils en concluent que les dépenses militaires sont superflues, puisque nous ne saurions pas nous défendre.

Nous n'avons pas à nous défendre ; nous avons à nous garder.

Et nous pouvons efficacement nous garder à la condition d'être prêts à toute éventualité.

*
* *

Les voies ferrées stratégiques qui permettent à l'Allemagne d'envahir la France par le nord, en passant par la Belgique, se divisent en deux groupes distincts. Celles qui servent de lien direct entre l'Allemagne et la France en empruntant tout notre territoire, et celles qui, tout en traversant celui-ci, empruntent ceux de la Hollande et du Grand-Duché de Luxembourg.

La frontière belge de l'est est couverte en partie par le Limbourg hollandais et le Grand-Duché de Luxembourg. Notre contact direct avec l'Allemagne

s'étend suivant une ligne relativement peu étendue de 97 kilomètres, sur un terrain très accidenté et coupé de vallées profondes et encaissées. En ligne droite, sans tenir compte des sinuosités que forme la frontière, cette distance de 97 kilomètres peut être réduite à 70. Nous avons donc à garder un front de 14 lieues.

Mais le Grand-Duché de Luxembourg est dans l'impossibilité de s'opposer à une invasion; il sera traversé par les corps allemands qui voudront passer en France en évitant les forts de l'est. Ce ne sont pas les scrupules qui gênent les belligérants. Nous en avons fait l'expérience en 1870.

Les Allemands utilisaient sans aucune vergogne la majeure partie de notre matériel de chemins de fer circulant en Allemagne et nos locomotives, nos wagons et nos fourgons ont servi pendant toute la durée de la guerre et malgré nos incessantes réclamations, aux transports vers la France en hommes, en chevaux, en canons et en munitions. C'était là un cas flagrant de violation de notre neutralité et vis-à-vis duquel nous nous sommes trouvés impuissants.

De même, le code du droit des gens n'a jamais empêché les belligérants de commettre les pires méfaits. Ils l'invoquent toujours pour les besoins de leur cause, mais ils n'en tiennent aucun compte lorsque l'intérêt le leur commande.

A partir de la frontière allemande, nous avons à garder deux lignes de chemins de fer, l'une passant par Herve, l'autre par Verviers, presque parallèles et constituant la ligne de passage idéale, si elle n'était barrée par la ceinture des forts de Liège. Tant que ceux-ci resteront en notre possession, nous n'avons rien à craindre de ce côté.

Une autre ligne, la plus dangereuse pour nous et la plus importante au point de vue stratégique parce qu'elle serpente à la fois en deça et au delà de notre frontière, est celle d'Aix-la-Chapelle à Luxembourg par Verviers, Pépinster, Spa et Vielsalm, qui permettrait d'envahir toute notre région orientale en quelques heures. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle est parallèle à une autre ligne qui lui sert de renfort, celle-ci entièrement allemande, mais distante

de quelques kilomètres de la première. Ces deux lignes ont été admirablement établies par l'état-major allemand, qui montre là qu'il possède au plus haut degré le génie de l'invasion, mais aussi le plus profond mépris pour le respect de notre neutralité.

C'est là que nous devons être continuellement sur le qui-vive, c'est là qu'il convient d'établir un ou deux forts, servant de postes avancés à la ligne de défense de la Meuse.

Les lignes qui empruntent le territoire hollandais sont aussi des plus dangereuses, mais pour autant que la Hollande n'en défende point le passage ou, par un accord tacite peu probable, en permette l'utilisation.

Trois lignes parallèles, celle de Cologne à Flessingue par Gladbach et Venlo, celle de Cologne à Anvers par Gladbach et Ruremonde et celle d'Aix-la-Chapelle à Bruxelles par Maastricht, Hasselt, Aerschot et Louvain sont toutes trois reliées l'une à l'autre par des tronçons perpendiculaires constituant autant de routes d'investissement. Un coup d'œil jeté sur la carte des chemins de fer belges permet de se rendre compte de la facilité avec laquelle les Allemands pourraient inonder de troupes notre pays, si les Hollandais leur permettaient le passage ou ne sauraient pas le leur disputer.

Quant à notre admirable réseau de routes qui fait de la Belgique un centre idéal de promenades et d'excursions, si nos automobilistes et nos cyclistes, dont le rêve est de rouler sur du velours, s'en plaignent amèrement, soyons convaincus qu'elles seront utilisées par nos envahisseurs qui ne s'en plaindront pas.

Il s'agit donc pour nous de rendre ces routes et ces chemins de fer impraticables afin d'entraver la marche en avant d'une armée envahissante pendant le temps nécessaire à notre mobilisation. Une fois celle-ci terminée, une fois Anvers et nos forts de la Meuse en état de défense, nous sommes en mesure de remplir le rôle que nous impose notre neutralité.

En effet, avec deux bases d'opérations bien abritées, celle de l'Escaut et celle de la Meuse, notre armée est à même d'inquiéter sérieusement toute marche de l'est à l'ouest, cette marche étant alors

menacée sur ses flancs et harcelée par nos troupes solidement appuyées par les forts.

Beaucoup de personnes et surtout les tacticiens en chambre et les stratèges de cabaret dont j'ai parlé tout à l'heure s'imaginent que les opérations de guerre consistent à marcher l'un vers l'autre, et à se livrer bataille. Ils ne pensent pas que pour combattre il faut des troupes de soutien et de renfort, des munitions, des vivres, des ambulances, c'est-à-dire un innombrable matériel roulant nécessitant des convois interminables, qui suivent les combattants et leur sont indispensables. C'est une ligne ininterrompue de charrois que des escortes doivent protéger depuis leur base d'opérations, dans leur pays, jusqu'au front de combat, et le rôle de notre armée, si elle n'a pu empêcher l'entrée dans notre pays, sera d'inquiéter la marche de l'envahisseur, de tronçonner ses lignes de façon à l'obliger à distraire de nombreuses troupes de son objectif principal pour protéger et maintenir ses communications et investir nos places fortifiées d'Anvers, de Termonde, de Liège et de Namur.

Ces investissements nécessiteront l'emploi de forces rendues inutilisables pour l'objectif principal, l'envahissement de la France par le nord. Un important matériel de siège n'arriverait sous nos forts qu'au prix de grandes difficultés, à la condition de rendre momentanément inutilisables nos chemins de fer et nos routes.

N'oublions pas que si, pendant le combat, les troupes se développent sur le terrain sans tenir compte des routes et des chemins, ceux-ci leur sont indispensables pour la marche avant l'action. Si des fantassins et des cavaliers peuvent avancer droit à travers les bois ou les labourés, les ravins et les rivières guéables, il n'en est pas de même des canons, des caissons, des fourgons, de tout le matériel roulant qui, dans une large mesure, a besoin d'emprunter les voies de communication. Il faut donc obstruer ou détruire celles-ci; il faut les détruire surtout en pays accidenté, où tant d'obstacles naturels rendent les routes indispensables à la marche des armées.

*
* * *

Il faut, au moment même où le premier éclaireur ennemi sera signalé à la frontière, que nos chemins de fer et nos routes soient rendues impraticables par l'obstruction des tunnels, la destruction des ponts, l'établissement de mines, par tous les obstacles que la science met à notre disposition. Il faut arrêter l'invasion pendant le temps nécessaire à notre complète mobilisation.

Il faut surtout que les populations se convainquent qu'un homme armé en vaut un autre et qu'il n'est pas plus redoutable parce qu'il porte un uniforme. Contre l'envahisseur, tous sont en cas de légitime défense. Si l'on n'a pas d'armes, on peut empoisonner les vivres et les puits, on peut mettre le feu aux granges où loge l'envahisseur ; tout est bon pour se défendre. Si chaque citoyen était bien décidé à brûler la cervelle au premier soldat étranger qui veut pénétrer sous son toit et si l'ennemi le savait, la guerre de conquête deviendrait impossible. L'envahisseur a plus à craindre d'une population soulevée que des soldats réguliers.

J'ignore ce qui a été fait pour parer aux éventualités d'une invasion et, si je le savais, j'aurais soin de ne pas le dire.

Mais je puis indiquer ce qu'il convient de faire pour garder notre frontière de l'est, puisque nous avons nos apaisements relativement à celle du sud. Les Français n'entreront pas les premiers chez nous ; s'ils y viennent, ce sera donc pour se joindre à nous et pour nous seconder ; 120,000 hommes bien outillés, ayant comme appuis les défenses de l'Escaut et de la Meuse, combattant chez eux pour défendre leur territoire, ne sont pas une force à dédaigner.

*
* *

Si nous examinons le tableau de l'emplacement de nos troupes, nous constatons qu'une division d'infanterie, c'est-à-dire le quart de notre armée d'opérations, se trouve éparpillée dans les Flandres, à 30 ou 50 lieues de la frontière allemande.

L'utilité d'une concentration immédiate n'est pas à démontrer. Ce n'est pas une question de jours, mais

d'heures. Il faudrait faire taire une bonne fois les mesquines questions de politique de partis pour écouter ce que nous dicte notre patriotisme. Avant d'être catholiques, libéraux ou socialistes, tâchons d'être Belges, et mettons au rancart les intérêts des particuliers qui réclament une garnison pour leur petite ville, sous la menace de ne plus voter pour celui qui la leur aura enlevée. L'armée doit être répartie pour défendre le pays et c'est où elle est nécessaire qu'elle doit se trouver. Que font à Gand et à Bruges ces deux régiments de lanciers; que font ces chasseurs à cheval à Tournai et à Mons? Que font ces carabiniers cyclistes à Bruxelles? Que fait notre artillerie légère, véritable artillerie d'avant-garde, à Louvain et à Tervueren?

C'est à Verviers, à Herve, à Spa et à Stavelot que je voudrais voir en garnison, avec leur artillerie à cheval, ces quatre beaux régiments de cavalerie qui ont fait l'admiration du Kaiser. Au lieu du petit train journalier du service de garnison tel qu'il se pratique à Gand ou à Bruges, je voudrais voir opérer des reconnaissances journalières par tous les chemins qui sillonnent le beau pays de Liège et de l'Ardenne. Il faudrait que pas un cavalier, pas un carabinier cycliste n'ignorât les aboutissants des moindres sentiers, les bonnes embuscades, de façon qu'à la première alerte ils soient prêts à entraver l'invasion.

Il y aurait aussi lieu de créer des compagnies franches au moyen de volontaires pris dans la garde civique de tout le pays. Il suffirait de faire appel aux meilleurs éléments de cette garde et surtout de ses corps spéciaux pour avoir immédiatement sous la main de petites unités tout armées et équipées, opérant isolément, en francs-tireurs et que les envahisseurs seraient obligés de reconnaître comme belligérants, puisque la garde civique est un corps constitué depuis que nous existons comme nation.

Et sitôt le premier éclaireur ennemi signalé à la frontière, paysans, gardes-forestiers, gardes civiques et soldats, sus à lui; la chasse sera ouverte.

* * *

Et le premier coureur ennemi signalé, une autre mesure s'impose, immédiate. C'est le renvoi dans leur pays des 60,000 Allemands qui séjournent chez nous. Que tous, sans distinction de rang ou de fortune, soient reconduits à la frontière sans délai. Il faudrait que, dès à présent, tous les arrêtés d'expulsion fussent prêts et signés, de façon à pouvoir les signifier le jour même où le premier soldat allemand mettra le pied sur notre territoire.

C'est une mesure de sûreté tout aussi importante que celle que je suggère à la presse, de ne jamais parler des dispositions qui pourraient être prises pour nous garder de l'invasion.

N'oublions pas que c'est par la presse française que l'état-major allemand était mis au courant, en 1870 et en 1871, de tous les mouvements des armées françaises que l'ardent patriote Gambetta avait improvisées.

Est-il bien nécessaire d'apprendre, par nos journaux, à l'Europe entière que le pays relativement le plus riche et le plus peuplé du monde entier est celui qui dépense proportionnellement le moins pour son armée, dont les effectifs sont dérisoires et les officiers découragés et démoralisés ?

N'oublions pas non plus que nous avons ici, en Belgique, à Bruxelles, un centre d'espionnage admirablement organisé, qui fonctionne cyniquement, au grand jour, sous l'œil de notre police impuissante. Les Chambres ne pourraient-elles suspendre un moment leurs parlottes de politicaille villageoise et nous doter d'un bout de loi réprimant l'espionnage ? On ne peut pas photographier un site en Allemagne, sans voir se dresser devant soi un gendarme, mais nous avons ici une nuée d'espions russes, allemands, que sais-je, qui en connaissent plus que vous et moi sur les principaux points qui intéressent notre nationalité.

Bien mieux, ou plutôt bien pis. Tout le monde connaît la carte de l'état-major, ainsi appelée parce qu'elle a été dressée par des officiers d'infanterie. Les moindres détails topographiques y sont mentionnés avec clarté et méthode. La plupart des pays possèdent

une carte similaire et, par politesse, échangent un exemplaire de leurs documents.

Cet exemplaire ne suffit pas aux Allemands. Depuis quelque temps, des libraires d'Outre-Rhin achètent notre carte en plusieurs exemplaires, par commandes successives, mais toujours par régions militaires bien limitées : région frontière française, région d'Anvers, région de Liège, région de Namur, région hollandaise, région centrale, région cotière même, tout y a passé. Quel peut donc être l'Allemand qui étudie si minutieusement la topographie de la Belgique? Pourquoi lui faut-il quatre ou cinq exemplaires de ces cartes?

* * *

Hélas! malgré nos rêves pacifistes, je crains de ne pas voir prochainement la grande tête de la glorification du Travail dans la Paix universelle, indestructiblement fondée. Nous en approchons, mais nous n'y sommes pas encore.

Nous sommes des hommes et la lutte pour la vie a subi ses phases normales. Lutte d'individu à individu, à peine au sortir de l'animalité, pour la possession de la femelle ou le produit de la chasse; lutte de famille à famille, aux temps préhistoriques, pour le lopin de terre péniblement cultivé; lutte de tribu à tribu, comme aujourd'hui chez les peuplades sauvages, comme lutte de ville à ville aux temps féodaux; puis lutte de province à province, de pays à pays, pour la prépondérance politique, dans les temps modernes; de nation à nation au XVIII^e et au XIX^e siècles. Nous sommes à la période de race à race : Latins contre Germains, Russes contre Japonais. Plus tard lutte de continent à continent. La guerre disparaîtra lorsque l'humanité sera Une. Nous n'y sommes pas encore.

On dira sans doute que je vois tout en noir.

Peut-être.

Mais ce que j'ai vu en 1870 était rouge, rouge de la lueur des incendies, rouge de sang humain.

Août 1911.

CLOCKE ROELAND

Dese Clocke, die gheheeten es Roeland,
Als men se slaet es brandt,
Als men se luut es storme in 't landt.

*(Inscription sur la cloche Roeland,
dans le beffroi de Gand.)*

A la mémoire de
CHARLES DE COSTER
Homère de la Flandre.

I

LA CLOCHE, PORTE-PAROLE DES GUEUX

*Aux premiers temps des communes de Flandre,
lorsque les murs, rejointoyés de sang
et de sueur, de l'Yser à la Dendre,
et de l'Escaut houleux à l'océan,
achevés, encerclaient les camps
de roc des steens, des maisons et des halles,
à des tours d'or sur les grand'places colossales —
et, dans chaque cité,
le rêve enfin concret des jeunes libertés,
ceux qui bâtirent
à force de poignet les remparts de moëllons
et de ciment, manœuvres et maçons,
se relevant, las mais joyeux, sentirent
le long de leurs vertèbres courir un frisson
et, s'émouvant en eux d'espérances nouvelles,
à l'ombre des poternes de leurs citadelles
et sous les créneaux lourds des bourgs,
battre leur cœur comme un tambour.*

* * *

*Donc ils avaient vaincu, les humbles serfs taillables
et corvéables à merci !*

*Par les plaines, au loin, leurs cités innombrables :
Ypres, Bruges, Louvain, Anvers et Gand aussi,
cyclopes ténébreux, portaient les cieux pâlis,
biceps gonflés, sur leur échine formidable !*

*On vit,
prodigieusement, beffrois et cathédrales
brandir, ivres d'azur, leurs flèches triomphales,
tels des épis de bronze en un champ de granit !
Un rire énorme, alors, détendit chaque face
de contadin et d'artisan,
aux quatre dards de la rose des vents.
Reinaert avait mordu l'ours chafouin et vorace ;
Reinaert-le-Faible avait construit
des pans par lui
démantelés des vieux burgs séculaires,
la radieuse et divine tanière
où ne pourraient plus entrer désormais,
des copeaux d'or flambant en leur flave crinière,
que les grands lions roux de la jeune Lumière !*

* * *

*Cependant pour chanter dûment
leur joie à tout casser, leur joie à tous les vents,
à ces anciens serfs de dime et de gabelle,
ne fallait-il point, solennelle,
la voix du bon bourdon qu'on meut à tour de bras
et qui chante tout haut ce qu'on pense tout bas ?*

*Ils l'eurent, cette voix tonnante :
Gand, il y a quatre cents ans,
l'entendit encor, frémissante,
rugir derrière les barreaux
du Beffroi chevauché par sa rouge chimère.*

II

LE MOULE

*Le moule était fait de terre de Flandre,
Le plus petit bourg,
de l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre,
pour qu'au bourdon fût chaud et tendre
le rude giron maternel,
lui donna sa part de limon éternel.
Dans l'ancestrale fonderie,
à force de bras, fut pétrie
la divine matrice d'amour,
d'où Roeland vers le jour
allait surgir, pour à la ronde
faire bondir et tressaillir
les entrailles du monde.
Lorsqu'elle fut construite,
ses briques brunes, couleur sang,
recuites,
le maître-d'œuvres exultant
dessous attisa les charbons ardents.*

III

LES GÉNITEURS

*C'était au premier temps des communes de Flandre,
lorsque les murs, de l'Yser à la Dendre,
et de l'Escaut houleux à l'océan,
achevés, encerclaient les camps
de roc des steens, des maisons et des halles,
et des tours d'or sur les grand'places colossales —
et, dans chaque cité,
le rêve enfin concret des jeunes libertés.*

*Qui la conçut la cloche patriale?
Nul ne le sait ; mais à coup sûr c'était
quelque artisan obscur des Flandres communales
qui, tout à coup, se projetaient,
pourpre et or, sur l'écran de ténèbres profondes
du monde.*

*Cependant il n'était pas seul
à sevrer de labeur et de force l'aïeul
des bourdons glorieux de nos cités flamandes :
Tout le pays, du fond de ses hameaux,
collaborait au bon trousseau.*

IV

LE LIED DES GARS

*Bientôt éclatèrent
dans la fonderie en rumeur les tonnerres
et les rauques abois de bouge et d'enfer
des masses d'acier sur les douves de fer.
— Hei ! Hei ! s'exclamaient les gars :
Torses velus, visages de brique,
par heurts et par bonds, on eût dit des démons
dans l'ouragan métallique
où, brusquement,
fusaient leurs corps roses et blancs.
— Hei ! Hei ! voici la fournaise,
voici de l'argent qui bout sur la braise.*

* * *

*— Hei ! Hei ! pour l'instant Roeland est sous terre,
mais attendez seulement un jour
et Roeland, la matoise, et Roeland, la commère,
brusquement viendra de dessus les pierres
jeter en guise de bonjour
son émouvant hymme d'amour.*

*Roeland ! Roeland !
Voici le bourdon qui chante notre vie,
Seigneurs leliaerts ; voici le bourdon
des tisserands et des foulons.*

* * *

*Hei ! Hei ! à tour de bras
battons le fer chaud dans la forge sonore.
Il faut que, là-haut, au plus tôt s'essore
Roeland, notre garce, Roeland, notre fille,
Roeland, dont la croupe au soleil scintille.*

* * *

*C'est nous qui chauffons le berceau
de la fine matoise,
de Roeland, la cloche gantoise,
de Roeland, le bourdon, de Roeland, le héraut
de la Flandre notre terre,
de la Flandre notre mère :
Flandre, si belle, Flandre, si tendre,
par elle, garçons, se fait entendre
de l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre.*

V

LE SACRE DE LA CLOCHE

*Ainsi dans la fonderie aux abois,
engendrant Roeland, s'exclamaient les gars.
Grâce aux efforts perdurants de la plèbe
qui l'avait coulée aussi tenacement
en la vulve inerte de la glèbe,
la cloche bientôt
surgit, point par point achevée,
ayant ses pièces d'ornement
en sa robe à leur place rivées.*

*Ah ! quelle kermesse pour Flandre ce fut
quand, parmi les foules trépignantes,
dans sa gloire de bronze apparut
Roeland, le bourdon, de force féru !
De l'atelier aux verrières rutilantes
sortait la commère à l'ample giron
qui portait Flandre sous son jupon.
Large, massive, pesante, replète,
telle une tour au milieu d'un marché,
Roeland, la garce, à la male tête,
trônait si hautaine que nul à son faite,
fût-il comte ou duc, n'eût osé toucher.
Sur un char drapé de brocart de moire,
vingt-quatre étalons des Polders, bouillants,
la traînaient d'un pas majestueux et lent.
De papillotes piqués, leurs crins rouges,
aux rayons d'avril, dans l'air scintillant,
se tordaient, pareils aux flammes qui bougent.
Roides, compassés,
sous les dais de velours à frange pressés,
les gens d'Eglise, devant le cortège,
portaient leurs surplis plus blancs que la neige.
« Jésus ! Jésus ! s'exclamait-on, voilà
» une cloche à sonner matines et glas,
» au moins. » Et les bonnes gens de crier merveille,
et les belles filles, mutines et vermeilles,
au bourdon puissant, dans un rire clair,
de tendre les fleurs roses de leur chair.
Roeland ! Roeland ! A la tour séculaire
maintenant la semeuse montait.
En bas, les milices populaires,
d'aise gambadant, afin de mieux lui plaire,
à pleine gueule braillaient les lieds
fameux autrefois par le plat pays.*

*Et soudain voici qu'à travers la nue,
dans le silence énorme tombé,
bondit et vibra la voix rude et bourrue
de Roeland, la commère, de Roeland, le bourdon
des tisserands et des foulons.*

VI

CE QUE CHANTAIT LA CLOCHE ROELAND

*Clamant liesse et kermesse, et sacre et massacre,
Roeland! Roeland!
tintant pour les deuils et pour les orgueils,
pour l'incendie et la folie,
et l'émeute et le sac : Mise à feu, mise à sang —
Roeland!
De l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre,
je suis la cloche de Flandre,
Roeland!*

* * *

*Ma robe est de bronze — ardente, démente ;
mon battant d'argent tintant et sonnante.
Les gens des métiers m'ont hissée
au réduit aérien d'un Beffroi.
Je suis leur fille à ces drilles
égrillards et rigoleurs.
Là-haut je dis leurs joies et leurs pleurs.
Je suis leur garce. Ma langue,
sous mon vaisseau qui roule et qui tangué,
claque strident, claque vibrant,
son rire énorme entre mes dents !*

* * *

*Barons, qui voulez tout nous prendre,
je suis le cœur vivant de Flandre ;
je suis Roeland, la cloche de Gand,
l'enfant
des foulons et des tisserands.*

* * *

*C'est que, pour me faire
l'altière semeuse de leurs colères,
les tisserands et les foulons
ont mangé le pain noir de leur misère.
Mon métal est fondu du pain blond
levé de levain de jus de houblon,
et du cramique à corinthes
qu'arrosent l'uitzet — en kappers et pintes —
et la cervoise et l'hydromel,
couleur de soleil et de miel.
En la tourelle d'azur dentelée est brandie
la cloche sonore, ample et rebondie :
Sachez que ce sont les serfs souffreteux
et hâves, mais doux, les chers loqueteux,
qui l'ont payée,
rubis sur l'ongle, en besognant
pendant des mois, pendant des ans.
Leurs Pâques si peu monnayées ;
Saint-Nicolas et Noël
se mussant dans l'humble escarcelle,
péniblement ont suffi
au prix
de celle qui sonne pour l'ère nouvelle.
Ah ! chers garçons,
qui donniez ainsi stuivers et doublons,
mes gars flamands, comme je vous aime !*

*Je veux le clamer dans la plaine :
Cuivrant vos amours et cuivrant vos haines,
s'ébranle, et se meut, et s'émeut
le bourdon d'or glorieux !*

* * *

*Bonnes gens rudes et tendres
qui sucez votre lait des mamelles de Flandre,
pour vous, dans la tour,
je vibre toujours
emmi le vent, emmi l'ouragan.
Je tonne, et frissonne, et résonne
pour Uylenspiegel, le cher brigand,
et pour Nelle, et pour Lamme,
et pour Claes, et Soetkin, sa femme.
Roeland ! Roeland ! Bugle et basson !
D'heure en heure, en ma large chanson
qu'il parsème d'airs vifs et allègres,
l'argentin carillon
égrène ses lieds mièvres et maigres.
En chœur, dessous les abat-son
de l'aérien et léger campanile,
tintinabulent en quadrilles
ses clochettes, laissant ruisseler
les timbres cristallins de leurs rires perlés
sur le bourdon qui gronde à la ronde,
par le monde !*

* * *

*Roeland ! Roeland !
Bourdon de haine et d'amour !
Je sonne la nuit, je sonne le jour :
Quand mon son s'abat, lourd, et gourde, et las,
c'est glas.*

* * *

*Tonnerre et tempête,
c'est fête !
Cloche de cuivre et d'étain :
Roeland ! Roeland ! A toute volée
je bats et rebats l'air vif du matin.
Ah ! bonnes gens, c'est gloire :
Une page d'orgueil s'ajoute à l'histoire.
Pour vous c'est avril aujourd'hui,
dans le ciel bleu le soleil luit.*

* * *

*Roeland ! Roeland ! Sac et carnage !
La nuit,
de lueurs de phosphore et d'orage
s'embrase et s'emplit et bruit...
Roeland ! Roeland !
C'est jour factice et rouge,
dans le soudain halo qui bouge
et lèche murs, pignons et toits...
Roeland ! Roeland !
C'est fureur populaire ;
c'est hargne et terreur dans Gand.
Il coule, le sang
du noble qu'aux torches
des bouchers ivres, les bras nus,
avec des rires fous écorchent.
Roeland ! Roeland !
Dans Gand et plus loin
c'est émeute ;
c'est jappements aigres de toute une meute
lâchée aux trousses des Lys transis...
A l'horizon, incendie !
La blanche Lei est rougeie,
et l'Escaut jaune, aux flots amers,
jusqu'à la mer...*

*Roeland ! Roeland !
Gueule béante, et mouvante, et hurlante,
terrorisant le ciel assourdi,
je bats et rebats ; je bats et tinte,
et mon battant d'argent aguerrri
frappe le bronze, qui tremble et s'éreinte,
de ma robe géante, aux roides plis.*

* * *

*Clamant liesse et kermesse, et sacre et massacre,
Roeland ! Roeland !
tintant pour les deuils et pour les orgueils,
pour l'incendie et la folie,
et l'émeute, et le sac : mise à feu, mise à sang —
Roeland !
De l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre,
je suis la cloche de Flandre
Roeland !*

VII

FASTES ET LIESSES EN FLANDRE

*Ainsi chantait dans les nuées
Roeland, à tour de bras remuée ;
Roeland dont les clameurs,
selon les nuits plaintives ou terribles,
contre les pavés d'or du ciel épouvané
jetaient les sanglots hoquetés
de Gand et, quelquefois, en ses sursauts de haine,
à pleins paniers les révoltes humaines.
Ah ! Flandre en ce temps-là comme un volcan brûlait !
A peine au monde révélée,
dans le soir pur tordant sa crinière étoilée,
constellation nouvelle, aux côtés de Tânit,
elle montait d'un pas de géante au zénith ;
et, son manteau d'argent balayant autour d'elle
les planètes, ainsi que des rangs d'asphodèles,*

*dans sa lueur énorme et blanche elle absorbait
 tous les rayons qui des astres tombaient.
 Sienne, Pise, Florence, Venise elle-même
 auprès de ce flambeau semblaient devenir blêmes :
 Flandre était le signe soudain
 de la résurrection humaine. Les édens
 paraissaient s'entr'ouvrir derrière elle, suaves,
 et lorsqu'elle passait, superbe et sans entraves,
 les deux poings sur les flancs, devant l'humanité
 on entendait rugir la jeune Liberté.
 Roeland au loin disait sa gloire. Splendeur brève.
 L'homme n'était pas mûr pour la beauté du rêve
 et ceux qu'il enivrait ne l'avaient point compris.
 Sous le dragon doré, l'oiseau de bronze épris
 de l'aube qui montait, calme, du fond des âges,
 ivre d'azur battait de son aile sa cage
 et, voyant le soleil émerger du levant,
 poussait, le cou tendu, son appel dans le vent !
 Oh ! comme elle stridait, sa voix ! Joyeuse ou grave
 elle faisait pâlir de fureur les landgraves,
 mais elle électrisait le peuple des métiers.
 Le bourguignon rogue et altier
 de ses canines jaunes
 eût voulu la châtrer pour qu'elle fût aphone :
 Qu'importait à Roeland ! Aux sacs et aux assauts,
 cloche, elle ripostait par ses coups de marteau :
 Et, pour la garder mieux, se tenaient auprès d'elle
 les ouvriers flamands. Rude rempart fidèle...*

VIII

QUELQU'UN MONTE A LA TOUR

*Pourtant un jour
 quelqu'un de très hardi s'en fut devers la tour.
 Il leva le front et dit : « Ce bourdon me gêne.
 » Roeland est Alexandre et je suis Diogène.*

» Elle jette trop d'ombre en travers du chemin.
 » Je veux dormir. Or ça, compères, dès demain
 » j'entends que ce braillard matinal et austère,
 » ayant dans le ciel bleu le vertige, sur terre
 » aille se retremper à la réalité. »

Et celui qui parlait ainsi, l'œil irrité,
 c'était Charles-le-Faux, Empereur d'Allemagne.
 Le triple globe au poing de l'aïeul Charlemagne,
 il avait traversé, juché sur son genêt
 d'Espagne et précédant ses hâves lansquenets,
 plus quatre mille réîtres palatins, la France,
 pour s'en venir, lui, gars flamand,
 dans sa ville natale, impitoyablement,
 tenailler, le front lourd d'une pensée amère,
 à force de poignet, la langue de sa mère.
 Roeland se tut soudain.

On vit alors, plus craintifs que des daims,
 les hoogh poorters, pieds nus et en chemise,
 se traîner, corde au cou, la face humble et soumise,
 sous le sceptre de plomb de ce roi, leur bourreau.
 Roeland restait muette entre ses noirs barreaux.

Or, bien qu'elle fût faite d'étain et de cuivre,
 sur les gargouilles, sur les guivres,
 de sa blessure mortelle le sang
 semblait gicler, éclaboussant
 d'une tache de pourpre intense la tour grise.
 Et le peuple pleurait dans Gand. Et l'on eût dit
 qu'il savait que ce deuil emplirait les taudis,
 si sombres, d'une nuit encor plus sépulcrale,
 parmi les glas tintés aux tours des cathédrales,
 et les cris d'agonie, et les supplications
 vers les san-benito de l'Inquisition.

Hélas! Flandre était morte!

Flandre était morte avec la voix d'airain
 du bourdon qui mordait les juments au chanfrein
 et martelait le cœur des barons feudataires...

IX

LE DRAGON D'ORIENT

*Et le pavé de Gand se troua de cratères,
et l'on déboulonna Roeland, et l'on jeta
le bourdon de la tour, et Flandre sanglota;
et l'on vit tressaillir jusqu'aux lourdes murailles,
comme si les murs même eussent eu des entrailles,
et qu'en suppliciant le vieux bronze vainqueur
on leur eût arraché du même coup le cœur.
Sur les dalles Roeland avec un bruit terrible
s'écrasa. Le dragon qui, depuis trois cents ans,
là-haut, semblait broyer les astres de ses dents
et narguer l'étendue,
le regard flamboyant et l'échine tendue,
déjà gisait sous le Beffroi.
Or, les gens des métiers virent avec effroi,
au moment où Roeland tombait, vertigineuse,
la chimère au soleil
se roidir brusquement, comme galvanisée,
et, se dressant debout sur ses pattes brisées,
au devant de Roeland, formidable, bondir,
pour arrêter sa chute ou sous elle mourir!...*

X

EST-CE QUELLE RENAÎTRA ?

*Depuis ce jour passèrent
des siècles. Les marchands dans la tour dépecèrent
les restes de Roeland. Cinq cents ans aujourd'hui
ont fui,
depuis que le bourdon a quitté le réduit,
où sa voix aérienne
décuplait la rumeur des cités plébéiennes.*

Après tant de sauvages cris
 quelques morceaux épars du sonneur ébloui
 demeurent, attestant sa trempe magistrale.
 Vous, que n'ont pas courbé ses bonds et ses rafales,
 gardiens des phares et des tours ; et vous,
 les carillonneurs à genoux
 qui, sous les cieux pesants de la terre natale,
 quoique d'elle incompris l'aimez d'amour totale,
 vous avez recueilli, dans votre être pieux,
 les informes débris du bourdon glorieux.
 Oh ! lorsqu'en vous éclate, légitime,
 l'indignation rouge et qui saigne, vraiment,
 sublimes découvreurs de pôles, ô victimes
 éternelles, Roeland renaît ; et, par moments,
 il semble qu'on entende à ses rugissements
 se mêler le sanglot des Golgothas livides...
 Pourtant, nobles martyrs, de souffrances avides,
 chevaliers du Saint-Graal qu'abandonne le ciel,
 maîtres divins, poètes,
 je vous le dis : En vain à s'exprimer s'entête
 votre détresse. Il faut dire aux hommes : « Aimez ! »
 Oh ! soyez légion, assemblez-vous, cohortes ;
 enflez dans les buccins vos voix mâles et fortes,
 groupe ardent, carré sombre et pourtant frissonnant
 sur quoi, cheveux épars, du clairon d'or sonnant,
 terrible, la Victoire à la robe étoilée
 plane, étendant sur tous son ombre immense ailée !...
 Frères ! Frères ! Debout ! L'heure approche. Roeland
 demande, archange clair, à semer dans les temps
 les lois saines et graves,
 dont les alinéas dans notre chair se gravent,
 à mesure que tombent dans l'éternité
 les attentats des czars contre la liberté,
 les attentats de Rome
 contre le droit humain libérateur des hommes !

Debout ! Debout ! Esprits, cerveaux :
Arrachez de leurs gonds les portes des caveaux ;
sur les taudis, sur les chaumières,
à coups de battant rouge appelez la lumière.
Eclairer c'est chauffer, instruire c'est nourrir.
La science est le pain qui sèvre l'Avenir :
Car l'enfant qui sait lire est l'homme qui sait vivre ;
car l'on sort ébloui de la cité des livres ;
car le monde, à celui qui comprend, apparaît
ainsi que, sous le frêne, à Siegfried, la Forêt ;
car la vie est meilleure à la faveur des règles
que les Héros humains, de la montagne aux aigles
et des Olympes bleus, un soir apporteront,
ruisselant de l'aiguail des aubes qui naîtront !

PIERRE BROODCOORENS.

LE DOUZIÈME PROVISOIRE

Bien sûr que je vais vous parler de l'enlèvement de la Joconde, petits gâtés que vous êtes ! Ah ! vraiment, je ne sais rien vous refuser ! Pourtant si, par aventure, il se trouvait dans l'honorable société l'une ou l'autre personne grincheuse qui commençait à trouver une parenté évidente entre Monna Lisa et la femme à barbe, il y a toujours moyen d'aller faire une petite promenade aux environs en attendant que j'aie donné la consultation demandée. Rien au monde, comtesse, ne vous oblige à me lire ; et il y aura bien des gens mal intentionnés qui affirmeront qu'à cause de cette latitude, vous en avez une sacrée veine. Je ne suis pas de leur avis, dois-je le dire ?

Je me suis un peu méfié de mes propres impressions.



J'ai préféré ne m'y point abandonner et aller trouver Jérôme Trullemans, pour le consulter au sujet du fameux enlèvement. Trullemans est un type dans le genre de Hans Sachs : il répare des chaussures et fait de la philosophie, deux choses — on le sait depuis les *Maîtres Chanteurs* — qui ne sont nullement incompatibles. Trullemans est composé d'une casquette, d'une paire de lunettes et d'une courte pipe inamovible ; ce sont les traits principaux de sa physionomie. Sa conversation est édi-

ficante. Car, au lieu d'employer ses loisirs à « faire son estaminet », il les consacre à la lecture. Par exemple, il ne choisit pas. Il lit tout ce qui lui tombe sous les yeux, dans n'importe quel ordre. Il retient certaines choses, en oublie

d'autres, entremêle les sujets ; ce qui fait son opinion toujours pittoresque. Il m'a dit :

— Une petite minute, que je finisse le ressemelage de la servante du coin...

Trullemans, on le voit, a l'ellipse inattendue.

Puis il a ajouté, ayant terminé sa besogne :

— Oui, la Joconde, je sais ; j'ai lu ce qu'on imprimait. Hé ! bien, je ne peux pas dire que je connaissais personnellement cette dame. Il faut vous dire, monsieur, que ma femme est un peu jalouse. Et je n'aime pas les histoires dans mon ménage. Mais, on a enlevé le portrait de la Joconde et c'est là toute l'affaire. Car enfin, entre nous, une femme peinte, qui rit avec n'importe qui, tout le temps, c'est souvent une pas grand'chose, monsieur. Naturellement, il y a encore des gens comme il faut avec qui une dame peut une fois rire, sans compromettre son quant-à-soi. Mais, au jour d'aujourd'hui, les galvaudeux sont plus nombreux que les autres, et il vaut mieux faire attention. Maintenant, je sais bien que si cette madame Joconde riait ainsi continuellement, elle avait ses raisons. Et ses raisons ne me regardent pas, d'autant plus que j'ai beaucoup d'ouvrage cette semaine.

— Enfin, Jérôme, votre opinion sur l'enlèvement de cette personne au sourire en point d'interrogation..

— Mon opinion ? Hé ! bien, monsieur, moi je trouve cela admirable : c'est une manifestation éclatante de l'esprit d'ironie. Un exemple vous en convaincra : j'ai sur la cheminée de ma chambre à coucher une photographie de ma femme. Sans doute, elle ne sourit pas, elle a plutôt l'air de vouloir mordre, tout le monde ne pouvant pas avoir le sourire de l'autre ; en revanche, il y a la vertu qui est bien quelque chose. La photographie de ma femme ne vaut peut-être pas la peinture de M. Léonard. Mais, pour mon goût personnel, je la préfère. A ce point que si quelqu'un venait voler ce portrait, je serais fort ennuyé. On en parlerait peut-être bien beaucoup moins... Mais ce portrait ne sera pas enlevé, parce que, quand je quitte ma chambre, je la ferme à clef...

— Fort bien, mais ainsi personne ne peut contempler les traits reproduits de M^{me} Trullemans...

— Ce n'est déjà pas si amusant de voir l'original. Mais voici où j'en voulais venir : ou bien on veut cacher un portrait et le garder ; ou bien on veut le montrer aux gens. Dans le premier cas, ma solution s'impose : fermer la porte à clef. Dans le second cas, on sait ce qu'on risque. Montrer tout le temps une femme qui a l'air de dire à tous les passants : « Venez une fois ici, mon ami : je voudrais bien vous raconter quelque chose... » et qui sourit, avec un air, monsieur, un air ! Non, ce ne sont pas des choses à faire !

— On avait mis des gardiens, beaucoup de gardiens...

— C'est justement ce qu'on a fait de plus bête ! Il fallait ne mettre qu'un seul gardien. Mais plusieurs ! Elle riait à tous de la même façon, vous comprenez : il n'y en avait pas un qui était son préféré. Alors, ils ont tous trouvé que c'était une poseuse et qu'elle ne valait pas lourd. Ça a été la même chose avec ma fille, sans vouloir comparer, bien entendu. Elle a eu autour d'elle, cinq ou six jeunes gens qui voulaient l'épouser. Tant qu'elle n'en a pas eu choisi un, il n'y avait pour ainsi dire personne qui l'aurait défendue. Mais une fois qu'elle a eu choisi, ça a changé. Son fiancé a tout de suite flanqué une râclée au premier qui avait l'air de la regarder de travers. Si c'est vrai pour ma fille, ça peut bien être vrai pour cette Joconde, qui n'est qu'une peinture, en somme. Maintenant, je dois dire qu'une chose m'étonne...

— Vous, un philosophe ! Quelque chose peut vous étonner ?

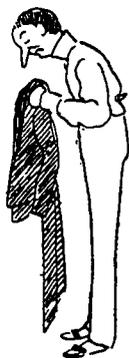
— Oui, monsieur : ce qui m'étonne, c'est que le voleur, tant qu'il y était, n'ait pas emporté le Louvre par-dessus le marché ; on ne s'en serait peut-être aperçu que le lendemain !

Je trouve, quant à moi, que Jérôme Trullemans ne manque pas de bon sens. D'ailleurs, cette opinion ne m'engage à rien.

A présent, je vous en prie, rentrez, comtesse, on va commencer !

Des personnes, dont je n'ai aucune raison de suspecter l'honorabilité et qui, de plus, sont généralement bien renseignées, m'affirment une chose à l'endroit de laquelle, malgré tout, je ne puis m'empêcher de rester sceptique : il paraît qu'il aurait plu, à Bruxelles ! Et, voyez-vous cela, je ne m'en suis pas aperçu ! Serais-je à ce point distrait ? Ce ne fut pas, me dit-on, ce que l'on peut nommer une inondation : ce fut un déluge pour pucerons. Assoiffé, le sol absorba d'un coup la cataracte en miniature, en moins de temps que n'en met M. des Ombiaux pour boire une douzaine de bouteilles de Romanée 68. J'eusse néanmoins accepté les affirmations des gens qui me renseignaient, n'était qu'à cette époque de l'année, la pluie est, à Bruxelles, contraire à toutes les traditions. Au moment de la réouverture des théâtres, une vieille coutume veut qu'il fasse une température sénégalienne et que le ciel reste inexorablement sans nuage. Où allons-nous si les plus saintes traditions se mettent ainsi à fiche leur camp ? On frémit rien qu'en y pensant. Songez que les concerts du Waux-Hall auxquels, de toute éternité, on ne pouvait assister que muni d'un riflard, d'un cache-nez, d'un imperméable et de galoches, ont eu lieu sans provoquer la moindre inondation ! Et qu'à présent, la Monnaie rouvrant ses portes, le thermomètre descend ! C'est lamentable. On se voit contraint d'abandonner de chères habitudes. Les meilleures plaisanteries — si classiques, si ancestrales et si commodes pour les personnes qui n'aiment pas se fouler les méninges — font long feu. C'est le renversement de tout équilibre. Il y aurait de quoi pleurer, en supposant qu'on ait le temps...

Bref, nous allons bientôt réendosser l'habit noir qui sent le camphre et nous coiffer du tube si longtemps délaissé. En ce moment, smoking et feutre mou sont encore permis ; mais ce sont là, si j'ose dire, les dernières cartouches de l'été. On rentre ! on rentre ! Déjà sont arrivées les premières nouveautés de l'hiver : par



exemple, la Monnaie n'a pas hésité une seconde à nous donner *Faust* et *Lakmé*. Critiques, à vos pièces! Et donnez-nous sur ces œuvres d'un modernisme si aigu, de définitives appréciations.

* * *

Les conférences aussi, bien entendu, vont recommencer à sévir; derrière un tapis vert et un verre d'eau sucrée, nous reverrons des barbes notoires et des redingotes célèbres. Nous reverrons le conférencier si documenté, si instructif, si embêtant. Et l'autre conférencier, le plus exaspérant de la race, « celui qui plaît aux dames » et leur sert, en guise d'aperçus ingénieux, du caramel mou et de la guimauve extensible. A voir le nombre de messieurs et — *horresco referens!* — de dames qui éprouvent le petit besoin de nous raconter leurs histoires, on pourrait supposer que la conférence est une nécessité sociale. Ce n'est, à réfléchir, qu'une nécessité mondaine. Et l'on sait que les nécessités mondaines sont d'indestructibles monuments. Passons donc sous les fourches caudines des conférenciers. Au surplus, j'aime mieux vous dire tout de suite que moi aussi, probablement, je ferai des conférences cet hiver. Personne ne vous oblige d'y assister, c'est entendu; mais, si vous ne venez pas, je vous assure que vous y perdrez. J'ai un stock de plaisanteries délicieuses que j'ai retrouvées dans un almanach de 1830 — d'ailleurs, c'est à cette source que s'abreuvent tous les conférenciers du genre dit spirituel! — et qui, légèrement remises à neuf, pourront passer pour inédites. Vous passerez donc un bon moment. Je ne sais absolument pas de quoi je parlerai; et, ayant parlé, je ne le saurai peut-être pas davantage. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire, du moment qu'on a le sourire... (Comme la Joconde, merci de m'y avoir fait penser; mais on me l'a déjà faite une fois ou deux, vous savez!)

Malgré l'aimable rite qui préside le destin de la conférence et du conférencier, il s'est trouvé certains hardis novateurs en cet ordre d'idées. Ainsi, M. William Burgess.

Cet homme, dans la vie, vend des roues de bicyclettes : je ne songe pas à le lui reprocher. Comme distraction, il pratique la natation, ce qui est un sport particulièrement sain, disent les connaisseurs. Je veux bien et, d'ailleurs, suis à cet endroit d'une magnifique incompétence, moi qui ai toujours, lorsque je pénètre dans une baignoire un peu grande, une ou deux bouées près de moi et un chien sauveteur. Je crois, ma parole, que je me noierais dans les flots du Maelbeek ! C'est pourquoi j'admire Burgess, avec la foi du charbonnier, sans comprendre. Sans comprendre, surtout, le goût que cet homme peut avoir pour un bain de mer de vingt-trois heures. Il est vrai



qu'il en a profité pour aller reconnaître la côte française. Ce petit voyage d'agrément n'a pas dû manquer de charme.

Il était si simple que cet émérite nageur restât sur son exploit nautique. Mais, justement, c'était trop simple ! Voilà maintenant qu'il va donner des conférences, dans lesquelles il racontera qu'il a nagé pendant vingt-trois heures. Nous le savions, tout le monde le savait ; mais on sera tout de même si content de l'apprendre, qu'on n'hésitera pas à offrir à Burgess la somme de 8,750 francs par semaine, pour nous narrer son voyage. C'est un assez joli prix. Burgess pourra, de temps en temps, s'offrir un caleçon neuf.

Et, dans ces conditions, je crois que je n'hésiterais pas, éventuellement, à me rendre à Douvres en bateau — j'irais beaucoup plus vite que Burgess, mais ma conférence serait tout aussi longue. Avis aux impresarios à la recherche d'attractions.

Mais là où le nageur-conférencier se distingue de ses confrères bavardants, c'est dans « les démonstrations » qui suivront ses conférences. Dans la salle où il les donnera, il y aura une piscine spécialement aménagée où, après avoir parlé, Burgess nagera. Ça, c'est une idée géniale! A quand la même chose pour toutes les conférences? Quelqu'un parlant de la chasse, arrivera avec un fusil et quelques perdreaux dressés : il démontrera comment on rate le gibier et comment, éventuellement, on blesse mortellement une vieille dame sourde qui sourit au premier rang des fauteuils d'orchestre. Le conférencier parlant de Sardou se mettra sur la tête un béret provençal, rouge. Celui qui parlera de Balzac, se vêtira d'une robe de bure. Il faudra être chauve pour parler de M. Edmond Rostand. Et pour parler de M. Pol Demade, il faudrait marcher dans... Non, je ne puis vraiment pas dire dans quoi il faudrait marcher pour parler de M. Pol Demade : ça ne me porterait pas bonheur...

* * *

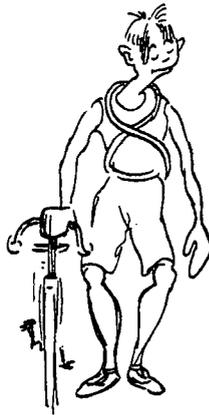
On en peut plaisanter. Mais en réalité la manie sportive est, de nos jours, devenue exaspérante. On n'entend plus parler de records battus, de performances et autres fantaisies du même calibre. Que M. Curie soit bêtement écrasé par un omnibus, on relate le fait, tout simplement ; on a tout juste la pudeur de consacrer à cet événement dix lignes émues. Mais que M. Cyrille Van Houwaert ait des clous au derrière, voici que l'on se lamente, que l'on hurle, que l'on se désespère, comme si messieurs les clous de monsieur le derrière du champion étaient une calamité mondiale. Bien sûr, il n'est jamais agréable d'avoir des clous, même là ; mais il n'est pas indispensable d'en informer l'univers...

J'ai pu me rendre compte, un beau dimanche soir, de la manie sportive de la foule. C'était le jour où se terminait la grande course cycliste Paris-Brest, aller et retour. Les



gens qui font à bicyclette douze cents kilomètres d'une traite sont évidemment courageux. Ils sont doués d'une superbe résistance physique qui leur permet de se passer de sommeil pendant deux jours et deux nuits. Il faudrait savoir si tout cela sert à quelque chose; je ne le pense pas, mais comme je n'ai rien d'un champion, mon opinion manque de l'autorité nécessaire. Il faut croire d'ailleurs qu'une foule de gens ne sont pas de mon avis.

C'était derrière le parc du Cinquantenaire. Au-dessus de l'arcade monumentale, le ciel était une merveille. Tous les tons de l'or et du cuivre se mélangeaient dans un ruissellement d'un faste admirable. Le crépuscule commençait et le coucher du soleil laissait au ciel un dernier et majestueux flamboiement. Il me paraissait que pour n'importe quel passant, fût-il un rustre obtus, ce



spectacle était profondément émouvant. Ah! ouït! Même, dans l'or du ciel, un grêle monoplan, se détachant en noir sur le fond rubescent du ciel, vint évoluer. Tout le monde regardait de ce côté. Mais ce n'était ni le soleil couchant, ni même le monoplan que l'on regardait : on attendait les journaux sportifs! Un homme à bicyclette, ayant au dos la bosse formée par son colis de journaux, traversa à toute vitesse l'allée, sous l'arcade. Il arriva, et ce fut comme une curée. On se précipitait sur les feuilles à l'encre encore humide. On les arrachait des mains du vendeur. Celui-ci, même, refusait de rendre la monnaie, n'ayant pas le temps! Il disait : « Un jour comme aujourd'hui, ça vaut bien dix centimes... »

Or, il ne s'agissait là ni de savoir si quelque remède définitif avait été inventé pour guérir la tuberculose, ni d'apprendre les dernières nouvelles du conflit européen que peut provoquer l'affaire du Maroc : il s'agissait tout simplement de savoir si M. Cyrille Van Houwaert avait ou non gagné la course Paris-Brest! Et quand on apprit qu'il n'était pas le vainqueur, il sembla que la foule massée là poussait un immense soupir de désespoir, comme au moment où, à l'issue d'une bataille, un brave général s'écrie : « Nous sommes foutus! »

Pendant ce temps, le pauvre soleil continuait à se coucher sans l'aide d'aucun valet de chambre et le petit monoplan n'était plus, à l'horizon, qu'un minuscule point noir...

* * *

L'automne est la saison de la chute des feuilles — et mon Dieu! je sais bien qu'en disant cela je ne raconte rien d'inédit. Mais c'est aussi la saison de la naissance des feuilles, j'entends des feuilles imprimées. Aussi avons-nous une nouvelle consœur hebdomadaire. Elle s'appelle la *Plume* : c'est un beau programme... Elle a été baptisée au champagne, ce qui est de bon augure. Il y a eu un dîner, pas mauvais, ma foi, auquel assistaient des gens importants, dont moi. Le directeur de la *Plume*, M. Charles

Henry, a prononcé des paroles émues. M. Charles Henry ne doit pas se frapper : ça arrive à tout le monde, de nos jours, d'être directeur d'un journal hebdomadaire. Il n'y a pas de honte à cela. Ce qui est plus rare, c'est d'être un gentleman : M. Charles Henry est un gentleman. On commence à trouver, en Belgique, que l'on peut parfaitement porter un smoking sans être pour cela un crétin. Le directeur de la *Plume* m'a demandé, avec une suave angoisse, si je croyais à l'avenir de la *Plume*. Je lui ai répondu : « *Chi lo sa...* Comme la plume au vent... » Cela ne m'engageait à rien, et puis j'avais bien dîné ! En eût-il été possible autrement : j'avais en face de moi le merveilleux gilet amarante d'Angenot et la grâce monstrueuse de Liedel et de Leonard. J'avais à côté de moi Desbonnets — pas de nuits, quoique nous en primes (affreux, hein ?) — et de Maurages, adepte de l'eau minérale. Il y avait encore M. René Herbé, le rédacteur en chef de l'affaire. M. René Herbé, qui n'en revenait pas d'être rédacteur en chef et qui, en rougissant, pétaït dans sa graisse juvénile. Et Son Importance M. Armand du Plessy, au nez fortement aquilin, qui arborait une raie adorable... N'oublions pas Bonmariage, qui trouva le moyen, avec sa méchanceté cruelle de diabolin sournois, de casser — moralement — verres et assiettes : c'était drôle, impitoyablement...

Marcel Angenot lut — avec un vrai talent — des poèmes de Jehan Rictus. Bonmariage lut des poèmes de lui — d'admirables poèmes : ce singulier dandy se permet d'avoir du talent. Je sais bien qu'il y a des gens que cela fait enrager : mais c'est ainsi.

Et puis, M^{me} Janine de Bussy — la « dame de Montsoreau » et même de du Plessy — nous enchantait par les



roulades de sa cristalline voix de rossignol bien portant.

Par une délicate attention, que chacun apprécia, le portrait de M^{lle} Angèle Van Loo, notre concitoyenne, illustre le premier numéro de la *Plume*.

*
* *
*

Il a été fondé, en France, une nouvelle ligue : ce n'est ni la première, ni la dernière. Seulement, elle présente cette anomalie qu'elle pourrait bien être utile. C'est la « Ligue contre le prêt des livres ». On se rappelle la fameuse anecdote. Un monsieur arrive chez un de ses amis, homme de lettres célèbre, qui possède une bibliothèque admirable, et lui demande : « Prête-moi tel bouquin... » L'autre répond : « Impossible, mon vieux. J'ai pour principe de ne jamais prêter un livre... » — « Et pourquoi cela, s'il te plaît ? » Alors, l'écrivain conduit son ami devant des rayons chargés de livres précieux et rares. Puis : « Tu me demandes pourquoi ? C'est bien simple : regarde tout cela. *Ce sont des livres qu'on m'a prêtés!...* »

Il y a un autre point de vue. Si, en France, on achète moins de livres, chez nous on n'en achète pas du tout. C'est pourquoi il faut que nous fondions une ligne semblable à celle de nos voisins du Sud. Il est impardonnable que des gens aisés ne lisent que quand les livres leur sont prêtés ou qu'ils les louent au cabinet de lecture. Celui-ci est, à la librairie, ce que le cinématographe est au théâtre. J'ai pris comme ligne de conduite de me fâcher rarement. Et il faut vraiment que c'en vaille la peine. Mais quand je vois que certains livres sont ignorés, ne fût-ce — et je cite au hasard — que l'admirable volume de Dumont-Wilden, *les Soucis des derniers soirs*, ou le *Cœur de François Remy*, de Glesener, mon indifférence ordinaire s'émeut. Or, j'estime que si ces livres n'ont pas été lus, c'est parce qu'on ne les a pas achetés. La Palissade ? Pas du tout. Sens de la propriété, uniment. Le jour où on achètera les livres, au lieu de les prendre en location, l'âme propriétaire se réveillera.

On admire plus aisément — et, tout au moins, on comprend — les choses que l'on possède.

Si j'ai beaucoup d'ennemis — heureusement, j'ai quelques amis aussi. Que ceux-ci m'envoient donc une adhésion, je me permets de la leur demander. Et fondons allègrement — nous n'aurons pas toujours vingt ans! — une ligue contre le prêt des livres...

Maintenant, si vous aviez cinq louis à m'avancer...

F.-CHARLES MORISSEAUX.

(Illustrations d'Oscar Liedel.)

LES THÉÂTRES

MONNAIE : Les reprises : *Louise, Manon, Samson et Dalila, L'Africaine, La Bohême, Mignon, Aida, Faust, La Tosca, Orphée.*

VARIÉTÉS : *Aphrodinette*, opérette fantaisiste en 2 actes, de MM. L. Bouvet et Ch. Darentière, musique de MM. Demaële et Walter (15 sept.).

OLYMPIA : *La Gamine*, comédie en 3 actes, de MM. Pierre Véber et L. de Gorsse (27 sept.).

Monnaie. — Que dire des spectacles qui forment le répertoire de ce premier mois de saison ? C'est une suite ininterrompue de reprises choisies habilement avec la préoccupation de mettre les artistes nouveaux en valeur et de présenter les anciens dans les rôles qui leur valurent le meilleur de leur succès passé.

Il y a des changements assez nombreux dans la troupe de la Monnaie ; les fidèles qui ont suivi les représentations où apparurent pour la première fois MM. Rudolf, Darmel, Auduin, Ghasne, Grommen et quelques autres chanteurs de moindre importance, semblent rassurés sur le sort des rôles qu'on leur confiera. J'ai, quant à moi, pris grand plaisir à écouter M. Auduin lancer les notes claires des phrases d'amour vibrantes que M. Charpentier mit dans la bouche de son jeune héros et déclamer avec une fouge juvénile le lyrisme passionné du chevalier Cavaradossi ; M. Darmel a supporté, de toute la vigueur d'une voix solide et riche, le poids très lourd d'une dangereuse publicité préalable faite autour de sa révélation de ténor éclatant, évadé des registres assourdis de l'humble barytonnat ; j'ai prisé le creux de M. Rudolf tout en m'inquiétant de l'entendre entrer en conflit avec la tonalité juste ; j'ai auguré favorablement de l'avenir de M. Grommen et j'ai pu évoquer sans désavantage pour M. Ghasne le Scarpia superbement farouche qu'Albers créa jadis ici.

Mais il y avait à la Monnaie, cette année, des débuts bien autrement guettés que ceux-là. Toute l'attention se portait sur M. Otto Lohse. Je pourrais dire aussi que les plus ardentes sympathies avec les hostilités les plus systématiques étaient assurées d'avance, — c'est-à-dire, injustement, les unes aussi

bien que les autres —, à ce chef étranger venu prendre à la tête de l'orchestre célèbre de la Monnaie la place enviée que beaucoup prétendaient devoir revenir à un Belge...

Je crois bien que, dès le premier soir, quelques antipathies ont déjà désarmé. M. Lohse, en effet, par l'autorité déjà qui s'attache à son nom et par le prestige d'un passé artistique dont il n'est pas permis de contester les garanties, a conquis l'estime et le respect des chanteurs et des musiciens. C'est énorme. Mais il a soulevé les applaudissements de la salle chaque fois qu'il a conduit une des œuvres familières aux habitués du théâtre : *Louise, Samson, La Bohème, Aïda, Orphée*. Il leur a donné, il leur a insufflé une couleur, une vie, je dirai presque une signification toutes neuves. On a pu estimer qu'il y avait parfois excès de minutie et d'intention, abus de participation personnelle dans cette façon de fouiller les plus obscurs recoins d'une partition, d'y chercher par-ci par-là un détail infime et de le mettre en évidence alors qu'ailleurs des traits jusqu'ici essentiels étaient volontairement laissés dans l'ombre. Personne cependant ne peut contester que la maîtrise, l'autorité et la science d'un tel chef, vraiment expert en un art dont on oublie trop souvent qu'il est une spécialité très étroite dans le domaine musical, nous réservent les créations les plus intéressantes lorsqu'elles auront à se manifester au profit des œuvres nouvelles dont MM. Kufferath et Guidé nous promettent la primeur.

Les débuts du second chef, M. C. de Thoran, ont eu évidemment moins d'éclat que ceux de M. Lohse. Ils ont néanmoins donné l'assurance que ce jeune conducteur a en lui les qualités qui le destinent à un heureux avenir. Là encore la Monnaie a fait une bonne acquisition.

* * *

Aphroditette. — Meilhac et Halévy, s'ils étaient encore de ce monde et s'ils devaient écrire *La Belle Hélène* pour qu'elle soit représentée en 1911 sur la scène des Variétés de Bruxelles et non plus en 1864 sur celle des Variétés de Paris, se verraient contraints de rimer de toutes autres choses qu'ils ne le firent et de satisfaire à des goûts autrement désireux de piment que ceux de leurs contemporains. Une époque a le théâtre qu'elle mérite — et qu'elle désire.

Le travestissement de l'antiquité, — ce genre n'a jamais cessé d'être en faveur, — nous amène à des pièces irrévérencieuses et

osées, mais drôles pourtant dans leur lesté incohérence, telles qu'*Aphrodisette*, aboutissement logique des parodies d'autrefois en passant par *Lysistrata*, *Son petit Frère*, *Xantho chez les courtisanes* et *tutti quanti*.

Ces fantaisies bouffes sont du reste aujourd'hui le prétexte à mises en scène fastueuses, à chorégraphies endiablées, à parures légères mais chatoyantes. Le théâtre des Variétés n'a, selon la formule, reculé devant aucun sacrifice pour que le spectacle de de ces quatre tableaux suggestifs soit animé, luxueux et d'un savoureux pittoresque.

* * *

La Gamine. — Un quinquagénaire qui ne veut pas vieillir ; une fillette espiègle et curieuse évadée du milieu austère et prosaïque où s'est ennuyée son enfance ; un fiancé niais choisi par les tantes bigotes et imposé à la gaminette épouvantée ; un jeune homme joli, mélancolique juste autant qu'il faut, troublant quand il ouvre la bouche et affolant s'il se hasarde à une première étreinte... Et puis le vieux curé provincial égoïste, autoritaire et adulé ; le vieil ami philosophe, ronchonneur, mais clairvoyant ; la théâtrale qui charme les nuits du vieux garçon demeuré très passionné : voilà, je crois, une collection de personnages de comédie légère que nous avons rencontrés bien souvent. Ajoutez-y même quelques silhouettes de vaudeville, telle que celle de ce commissaire de police mondain, flemmard et sans conviction professionnelle aucune qui est une des joies de la pièce de MM. P. Veber et H. de Gorsse, et vous ne serez pas surpris si ces quatre actes, amusants d'ailleurs, et souvent plein d'esprit dans le dialogue, voire parfumés agréablement d'un rien de sentimentalité sympathique, ne réservent guère de surprises d'intrigue, de caractères ou de situations.

Avec cette habileté extrême qui est le partage de quelques écrivains parisiens de l'heure présente, avec leur plaisante facilité à jongler avec les bons mots, les réparties, les finesses spirituelles d'une alerte conversation enjouée, les auteurs de *La Gamine* ont su nous divertir, presque nous intéresser même en nous contant une aventure à peu près invraisemblable. Par moments même celle-ci risque de choquer toutes nos conventionnelles croyances de pudeur et d'honnêteté, car, en somme, elle se réduit à nous exposer le peu édifiant cas passionnel d'un grave membre de l'Institut à la tête de qui se jette étourdiment une « mineure » fort précoce et que le monsieur écoute et

regarde avec plus que de la complaisance... De plus, pareille situation a été mise et remise depuis dix ans vingt fois à la scène... Or tout cela cependant, sur le moment même où nous l'entendons, nous paraît très naturel et fort ingénieux.

Quels sorciers sont donc ces auteurs « à la mode » ?

La Gamine, que M^{lle} Delmar, avec sa pétulante et malicieuse jeunesse, M. J. Normand, avec sa bonhomie élégante, M. Gildès, avec son flegme si drôle, M. Darcey, avec un humour toujours plein de naturel, M. Denières, avec un comique sans charge outrée nous ont jouée avec beaucoup d'entrain, est de ces pièces fugitives, très adroitement faites, mais dont le continuel recommencement finit par nous lasser...

Je serais injuste si je ne citais pas encore M^{mes} Cécil Mai, Durand et Dépernay, qui dessinèrent un impayable trio de vieilles bigotes provinciales prises sur le vif, et si je n'enregistrais le début du jeune, du tout jeune-premier M. Raymond, fils imberbe de Tristan Bernard à la barbe de fleuve.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Musée moderne : Vie et Lumière.

De chercher si le cercle répond à son titre, nous ne nous occuperons pas. A quoi bon ? Tous les artistes, croyons-nous, tendent à fixer sur la toile la vie et la lumière. Ceux-ci ne sont ni plus lumineux ni plus vivants que d'autres.

L'un des artistes qui sont le mieux arrivés à captiver par l'art cette lumière et cette vie, c'est, ici, Edmond Verstraeten. Sans que nous le comparions à Claus, en tant que procédé, Verstraeten a, de Claus, la belle conscience. Claus vous dira : « Voici une meule de blé, au mois d'août, dans l'atmosphère d'une chaude soirée, vers 10 heures ; et là plus loin, cette même meule à minuit. » Et l'artiste a raison. Une extraordinaire sensibilité d'œil a saisi les nuances de ces deux atmosphères nocturnes ; on sent que la dernière est plus fraîche ! Il

y a de cette conscience chez Verstraeten. Son *Ciel d'avril* sur la campagne est d'une limpidité qui n'est à confondre avec celle de l'atmosphère d'aucun autre mois. C'est une atmosphère pure, abondamment lavée par les ondées ; les nuages frais et accidentés y passent comme des victoires lumineuses. Un premier plan de terrain et un premier plan de nuées encadrent sobrement et largement une ligne d'horizon, où se profile un village, toits rouges, champs vert pâle, nuages blancs et mauves en cumulus, ci et là de larges trouées sur l'azur.

Ce petit village vermillonnant sous les culbutants blancs nuages du ciel, c'est un vrai régal pour un œil amoureux de fraîcheur et de limpidité !

Mais alors, qu'il est dommage qu'un tel peintre nous empêche, par des négligences, de le défendre entièrement. Que sont ces premiers plans, nous demande-t-on ? Qu'est-ce que ce terrain ? Quels sont ces champs verts ?

Voulons-nous défendre ce *Ciel de mars*, au lever de la pleine lune, où l'atmosphère donne si bien cette impression de lumières barbouillées de giboulées continuées ? Voulons-nous prôner cette toile pour la justesse des tons, ou nous demande, avec ironie, ce que c'est que cette verdure sombre, couleur chou rouge du premier plan ? Tout admirateur que je suis, cependant, moi non plus je ne saurais dire ce que c'est... Et, certes, je connais assez la nature — la sauvage et la cultivée — pour savoir, à l'occasion, mettre les noms sur les flores les moins connues !

Voilà des écarts regrettables. L'exposition de Verstraeten a du bon et du mauvais. Le bon nous y paraît, de beaucoup, dépasser le mauvais. Aussi nous nous y sommes longuement arrêté. Que Verstraeten rappelle ses souvenirs ; qu'il recherche, dans les conditions d'exécution de ses différentes toiles, quelles raisons ont pu rendre insuffisantes les unes, excellentes les autres. Et que Verstraeten, qui le peut, ne nous donne plus que des œuvres défendables jusque dans les angles de chaque toile.

Devant les tableaux de Gaston de Beer, n'oublions pas ce principe moderne : Dans une exposition de peinture, c'est d'abord de couleurs qu'il s'agit. Les peintres, d'ailleurs, nous le rappellent sévèrement. Pas d'ouvrage à leur montrer, si inepte, si informe, si inexistant, si chaotique, pourvu qu'il y ait de la couleur, ils vous diront : C'est de l'art, parce que c'est très fin de tons, ou très violent, ou très riche. Naturellement, c'est toujours quelque chose. Ainsi s'explique comment le tableau

qu'un certain Aliboron peignit avec sa queue, put être reçu, cependant, dans un Salon. L'âne n'avait pas trempé seul sa queue dans les couleurs, on les avait choisies, et dès ce moment l'art était intervenu par le fait du choix.

Le *Printemps*, de Gaston de Beer, est-il autre chose que couleurs mises les unes à côté des autres ? Des verts pomme, des roses feuille de rose, des blancs d'ivoire, des jaunes roux, des jaunes citron.

Mais quel déplorable ensemble font toutes ces couleurs délicieuses pour la représentation du *Printemps*, sous la forme d'une femme !

La plus libre esthétique ne saurait admettre pour les lumières ces jeux concentriques de bandes roses, vertes, bleues, éclairant un corps féminin ! On ne saurait non plus admettre que de tels jeux constitueraient une heureuse innovation !

Les six toiles de Verhaegen ont, quelques-unes, de la lumière, et toutes une absence de style, une vulgarité déconcertantes. *Cuisine*, c'est-à-dire hideuse armoire ocre, avec dessus de toile cirée bleue, pots à *sel*, à *café*, — je n'exagère pas, c'est écrit, je suis bien forcé de lire ces évocations plus prosaïques que picturales !

A la muraille papier verni, autres pots, bec de gaz ! Et le tout, aussi laid que nature. Quelle conquête artistique est-ce bien là pour un pinceau ! Je me rabats avec plaisir vers *les Etangs de Boitsfort*, bien que ces étangs me donnent une singulière notion de l'horizontalité des eaux. Cependant, le fouillis des verdure et le chatoïement des lumières excusent bien des choses.

De Raymond de La Haye, *Jeune fille au miroir*. Nous n'ergoterons pas sur le titre, jeune fille, ça peut aller déjà loin, puis il faudrait encore s'entendre ; mais tout de même pourquoi : jeune fille ? Où nous ne sommes plus du tout d'accord, c'est sur la désignation de cette surface gris bleu, qualifiée miroir ? C'est un rideau de peluche. mais ce n'est pas un miroir. Et si je me suis arrêté à ce détail, c'est par ennui de voir M. de La Haye se ranger parmi cette classe de peintres trop nombreux qui ne tiennent plus aucun compte de la nature des corps. On nous donne la forme, à peu près ; et, pour le reste, on confie à notre bonne volonté la résurrection, entre les lignes de cette forme, de toutes les merveilleuses délicatesses de la substance !

Je conseillerais d'aller voir à côté Carolus Duran ; comment se différencient le satin, la soie, et le velours ; comment Verwée peint le poil des vaches ; comment Robie donne la transparence

d'un grain de raisin; comment De Brackeleer figure le cuir d'une belle et noble chaise; comment Stevens peint un tabouret de tapisserie.

Du même de La Haye la *Matinée de mai* est bien torride et lourde, avec son azur plombé. La *Nêthe en hiver* a de la mélancolie, mais une pâte terne.

Victor Verhougstraete expose des effets de soleil; ici, à travers des feuillages; là, sur des meules de foin; ailleurs, sur de la neige. La vision a souvent de la justesse, sans charme, hélas; et c'est d'un métier hostile, qui vous passe au papier de sable les prunelles!

Ce grand paysage d'hiver, neige et soleil, avec ces fermes près de la route, et ce large horizon au loin? Ce tableau n'est pas mauvais; c'est vu, c'est même senti. Alors? Vu et senti? Oui, mais en gros.

Je demande pardon à M^{me} Anna De Weert si mon amour de la botanique s'oppose à sa façon de comprendre les fleurs. Si l'on admet sur une toile des taches de couleurs diverses, dont il ne soit pas nécessaire d'identifier les formes; si l'on admet que l'on remplisse les interstices entre les taches avec du vert quelconque pour le feuillage; si l'on admet que dans la nature c'est ainsi que ce présentent les fleurs; si l'on déduit plus par habitude que par ressemblance, alors j'accorde que les tableaux de M^{me} De Weert puissent correspondre aux désignations du catalogue: *Buisson de roses blanches*, *Août au jardin*, *Groupe d'Asters*. Si ce n'est que ça des fleurs! Si ce n'est que ça des plantes! Et des espèces! Si ce n'est que ça un jardin! Il n'y a qu'un seul plan pour toute cette floraison du jardin, le premier! il y a seulement les ombres qui font parfois exception; plissez les yeux, certaines d'entre elles sortent des premiers plans, et viennent flotter en avant, dans le vide!

Modeste Huys est un grand travailleur, parfois heureux. Témoin les onze œuvres exposées. *La Lys à Vive Saint-Eloi*, le *Rouissage du lin* (46), sont deux bonnes toiles fouillées, vibrantes, chaudes à l'œil comme un grain de froment mûr, en plein midi. La grande toile, *Tournant de la Lys*, avec ses outremer, ses rouges, ses verts, fut peut-être d'une réalisation plus difficile; ce ne fut pas commode d'atteindre dans cette gamme violente à une harmonie douce; mais les deux œuvres précédentes ont plus d'air, de transparente, elles chantent plus facilement!

Le lever de lune sur l'eau est une belle œuvre de Georges

Buysse. Nous y retrouvons toutes les qualités d'œil très fin de l'artiste ; des lignes pâles qui ne manquent, cependant, jamais de précision ; un effacement, qui n'est jamais un manque de métier, ni un défaut de connaissance ; c'est une façon de voiler, d'adoucir, qui enveloppe, au contraire ; une science profonde de la chose. Ici, une barque gris-violâtre glisse sur l'eau aux teintes indécises de vert et de bleu vaporeux, où se mire la lune levante. Sur la rive quelques maisons, des silhouettes d'arbres, du brouillard. C'est tout. Mais, pour arriver au charme et à l'expression, que de justesse, que de mesure, que de finesse ! Une œuvre comme celle-ci vous arrête, et contemplez-là, rien ne viendra rompre la convention que l'artiste a su conclure avec la nature dans les limites du cadre ; ni ligne malheureuse, ni ton hors de propos. C'est organisé pour la vie de l'art, avec ce qu'il est nécessaire de réalité pour truchement humain, et les oublis volontaires que réclame l'idéal.

Il est aisé de voir à des œuvres comme *Promesse de printemps*, *Clair de lune* et *Soir*, de Permeke, combien l'artiste possède un grand sentiment ! Si, maintenant, il voulait s'efforcer vers l'expression suffisante, volontaire, l'obstination têtue de se faire comprendre, de se faire sentir. Telle quelle, sa *Promesse de printemps* est..., je n'oserais pas dire une merveille, mais je dirai d'une merveilleuse sensation, un tour de force ; car ce n'est pas le printemps, en effet, c'est très véridiquement : promesse de printemps ! On ne sait quoi se lève de la terre, on ne sait quoi fourmille magnifiquement dans le ciel !

De Smet poursuit la lumière chaude des étés en des jardins fleuris et des bois éclatants. Malheureusement, sa conception est un peu aride ; il se dépense en des jardins d'une ordonnance géométrique. Il a aussi le grand tort de négliger les plans ; quand la perspective linéaire vient à son aide, tout à peu près va bien ; mais dans un bois, dans un fouillis d'arbres, il est perdu. Rien que des premiers plans. Heureusement la beauté des colorations, la chaleur, détournent quelque peu des défauts. Voyez ce sapin. Plissez, à distance, les paupières, encore. Voilà l'arbre qui se détache. Mais en un seul plan, comme une découpe, ou une image dans un stéréoscope.

Fait étrange : Vous avez plissé les paupières pour obtenir cette perspective. Maintenant, vous pouvez regarder à œil franc. Vous continuerez à voir cet effet de découpe.

Ce n'est pas là de la perspective. Où est la multitude nécessaire des tons intermédiaires ?

Hasarderions-nous beaucoup en disant que M^{me} Jenny Montigny doit être élève de Claus? S'il est des toiles où l'influence de Claus paraît évidente, telles le *Matin de moisson* et le *Cou-*



chant de juillet, où chauffent les lumières rousses du maître, il en est d'autres, comme les *Coquelicots*, *l'Intérieur flamand*, les *Blés en juin*, d'une personnalité toute indépendante. C'est un bien d'être indépendant, et ce n'est certes pas un mal de rappeler son maître, quand il est bon, qu'il est grand. Les *Blés en juin* et la *Petite ferme en Flandre* sont certainement des œuvres originales, sans pastiche, puisées à même la réalité. La seconde, surtout, est d'une manière vigoureuse et sûre, avec ses belles couleurs fraîches.

Une vision brutale chez Oscar Coddron, élémentaire, peu exigeante. Cette dame assise, sous un arbre, sur une pelouse, devant de l'eau, par un *Soir d'été*, a l'air de rêver; mais ces couleurs violentes, ces lumières dures, c'est vouloir nous faire rêver à coups de poings! Je doute que l'on y parvienne.

Je ne veux pas être en contradiction avec tout le monde, qui trouve, en général, charmants la peinture et les sujets de Thé-

venet. On s'accoutume de plus en plus à demander si peu de chose aux peintres. Ici nous avons des accessoires élevés, on ne sait pourquoi, au rôle principal, des commodes, une table avec bouteilles et corbeille de fruits. Tout l'art est dans l'atmosphère. Et il est incontestable. Cela représente, à peu près, par comparaison, le niveau d'un écrivain qui saurait son orthographe.

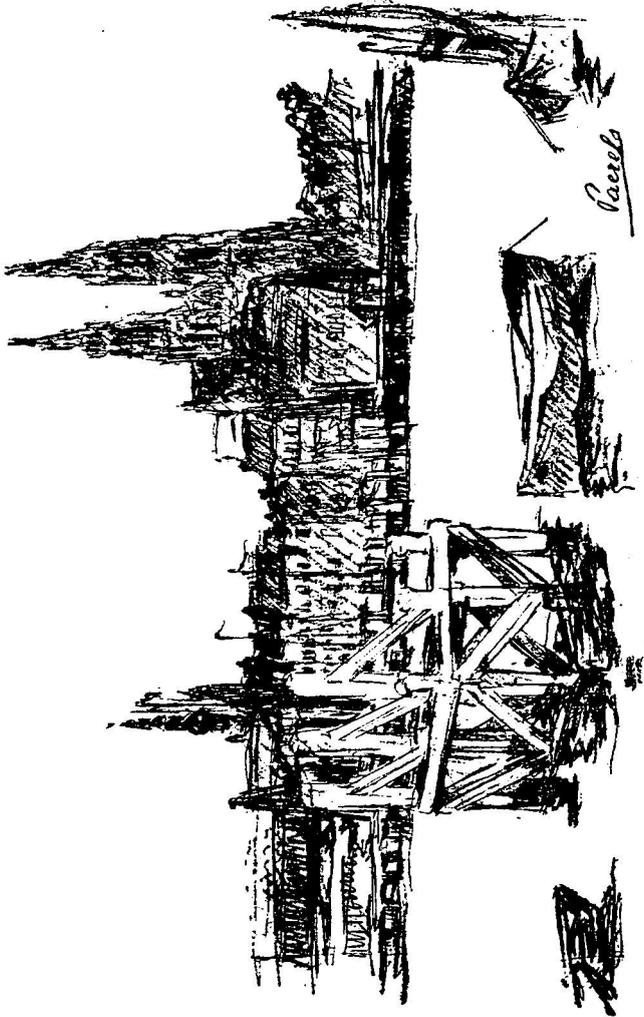


Le *Ruisseau*, pastel, de De Saegher, est une œuvre très complète, équilibrée et fluide. Les eaux du ruisseau, hautes et pleines, donnent bien l'impression de régner sur le pays, avec leur compagne la brume, qui trempe l'atmosphère, les troncs des saules et les prairies riveraines. *L'Après-midi d'été*, bien qu'un peu plate, peut-être, est pleine de charme dans les lignes et de doux éclat dans les lumières. Nous aimons aussi beaucoup, du même artiste, les petits croquis dits *Impressions : Ruisseau en hiver, Matin de juin, Soir de pluie*, au bord d'un canal; ce sont de consciencieuses notations, harmonieuses et fines.

Willem Paerels a une liquide et mouvante *Vision d'Ostende*. C'est très léger, très animé. Animé, oui, et il n'y a cependant personne de visible. Rien que les maisons bariolées et le port, avec une eau de turquoise. Toute l'animation est dans l'air, dans la clarté, dans la fluidité de l'eau ! Cette toile compte parmi les trois ou quatre œuvres excellentes du salon.

Pour ce qui est de l'*Intérieur*, la ramailleuse avec les deux enfants, sur une grande toile trop grande, dans une grande

chambre trop vide, on dit que c'est de Paerels également? En effet, il y a, au bas, sa signature...



Deux petites bonnes femmes, *Poupées zélandaises*, de Paulus. Jupons cloches, bras nus, tailles serrées, frais bonnets, tout y

est ! Paulus a trouvé pour elles de riches et solides oppositions, une symphonie de couleurs, du plus gai et du plus robuste effet. On aime cependant mieux, en général, la *Théière*, dont la porcelaine coloriée se détache sur un ensemble d'un terne voulu, et le bouquet de *Soucis*, d'un réalisme où s'affirme un consciencieux métier.

Alfred Hazledine pense, peut-être, trop souvent à Georges Lemmen ? Les lumières dessinent bien le sujet, la page est cossue et remplie.

Roidot a beaucoup de finesse dans ses harmonies de tons. Le *Moulin à vent* se détache sur un fond de ciel délicieux et sur une jolie bande de village à l'horizon. Mais quels avant-plans ! Est-ce peindre, ces verts plaqués ? Et ce nuage gris, premier plan ? La *Route le long des blés* ? Où ça, des blés ? Blés, ou tout ce que vous voudrez ! Je sais ! Je sais, vous allez me dire qu'importent ces blés ? Repousseirs ! Il n'y a que les nuages roses du fond qui comptent !

— En effet, c'est là un point d'un rose merveilleux !

— Eh bien êtes intolérable, mon cher, si vous ne trouvez pas que c'est assez !

Nous restent deux artistes :

Monks qui, d'après son adresse U. S. A., semble Américain, ce qui n'est pas rien ; et Montobio, qui se contente tout uniment d'être de Gand. Mon Dieu ! comme l'art des Flandres peut ressembler à celui des Etats-Unis !

Exposition champêtre : Cercle d'Art du Vieux Cornet, à Uccle.

Il n'est pas mal qu'il y ait des expositions d'art en dehors des quelques salles connues de Bruxelles. D'abord, c'est l'occasion d'une jolie promenade vers la campagne ; ensuite, il n'est pas dépourvu de tout intérêt de s'acheminer en se disant : « Quelle singulière idée ! Une exposition à Uccle ! » La curiosité est aiguisée ! Exposition champêtre, oui ; c'est d'une originalité qui en vaut bien d'autres.

De la part des artistes, c'est très crâne, y avez-vous songé ? c'est intrépide ! Avant d'être au « Vieux Cornet », à Uccle, il y a un bout de plein air, du ciel libre avec des nuages, des arbres, de la verdure, des champs ! C'est une leçon ; la comparaison s'impose. C'est presque une exposition en pleine nature, avec les modèles autour !

N'est-ce pas que c'est très crâne?

Voir comment nos artistes s'en sont tirés.

Pierre Scoupreman, pas trop mal. Ses grands paysages, ses cours et jardins, ont de l'atmosphère, de la transparence, des plans. C'est quelque chose, et c'est même rare. Dommage que sa couleur soit désagréable, dans les verts un peu salade.

Krasnobaïef tend aux lumières, mais se borne à des moyens extra rudimentaires, tels son *Champ d'avoine* et ses *Blés*.

Nasy, parfois, dans ses paysages, annonce des intentions romantiques ; mais pourquoi peindre si gris et si crayeux ? On croit deviner que l'artiste recherche des effets de buée ? Alors, il faut alléger la couleur, et donner au ton de la transparence.

Pieter Stobbaerts a une petite étude de rivière au soleil couchant qui a de la chaleur, de la ligne ; le paysage, autour des méandres, a de la silhouette. Si les avant-plans étaient soignés, ce serait encore mieux. Déplorable parti pris, assez général : négliger volontairement les avant-plans pour adoucir et faire ressortir. Il y a de meilleurs moyens !

De Janssens, des couleurs un peu pâtisserie, notamment la *Maisonnette ensoleillée*.

La Mare, de Douhaerd, a des tons fins, malheureusement appliqués à rendre des formes si peu consistantes. Que diable, un arbre, même dans le brouillard, est encore un arbre !

Les *Kermesses*, de Lecomte, sont incontestablement d'un coloriste. Il y a là-dedans du Marten Melsen. A distance, bien entendu. Mais quel coloriste dédaigneux de la forme, du détail et des plans !

Spaëlant est un artiste de ressources ! Comme peintre, il nous donne un certain chemin où plane dans l'air quelque chose, une angoisse tragique. Il y a là de la couleur de H. De Groux et de A. Stevens. Comme dessinateur, il nous donne un portrait de Wagner ; enfin, et surtout, c'est comme sculpteur qu'il se produit. *Le Baiser de la Folie* a de l'intensité et du morbide, la forme en est distinguée et nerveuse. *Le Mendiant*, a bien des qualités aussi ; c'est une petite figure anecdotique, semblable à ces sculptures d'un métier réaliste, que les anciens maîtres taillaient dans le chêne. Certains vantaux de l'église de Sainte-Gudule nous offrent en abondance de ces sujets. Celui-ci n'est pas d'un métier moins solide, ni d'une observation moins scrupuleuse, avec le trait humoristique.

Crick sait vous croquer assez exactement un ciel, avec pittoresque, mais c'est gâché sans soin.

Les dessins de Craps ont de la perspective. Grimau a des coqs et poules rutilants. Stallaert prépare des documents fort



sincères pour les historiens à venir qui seraient tentés d'écrire un jour l'histoire de la *rue de Rollebeek*. Tabouret travaille en glacis, qui donnent de la transparence à ses tons, assez relevés, agréablement vineux.

Cambier P. nous donne sur ses goûts des détails intimes. Voyez son tableau, intitulé *Ce que je préfère* : une entre-côte, des céleris et des pommes, d'un réalisme convaincu.

Enfin, terminons par Cammaerts, qui expose diverses œuvres, paysages, petits groupes de maisons, traités avec une méticulosité archaïque, non dépourvue de talent et de charme notamment *Hiver à Uccle* et *Vue du vieux Cornet*, un tableautin miniature, d'une jolie patine blond gras ventre de hareng saur.

La Guirlande.

Local : Ecole de dessin de Molenbeek. Salon soigné, velum, éclairage suffisant. Rien d'une exposition de faubourg. Murailles tendues d'un canevas vert neutre, tapis d'Orient, et plantes dites ornementales. Catalogue bien imprimé, où les noms d'artistes connus se mêlent à ceux d'artistes moins célèbres, mais, certes, non dépourvus de respectables talents.

De la décentralisation. Heureuse idée, qui sera féconde. Il faudra bien que la populeuse commune de Molenbeek arrive, elle aussi, à se civiliser ! Si les beaux-arts s'en mêlent...

Une amusante série de pastels, de Benoit Jamotte, petites scènes humoristiques, vivantes ; chargées, mais avec mesure, tels : *A la recherche d'un livre*, puis : *Le livre est trouvé*. Dans une note plus grave, *A la Monnaie, pendant l'entr'acte*, traité en belles couleurs, et le *Masque*. Un artiste qui a le sens de la réalité.

De Smits Marcel, des œuvres mi-enluminures, mi-illustrations. Notamment *l'Homme pleurant son bonheur perdu*. Un roi, couronne en tête, détachant sa silhouette penchée sur fond d'or ; se dressent autour de lui des colonnes de palais ruinés.

Les aquarelles de Dricot sont bien dures ; exception soit faite pour l'une d'elles, *Chemin dans les dunes*, où il y a un très joli portrait, une dame assise sur le sable ; cette présence féminine semble avoir lénifié l'âme du peintre.

Clevens se montre, ici, un peu sec quand il est lumineux et un peu chargé quand il est sombre. Le *Chemin du Karreveld* a de la perspective et du caractère ; mais est-il nécessaire que le métier soit si bourbeux ?

Nous arrivons à la famille des Voets. C'est terriblement compliqué à dénombrer. Il y a Voets Édouard, qui est peintre, et nous donne les portraits de son fils, de sa fille et d'un certain lièvre... au chou, dont on ne cite pas la parenté. Tout cela est un peu lourd et les lumières ont des reflets laiteux, pénibles.

Puis, il y a Voets Victor, sculpteur, avec un buste de jeune fille qui a... toujours le même défaut, signalé ailleurs.

Enfin, il y a Voets, Édouard et Louis, qui, ensemble, deviennent créateurs de jolies formes d'art, appliquées à des objets d'ameublement, lustres, encrier, milieu de table.

La peinture nous a mené aux arts appliqués : Arthur De Vos, portes pour salle à manger. Snyers, mobilier pour artisan.

Cependant, nous ne suivrons pas davantage cette pente, elle nous entraînerait dans un autre domaine.

De Freyn jette un portrait sur la toile un peu mollement. C'est cependant très étudié et très adroit.

Wagemaeckers est aquarelliste habile. Ses gouaches ne cherchent pas misère aux difficultés. Le pinceau va et ne s'arrête pas à fouiller. C'est peut-être là le défaut de ces aquarelles à visage monotone.

Le *Portrait d'enfant*, de Harty, jaune et rouge sur fond vert, est plus vivant que le *Nu*, d'un pinceau maniéré et crayeux. Pourquoi accepter une gamme conventionnelle?

Un grand tableau de De Kleyn, *Retour de chasse*, et un petit tableau, *Côte de bœuf et accessoires*, lesquels sont, ici, poissons rouges et cornichons, forcément verts, nous embarrassent dans notre choix et nous coupons court en tournant le dos.

Verdict y va toujours de ses petits J. Smits. Cependant, il a aussi un certain *Portrait* de vieux paysan sévère qui, malgré sa couleur désagréable, a quelque allure.

Van den Brugge, du romantisme trop sommaire.

Abattucci ne nous donne pas souvent des portraits. En voici. Il y montre de l'honnêteté, mais il semble y perdre ses belles luminosité, qui rendent si joyeux ses habituels jardins.

Minnens, amoureux des lumières verdâtres, nous donne des *Coins de jardin*, des *Impressions d'hiver*. Quel malheureux désordre dans les plans, où tout se chevauche! Minnens a l'œil fin, mais les doigts dédaigneux du métier. C'est dommage!

De Meyer, encore des lumières à la craie. Que c'est lourd dans un paysage!

Voici Thomas, et ses belles qualités. Ses couleurs d'une chaleur ambrée, ce quelque chose de fripé par une main nerveuse qu'il communique aux étoffes et aux chairs, ce vécu, ce vibrant, cet attrait, ce morbide qui vous captive, qui vous capture les sens. La *Jeune fille au chapeau* a toutes ces qualités.

Voici Bytebier, à qui nous avons déjà, ailleurs, longuement rendu hommage, et Laermans, avec l'*Oasis* qui fit scandale à Anvers.

Ficher brosse assez bien un reflet de ciel dans un ruisseau, entre des arbres. Pour ce qui est de sa *Matinée d'été*, quelle rudesse! Du papier de verre coloré! Ça ne fait pas de la lumière. Chez Van Grinderbeek, il y a de la fraîcheur, mais pas de travail! Meuwis est éclatant, il exacerbe les couleurs.

Des ex-libris, aux lignes un peu déjetées, de Tielemans. Du

ciseleur de Soete, des bijoux aux formes heureuses. Du sculpteur Desmare un torse de jeune homme, toujours très pompéien. Voets, déjà cité.

Et nous arrivons à Bija. Ici, je devrais me déclarer incompetent, devant une sculpture qui m'intéresse prodigieusement.

Le sculpteur a représenté un ancêtre, — l'un de ces ancêtres qui sont les héros des romans de préhistoire de Nyst, — un de ces héros donc, soulevant d'une main sur sa poitrine une dépouille de lionne, tenant de l'autre un silex pesant qu'il élève d'un bras vigoureux. « Notre Père des Bois », dit le catalogue. C'est bien mon héros, puissant et taciturne, la lèvre entr'ouverte dans un halètement de victoire ! Sculpture fouillée, où les lumières descendent, ruissellent en clartés sur une patine noire, de la tête aux pieds, comme une eau brillante qui cascade sur une paroi de rochers. C'est d'un effet très riche sur le visage expressif de l'homme, et sur sa musculature accidentée et robuste, heureusement sans exagération, et sur son corps velu.

L'inspiration en est très heureuse. Pourquoi ne le dirais-je pas aussi bien qu'un autre, et devrais-je quérir Camille Lemonnier ou Edmond Picard ?

D'ailleurs, il y a d'autres œuvres où Bija affirme sa maîtrise, les médaillons de MM. De Paepe, Jean Volders, de la comédienne Bianca Conta, où les reliefs accrochent d'harmonieuses lumières et les lumières distribuent bien la masse.

RAY NYST.

MEMENTO

Accusé de réception. — EMILE-E. PIERS : *Un Hiver aux Lofoden.* — BENJAMIN LINNIG : *La Gravure en Belgique.* — CHRISTINE : *Au Fil des jours.* — Abbé PAUL HALFLANTS : *La Littérature moderne dans l'enseignement moyen.* — GEORGES RENS : *Sur des Ruines.*

Comptes rendus au prochain numéro.

* * *

Concerts Ysaye. — L'administration des concerts Ysaye porte à la connaissance des intéressés que la saison 1911-1912 comprendra six concerts d'abonnement et deux concerts extraordinaires, qui auront lieu au théâtre de l'Alhambra, aux dates ci-après : 11-12 novembre et 9-10 décembre 1911, 20-21 janvier, 10-11 février, 2-3 mars, 23-24 mars, 20-21 avril et 4-5 mai 1912.

Le plan artistique de la saison ainsi que les noms des artistes engagés seront publiés incessamment.

* * *

Quatuor Chaumont. — C'est sous la dénomination de Quatuor Chaumont que MM. Chaumont, Morisseaux, Rogister et Dambois donneront cet hiver, en la salle allemande, quatre séances de musique de chambre. Le concours du remarquable pianiste, Emile Bosquet, leur est assuré pour l'exécution des œuvres avec piano. Ceci nous promet, pour la saison prochaine de belles et intéressantes manifestations artistiques.

* * *

La Plume. — Sous ce titre paraît à Bruxelles un nouveau journal hebdomadaire auquel nous souhaitons la bienvenue.

La rédaction en est nombreuse et comprend des noms de poètes, de conteurs et de critiques avantageusement connus. La *Plume*, qui s'occupe spécialement de théâtre et paraît le jeudi sur huit pages, est dirigée par M. Charles-Henry qu'assistent MM. René Herbé et A. du Plessy.

Prix du numéro : 15 centimes. Bureaux : 15, rue Plattestein, Bruxelles.

* * *

L'Eventail que lisent tous les artistes, les lettrés et les gens du monde, vient de doubler le cap de son cinquième lustre d'existence. C'est une carrière rare en Belgique, rare surtout quand elle est marquée par un succès tel que celui que connaît notre excellent confrère.

Qu'il continue... En le félicitant, nous le lui souhaitons.

* * *

L'Hygiène du Foyer. — C'est le titre d'une nouvelle revue hebdomadaire illustrée, qui paraîtra en octobre prochain.

Notre consœur ne sera pas uniquement une revue d'hygiène, comme son titre le laisse supposer. Elle fera de l'hygiène morale en même temps que de l'hygiène sociale publique. Elle constituera une revue familiale littéraire, un conseiller pratique des familles dans toutes les questions qui peuvent lui être utiles : hygiène, éducation de l'enfant, économie domestique. Elle traitera des questions sociales, artistiques littéraires et théâtrales et publiera, chaque semaine, une nouvelle d'un littérateur belge.

Elle s'est assuré la collaboration de nombreux littérateurs, celle de docteurs, profes-

seurs et ingénieurs. Elle ne s'est adressée qu'à des compatriotes voulant ainsi faire œuvre de vulgarisation nationale.

* * *

L'Union. — L'exposition annuelle du Cercle l'Union est ouverte au Musée Moderne du 30 septembre au 22 octobre.

* * *

Voici les dates et les noms de solistes qui prêteront leur concours aux **Quatre concerts classiques** qui se donneront, sans orchestre, à la salle de la Grande Harmonie, au courant de l'hiver prochain. Jeudi, 23 novembre, le violoniste Fritz Kreisler; vendredi, 15 décembre, le violoniste Jacques Thibaud; mardi, 23 janvier, le Quatuor Sevcik de Prague et mardi, 13 mars, la pianiste Suzanne Godenne. Il est inutile d'insister sur l'intérêt capital que présenteront ces quatre concerts. Abonnements à la Maison Schott frères, Coudenberg, 28, Bruxelles.

* * *

Association des Concerts populaires de musique classique, 47^e année. —

L'Association donnera, cette saison, dans la salle du Théâtre Royal de la Monnaie, six concerts, sous la direction de M. Otto Lohse.

Les cinq premiers concerts seront consacrés au cycle des grandes œuvres symphoniques de Beethoven; le sixième concert comportera un programme spécial, qui sera élaboré ultérieurement.

Les concerts qui avaient lieu le dimanche après-midi, se donneront, cette saison, le lundi soir, à 8 1/2 heures (23 octobre, 20 novembre, 4 décembre, 18 décembre, 6 janvier, 5 février).

Le bureau d'abonnement aux six concerts est ouvert chez MM. Schott frères, 28, rue Coudenberg. — A partir du 10 octobre les places non réclamées par les abonnés des années précédentes seront mises à la disposition du public.

* * *

Collection Junior. — Sous ce titre, la Librairie Moderne, 162, rue de Mérode, à Bruxelles, lance une collection, à 95 centimes, de romans d'auteurs belges. Sous un aspect élégant, à un prix modique c'est là de l'excellente diffusion de notre littérature nationale. M. Edmond Picard l'a dit en termes très flatteurs dans la préface qu'il a écrite pour le premier volume qui vient de paraître de cette collection *Junior* que nous voudrions voir parvenir au plus grand succès.

* * *

A Capella. — Sous la direction de M. Bauvais, le choral mixte bruxellois bien connu organise des cours individuels du soir et des cours de chant d'ensemble, ainsi que des Conférences musicales publiques et gratuites, dans les locaux de l'école n° 2, rue du Poinçon, 57.

En outre, *A Cappella* met à la disposition du public une importante bibliothèque musicale populaire.

* * *

L'Essaim. — Le IV^e salon du jeune cercle d'Art montois s'est ouvert le 29 septembre à 2 heures et durera jusqu'au 29 octobre.

* * *

Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles. — La réouverture des cours aura lieu le 2 octobre.

L'enseignement comprend : l'enseignement complet musical, littéraire et plastique. Cours généraux. français, histoire, géographie, mathématiques, etc., selon le programme du gouvernement, par professeurs diplômés Culture physique : gymnastique rythmique véritable méthode Dalcroze. Diplômes d'enseignement, prix du gouvernement.

Inscriptions et renseignements au local, 35, rue Souveraine, à partir du 21 septembre.

* * *

Cercle artistique de Tournai. — L'ouverture officielle de la 27^e Exposition des

MEMENTO

Beaux-Arts, organisé par le Cercle artistique de Tournai, a eu lieu le dimanche 10 septembre 1911, à 11 heures du matin, dans les locaux du Cercle, rue des Clairisses, 13.

Cette Exposition est des plus intéressantes. Outre les fidèles habitués du Salon de Tournai, les Wytzman, Baes, Boudry, de Bièvre, Detilleux, de Winter, Gilsoul, Jacobs, Willaert, Georgette Meunier, etc., un contingent important d'artistes nouveaux, belges et étrangers, apporte un regain de curiosité et d'intérêt pour cette importante manifestation artistique.

L'Exposition restera ouverte jusqu'au 2 octobre.

* * *

Le Passant. — Dans le courant d'octobre paraîtra, à Bruxelles, le premier numéro d'une gazette hebdomadaire illustrée, fantaisiste, artistique et littéraire. Son titre : *Le Passant*. Notre nouveau confrère publiera chaque semaine douze ou seize pages, dont cinq au moins seront illustrées, en noir et en couleurs, par d'excellents artistes belges, comme James Ensor, Auguste Oleffe, Henry de Groux, Pierre Paulus, J. de Bosschère, André Blandin, Auguste Donnay, Wagemans Swyncop, Navez, Constant Van Offel, etc. A côté des principales chroniques : *La Semaine, Cassons du sucre, Au Pays des mentons bleus, La Boîte aux livres, Rue de la Loi, Au Pays du muscle, Les Bonnes villes*, etc., on trouvera dans chaque numéro une page de littérature : poème, conte humoristique, signée d'un écrivain belge ou français.

Le prix du numéro : 15 centimes ; de l'abonnement : 7 fr. 50. Rédaction et administration : 40, galerie du Commerce, Bruxelles.

* * *

Académie de musique. — La deuxième année scolaire de l'intéressant établissement d'enseignement musical, dirigé par M Théo Ysaye, recommence ses cours le 3 octobre dans ses locaux de la rue Mercelis, n° 15.

Les cours ont lieu deux fois par semaine et sont donnés par le brillant corps professoral suivant :

COURS SUPÉRIEURS :

Piano. — Professeur, M. Théo Ysaye. Professeur honoraire, M. Raoul Pugno.

Violon. — Professeur, M. E. Chaumont. Professeur honoraire, M. Eugène Ysaye.

Violoncelle. — Professeur, M. E. Doehaerd. Professeur honoraire, M. Jean Gérardy.

Harmonie, Composition, Orchestration. — Professeur, M. J. Jongen. Professeur honoraire, M. Vincent d'Indy.

Harpe chromatique. — Professeur, Mlle Germaine Cornélis.

Chant. — Professeurs, Mme Armand-Coppine, du théâtre royal de la Monnaie; M. de Cléry, du théâtre royal de la Monnaie.

Déclamation, Mimique, Art théâtral. — Professeur, M. Jahan, ex-pensionnaire du théâtre de l'Odéon et du théâtre royal du Parc.

Orgue. — Professeur, M. J. Jongen.

Musique de chambre. — Professeurs, MM. E. Chaumont et Théo Ysaye.

Solfège supérieur et moyen. — Professeur, M. Léon Delcroix.

COURS MOYENS. — COURS ÉLÉMENTAIRES.

Violon, Piano, Violoncelle. — Professeurs, MM^{les} E. Huberti et N. Madier; M. E. Doehaerd.

Causerie financière

Le 30 septembre 1911.

La nouvelle de la déclaration de guerre entre l'Italie et la Turquie, annoncée vendredi 29 courant, à la suite de l'ultimatum italien auquel le gouvernement turc avait à répondre dans les vingt-quatre heures, est venue, une fois de plus, ébranler la situation politique qui semblait à nouveau consolidée par l'accord franco-allemand à la veille de se conclure, et les esprits sont redevenus préoccupés au sujet de la Tripolitaine, longtemps convoitée déjà par l'Italie.

D'autre part, la situation monétaire continue à empirer. Les grandes banques, en effet, en présence des retraits d'or considérables qui ont été effectués ces derniers temps, ont dû partout, pour défendre leurs réserves métalliques, élever le taux de leur escompte. Dès lors, tout fait présager pour longtemps encore un fort resserrement d'argent, ce qui ne peut que retarder l'épanouissement de la prospérité industrielle.

Le mois de septembre qui, jusque vers la fin, n'avait pas été plus favorable aux aspirations boursières que les mois précédents, a vu enfin, par les dernières nouvelles plus encourageantes transmises de Paris et de Berlin, changer un peu la physionomie de notre Bourse qui en a profité pour esquisser dans quelques groupes un léger mouvement de reprise qui n'a pu se développer malheureusement comme il l'aurait dû, contrarié par les événements ultérieurs survenus, et qui semblent indiquer actuellement que la plus grande prudence est encore à observer, et que l'on doit travailler avec la plus grande circonspection, ne sachant pas où l'on va.

Contrairement à ce que nous disions le mois dernier, la revue boursière de septembre nous apparaît sous un jour beaucoup plus serein et beaucoup plus en harmonie avec les aspirations générales. C'est ainsi que plusieurs valeurs de la cote, celles surtout dénommées *Valeurs en vedette*, ont prouvé qu'elles attendaient le premier moment favorable pour donner ce que l'on pouvait en espérer. Il est fort regrettable

pourtant que toutes les devises ne se soient pas mises à l'unisson pour constituer l'accord parfait.

Dans tous les cas, ce ne sont pas nos **Rentes Nationales** qui ont bénéficié de ces meilleures dispositions, pas plus, d'ailleurs, que les **Rentes Congolaises** qui sont de nouveau plus offertes.

Les Lots de Villes eux-mêmes, si fortement dépréciés déjà, sont encore descendus.

Les Tramways, après quelques mouvements de faiblesse, se sont montrés plus résistants et se sont décidément orientés vers la hausse. Le *Dividende Bruxellois*, à la veille de détacher son coupon, est remonté à 952.50. La *Jouissance Caire* est revenue à 730. La *Dividende Mutuelle*, de 680, a été portée à 760 en quelques séances, pour finir à 743.75. La *Jouissance Odessa* a atteint 555 et termine à 545.50. Les *Chemins de fer Secondaires* se sont tout spécialement signalés par leur envolée à 595 la *Capital*, et à 1,725 la *Part de Fondateur*.

Quelques **Charbonnages** se sont relevés sous la poussée d'ordres d'achats remarquables. C'est ainsi que nous avons à enregistrer du mieux en : *Amercœur*, *Anderlues*, *Charbonnages Belges*, *Grande Bacnure*, *La Haye*, *Nord du Rieu-du-Cœur*, *Rieu-du-Cœur* et *Varvaropol*.

En **Sidérurgie**, les faibles réalisations arrêtées ont fait place à un mouvement de reprise qui s'est surtout favorablement manifesté pour : *Angleur*, *Aumetz-la-Paix*, *Cockerill*, *Espérance-Longdoz*, *Minerva Motors*, la *Providence Belge*, *Sarrebrück* surtout et *Thy-le-Château*.

Les *Forges et Laminoirs de Baume* sont toujours inchangés à 168.75, nonobstant une situation financière des plus solidement établie et sur le point de distribuer un dividende de 9 francs, égal à celui de l'an dernier. Comme nous l'avons souvent répété, le titre est à conserver et peut être conseillé à l'achat.

Les Glaceries ont été l'objet cette semaine de nombreuses réalisations, et leur cours ont été vivement attaqués. Les *Nationales Belges* et les *Glaces Sainte-Marie* se sont montrées fermes. En fin de semaine, toutefois, la reprise s'est faite pour : *Auvelais*, les *Glaces de Bohême*, *Germania* et le *Midi de la Russie*.

En **Verreries** très peu d'affaires et encore à des prix en baisse, sauf pour la *Jouissance Donetz*, en meilleure posture à 2425. Sous l'influence de quelques transactions, la clôture se fait, néanmoins en légère reprise.

Revirement complet pour les **Valeurs Coloniales**, la

plupart en hausse très marquée. La *Commerce-Congo* a atteint 4850; l'*Ordinaire Haut-Congo*, tombée à 760, est revenue à 900. La *Privilégiée Katanga*, à 3100, a regagné 400 francs pour la huitaine, et l'*Ordinaire* à peu près autant au même prix de 3100.

Peu de choses à relever aux **Actions diverses**. Légère accentuation de la reprise des *Grands-Hôtels Belges* à 975.

Aux **Produits Chimiques** nous remarquons la poussée *Droogenbosch* à 2400.

Aux **Valeurs étrangères**, le groupe russe a été tout particulièrement favorisé. La *Briansk* fait 467.50. La *Dniéprovienne* est très ferme à 1870; la *Russo-Belge* est à 1530 et les *Forges de Sosnowice* sont en belle avance à 3370.

A la coulisse, à part le *Turc* et les *Chemins Ottomans* en réaction assez vive, les différents groupes s'étaient assez bien comportés pendant la dernière semaine, et les cours s'étaient sensiblement améliorés.

Aujourd'hui, la situation politique aidant, et les avis des places étrangères se trouvant assez défavorables, l'ensemble de la cote témoigne d'une faiblesse assez prononcée.

Les **Valeurs canadiennes**, qui avaient assez bien repris, ont débuté en perdant quelques fractions.

La *Rand-Mines*, déjà mal impressionnée par la baisse de l'*East-Rand* à Londres, est retournée en arrière. La *Tanganyika*, par contre, résiste assez bien.

Les **Valeurs de traction** sont lourdes. Quant à la *Varsovie-Vienne*, elle s'est vue tout particulièrement fort malmenée, la *Jouissance* surtout qui, tombée à 250, finit à 257.50; la *Capital* vaut environ 520.

En un mot, l'on reste sous une impression assez pénible, et l'avenir se présente sous des dehors bien peu encourageants, d'autant plus que, aujourd'hui encore, l'Allemagne soulève de nouvelles difficultés et fait des objections et des réserves aux dernières propositions de la France.

J. DE HASE,
Directeur de la Banque
Bourse-Paris-Bruzelles.

Bourse-Paris-Bruxelles

**15, Rue du Gouvernement Provisoire
BRUXELLES**

Opérations traitées par la Banque

Ordres de Bourse au comptant et à terme sur
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages
les plus réduits).

Opérations d'échelles de primes par groupement
(demander circulaires):

Composition et vérification de portefeuille.

Coupons : Encaissement sans frais.

Vérification des tirages. Echange de titres.
Renouvellement de feuilles.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non
cotées.

Prêts sur titres.

Emissions.

Étude de toutes affaires financières, industrielles et
commerciales.

Création de sociétés, Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

JULES HURET : *En Argentine. De Buenos-Aires au Grand-Chaco* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Point, je pense, n'est besoin que je signale ici, une fois de plus, le caractère particulièrement intéressant des études publiées par M. Jules Huret sur les pays qu'il a visités, que dis-je, qu'il a habités, car il ne se contente pas de traverser en express les contrées qu'il désire connaître. Sa documentation, toujours très riche, n'a rien de livresque, elle est recueillie sur place, au cours de séjours, souvent fort longs. Il arrive ainsi à nous donner des idées très complètes sur la vie économique, sociale, artistique et sur les mœurs des peuples au milieu desquels il a vécu. Ses trois derniers livres sur l'Allemagne, dont l'impartialité fait le plus bel ornement, ont eu quelque retentissement et il en sera certes de même de celui-ci, mais à un autre point de vue. Malgré les chiffres et les statistiques dont il est bourré, cet exposé de la prospérité inouïe, qui est le lot de la République Argentine depuis une vingtaine d'années, est attachant au possible. Vraiment, il donne envie d'y aller voir ou plutôt d'y aller gagner quelques millions, question d'assurer la paix de ses vieux jours.

Au Mercure de France :

COMTE DE COLLEVILLE : *Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin* (Un vol. in-32, à 2 francs). — Malgré la défense expresse de sa

sœur, Marie de Guérin avait laissé publier douze cahiers du journal d'Eugénie ne réservant que celui-ci, qui avait été laissé entre les mains de Mme la baronne de Maistre, l'amie et le seul amour de Maurice de Guérin. Comme ces pages mélancoliques et tendres, mais combien vivantes, traitent du mariage et des dernières années de Maurice, elles sont d'une importance capitale. C'est ce qui excuse M. le comte de Colleville d'avoir, en les publiant, manqué au vœu d'une mourante. On ne saurait, d'ailleurs, lui en vouloir de nous faire un peu mieux encore connaître la belle âme d'Eugénie de Guérin.

Chez Ollendorff :

TRISTAN BERNARD : *Nicolas Bergère* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ses deux ans de service militaires révolus, comme il ne se sent plus aucun goût pour son précédent métier de valet de ferme, *Nicolas Bergère* débarque un beau jour à Paris. Il n'a aucune idée de la position sociale qui lui convient ; aussi compte-t-il un peu sur le hasard pour le renseigner. Bon prince, le hasard lui découvre des aptitudes de boxeur toutes particulières. En quelques mois il devient imbattable, il gagne beaucoup d'argent et il se retire à la campagne après avoir épousé Clara Van Stoolle à laquelle son père, un vieux receleur, a laissé un peu de bien.

Tout cela n'a pas l'air plus amusant qu'un vulgaire roman-feuilleton, mais il y a la manière de raconter. M. Tristan Bernard l'a cette manière et ce n'est, certes, pas son nou-

veau livre qui diminuera en rien sa réputation d'auteur gai.

Chez Flammarion :

PIERRE CORRARD : *La Bohème s'amuse* (Un vol. à 95 centimes, illustré). — Une bonne pochade certes, mais, au fond, pas si pochade que le titre et les dessins désopilants de Mirande tendraient à le faire croire. Les discours que tient à de joyeux fêtards, ses amis d'une nuit, Philodore, philosophe loqueteux et pique-assiette avisé, ne sont pas que folichons. N'importe, le livre est original, il est amusant tout plein et, s'il ne provoque pas constamment des accès de bruyante hilarité, d'un bout à l'autre le lecteur a le sourire, ce qui vaut encore mieux.

Chez Plon-Nourrit et Cie :

ERNEST SEILLIÈRE : *Les Mystiques du Néo-Romantisme* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Depuis longtemps, le problème de l'évolution des *appétits mystiques* préoccupe M. Ernest Seillière, qui lui a déjà consacré plusieurs ouvrages. Il nous propose, cette fois encore, quelques exemples nouveaux de mysticisme social, esthétique, racial et chrétien-individuel en analysant les idées de Nietzsche, de Marx et de Tolstoï, les maîtres, à ses yeux, de la philosophie contemporaine... D'une lecture facile, reposante et récréative, c'est le vrai livre à lire en villégiature.

* * *

AUGUSTIN THIERRY : *Les Grandes Mystifications littéraires* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Littérateurs, érudits et savants, tout comme les simples mortels, s'en laissent parfois conter, et l'histoire des lettres contient de nombreux exemples d'écrivains pastichant les auteurs anciens ou bien même en inventant de toutes pièces. Témoins, ce James Mac-Pherson, dont les poèmes ossianesques, sortis de sa seule imagination, passionnèrent l'Europe pendant de longues années, et tant d'autres, dont M. Augustin Thierry, nous raconte les farces et les galéjades.

* * *

GEORGES DUCROCQ : *La Blessure mal fermée* (Un volume in-80, à 3 fr. 50). — Dans ces *Notes d'un voyageur en Alsace-Lorraine*, M. Georges Ducrocq nous fait part des impressions que ses excursions et divers séjours dans les pays annexés lui ont laissées. Ce qu'il y a vu n'est pas pour déplaire à son patriotisme ; réconforté pour avoir constaté les progrès constants de la culture française partout où il a passé, en même temps que par le spectacle de la résistance — passive en Lorraine — active en Alsace — aux efforts germanisateurs du gouvernement impérial, son optimisme le pousse à conclure : « Le jour où la France voudra... ! »

Malgré son but politique, ce livre n'a rien de sec ni de rébarbatif ; il constitue, au contraire, une œuvre très littéraire. Les descriptions, les traits de mœurs que l'on y rencontre à chaque page lui donnent une allure particulièrement vivante.

Chez Ambert :

FRANÇOIS DE NION : *Vive l'Empereur* (Un vol. à 95 centimes, illustré). — M. François de Nion se complait aux évocations du passé glorieux de la France et il faut bien reconnaître qu'il s'entend à merveille à faire revivre l'époque à laquelle il nous reporte. Cette fois encore, à lire ce recueil d'épisodes napoléoniens, on croirait se trouver en présence de mémoires authentiques, tant il a mis d'art à imiter le style, la phraséologie grandiloquente de ces temps héroïques.

Chez Pierre Lafitte et Cie :

JEAN BERTHEROY : *Le Journal de Marguerite Plantin* (Un vol. à 95 centimes, illustré). — C'est avec un plaisir très vif que j'ai relu ce *Journal*, dans lequel M^{me} Jean Bertheroy raconte l'histoire de Christophe Plantin, le grand imprimeur anversois, et de sa nombreuse famille, en même temps qu'elle passe en revue les divers épisodes des troubles religieux qui, comme disent les manuels scolaires, ensanglantèrent nos provinces sous le règne de Philippe II.

Je m'en voudrais d'oublier d'attirer l'atten-

tion sur un personnage de second plan : le docteur Goropius Becanus, qui passa sa vie à soutenir que le flamand était la langue parlée au paradis terrestre. Attendons à voir l'un ou l'autre de nos moedertaëliens reprendre cette thèse pour son propre compte.

Chez Louis Michaud :

LOUVET DE COUVRAY : *Les Amours du chevalier de Faublas* (Deux volumes à 3 fr. 50, illustré). — Ah ! il ne perdait point son temps à conter fleurette ce chevalier de Faublas, type du don Juan XVIII^e siècle, dont certes vous ouïtes déjà parler et que M. Ad. van Bever ressuscite aujourd'hui pour notre édification. Sapristi, quelle vigueur chez ce jeune garçon de dix-sept ans, si dédaigneux des bagatelles de la porte, de ces tant délicieuses bagatelles .. Mais, que vais-je vous conter là ?

Il avait, ce démon de Faublas, une prédilection particulière pour le costume féminin et ce fut sous ce déguisement qu'il obtint ses plus beaux succès amoureux.

Est-il nécessaire d'ajouter que cette œuvre de Louvet, le conventionnel et le régicide, le mari de *Lodoïska*, la femme sensible, est d'autant moins destinée aux jeunes filles, qu'elle est ornée des illustrations les plus suggestives des éditions précédentes ? Mais les lettrés, eux, se délecteront.

Chez Bernard Grasset :

PAUL GIRARD : *Hypéride et le Procès de Phryné* (Une plaquette à 1 franc). — M. Paul Girard, l'an passé, lut aux cinq académies réunies une étude tendant à ranger parmi les légendes la plus belle partie de l'histoire de Phryné. Selon lui, le défenseur de la courtisane sacrilège n'a pas osé ce geste hardi de dévêtir sa cliente pour obtenir des héliastes un jugement favorable. C'est bien possible, c'est même certain, puisqu'un homme aussi savant l'affirme, mais la fable n'en gardera pas moins toute la force d'une vérité historiquement démontrée, ainsi que M. Paul Girard en convient d'ailleurs dans sa préface aimablement spirituelle.

* * *

LOUIS EVEN : *Flânes rustiques et marines* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Beaucoup de notations très fines et des visions subtiles, de la ligne et de la couleur dans ces croquis, impressions et tableaux. On aime l'élégance, la grâce de ces petits poèmes si joliment observés et l'émotion délicate qui passe parfois dans leurs vers harmonieux.

* * *

MARCEL IMER : *Le Jardin sans Lumière* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ferlampiers (Honoré-Victor des) poursuit un double but : Il veut aimer, il veut être aimé, car, a dit Maeterlinck : « Vivre sans aimer c'est regarder dans les ténèbres. » Logiquement, il a donc pris une maîtresse, Lionne Ramonache (détrompez-vous : Lionne est méridionale et le quartier des Marolles ne l'a point vue naître). Tout irait bien, si Geoffroy des Ferlampiers, son père, ne le supplantait dans le cœur et dans le lit de Lionne. Honoré-Victor essaie alors du mariage, mais ses fiançailles sont rompues avant même d'être définitives. Il pense enfin avoir trouvé l'Amour, le vrai, dans les bras de M^{me} Hollywood, Anglaise au tempérament avantageux, lorsque celle-ci, sans crier gare, épouse Jean du Cubize, faisant ainsi deux malheureux, car Jean recevait tous les jours, de cinq à sept, M^{me} Geoffroy des Ferlampiers, mère d'Honoré Victor, dans son appartement de garçon.

M. Marcel Imer, qui a dédié *Le Jardin sans Lumière* à M. Tristan Bernard, aspire au titre d'auteur gai et il est en passe de l'obtenir, car, à côté de plaisanteries connues, il a quelques trouvailles heureuses.

* * *

JEAN FARMER : *Messieurs les Fabriciens* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Si j'étais Lyonnais, peut-être aurais-je goûté pleinement l'humour, l'ironie et l'esprit de fine observation dont *Les Histoires Lyonnaises* de M. Jean Farmer paraissent devoir être remplies. Mais voilà, je ne suis point Lyonnais, je suis même forcé d'avouer avec honte et regret que jamais je ne mis les pieds dans la cité des Canuts. Nombre de traits spirituels, d'allusions délicates, encore qu'ils soient imprimés en caractères italiques,

BIBLIOGRAPHIE

ont dû m'échapper. Peut-être seriez-vous plus heureux que moi et vous serait-il donné d'en apprécier toute la saveur. Essayez et vous aurez tout au moins une idée, fût-elle falote, des *Fabriciens*, c'est-à-dire des industriels qui fourrissent au monde entier les soies et les velours de luxe.

* * *

PIERRE D'ELLIVEGOR : *Un cri dans l'Infini* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Certaines femmes rebelles au fluide, profitent de cette attraction, qu'elles produisent sans la subir, pour tenir dans leur dépendance les malheureux qui ne reconnaissent pas qu'elles sont mauvaises conductrices ; elles les laissent approcher et acceptent tous les contacts, mais se refusent le plus possible à des combinaisons définitives qui momentanément neutraliseraient leur fluide et affranchiraient leur esclave ; elles provoquent ainsi chez l'homme une surexcitation croissante, une véritable démence sexuelle qui le rend incapable de raisonner et de penser à autre chose qu'à l'assouvissement d'un désir plus impérieux que la faim la plus aiguë. Voilà ce que font les allumeuses. »

Maintenant que vous savez ce que c'est qu'une allumeuse, imaginez qu'une de ces créatures redoutables a jeté son dévolu sur le mari d'une femme aimante et jalouse, à laquelle il doit tout, et vous vous rendrez compte du drame poignant qui se déroule tout au long du roman de M. d'Ellivegor.

* * *

COMTESSE F. DE BAILLEHACHE : *Le Remorqueur* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — En l'espèce, ce *Remorqueur* est une femme, Pauline de Montmélian, devenue, pour son malheur, Mme Pauline Bolziuska. Douée d'un remarquable talent d'écrivain, ses romans se vendent comme des petits pains, seulement c'est son mari, le beau Romane Bolziuski qui les signe, comme il signe encore les articles qu'elle écrit, comme il récite les discours qu'elle lui serine. Il avait autrefois des succès de journaliste, mais il trouve évidemment plus aisé de laisser tout le fardeau à sa femme ; sa toilette, ses maîtresses et sa chère Vodka ne lui laissent du reste aucun loisir. Pauline continue cette vie d'esclave et de bête de somme pour assurer l'avenir de

l'enfant rachitique qui leur est né jusqu'à la mort du pauvre petit. Alors la corde tendue à l'excès se rompt et le *remorqueur* va se briser sur une pile de pont.

Le nouveau roman de Mme de Bailléhache — dont j'analysais l'*Estelle*, ici même, il y a tout juste un an — est une œuvre intéressante, pleine de vie et d'émotion.

Chez Eugène Figuière :

ROGER LALLI : *Nella jolie fille* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Jolie fille, ainsi qu'il est dit sur la couverture, point sottie, « *Nella* était née avec » un seul talent, elle ne savait faire de ses dix » doigts que des caresses ». Vous le voyez, c'était une jeune personne d'un commerce agréable et nous ne plaindrons pas Ado Régile de l'avoir hébergée pendant quelques mois. Comme rien n'est éternel, un beau matin *Nella* partit, « sans même claquer la porte ». Et c'est tout !

C'est tout et c'est assez. M. Roger Lalli, en écrivant cette spirituelle étude des mœurs artistiques, n'a eu en vue que de nous amuser et il y a réussi.

Chez Henri Falque :

LOUIS GOIFFON : *Duels* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Il ne s'agit point exclusivement, dans ces huit nouvelles, de combats singuliers, on y croise peu de fer, au sens propre du mot. M. Louis Goiffon a voulu, dit-il, « conter humblement », après M. Paul Bourget, auquel il dédie son livre, « quelques épisodes nés de la » combativité humaine, quelques-uns de ces » duels » dont l'académicien précité « a fait une si complète et si puissante analyse ».

L'auteur oppose ainsi notamment le cléricalisme à l'anticléricalisme, l'anglophobie du Français d'autrefois à son anglomanie actuelle, le soldat d'Iéna au soldat des inventaires, le sans-culotte à l'aristocrate, et ce dernier parallèle lui a inspiré le meilleur de ses petits contes : *Une mariée du Jour des morts*, histoire touchante d'une jeune fille de qualité qui épouse un soldat de la République, pour sauver les siens de la guillotine.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

CLAIRE VIRENQUE : *Les Souvenez-vous* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). —

Les Souvenez-vous sont des cloches,
Qui sonnent, lointaines ou proches ;
Les Souvenez-vous sont des mains,
Blanches dans l'ombre des chemins ;
Les Souvenez-vous sont des choses
Faites de rayons et de roses.

.....

On voit d'ici le thème des développements auxquels prête cette énumération. L'auteur trouve des accents mélodieux et de gracieuses formes poétiques pour nous dire ce qu'il y a, de la sorte, dans sa mémoire et dans son cœur.

* * *

GÉRARD BATBEDAT : *Passage de rêve* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ce sont des vers faciles, mais élégants pourtant, sur des motifs cent fois repris, mais qui gardent une éternelle nouveauté, par le prestige de la vie quotidienne et des émotions de chacun de nous, auxquelles ils puisent leur intérêt ou leur charme.

—

Chez Bloud et Cie :

E. HAUMANT : *Pouchkine* (Un vol. in-16, à 2 fr. 50). — Nous savons de *Pouchkine*, par Mickiewicz, qu'il tourne « autour du Soleil-Byron » ; par Mérimée, qu'il est le dernier des Grecs ; par George Brandès, que sa poésie sent le nègre ; par Melchior de Vogüé, qu'il appartient à l'humanité tout entière. Cependant, les Russes le réclament pour leur pays. Et un point certain est que, aussi Russe que ses successeurs, il est en même temps, par une grande partie de son œuvre, Français, et d'un temps bien déterminé, celui d'André Chénier. Grâce à l'excellent livre de M. Haumant, nous échapperons désormais aux formules vagues et contradictoires. Nous avons ici, en effet, sous une forme alerte, une monographie savante de l'homme et de l'œuvre.

* * *

FIRMIN ROZ : *Tennyson* (Un vol. in-16, à 2 fr. 50). — Tennyson est certainement un des auteurs anglais auxquels l'Angleterre a prodigué le plus de gloire avec le plus d'amour. Des trois grands poètes du règne de Victoria, il a été le seul populaire. Qu'on le préfère ou non aux deux autres, Robert Browning et Swinburne, il faut avouer son prestige. L'œuvre de Tennyson, cependant, est peu connue en France. M. Firmin Roz a pensé qu'il était possible et qu'il serait utile de mettre l'œuvre du célèbre poète-lauréat à la portée du public. Nous devons reconnaître qu'il a parfaitement réussi dans la tâche qu'il s'était imposée. Unissant la biographie, la psychologie et la critique, M. Firmin Roz a écrit un livre attachant et séduisant. Quelques poèmes traduits au cours de l'analyse de l'œuvre donnent, autant vraiment qu'il est possible, la sensation de l'original.

—

Chez Louis Fournier :

G. ESPÉ DE METZ : *70. Cinq Tableaux de la guerre* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'était la mode, voici quelque vingt-cinq ou trente ans, dans un certain clan de littérateurs revanchards, de représenter le Prussien comme un être abject, tant au physique qu'au moral. Ces gens-là oubliaient bien un peu qu'en dénigrant, avec excès, un adversaire, on s'abaissait du même coup, mais on leur était indulgent, car on se disait que le condamné à vingt-quatre heures pour maudire ses juges et que, partant, le vaincu dispose bien d'un lustre ou deux pour médire du vainqueur.

Quarante ans ont maintenant passé sur ces choses ; aussi, nous apparaît-il tout à fait ridicule d'invoisemblance ce type de Preusskopf, le lieutenant prussien ivrogne, voleur et débauché, qui torture ses prisonniers et qui martyrise des femmes et des enfants jusqu'à ce que mort s'ensuive. M. Espé de Metz, qui a pourtant de réelles qualités d'écrivain, dépasse vraiment la mesure et je pense fort qu'il s'abuse s'il croit sa manière surannée propre à réveiller le patriotisme de ses concitoyens.

LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 15, rue Fétis, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattestein, Bruxelles.
- LE COURRIER THÉÂTRAL, hebdomadaire, 55, rue Royale, Bruxelles.
- L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.
- DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.
- L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.
- L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.
- LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.
- LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssl), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.
- S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.
- LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret . . . 3.50	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . 3.00
» La Guirlande . . . 3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante 3.50
» Le Peintre W. Linnig . 40.00	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . 4.25
» Maître Alice Hénaut . . 3.50	» L'Autre moyen . . . 4.00
MARIA BIERMÉ : Rayons d'Ame . . . 3.50	» Les Jours tendres . 2.50
» Les Artistes de la	» Un Cœur blessé. . . 3.50
Pensée et du Sentiment. . . . 5.00	RENÉ LYR : Brises 2.00
MICHEL BODEUX : L'Année pleuse . . 2.00	PAUL MAX : Papillon d'Amour. . . . 4.00
» Le Nœud 2.00	PAUL MÉLOTTE : La Cousine et mon
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle. 3.00	Ami 4.50
» La Mer 2.00	MORISSEAU et LIEBRECHT : L'Efré-
VICTOR CLAIRVAUX : La Barque amar-	née 2.00
rée 3.50	EDMOND PICARD : Trimoullat et Mélo-
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon	don 2.00
Chevalier 2.00	SANDER PIERRON : Les Images du Che-
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée. 3.00	min 3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme 3.50	SANDER PIERRON : Le Baron de Lavaux-
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur. 3.50	Sainte-Anne 3.50
LOUIS DELATTRE : Fany 3.00	GEORGES RENS : La Cluse 3.00
» La Mal Vengée 3.00	» L'Homme en noir . . . 1.50
» Contes d'avant l'Amour. 3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur 2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine	ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie 3.50
Blanche. 3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or. . 3.50
E. DE TALLENAY : Vivia Perpetua . . 3.00	» La Correspondance
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-	de S. Dartois 4.50
niers Soirs. 2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau-
J.-F. ESLANDERS : Parrain. 3.50	deries 3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier. . 3.00	JULES SOTTIAUX : La Beauté triom-
CH. FORGEOIS : Pax 4.00	phante 3.50
GEORGE GARNIR : A la Boule plate . . 3.50	JULES SOTTIAUX : L'Illustre Bézuquet
MAURICE GAUCHEZ : Symphonies volup-	en Wallonie 3.50
teuses. 3.50	JULES SOTTIAUX : La Wallonie héroïque. 3.50
IWAN GILKIN : Étudiants russes . . . 2.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve . 1.25	ture des Jeunes Belges . . . 3.50
» Madame reçoit 4.00	BON CH. VAN BENEDEN : La Peste de
A. GILON : Dans mon Verre 3.50	Tirgalet 2.00
GEORGES GOFFIN : Vibrations. 3.00	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche. . 3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue. 3.50	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie . . . 3.50
J. JOBÉ : La Science économique au	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels . . . 3.00
XX ^e siècle. 3.50	» L'Oiseau mécanique. . 3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau. 3.00	RIET VAN SANTEN : Moments de Bon-
JEAN LAENEN : Cœur damné 3.50	heur 3.00
HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine 2.00	GEORGES WILLAME : Le Poison . . . 3.50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Albert Counson	<i>Les origines de la Belgique moderne</i>	113
Marguerite Baulu	<i>Le Coche brisé.</i>	137
François Leonard	<i>L'Avenue des lions</i>	157
Charles Desbonnets	<i>Intimités.</i>	159
Gaston Knosp	<i>Les neuf symphonies.</i>	167
Henri Liebrecht	<i>Visages de muses</i>	178
Marcel Angenot	<i>Poèmes</i>	190
F.-Charles Morisseaux	<i>Le douzième provisoire</i>	194
Paul André	<i>Les Théâtres</i>	203
Ray Nyst	<i>Les Salons</i>	215
Eugène Georges	<i>Les Concerts</i>	233
***	Memento.	
Jules de Hase	Causerie financière.	
***	Bibliographie.	

Illustrations de M^{me} Louise de Hem, Jean Droit, Albert Hager,
Jef Leempoels, Constant van Offel.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique. fr. 1.25 | Etranger. fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :
PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CODITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :
Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres
5, Rue DANTE

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante”

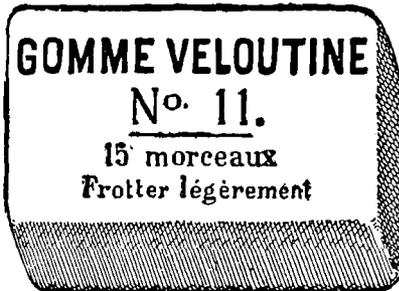
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail ; —
2° L'appareil d'alimentation « Cellulaire ». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçu suivant un point de vue nouveau, le « Bulletin » renferme sous le titre d'*Archives sociologiques*, publiées par E. WAXWEILER, des articles originaux de nombreux collaborateurs. Ces articles sont présentés à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On trouve, en outre, dans chaque numéro, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Une *Chronique*, faite par D. WARNOTTE, signale les nouvelles publications, les Bibliographies, les œuvres de Coopération scientifique, les Voyages et les Explorations, les Institutions, Sociétés et Revues nouvelles, les Congrès, les Nouvelles et Informations du monde savant, etc.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent les noms de MM. ANSIAUX, Dr G. BOUCHÉ, M. BOURQUIN, A. BRACHET, Dr O. DE CROLY, J. DE DECKER, Dr J. DEMOOR, G. DE LEENER, P. DE REUL, M. DE SÉLYS-LONGCHAMPS, E. DUPRÉEL, H. ERNOULD, Cap^{nc} FASTREZ, E. HOUZÉ, A. IVANITZKY, Z. KOTCHETKOVA, P. MENZERATH, CH. PERGAMENI, R. PETRUCCI, G. SMETS, A. VERMEYLEN, D. WARNOTTE, E. WAXWEILER, L. WODON.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : MISCH & THRON, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

CHAUSSURES DE LUXE
POUR MESSIEURS ET POUR DAMES
SOULIERS DE SOIR ASSORTIS AUX TOILETTES
Bas de soie et de fil assortis aux bottines

ALPHONSE GOFFAUX

*Chasseur breveté de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges
de S. A. R. la Princesse Rupprecht de Bavière et de S. A. I. le Prince Napoléon*

Rue Royale, 118-120, BRUXELLES. — Téléphone 8451

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour collectifs, 2^e et 3^e classes, valables jusqu'au 15 mai 1912
délivrés du 1^{er} octobre au 15 novembre, aux familles d'au moins trois personnes par
les gares P. L. M. pour CASSIS et toutes gares P. L. M. situées au delà vers MENTON.
Parcours simple minimum : 400 kilomètres. (Le coupon d'aller n'est valable que du
1^{er} octobre au 15 novembre 1911).

Prix : Les deux premières personnes paient le plein tarif, la troisième personne
bénéficie d'une réduction de 50 p. c., la quatrième personne et chacune des suivantes
d'une réduction de 75 p. c. — Arrêts facultatifs. — Demander les billets quatre jours
à l'avance à la gare de départ. — Des trains rapides et de luxe composés de confortables
voitures à bogies desservent pendant l'hiver les stations du littoral.

Nota. — Il est également délivré, dans les mêmes conditions, des billets d'aller
et retour de toutes les gares P. L. M. aux stations hivernales des chemins de fer du
Sud de la France (Le Lavandou, Cavalaire, St-Tropez, etc.).

Chemins de fer de l'État français

Les grandes légendes de Bretagne en cartes postales

L'administration des chemins de fer de l'Etat français vient de faire
paraître, sous forme de pochette, les **Grandes Légendes de Bretagne**
en cartes postales illustrées. Cette poche, complétant la série de celles
qui donnent la reproduction des affiches illustrées du réseau, et
contenant 10 légendes et 10 cartes détachables, est adressée franco par
la poste, contre l'envoi de 50 centimes en timbres-poste au représentant
officiel des chemins de fer de l'Etat français, 32, rue de Bordeaux, à
Bruxelles.

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

Téléphone SABLON 2575

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

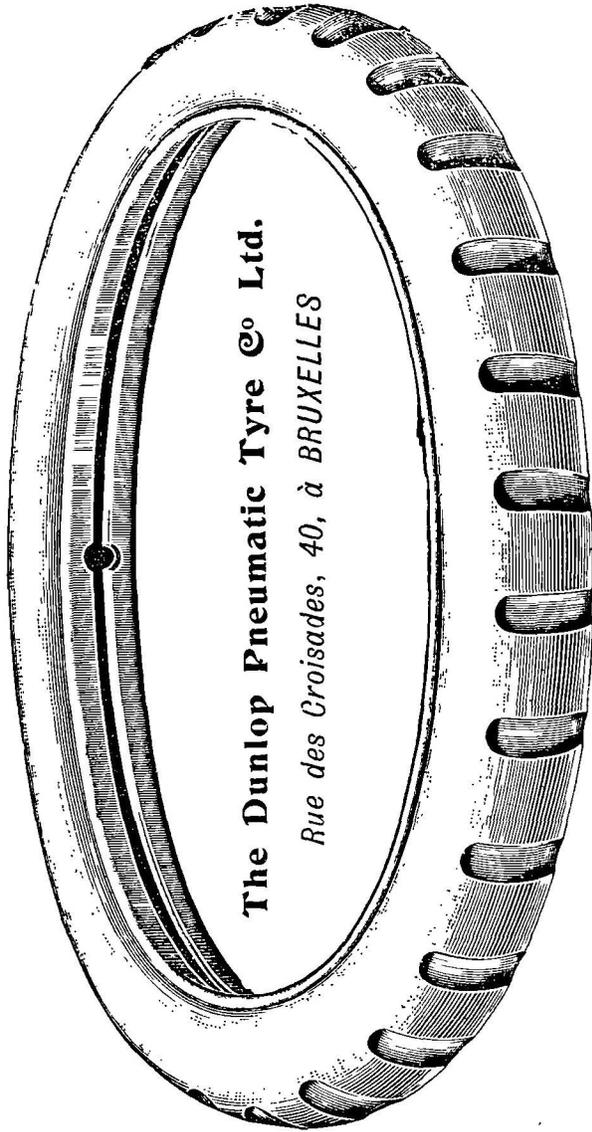
Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

CH. DIEUDONNÉ

10, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Écrins, Boîtes à bijoux, Coffres à argenteries
Gaines pour armes de luxe et autres



Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du chauffeur

LES ORIGINES DE LA BELGIQUE MODERNE

M. Henri Pirenne vient de publier le quatrième volume de son *Histoire de Belgique* (1), rénovatrice de l'historiographie nationale belge. Autant le premier était original en affirmant l'existence ancienne d'une unité belge, unité géographique et économique, « microcosme de l'histoire européenne », autant ce quatrième volume est brillant, captivant et instructif par l'intérêt dramatique des personnages et par les conséquences persistantes des événements. Il embrasse, en effet, les quatre-vingts ans (1568-1648) qui mènent de l'arrivée du duc d'Albe au traité de Westphalie, et qui, en dénouant la crise ouverte par la Réforme, ont dessiné la carte politique de l'Occident. C'est de là qu'est sortie une Belgique de religion catholique et une Hollande de religion calviniste. Les deux nations gardent encore aujourd'hui leur visage du XVI^e siècle : leur nom et leurs devises, leur culte et leurs idées, leurs arts, enfin, survivent glorieusement aux circonstances originelles. Les monnaies et les monuments officiels répètent le nom de Belgique et la maxime (*L'union fait la force*) que les écrivains humanistes exhumaient des livres latins ; et la Néerlande maintient le chant national (*Wilhelmus*) composé par Marnix et les frères paroles (*Je maintiendrai*) qui terminaient l'apologie de Guillaume d'Orange. Les quatre-vingts ans de guerres libératrices, racontées aux écoliers hollandais, animent l'orgueil national. Et l'admiration universelle amène toujours les étrangers devant les tableaux par lesquels Rubens illustra le

(1) *Histoire de Belgique*, par H. PIRENNE, professeur à l'Université de Gand, IV : *La Révolution politique et religieuse. Le règne d'Albert et d'Isabelle. Le régime espagnol jusqu'à la Paix de Munster* (1648). — Bruxelles, H. Lamertin, 1911, 495 p. in-8°. — T. Ier, 3^e édit. ; t. II, 2^e édit. ; t. III, *ibid.*

catholicisme de la contre-réformation et la *Belgica mater artificum* contemporaine d'Albert et Isabelle.

Interprétant ce qui est par le récit de ce qui fut, l'historiographie rencontre dans le règne de Philippe II et dans celui des Archiducs les éléments constitutifs de la nationalité belge, de la Belgique moderne : le vieux nom romain restauré, l'organisation d'une province belge par la Compagnie de Jésus, et la glorification artistique de la religion et des princes catholiques.

En ce siècle comme en ceux qui précèdent, les événements décisifs dans la destinée des Pays-Bas ont reçu du dehors leur impulsion initiale et ont répercuté les péripéties des grands conflits européens. M. Pirenne a comparé l'élaboration morale et politique de la Belgique à la constitution du sol belgo-batave. Celui-ci amalgame les alluvions des fleuves venus de Gaule et de Germanie; l'histoire belge se forme de même à l'aide de matériaux charriés du Midi et de l'Est, elle présente l'aspect composite des régions limitrophes où se heurtent les migrations de peuples et les idées civilisatrices. A l'entrée des temps modernes, c'est l'Eglise romaine défendue par le Roi Catholique, et la réforme de Luther et de Calvin qui sont aux prises en Belgique comme en Europe. C'est le calvinisme qui fait le plus de recrues parmi les réformés belges; et la France intellectuelle participe plus activement que l'Allemagne luthérienne au mouvement théologique et politique des Pays-Bas. Guillaume d'Orange, Egmont et Marnix sont francisés; Duplessis-Mornay conseille ses coreligionnaires du Nord (1); les insurgés espèrent les secours de France comme ils adoptent la doctrine de Genève. Et Hugo Grotius, en offrant son *Christus Patiens* au représentant de Henri IV, proclame que l'éloge le plus mérité des Français est l'humanité, surtout envers les étrangers : *Verissima Gallorum laus est humanitas, maxime in externos*.

(1) « L'existence de deux éditions hollandaises (du *Traité de l'Eglise*, de PH. DE MORNAY, traduit par L. d'Heere) prouve que la traduction a été appréciée » (*Bibliotheca Belgica*, par Ferd. Vander Haeghen, M. 250).

Français et Espagnols, Italiens et Germaines prennent part à la lutte sans merci dont les Pays-Bas sont le théâtre et l'enjeu. Reîtres et théologiens, ingénieurs et politiques, soldats, citoyens et bourreaux se disputent les champs de bataille, les places publiques et les églises, les ports de mer et les forteresses.

Beaucoup d'Européens, en ce siècle, ont suivi le conseil que formulait Mathurin Regnier :

*Si ton cœur convoiteux est trop vif et trop chaud,
Cours la Flandre (1), où jamais la guerre ne défaut.*

Les troubles civils et religieux de Belgique ont été racontés de bonne heure en plusieurs langues, particulièrement en latin. Les héros et les idées de ces temps tragiques ont plus d'une fois inspiré les littératures protestantes. Ils expliquent la Belgique actuelle avec sa physionomie unique parmi les nations voisines : car son gouvernement est catholique, ses partis politiques luttent pour ou contre le catholicisme ; enfin, les monuments de ses villes et de ses musées racontent le culte défendu et sauvé par les Jésuites vers l'an 1600 ; et les mêmes origines morales se révèlent rien que dans le latinisme *Belgique*, appliqué à un pays dont les voisins ne s'appellent ni Britannique, ni Batavique, ni Germanique, ni Celtique.

I

On connaît les faits : Décidé à « arranger les choses de la religion aux Pays-Bas, sans que la ruine de ces provinces ni celle de ses autres Etats puissent l'empêcher d'accomplir ce qu'un prince chrétien et craignant Dieu est tenu de faire pour son saint service et le maintien de la foi catholique », Philippe II envoie en Belgique le duc d'Albe à la tête d'une armée (1567). « Venu pour châtier des rebelles qui ne

(1) *Flandre* est le nom étendu à toute la Belgique, comme *Hollande* aux Provinces Unies, ainsi que H. Grotius le constat dès la fin du XVI^e siècle.

méritaient à ses yeux aucune pitié, et pour écraser une constitution politique incompatible avec la majesté de son roi, le duc d'Albe n'a eu qu'une méthode de gouvernement : la force, ou, pour mieux dire, la terreur. Inaccessible au sentiment du possible comme à celui de la miséricorde, il s'est avancé inflexible au milieu des ruines, la conscience tranquille. C'est le sentiment du devoir, ce n'est pas la cruauté qui lui a fait ordonner des supplices, et l'on pourrait comparer sa sérénité d'âme devant ses victimes à celle de Robespierre. « Il vaut infiniment mieux, écrit le duc, conserver par la guerre pour Dieu et pour le roi un royaume appauvri et même ruiné, que, sans la guerre, l'avoir entier pour le démon et les hérétiques ses sectateurs. » Le seul moyen de propagande que connaissent de tels hommes, c'est l'épée ou le bûcher » (Pirenne).

Réformés et protestataires des provinces méridionales furent abondamment exécutés ou se réfugièrent dans le Nord. Dans le Sud redevenu catholique, le Hainaut et l'Artois se soumirent à l'autorité royale en 1579, tandis que les provinces septentrionales (dont les principales étaient la Hollande et la Zélande) s'unirent par l'acte d'Utrecht (1579-1580), proclamèrent la déchéance de Philippe II (1581) et constituèrent en 1588 la république des Provinces Unies. Celle-ci revint dans le royaume actuel de Hollande; elle obtint dès 1609 une trêve de douze ans (1609-1621) avec les Espagnols, et fut reconnue à la face du monde en 1648 sous le nom de *Federatum Belgium*. La Belgique elle-même garda le nom et le sens qu'elle avait dans les écrits latins des Jésuites et dans les panégyriques et portraits des archiducs Albert et Isabelle. Sous ces princes (1598-1633) elle était devenue une province de l'Eglise romaine, un satellite de l'Espagne catholique.

*
* *

L'âme de la révolution nationale, le créateur de la Hollande, le génie tutélaire et le père de la patrie, fut le prince Guillaume d'Orange, surnommé le Ta-

citurne. Orange quitta le pays en 1567, alors qu'Egmont y restait confiant dans sa gloire et dans les sentiments du roi. Albe installa un tribunal révolutionnaire, le conseil des troubles, qui se montra docile et zélé pourvoyeur des échafauds.

Dès 1568, Guillaume d'Orange marche contre le duc d'Albe au nom de la « liberté de la patrie » et les strophes du *Wilhelmuslied* retentissent pour la première fois.

Par ses régiments et par ses bourreaux, le duc d'Albe repousse, réprime et châtie cruellement l'insurrection. La « tragédie d'Aiguemont » (1) (Montaigne) jette la consternation dans tout le pays. En exécutant Egmont, membre de l'Ordre de la Toison d'Or, « Albe répond à Orange comme la Révolution française, par le supplice de Louis XVI, répondra plus tard à l'Europe coalisée contre elle » (Pirenne).

Mais en imposant la contribution du centième, du vingtième et du dixième denier (imitation des *alcabalas* d'Espagne), le duc ruine le commerce belge ; et la misère précipite des ouvriers et des marins dans le vagabondage et la piraterie. Ils grossissent, avec les calvinistes bannis, les rangs des Gueux des bois ou des Gueux de mer. Ceux-ci, commandés par le Liégeois Guillaume de la Marck, sire de Lumey, et comprenant trois cents arquebusiers wallons et gascons, prennent le port de La Brielle le 1^{er} avril 1572. A ce signal, plusieurs villes du nord se soulèvent. Guillaume d'Orange attendait les secours des huguenots français, quand la Saint-Barthélemy (24 août 1572) vint sauver le duc d'Albe. Guillaume ne pouvait plus repasser le Rhin pour se retirer à Dillen-

(1) L'orthographe du XVI^e siècle (généralement remplacée dès le XVIII^e siècle par EGDMONT) est encore employée dans un livre récent : P. VILLEY, *Les Sources de l'Evolution des Essais de Montaigne*, 1908, t. II, p. 9, dit à propos des deux exemples historiques qui font toute la trame du 7^e *Essai*, que *l'intention juge nos actions* : « Le comte d'Aiguemont, ayant décidé le comte de Horne à l'accompagner en ambassade auprès du duc d'Albe en lui promettant la vie sauve et le duc les frappant tous les deux par trahison, le comte d'Aiguemont supplie son meurtrier de commencer par lui l'exécution, afin que sa mort le décharge de ses engagements envers son compagnon ».

bourg comme en 1567. Il se réfugia au pays des Gueux, déterminé avec la grâce de Dieu, à « s'aller tenir en Hollande et en Zélande et à faire *illeg* sa sépulture (1) ».

Désormais, les réfugiés belges et les huguenots français qui l'entourent, « si différents qu'ils soient par leurs origines, se ressemblent en un point essentiel. Tous sont des adeptes convaincus des idées politiques nées aux environs de la Saint-Barthélemy, au sein du calvinisme français. Ils condamnent l'absolutisme royal au nom des droits du peuple. Ils proclament hautement la légitimité de l'insurrection contre la tyrannie du prince, que cette tyrannie s'exerce dans le gouvernement ou qu'elle opprime les consciences ».

Les orangistes s'appellent « vrais patriotes ». Alors que les mots *patrie* et *patriote* restent en France des pédantismes d'écolier limousin, ils sont courants dans les pamphlets nationalistes et libertaires des Pays-Bas. Ils se répandent par la même littérature que les latinismes de *liberté* et de *Belgique*. Contre le roi-tyran d'Espagne, on appelle le duc d'Anjou comme défenseur de la liberté belge. Guillaume d'Orange plaide la cause de la même liberté belge; et il baptise sa fille *Belgica*. Le terme ethnique entrait comme prénom dans la dynastie (qui compte encore un prince *Belgicus* au XVIII^e siècle), de même que le qualificatif national était devenu nom de roi en France avec *François I^{er}* (français). Le nom Belge a, dès la fin du XVI^e siècle, une allure romaine, libérale et patriotique comme celle que prendront à la Révolution française les républiques cispadane, batave, cisalpine, italienne, helvétique, rauraque, ligurienne, parthénopéenne. Les noms latins « tirés des monuments des livres où ils étaient ensevelis », réveillent avec les gloires antiques les vertus civiques de Rome, d'Athènes et de Lacédémone. Des écrivains, non seulement comparent les Pays-Bas à Sparte (2),

(1) Le 15 juillet 1572, les Etats de Hollande, harangués par Marnix, reconnaissent le prince d'Orange comme stadhouder.

(2) Cette comparaison, souvent faite au XVI^e siècle, est

mais encore rappellent l'ancienneté de la liberté batave et l'héroïsme belge vanté par César. Que sont devenus, hélas ! les amants de la liberté ? Où sont les Harmodius et les Brutus ? Où sont les Belges qui repoussaient l'esclavage romain ? Les citoyens des Pays-Bas et de Liège ne descendent-ils pas de ceux qui, « libres sous leurs lois », furent

*Bien proches d'affranchir contre la destinée
Du grand Jules vainqueur la Gaule infortunée ?*

Et le miracle s'est accompli : « Un petit coin de terre, presque noyé dans l'eau, qui ne subsistait que de la pêche du hareng, est devenu une puissance formidable, a tenu tête à Philippe II » (Voltaire, *Essai sur les Mœurs*.) « La Belgique d'aujourd'hui — écrit, vers le même temps que Voltaire, un avocat-historien — comprend les dix-sept provinces des Pays-Bas. Ce pays n'est pas fort étendu : aussi dit-on qu'un empereur turc, s'étant fait montrer dans la carte le petit Etat qui soutenoit la guerre contre un puissant monarque tel que Philippe II, dit : « Que si c'étoit son affaire, il enverroit un bon nombre de pionniers et feroit jeter ce petit coin de terre dans la mer .» Mais cet empereur ne sçavoit pas que ce petit coin de terre renfermoit un peuple nombreux, courageux, industrieux et riche par son commerce : deux cents villes closes de murailles, cent cinquante bourgs égaux aux villes fermées et six mille trois cents paroisses, bien que toute cette contrée n'ait pas de circuit plus de trois cent quarante lieues. La Grèce, qui défendit sa liberté contre la puissance formidable de Xercès, n'avait guère plus d'étendue, sans être aussi fertile. Ces deux événements, conservés dans l'histoire ancienne et moderne, mériteront toujours l'attention de la postérité par certains traits d'uniformité » (1).

reprise encore par Voltaire (*Essai sur les Mœurs*, II^e partie, CLXIV) : « Ce peuple, pendant plus de quarante ans, ressembla aux Lacédémoniens, qui repoussèrent toujours le grand roi. Les mœurs, la simplicité, l'égalité, étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte, et la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient encore quelque chose des premiers âges du monde ».

(1) A.-F.-J. DUMÉES, *Annales Belges*, Douai, 1761, p. 6. — Le même rapprochement est répété par Chateaubriand, qui,

L'esprit spartiate et romain alimente et embellit le patriotisme belge comme le fera le patriotisme français de la *Marseillaise*. Car, en 1576 comme en 1792, « le chant spartiate : « Nous sommes ce que vous » fûtes ; nous serons ce que vous êtes », est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie ».

Sil'illustration du nationalisme orangiste est moins brillante et moins connue, cela tient à l'absence de langue nationale ; la langue belge ou néerlandaise n'était pas la langue maternelle des meilleurs artisans de la patrie ; cet idiome bas-thiois était même mal vu en haut lieu, constate un traducteur de H. Grotius. Les idées de liberté et de patrie étaient des notions livresques et latines ; et les écrivains *belges* qui ont agi sur la pensée humaine, depuis Thomas à Kempis jusqu'à Jansénius et Grotius, ont écrit en latin.

Dès le XVI^e siècle, « le Belge sortant du tombeau a reconquis... son nom », comme chantera la *Brabançonne* de 1860. Seulement il sort non du tombeau, mais des bibliothèques. Guillaume d'Orange favorise cette renaissance par diverses mesures : à la ville de Leyde, qui a bravement soutenu le siège des Espagnols (1574), il donne une Académie ou Université, dont la langue latine parle de souvenirs romains. Acclamé à sa rentrée dans Bruxelles (1577) comme un « père du peuple », héros de la cause nationale, le prince en devient le martyr quand, mis hors la loi par Philippe II, il est assassiné (1584) à Delft.

Un professeur de Leyde, D. Heinsius, composera une tragédie latine (1602) : *Orange ou la Liberté blessée*, qui fera dire à un huguenot français réfugié :

*Heureuse mille fois, ô Belgique Province,
De voir par un Achille un si grand tort vengé
Et pour éterniser la valeur de ton Prince
Le voir d'un autre Homère encore louangé !*

Le duc d'Albe en répandant le sang, la ruine et la

dans son *Essai sur les Révolutions*, place « l'union des provinces Beligiques » parmi « les sept révolutions modernes » dont la première est « la République de Florence » et la dernière « l'érection des Etats-Unis de l'Amérique en nation libre ».

haine, avait « fait en sept ou huit ans plus de mal à la religion que Luther et Calvin avec tous leurs suppôts ». Il fut rappelé en Espagne (1573). Son successeur, le triste Requesens, ne put remédier au désastre. C'est en vain même que les troupes espagnoles furent retirées et que parut un gouverneur du sang royal, le jeune Don Juan d'Autriche, bâtard de Charles-Quint, vainqueur de Lépante. Don Juan mourut jeune à Namur. Et les fortes positions des insurgés aux embouchures des fleuves, le génie politique du Taciturne, la solidarité opiniâtre des calvinistes, permirent la résistance du Nord.

II

De même qu'on parle toujours de liberté sous les régimes de servitude, de même le désir d'union s'affirme fréquemment au milieu des discordes civiles et religieuses. Il ne manqua pas de théologiens liégeois pour plaisanter la *Religion prétendue des Provinces Beligiques Unies désunie* (Louis du Chastreau, 1619). Dans une nation qui se révoltait ou se chamaillait, les titres de livres, les médailles, les jetons, les monnaies, les résolutions officielles ne parlaient que d'union, de fédération, de concorde; on ne voyait représenter que guerriers appuyés les uns aux autres, ou la main dans la main, faisceaux de dards contre lesquels l'aigle d'Autriche s'acharnait en vain, et devises et inscriptions unionnistes : *Viribus unitis*, *Concordia invicta*, *Vis unita obstat fortior*, *Concordia insuperabilis*, *Fæderatum Belgium*, *Federata Belgico-germania* (1); et les Elzevier après les humanistes avaient repris le mot de Salluste (*Bell. Jug.*, 10), *Concordia res parvæ crescunt*. L'idée que l'union fait la force était familière à tous les orangistes. La même contradiction entre les faits et les devises frappa Michelet dans son voyage en Hollande (1837). L'historien français lisant partout : *Je maintiendrai*,

(1) On rencontre au XVII^e siècle en français la dénomination les *Etats-Unis des Pays-Bas* et en italien celle des *sette Belgiche Unite Provincie*; *Sette Belgiche Confederata Provincie*.

se demandait : « Je maintiendrai. Et quoi? la Belgique? » C'était au lendemain de la révolution belge, et Michelet oubliait trop la finale fameuse de l'*Apologie* : « Allons *ensemble* de même cœur et volonté, embrassons *ensemble* la défense de ce bon peuple qui ne demande que bonnes ouvertures de conseil, ne désirant rien plus que de le suivre; et ce faisant, si encore vous me continuez cette faveur que vous m'avez portée par ci devant, j'espère moyennant votre aide et la grâce de Dieu, laquelle j'ai sentie si souvent par ci devant et en choses si perplexes, que ce qui sera par vous résolu, pour le bien et conservation de vous, vos femmes et enfants, toutes choses saintes et sacrées, *je le maintiendrai.* »

La concorde proclamée, la confédération, les pacifications, les « unions », se font contre « l'ennemi commun » de « la patrie commune », c'est à dire contre les Espagnols. Le premier écrivain qui décrit le caractère belge, H. Grotius, le fait en l'opposant au caractère espagnol, et en racontant les troubles du XVI^e siècle. Et Voltaire suit Grotius en ce point : « On ne peut nier que ce ne soit Philippe II lui-même qui ait forcé ces peuples à jouer un grand rôle. Tous les peuples ne se gouvernent pas sur le même modèle; les Pays-Bas étaient un assemblage de plusieurs seigneuries appartenant à Philippe à des titres différents. En Brabant... nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite sans la sanction des Etats assemblés... Philippe voulut être souverain absolu dans les Pays-Bas ainsi qu'il l'était en Espagne... Les Flamands sont naturellement de bons sujets et de mauvais esclaves... Les sept provinces unies (1579) sont toujours aussi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté, que l'est ce faisceau de flèches qui forme leurs armoiries et leur emblème. »

La nation se posa dans l'ensemble des familles humaines en s'opposant à une nation ennemie et différente : autant le caractère belge sympathisait avec la France, autant il se sentait dissemblable et éloigné des Espagnols. Les mots castillans retenus par les gens du Nord indiquent l'idée qu'on se faisait des

« hâbleurs » et « matamores » d'Espagne; le wallon et le néerlandais sont d'accord avec le français sur ce point : « faire des *adios* », en wallon, c'est faire des démonstrations exagérées, de vains compliments de bienvenue; *parlesanten* (*per les santos!*) en néerlandais, c'est parler beaucoup pour ne rien dire.

Mais si les Pays-Bas trouvaient dans les sévices espagnols et les manières méridionales un « ennemi commun » et des singularités antipathiques, il s'en fallait que tous les Belges fussent d'accord sur la conduite civile et religieuse de leurs affaires nationales.

La « commune patrie », « la généralité », la revendication de la « liberté belge », et d'un « commun et général concile », avait d'abord été dans les Pays-Bas le plébiscite permanent qui réunit les esprits dans le culte des mêmes souvenirs, le même amour de l'autonomie, la même horreur de l'oppression et des taxes arbitraires. La pacification de Gand (1576), où les plénipotentiaires belges proclamaient l'amnistie, décidait l'aide mutuelle des provinces contre l'étranger. Malheureusement le plébiscite moral et politique portait surtout sur la question religieuse : il y eut deux Belgiques comme il y avait deux Frances. Seulement, tandis que la Saint-Barthélemy (1572) et la conversion de Henri IV (1593) préparaient l'homogénéité du royaume très chrétien, l'assassinat de Guillaume le Taciturne (1584) et l'avènement d'Albert et Isabelle (1598) restèrent inutiles et impuissants : l'unité belge fut rompue, et les diplomates de 1815 essayeront en vain de la restaurer. En 1830 comme en 1648, comme en 1581, le Belgium calviniste du Nord et le Belgium catholique du Sud formèrent deux nations bien distinctes. « Ce n'est point à une lutte de races, c'est à une lutte confessionnelle que va nous faire assister la défection des provinces wallonnes. Elles n'abandonnent leurs compatriotes que pour sauvegarder leur foi catholique contre le calvinisme triomphant. » Les deux patries belges sont des patries confessionnelles, et les patries des âmes ne s'arrêtent nullement au tracé des frontières politiques ni linguistiques. Le théologien Goma, et

le philologue D. Heinsius ont beau être natifs de Bruges et de Gand (1); ils sont Hollandais par leur calvinisme, par leur enseignement à Leyde, par leur orangisme : Heinsius se fait l'Homère de Guillaume d'Orange. Jansénius, inversement, quoiqu'il soit né en Hollande, est Belge par son dévouement au Roi Catholique d'Espagne, son appartenance à l'université de Louvain et son évêché d'Ypres. Comme l'université de Leyde fondée par le Taciturne devient la capitale morale de la Néerlande, l'université de Louvain était devenue « la célèbre Athènes de Belgique », la capitale morale des Pays-Bas catholiques ; par elle, en partie, la Belgique est restée un des domaines les plus beaux du vaste champ de l'Eglise romaine » (2).

Aujourd'hui encore, l'habitant de Louvain s'appelle Louvaniste ; et ce suffixe gréco-latin usuel dans le vocabulaire des écoles et des polémiques (*artiste, séminariste, sorboniste, janséniste, papiste*) décèle le caractère scolastique de la ville qui fut l'asile de la Contre-Réforme belge (3). Les deux universités de l'Etat, celle de Gand et celle de Liège, restent installées dans les anciens bâtiments des Jésuites. Inversement, les théologiens calvinistes se rencontrent dans les origines intellectuelles de la Hollande.

* * *

La prise d'Anvers par le nouveau gouverneur de la Belgique, Alexandre Farnèse (1585), eut dans le monde belge un effet comparable à celui de la prise de Byzance par les Turcs dans le monde gréco-latin : il

(1) De même Louis Elzevier, relieur libraire, originaire de Louvain, émigré à la suite des troubles (1580), a fondé à Leyde une dynastie d'éditeurs. Simon Stévin, fondateur de l'hydrostatique et du système décimal, est né à Bruges, mais est devenu l'ingénieur de Maurice de Nassau.

(2) H. DE JONGH, *L'ancienne Faculté de théologie de Louvain*, 1911, p. 268.

(3) Pour lui trouver un analogue, il faudrait chercher à l'autre bout du monde, dans l'Amérique du Sud, où les habitants de l'Etat Jésuite de Saint-Paul sont appelés aussi *paulistes*.

refoula vers le pays de leurs coreligionnaires libres des Belges instruits, habiles et entreprenants ; les calvinistes réfugiés dans les Provinces réunies du Nord y portèrent leurs connaissances, leurs industries et leurs talents. « Le génie militaire d'un Italien avait relevé dans les Pays-Bas le prestige des armes espagnoles. Mais la partie la plus difficile de la tâche restait à accomplir. La Belgique reconquise au roi d'Espagne et au catholicisme, il fallait attaquer dans leurs derniers retranchements la Réforme et la République. Et ces retranchements étaient formidables. Baignées au nord et à l'ouest par la mer, protégées à l'est par la vaste échancrure du Zuiderzée et par le cours de l'Yssel, au sud par le large et profond fossé du Waal et de la Meuse, puis enfin par l'estuaire où ces fleuves viennent mêler leurs flots à ceux de l'Escaut, les trois provinces d'Utrecht, de Hollande et de Zélande ressemblaient à un camp retranché entouré d'eau de toutes parts. » Vainqueur sur la terre ferme et maître d'Anvers par les ingénieuses entreprises de Farnèse, le parti espagnol devait être battu par l'Océan : la Hollande resta imprenable, la flotte de Philippe II, l'Invincible Armada, périt misérablement (1588) dans un désastre dont les inscriptions des églises d'Amsterdam rendent encore grâce au Très-Haut ; et le roi d'Espagne et de Portugal ayant fermé ses ports aux marins néerlandais, ceux-ci, obligés d'aller chercher les épices à leur lieu d'origine, fondèrent (1) l'empire colonial des Indes Néerlandaises, où *Batavia* perpétue toujours le nom latin de la patrie menacée.

* * *

Deux pensées ennemies se disputaient obstinément les Pays-Bas comme le royaume des âmes : la religion de Rome et la religion de Genève. Après un siècle de guerre, l'Eglise romaine garda les provinces du Sud,

(1) VOIR CH. DE LANNOY, *Histoire de l'expression coloniale, des peuples européens*, par DE LANNOY et H. VANDER LINDEN. — *Néerlande*, Bruxelles, Lamertin, 1911.

les Pays-Bas catholiques; le calvinisme régna dans le Nord, dans les Provinces Unies. Aujourd'hui encore les théologiens belges vont parfaire leurs études à Rome et enseignent en latin; les théologiens hollandais vont à Genève, et le vocabulaire néerlandais garde certains helvétismes rapportés des bords du Léman.

Pour traduire en réalité géographique et constitutionnelle un idéal religieux, il faut une foule renouvelée d'artisans spirituels : c'est la Compagnie de Jésus qui a fait la Belgique; la nation hollandaise résulte de la collaboration séculaire de la dynastie d'Orange et des théologiens protestants.

Chacun se rappelle le portrait moral que Voltaire a tracé de Guillaume le Taciturne : « Le prince d'Orange, retiré en Allemagne, condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les protestants en sa faveur; et pour les animer il fallait l'être. Le calvinisme dominait dans les provinces maritimes des Pays-Bas. Guillaume était né luthérien. Charles-Quint, qui l'aimait, l'avait rendu catholique; la nécessité le fit calviniste; car les princes qui ont ou établi ou protégé ou changé les religions, en ont rarement eu. »

M. Pirenne montre comment, dans le génie politique de Guillaume, toute considération religieuse s'effaçait devant la préoccupation nationale, comment aussi les circonstances firent de cet érasmien indifférent le champion d'un Etat huguenot. Le prince d'Orange, dans son *Apologie*, écrivait lui-même : « Je vous dirai, Messieurs, encore davantage, ores qu'entre ceux qui suivent l'Eglise romaine y ait plusieurs gens de bien et amateurs du pays, et entre eux aucuns qui se sont très honorablement acquittés : toutefois, ceux de la religion ont ceci d'assuré, qu'on ne trouvera aucun d'entre eux qui ait intelligence ni pratique avec l'ennemi; ains tous universellement lui sont contraires. » Et, dans la même page, l'*Apologie* déclarait que l'état de la Hollande était tel que sans l'exercice de la religion le pays ne subsisterait pas trois jours : « Vous voyez, disait le prince d'Orange, le nombre miraculeusement accru, la haine contre le

Pape (1) s'est enracinée au cœur de tous les habitants du pays. » Cette haine calviniste du Pape sera l'un des traits les plus marqués du caractère hollandais, et plusieurs auteurs s'en apercevront par la suite. « Candide, arrivé en Hollande, croyait être fort bien traité, ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là et qu'on y était chrétien. Il s'adressa à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée :

— Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le Pape soit l'antéchrist ?

— Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide ; mais qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain.

— Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre ; va, coquin, va, misérable, ne m'approche de ta vie. »

*
* * *

L'idée romaine avait, de son côté, trouvé dans la crise du XVI^e siècle un serviteur aveuglément dévoué : Philippe II, le Roi Catholique, aussi obstiné défenseur de l'Eglise que Guillaume d'Orange l'était de la liberté belge. Ces deux princes ennemis sont à l'origine des deux nations actuelles : la Belgique et la Hollande. Le mausolée de Delft, élevé par ordre des Etats de Hollande, proclame Guillaume père de la patrie, et le vante d'avoir préféré à sa propre fortune celle du *Belgium*. Vers le même temps, l'historien flamand Sanderus donne à Philippe II le titre de *Belgii principum primus*.

Philippe II eut le tort grave de ne pas revenir dans ses provinces troublées du Nord. Il y fut représenté de façon désastreuse par le duc d'Albe (dont il se défendit d'avoir ordonné les impositions arbitraires).

(1) Un pamphlet gantois de 1578, *Le Vray Patriot Aux Bons Patriots*, appelle déjà le pape l'Antéchrist de Rome « et engage les *Flandrois* à s'unir contre les ennemis soient Espagnols ou Espagnolizes » (*Bibliotheca Belgica* de FERD. VANDER HAEGHEN, p. 120, f. 1).

Il y poursuivait un but qu'il n'a que partiellement atteint : il avait fondé de nouveaux évêchés et l'Université de Douai pour le « maintenant de la foi catholique ». Les vrais créateurs et sauveurs du catholicisme belge, les « nouveaux hérauts de l'Évangile », les « cohortes romaines » de la foi (comme les appelle Miraeus), ce furent les Jésuites. « On se plaît à dire : c'est le maître d'école prussien qui a vaincu à Sadowa. Avec beaucoup plus de raison peut-on dire : C'est le maître d'école jésuite qui a été vainqueur partout où le protestantisme a succombé. Car c'est parce que l'ordre a obtenu une sorte de monopole de l'enseignement dans les pays latins, en Pologne et aussi dans beaucoup de pays allemands, que les classes gouvernantes et cultivées, dont la volonté décidait de la croyance des peuples, ont été reconquises par le catholicisme. La carte confessionnelle de l'Europe actuelle est en bonne partie le résultat des corrections que le maître d'école jésuite a fait subir à la carte confessionnelle de l'Europe de 1550 à 1556 ; encore aujourd'hui, on reconnaît dans la vie intellectuelle des nations catholiques l'influence de l'école jésuite, qui a réellement obtenu alors dans le haut enseignement une sorte de monopole. »

« Proportionnellement, c'étaient les Pays-Bas qui étaient le pays d'Europe où il y avait le plus de Jésuites. C'était là que se trouvaient en majeure partie les grands établissements de l'Ordre pour la propagande en Grande-Bretagne et en Irlande (1). » Aussi, l'anglais est la seule langue qui ait pour désigner la Belgique la pure forme classique *Belgium* : les catholiques anglais qui avaient reçu l'enseignement latin des jésuites douaisiens, liégeois ou anversois, ont transporté ce mot dans leur langue, alors que Shakespeare, Marlow, Chapman, Falkland, disent *Belgia*.

« De même que les jésuites ont été les grands éducateurs des Pays-Bas catholiques, observe Pirenne, ils y ont aussi dirigé le mouvement littéraire et scien-

(1) H. BOEHMER, *Les Jésuites*, trad. G. Monod., 1910, p. 56 et 218.

tifique. De la Renaissance, dont ils ont si énergiquement combattu les principes, ils se sont en revanche assimilé le décor extérieur et les méthodes. Pendant que dans leurs collèges ils expliquent les auteurs païens à leurs élèves, ils appliquent, dans leur grandiose entreprise des *Acta Sanctorum*, la critique des textes à l'histoire des saints qu'ils dépouillent de la végétation parasite des légendes pour les dresser plus purs et plus imposants sur les autels. Il n'est point de branche du savoir qu'ils n'abordent. La production littéraire des jésuites belges, de 1600 à 1650 environ, a réellement de quoi surprendre l'imagination. Elle rappelle par son abondance celle des humanistes du XVI^e siècle (1). »

Dernière grande manifestation du monachisme chrétien, la Compagnie de Jésus joue dans le monde agrandi par les découvertes transocéaniques et menacé par la Réforme, un rôle comparable à celui des missionnaires bénédictins dans le haut moyen âge. Son zèle de propagande est merveilleux; les membres de l'Ordre peuvent dire qu'ils ont à peine des vieillards parmi eux, tant les bourreaux d'Europe et les sauvages des terres lointaines en ont martyrisé.

Dès 1542, la guerre de François I^{er} et de Charles-Quint obligeait quelques jésuites espagnols à quitter Paris où ils étudiaient, et à se réfugier dans les Pays-Bas; parmi eux se trouvait un Loyola, le neveu du fondateur de l'Ordre. Ils prêchèrent en latin à Louvain. Ils eurent à triompher de bien des méfiances. Leur établissement fut autorisé en 1556; et, en 1564, fut érigée une province belge détachée de la province rhénane; elle fut, en 1612, divisée en Flandro-Belgique et en Gallo-Belgique. A Anvers et à Douai, les principaux centres des deux provinces, les jésuites avaient des centaines d'élèves appartenant à la meilleure société. Ils fournissaient en outre des aumôniers aux armées et à la flotte, des missionnaires qui s'aventuraient en Hollande et en Chine au péril de leurs jours, des confesseurs et des directeurs de conscience aux familles. Alors que les Espagnols, venus en 1542,

(1) H. PIRENNE, t. IV, p. 453.

étaient huit, les deux provinces belges comptaient, en 1626, près de seize cents membres et trente-quatre collèges. Tout en formant l'âme de la jeunesse belge, les jésuites servaient la cause monarchique; ils enseignaient le respect du pouvoir et célébraient en latin la mémoire des princes de la dynastie orthodoxe.

III

C'est à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e que se forme un art belge, c'est-à-dire catholique romain. Et aux artistes de la contre-réforme on pourrait étendre l'éloge que Jean Polit adressait « à M. Lombard, architecte liégeois » (1592), qui

*Dépouillant et la Grèce et le terroir Latin,
D'Apelle et de Phidie eut le riche butin,
Et premier le donna aux Belges en partage.*

« L'art jette son reflet sur les peuples qui s'affaissent comme sur ceux qui s'élèvent. Il couronne avec Rubens, chez les Belges, la liberté tombée, comme chez les Hollandais, avec Rembrandt, la liberté naissante : consolation pour les uns, triomphe pour les autres. La réconciliation des deux races, où ont échoué Marnix et Guillaume, s'accomplit dans la peinture nationale des Belges et des Hollandais; la parenté des artistes marque, en dépit des passions rivales, la parenté des peuples » (E. Quinet).

M. Pirenne explique, de façon lumineuse, à la suite de quels événements « le plein épanouissement du génie de Rubens appartient à cette époque brillante du règne d'Albert et d'Isabelle, où la Cour de Bruxelles, alliée à l'Église et à la puissance espagnole, constitue encore un des centres politiques les plus animés et les plus cosmopolites de l'Europe ».

Philippe II, en effet, s'était, enfin et trop tard, décidé à céder les Pays-Bas (1598) aux archiducs Albert et Isabelle : Albert était son neveu formé selon les principes de Madrid, et Isabelle était la

filles chéries de Philippe II. Mais ces « princes souverains » ne fondèrent ni une dynastie ni une politique personnelle. Pleins de dévotion et de bonne volonté, ils établirent ou enrichirent d'innombrables églises, et honorèrent grandement Notre-Dame de Montaigu, de Hal et de Lorette. « L'archiduc Albert, dit Montpleinchamp, a posé la première pierre aux riches églises des Jésuites, des Augustins, des Carmes déchaux, des Minimes, des Annonciates et des Carmélites de Bruxelles. Les Jésuites lui sont redevables de leur collège de Malines. Il a cru que le palais de Charles-Quint ne pourrait être plus glorieusement employé qu'à renfermer les jeunes victimes qui quittent le monde, pour assurer l'empire du ciel à une infinité d'âmes. » Pour les « princes des Belges », comme pour le nonce du Saint-Siège à Bruxelles, les Pays-Bas sont, avant tout, une citadelle avancée du catholicisme qui lutte contre l'invasion protestante. Et dans toutes les entreprises on pourrait appliquer à eux et à leurs conseillers ce que Montpleinchamp disait des dix-neuf Belges qui soutinrent contre dix-neuf Français-Hollandais le fameux combat de Bois-le-Duc (1600) : « Ces braves avaient plus en vue l'honneur de la religion orthodoxe que la réputation des armes belgiques. » Ils suivaient ponctuellement la recommandation de Philippe II mourant que Montpleinchamp traduisit ainsi : « Ma fille, je vous recommande d'avoir soin de la foi catholique en la Belgique, puisque c'est pour cela que je vous la donne en dot. »

Anvers et le commerce maritime belge sont ruinés par les Hollandais qui ferment l'Escaut, et le trafic s'oriente vers Lille et vers la France. La principauté de Liège, vivant en dehors des autres provinces, voit se développer, grâce aux gisements de charbons, les industries métallurgiques et particulièrement celle des armes, où les Liégeois excellent encore. Mais les Pays-Bas méridionaux semblent réaliser, peu à peu, la parole de Philippe II et du duc d'Albe, qui préféreraient pour un royaume l'appauvrissement dans l'orthodoxie à la prospérité dans l'hérésie. Quelques industries de luxe parviennent, toutefois, à maintenir

les traditions du XVI^e siècle ou même prennent un essor nouveau : la tapisserie et la dentelle sont les plus notables, et les traces de leur activité n'ont point disparu. Dans Anvers, détrôné par Amsterdam (1), « la solitude règne sous les galeries de la bourse où ont retenti si longtemps tous les idiomes de l'Europe : on y transporterait, en 1648, la bibliothèque de la ville; on permettrait à des fabricants d'y installer plus tard des métiers à tapisseries ». Et c'est à Anvers que parut, en 1640, l'*Imago primi saeculi* de la Compagnie de Jésus.

Les Pays-Bas espagnols ont fourni à l'Europe intellectuelle la Bible polyglotte de Plantin, le Tacite de Juste-Lipse, l'*Augustinus* de Jansénius et la peinture flamande. Ils ont produit sous les archiducs ce qu'un historien du XVIII^e siècle appelait « la trompeuse aurore de la littérature belge ».

Leur territoire lui-même, de Douai à Eupen et de Mons à Anvers, présente toujours les églises et les pèlerinages, les statues et les tableaux religieux, suscités ou accueillis par « les Belges fidèles » ou « archiducaux » dans la première moitié du XVII^e siècle. La dévotion catholique se manifeste dans le style déclamatoire et somptueux qu'on appelle *baroque* ou *jésuite*. Rubens en Belgique et le Bernin en Italie en sont les représentants principaux. Dans cette période c'est la peinture de la Renaissance qui domine et inspire les autres arts, alors que c'était l'architecture qui avait commandé toutes les productions de l'art gothique. Et désormais les artisans du renouveau religieux, artistique et scientifique, sont les jésuites. Non seulement ils introduisent le style baroque en Belgique, mais plusieurs d'entre eux sont des architectes actifs. Ce n'est pas à dire qu'ils aient forgé ou découvert le style auquel on a, par la suite, attaché

(1) D'après une relation vénitienne de 1635, Amsterdam, l'un des plus grands entrepôts du monde, a plus d'importance que toutes les autres villes de Hollande réunies, et la Hollande plus que les six autres provinces réunies. *Su le rovine del negotio d'Anversa già tanto florida e mercantile, s'è fabricata la ricchezza e grandezza di quello d'Amsterdamo.*

leur nom. Dans une terminologie artistique conforme à la réalité de l'histoire, il n'y a pas plus de « style jésuite » que de « style gothique » ; c'est à dire que le style surnommé jésuite a été aussi peu inventé par Ignace de Loyola et ses disciples que Notre-Dame de Paris par Alaric et ses sujets goths. Les jésuites adoptent simplement les styles et usages qu'ils voient pratiquer. En 1583, leur église de Douai est imitée du *Gesu* de Rome. L'art de la Renaissance s'imprime peu à peu sur les édifices belges comme l'emblème des jésuites sur les livres de Douai et de Liège. Dans cette cité des princes-évêques, la Notre-Dame de Jean Delcour restera l'incarnation de la piété du XVII^e siècle et de la statuaire berninesque.

Car un art nouveau est issu de la restauration catholique qui suit le Concile de Trente; et il a utilisé toutes les ressources allégoriques, mythologiques, décoratives, que la Renaissance lui fournissait. Un professeur de Louvain, Jean Molanus, dans son *De picturis et imaginibus sacris* (1570), a dressé un véritable « réquisitoire contre l'art du moyen âge », et un programme d'art religieux conforme aux dogmes précisés à Trente.

L'art chrétien a oublié la simplicité naïve et la familiarité intime avec laquelle l'esprit franciscain avait humanisé au moyen âge Dieu, la Vierge et les saints. Désormais « le sanctuaire sera une salle de palais, toute brillante de couleurs et de dorures et où s'élèvent, aux regards de tous, l'autel du Tout-Puissant et la chaire d'où retentit sa parole. L'art s'y adresse à la fois à l'imagination et aux sens pour faire ressortir la majesté divine et pour venir en aide à la prédication. Les statues parlent, agissent, discutent, menacent, bénissent. Ce sont des missionnaires, des apologistes, des confesseurs qui haranguent le peuple pour le confirmer dans sa foi et le défendre contre l'hérésie. A travers les fumées de l'encens, on entrevoit, dans leurs cadres d'or, de gigantesques peintures glorifiant le martyr des saints ou quelque épisode de l'histoire sacrée, et, se dressant toute rutilante de ses pierres neuves, la façade du temple avec ses colonnes, ses volutes, ses

obélisques, ses moulures saillantes supportant des urnes d'où jaillissent des flammes, ses niches abritant des statues colossales, semble un arc de triomphe » (Pirenne). Quand Michelet revint en Belgique (en 1840), après s'être extasié devant le Crucifiement (1644) du « beau, noble et gracieux Van Dyck », il remarquait : « la Madeleine baise les pieds, mais, ô persistance de l'esprit mondain, elle a, même au pied de la croix, les perles dans les cheveux ; de petits anges volètent joliment en se dandinant autour de cette douloureuse anatomie du Christ qui se meurt ». A Ypres, l'historien jésuitophobe, non sans accueillir des contes anticléricaux à dormir debout, notait : « Quand on voit aujourd'hui l'église Saint-Martin, pleine du triomphe des jésuites..., on voit bien que l'Eglise a triomphé depuis 1500 et triomphe encore ».

Elle a triomphé en 1830, quand les catholiques et les libéraux ont arraché à la Néerlande calviniste les provinces romanisées. Celles-ci doivent à l'Eglise romaine leur existence nationale, leurs idées morales et leur nom latin. Ce nom de Belge est peint par Rubens sous les portraits des archiducs ; il s'appliquera en 1790, en 1830 et en 1911, à la même corporation morale, à la même famille humaine dont M. Pirenne nous retrace l'histoire en son quatrième volume : « La nation s'abandonne à la direction spirituelle de l'Eglise et à la direction temporelle de l'Etat monarchique. L'Eglise ne se sert que du latin, qui, seul universel comme la religion et comme la raison, paraît digne de la majesté de la pensée. »

C'est un prêtre qui, sous les archiducs, a la première idée d'un enseignement national belge. C'est un autre prêtre qui, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, songe à écrire en français une histoire générale de Belgique, et qui commence sa biographie de « l'archiduc Albert, gouverneur général puis prince souverain de la Belgique » par cette affirmation : « La mémoire de l'archiduc Albert est encore si récente et si douce en Belgique, qu'il ne faut que prononcer ce nom pour attendrir les cœurs. »

Le triomphe du latin clérical a pour corollaire la médiocrité « des esprits belges qui se sont con-

sacrés aux muses vulgaires » : *Poetarum quos tulit Belgica paucis contigit ore nativo loqui*. « La langue belge, dit un professeur du XVII^e siècle, résonne à l'estaminet ; à la cour fréquente le français, à l'université règne le latin ». Un hagiographe de 1610 écrit en français « pour la plus grande commodité du peuple belge ».

* * *

Tant d'auteurs avaient retracé la révolution des Pays-Bas, et Napoléon avait pris un tel goût à l'histoire, qu'il se souvenait sans doute de ses lectures quand il parlait à son frère Louis, roi de Hollande, de la maison d'Orange (1). Il se pourrait donc que les écrits consacrés au XVI^e siècle belge se fussent mêlés à des préoccupations efficaces et décisives. Ils ont exprimé parfois des observations d'une clarté prophétique. Le principal auteur qu'a inspiré la révolution contre l'Espagne, Goethe lui-même, s'est permis dans son drame *Egmont* un de ces anachronismes pittoresques dont s'émaillent toutes les tragédies historiques. Il met en scène Machiavel († 1527), par lequel il fait donner (en 1567) des conseils à la régente des Pays-Bas. Ce Machiavel posthume, secrétaire-conseiller imaginaire de Marguerite de Parme, tout en retraçant fidèlement les sévices des iconoclastes, engage la Régente à tolérer l'exercice des deux religions, et lui explique que le peuple veut et doit être gouverné par les siens. Et à son conseiller, Marguerite réplique souvent en badinant : « Tu vois trop loin, Machiavel ! *Tu devrais être historien*. » Au dramaturge il est facile de se faire « prophète du passé » en mettant au futur les verbes qu'il a trouvés au prétérit dans les annales et histoires. A l'écrivain qui veut analyser et comprendre la Belgique moderne, il suffit de mettre au présent les actes passés de la révolution politique et religieuse et du régime espa-

(1) Vers le même temps, Beethoven mettait en musique *Egmont*, de Goethe.

gnol. Là se reconnaissent parmi les Gueux ou parmi les Jésuites, en Hollande ou à la cour de Bruxelles, à Leyde ou à Louvain ou à Anvers, les vrais « morts qui parlent », les chants dont l'écho se prolonge à travers dix générations, les pensées toujours vivantes que les événements ont réalisées. Car les conseils fictifs du Machiavel dramaturgique ont été suivis : avec les siècles et les révolutions s'est constituée une Belgique indépendante, et des peuples gouvernés par les leurs ont choisi entre la réforme de Calvin et la religion de Rome.

ALBERT COUNSON.

LE COCHE BRISÉ

I

Comme des rires venaient du *Bassin des Dames*, le chevalier de Mercy écarta doucement les branches... l'éblouissement qu'il ressentit fut tel qu'un geste instinctif enferra son épée dans les ocubas dont le tapage faillit le faire découvrir. Par bonheur les dames poussaient de jolis cris en posant leurs pieds nus sur les graviers qui conduisaient au bassin dont la colonnade de roses opposait un fond sans pareil aux lueurs de leur chair. Mollement appuyée à un des chambranles cramoisis, la rieuse Massalska s'amusait de la chevelure de la marquise de Signy dont elle faisait, sous le soleil, du bout des doigts, bondir les étincelles blondes. « Tudieu! suis-je sot! se dit le jeune homme, comment n'ai-je jamais mieux regardé cette silencieuse petite Signy, statuette fine et languissante auprès de l'âtre? » Ici des feuilles craquèrent... D'un bond le chevalier reprit l'allée; puis, oubliant qu'arrivé du matin à Belœil, il était sorti en quête du prince de Ligne, son hôte, il se glissa au creux d'une vallée où serpentait, sur des cailloux argentés, un petit ruisseau libertin. A un tournant il alla donner contre un gentilhomme dont la figure s'éclaira soudainement à sa vue.

— Morbleu! voici mon petit cousin! le chef-d'œuvre de mon oncle! s'écria le prince de Ligne en l'embrassant chaleureusement. Tu t'es donc décidé, galopin, à quitter tes philosophes parisiens pour mes bosquets? Mais que dit-on à Paris? M^{me} de Coigny en est-elle toujours la reine? Allas-tu à Versailles? A-t-on parlé de moi au cavagnol de M^{me} de Polignac? Allons, parle, raconte! Ma parole, tu es plus emberlificoté que le jour, proche de sa mort, où ta mère, la fermière de la *Haie rouge*, t'envoya à Paris, à peine âgé de six ans, rejoindre ton papa, mon polisson d'oncle, qui te laissa tout seul à l'auberge,

entouré de badauds, de postillons, de marchands et de soldats du roi! Hardi! voyons, Mercy! crois-moi, perds ces mines toujours étonnées, qui feraient découvrir, sous les dentelles de ton habit brodé, la bure des paysans de Fagnolles.

— Prince, quand une femme est tout à fait jeune et jolie et qu'elle a sans cesse un air d'ennui, qu'est-ce que cela veut dire?

— Qu'aucun homme n'est amoureux d'elle. Parle-lui ..

— Lui parler, croyez-vous?... j'écrirai...

— Pas trop! elle ne lirait pas.

« Ligne! Ligne! où te caches-tu?... »

A ces mots, on vit le satin éclatant d'un groupe de cinq jeunes seigneurs percer le feuillage.

— Ah! Boufflers! Enfin te voilà! Précisément, ce matin, dans le minuscule bosquet de l'amitié où j'ai placé ta statue, mon cher chevalier, ta longue absence me faisait craindre que tu ne m'aimasses plus.

— Cher Ligne, je t'aime au contraire comme si je te voyais tous les jours de ma vie, car, après toi, rien n'est plus charmant que le souvenir qui en reste.

Quand chacun des personnages présents eut suffisamment fait comprendre à chacun des autres, par une chaleur de paroles qui, sur l'instant qu'elles étaient prononcées, n'était point tout à fait exempte de sincérité, qu'il le préférerait à qui que ce fût au monde, le prince de Ligne, qui avait fait de la liberté la règle de ses jardins, quitta ses hôtes pour son fils Charles, en train d'imprimer dans la tourelle les mémoires de sa chère Hélène.

— La chère Hélène, folle et jolie Massalska! murmura ironiquement Vaudreuil. Savez-vous, Messieurs, que je la soupçonne fort d'écouter complaisamment les roueries de ce fat de Signy qui a osé dire chez la marquise de Coigny, à un dîner dont je fus, qu'il n'a pour ennemies que les femmes qu'il n'a point eues.

— A ce compte la sienne doit être bien près de le haïr!

— Bah! dit Boufflers tout à coup bourru, sa figure d'oison et ses manières de bégueule excusent largement le mari.

— En vérité, chevalier, répliqua Mercy, dont le teint se colora subitement, je suis étonné que vous prononciez à propos d'une femme des mots qui sont plus d'un manant ou d'un roué que d'un honnête homme.

— Si Ligne était encore ici, mon jeune ami, il vous dirait : « Qui, d'abord, est exactement honnête homme ? Ce n'est ni vous, ni moi. » Maintenant, il peut m'arriver de me départir vis-à-vis du sexe des égards que nous avons décrété que nous lui aurions, mais il ne me plaît guère, que l'on m'avertisse de ce manquement. Au surplus, cette flamme qui brille dans vos yeux, ne nous dit-elle pas surabondamment, Messieurs, que la dolente Signy a moins à se plaindre des négligences de M. de Mercy que de celles de son mari ?

— En voilà assez, chevalier ! Il n'est point nécessaire que votre persiflage cravache ma valeur. Si ma défense d'une femme jolie et dédaignée vous a offensé, vive Dieu ! je suis tout prêt à vous en donner satisfaction.

— Quand ?

— Sur l'heure.

— Où ?

— A l'étang des Hérons.

— Vaudreuil, fais nous apporter des pistolets, dis, et vous, Mercy, votre bras. Prenez garde, penchez-vous sous ce sapin en ruines... Ce diable de Ligne a une telle ferveur des arbres impétueux que mes habits sont tout en lambeaux...

Mâtin ! chevalier, que notre lieu de rendez-vous est donc bien choisi ! des ombrages, une herbe fine et douce ; comme témoins, des pastoures qui travaillent sous un hêtre à leur tricot...

Quand ils furent alignés, Mercy, qui sentait déjà toute l'inconvenance de sa colère, n'usa de l'avantage que lui avait imposé Boufflers de tirer le premier, qu'avec une si évidente maladresse, que son adversaire, s'inclinant courtoisement, tira en l'air.

Le retour fut joyeux ; les allées n'étaient point assez larges pour les six jeunes gens qui marchaient en se tenant le bras. Boufflers s'excusa auprès de la

princesse de Ligne, si stricte sur l'ordre de son ménage, de leur léger retard au dîner, par le récit de la jolie conduite de Mercy, ce qui fit de ce dernier le point de mire de la société. Toujours sensible, en vertu même de son origine paysanne, à la flatterie enchanteresse des grands seigneurs, Mercy en sentait, cette fois, le prix doublé, de ce qu'elle lui était prodiguée devant la marquise de Signy. Elle portait une robe rose, petit vert et argent à travers laquelle, à chaque mouvement, la vision clandestine du matin revenait à la mémoire frémissante du chevalier.

Au lever de table, M^{me} de Sabran entraîna Boufflers vers la bibliothèque où elle lui demanda force détails sur la rencontre de l'avant-midi; il lui conta que, voyant la véhémence du jeune homme, il l'avait provoqué dans le dessein de le faire briller aux yeux de sa belle.

— Cher chevalier, si je t'aime à la folie, va, c'est que sous ton grand appétit et ton profond sommeil quand on veut causer avec toi, tu caches l'esprit d'un ange et le cœur d'une femme.

Abandonnant vivement son amant, M^{me} de Sabran passa sur la terrasse où Mercy la vit prendre le bras de la marquise de Signy, descendre les degrés de marbre en riant, et l'entraîner du côté du salon d'arbres.

Quand il se pencha vers le bassin de Neptune pour détacher l'amarre d'une des barques, il se doutait bien que la marquise l'observait par quelque porte des charmilles. Il ne pouvait que s'en réjouir, car il était beau. Une extrême finesse de lignes due à la filiation paternelle n'avait pas amoindri l'expansion d'une race jeune et rustique. Mais dans cette enveloppe d'une superbe harmonie, quelle conscience tumultueuse! Tantôt cédant au travail sourd de sa part d'origine plébéienne, le jeune homme se montrait pendant les séjours à Paris dont lui laissait le loisir, entre deux campagnes, son état d'officier autrichien dans le régiment du prince de Ligne, l'émule un peu impatient des philosophes rationalistes; tantôt, au contraire, saisi d'attendrissement pour une

aristocratie qui avait accueilli dans ses rangs le fils de la paysanne de la *Haie rouge*, ingrat ! ingrat ! pensait-il, et il courait calmer son cerveau désordonné et contradictoire au milieu de la société libertine, un peu caduque, et si parfaitement exquise des hôtes de Belœil. D'ailleurs, songeait-il en ramant sur les canaux d'émeraude entre la suite grise des balustrades, notre vrai talent, c'est ce que nous faisons le plus facilement. Or, quel personnage aimait-il par-dessus tout à jouer, sinon celui d'un chevalier juvénile, un peu fou de politesse, de joli langage et d'amour ?

A son retour au salon où l'on s'apprêtait à jouer la comédie, une surprise l'attendait. Toutes les dames, mises au courant par la spirituelle Sabran de la jolie histoire amoureuse qui prenait naissance sous leurs yeux, s'étaient entendues pour confier le rôle des amoureux de la pièce aux amoureux réels. Le contentement le disputait dans l'âme du chevalier à une horrible crainte ! N'ayant jamais joué, n'allait-il pas tomber dans le ridicule ? Mais quand vint son tour de faire sa déclaration à l'ingénue, il y mit tant d'emportement que la salle éclata en bravos. Cependant, quelqu'un ayant tourné la tête vers Signy, d'autres l'imitèrent : s'arrêtant de causer avec Hélène Massalska, le marquis s'était dressé, montrant dans un visage d'une pâleur tragique des yeux redoutables. Pendant ce temps, Mercy, inconscient, continuait à serrer dans ses bras la belle jeune femme qui se pâmait presque ; à la fin, tout de même, celle-ci sentit peser le regard de son mari et repoussa doucement le comédien trop amoureux. Alors les deux hommes s'affrontèrent... une minute de silence pathétique émut vraiment les assistants. Ceux-ci furent soulagés quand la voix moqueuse de Boufflers vint les rappeler des terreurs entrevues du drame aux réalités du bon ton : « Hé, Ligne ! hé, le notaire ! le mariage se consomme ! Envoie au moins ton clerc, si tu es occupé ! » A ces mots, Ligne sortit d'une embrasure où, derrière l'imberline écarlate, il poussait si vivement la jolie Sabran sur le terrain de l'amour, qu'il avait manqué son entrée. Il s'excusa avec grâce,

puis il se mit, comme toujours, à jouer si gauchement, que la société détendit ses nerfs dans un long éclat de rire. Après la chute du rideau le marquis, redevenu maître de lui-même, fut le premier à féliciter sa femme qui, toutefois, connaissant sa violence sournoise, ne se laissa point tromper à cette apparence de sérénité. Précisément parce qu'elle était en alerte, quelque temps après, elle devina plus qu'elle ne vit la présence de son mari à un détour du cloître de charmilles au moment où Mercy arrivait vers elle tenant trop visiblement un billet qu'elle crut sage de prendre. Bien qu'elle eût la terreur dans l'âme, avec un geste de grande aisance elle redressa nonchalamment une boucle de sa chevelure que la comédie avait dérangée et qui laissait voir un peu de dorure sous la poudre, puis elle s'avança, les mains ouvertes, vers son mari. Mercy, qui apercevait seulement alors le marquis, fut saisi de la disparition du billet et regarda machinalement le sol. Les yeux de Signy suivirent la même direction, puis se reportèrent sur le corsage, ensuite sur les mains qu'il serrait. Malgré qu'il ne découvrit rien la marquise sut pertinemment que le soupçon était dans son âme, et elle prit peur... Aussi, le soir, quand elle entendit le prince de Ligne proposer une chasse nocturne, elle glissa vivement dans l'oreille du chevalier : « cette nuit, aux Fontaines Bleues!... »

La nuit argentée allumait des sentiers de lumière au pied des charmilles. Emprisonné par les ombrages épais, l'air nocturne succombait sous le poids des arômes floraux. De vasque en vasque, les fontaines bleues déversaient leur coupe de cristal, laissant monter jusqu'aux premières charmilles une vapeur qui emprisonnait dans son tulle insaisissable l'haleine des roses... Haletant de désir et d'inquiétude, Mercy tendait l'oreille pour distinguer les pas de la bien-aimée par-dessus le bruit des eaux et les cris amoureux des cygnes sur les *Longs-Miroirs*. Elle vint précisément par un chemin qu'il ne surveillait point, et dut mettre, pour l'avertir, la paume de la main sur son poignet. Au doux contact il faillit s'évanouir de volupté. « Chevalier, dit-elle, qu'allez-vous penser

de ma vertu ? C'est une peur éperdue qui m'amène ici ! Il fallait que je vous avertisse sans tarder que mon mari, sur un simple soupçon, nous tuerait déloyalement, dans un traquenard, comme des chiens ? »

— Qui peut vous faire croire, ma divine amie, qu'un homme assez abandonné d'Eros pour ne plus vous aimer...

— Enfant, qui ne sait pas que la jalousie continue l'amour... Maintenant que vous êtes prévenu, soyez prudent, je vous en conjure !... le serez-vous?... vous ne me répondez point...

Il n'y pensait guère. Couché à demi aux pieds de la marquise, ses lèvres avaient effleuré comme par mégarde une peau dont la douceur et l'élasticité perceptibles à travers la mousseline lui faisaient complètement perdre la tête... A ce moment, un coup de fusil vint les tirer tous deux d'une exaltation qui commençait à devenir périlleuse. La vision blanche disparut derrière les verdure et Mercy resta seul dans l'endroit où avait passé la bien-aimée. Mais il n'y put tenir. Une fièvre soulevait si triomphalement son cœur, qu'il se mit à parcourir le parc comme un fou et s'en vint tomber haletant dans le grandes herbes bleuies de lune qui cerclaient l'étang des Hérons. Quand son corps, par toutes ses fibres perceptives, toucha la terre vivante, il comprit à l'évidence que cette terre, propice à la race maternelle, lui avait seule conféré la sensibilité céleste qui transformait son âme en un champ de plaisir, et tout ému de reconnaissance il s'écria dans un sanglot : « Manant, manant, manant, ah ! joie d'être manant ! »

II

— Non, non, je n'en aurai point le démenti ! Vous verrez, Madame la princesse, Vestris, ce soir à l'Opéra. Messieurs, vite, mettez-vous en quête de toutes ces dames. Songez qu'elles n'ont que deux petites heures pour leur toilette, et dites-leur que le prince de Ligne désire que Paris se mette tout à l'heure à leurs pieds.

Dès que la princesse eut, en soupirant, donné ses ordres, et veillé elle-même à leur exécution, le parc, le château et le village de Belœil s'animent. Des chevaux piaffaient dans les cours, de prestes chambrières allaient, venaient, empilant robes, linge fin et friandises dans les coffres de deux grands coches. L'heure du départ approchait, quand le cocher poussa tout à coup un cri de surprise et fit appeler ses maîtres : des écrous manquaient à un des carosses ; des pièces essentielles enlevées ou faussées ; ce disant, son regard rencontra par hasard le visage de la princesse de Ligne qui se couvrit d'une légère rougeur,

— Voilà le voyage impossible ! dit-elle, péremptoire.

— Du tout, Madame, y pensez-vous ? Qu'on me cherche le forgeron du village !

Les organes du coche remis provisoirement à même de fonctionner, on partit. A dire la vérité, la princesse avait raison, ce départ était aventureux. Les préparatifs et les réparations du coche avaient pris un temps précieux. Le soleil déjà haut assénait aux vivants le désir brutal de repos, d'abandon, d'immobilité... On sentait la terre elle-même respirer douleureusement sous la chevelure étouffante de ses moissons. Sur la terre calcinée et glissante, les chevaux n'avançaient point. Au surplus, le cortège était, à chaque carrefour, retardé par des députations de gars et de belles filles qui apportaient, en hommage à leur prince, les fleurs de leurs enclos. Pendant que les moissonneuses les jetaient à plein coche, l'œil allumé des garçons scrutait le corsage des dames, les cassures soyeuses et les cascades de dentelles d'où s'échappait, comme d'une corbeille, l'éblouissement neigeux des gorges. Amusées de ce désir âpre, les belles jeunes femmes se penchaient aux portières pour voir encore de loin les campagnards distribuer à leurs compagnes de timides caresses, dont elles savaient bien que revenait à la fleur de leur chair l'hommage secret et initial.

— Quel est donc, chevalier, ce champ, à votre droite, là ...

— C'est, Madame la Duchesse, le chanvre dont sont faites, comme vous savez, les voiles des nefes royales.

— Et la hart avec laquelle on pend les vilains.

Cette allusion hargneuse à son origine fit violemment tressaillir Mercy. Il eût volontiers provoqué Signy. Mais quoi? il se rendait compte que cette société riieuse, déterminée à être gaie, était en veine de réprouver toute pensée brutale. Précisément un caprice de buicolique occupait toutes les têtes folles : « le nom de ce feuillage, chevalier?... « Quel est cet oiseau qui chante? » ... Mercy ne savait pas où donner de la tête.

Halte! halte! on déjeune!... cria le prince de Ligne. Les attelages s'arrêtèrent net dans un paysage d'ombre et de verdure. En sentant, à travers la soie de leurs souliers, la fraîcheur des herbages, les jeunes femmes poussèrent des cris de joie et déclarèrent vouloir se dégourdir. Naturellement, il n'y avait pas de chemin tracé... Les dames avançaient au hasard sous les broussailles soulevées par leur cavalier... De gré ou non, on se perdit... Tout à coup, la blonde Signy poussa un cri : une pierre tranchante avait entamé la chair du pied et faisait couler un peu de sang. Ravi de l'aubaine, Mercy la porta vers une eau dont le bruit sur les cailloux dénonçait la présence voisine. Quand la blessure plongea dans l'eau courante, celle-ci en fut une minute toute rose ; puis, le pied redevenu d'une blancheur mate, la marquise l'éleva en l'air pour en laisser égoutter des perles de cristal que Mercy buvait agenouillé.

A leur retour, le reste de la société était déjà réuni dans la clairière. Mercy n'aperçut toutefois qu'au bout d'une minute Boufflers qui débouchait d'un fourré derrière lequel, abusant de la politesse de Signy, il l'avait retenu, jusqu'à l'arrivée de sa femme, par le bouton de cristal de son habit. Ce qui détermina l'instable chevalier à conclure, en dépit de l'hymne que la nuit précédente il chantait à sa race, que rien, décidément, ne passait en charme et en droit à demeurer une société qui savait user d'aussi courtoises complaisances.

Mais il n'était pas au bout de ses fluctuations. A peu de là, son cœur redevint franchement plébéien. Après le déjeuner, comme on s'était remis en marche l'accent familial des paysans sur la route l'avait doucement attendri ; en outre, le terrain prenait tout à coup une physionomie qui lui était chère : les plaines creusées en fond de vague venaient à se soulever, par intervalles réguliers, en puissants mamelons autour desquels courait l'écriture mystérieuse des chemins qui montent jusqu'à l'église. Là-bas, à droite, doit être Baudour dont les cailloux à reflets font scintiller les coteaux comme des cuirasses .. Derrière ce bois de chênes qui ferme l'horizon, se cache Fagnolles... Bientôt on frôlera la ferme ancestrale, la chère maison, toute seule dans sa plaine... Mercy pourra voir en bordure du chemin la fameuse haie de groseilles rouges qui a donné son nom au domaine, et le porche un peu étroit dont les troupeaux, en rentrant, écartent avec noblesse les gerbes de clématite, comme des rideaux de brocattelle...

Mais quel bruit !... Cré Dieu ! le coche vole en éclats !... Diable ! diable !... De tous côtés, une roue, un ressort, une porte... Les chevaux emportés traînent une carcasse décharnée où se cramponnent les femmes... Ligne, qui a voulu se jeter à leur tête, est culbuté dans l'herbe ; à son tour, Mercy cravache rudement et agite son feutre à plumes rouges ; les chevaux, effrayés, se cabrent, ce qui permet aux piqueurs de les maîtriser. Ce n'est pas trop tôt. Hélène Massalska s'évanouit dans les bras de Signy ; la jolie Sabran dans ceux de Boufflers ; la vieille duchesse de Mirepoix sue si abondamment qu'elle inonde le vicomte qui la tire de son coin ; dévotieusement, Mercy, lui, prend la tremblante Signy par la taille qui ploie, la tête s'abandonne, les cheveux se déroulent... Un billet en tombe ! Doux Jésus ! Joie divine ! C'est le billet de Mercy ! Le jeune homme presse éperdument le papier contre ses lèvres ; il dévore l'arôme humain qui y est attaché. Mais comme c'est imprudent ! Par chance, chacun est trop occupé pour observer ses voisins... Ah ! ça,

où est-on?... Comment! en face de la *Haie rouge*? Déjà!... Ces chevaux nous ont entraînés à une satanée allure!...

Mais voici qu'une grande vieille femme rousse s'avance au secours des sinistrés avec quelques garçons de ferme dont la fourche retient encore des débris de fumier... « Hé! grand'mère, c'est ton gars, ton petit gars!... »

Le premier coche, qui avait de l'avance, ayant rebroussé au bruit, la société est au complet.

— Ma bonne Mathurine, quelle distance jusqu'au prochain village ?

— Vingt kilomètres, Monseigneur.

— Et pas de forgeron d'ici là ?

— Aucun.

— Alors, mon cher Mercy, il nous reste à te demander l'hospitalité.

— Un grenier et une gamelle! c'est charmant! grommelait Signy.

— Bah! quand la couche est mauvaise, vois-tu, mon cher Signy, moi je m'enveloppe dans ma philosophie comme dans un manteau; en veux-tu la moitié ?

— Jamais le coche qui reste ne passera sous le porche, soupirait la princesse.

— Parbleu! Madame, une porte bâtarde!

Mais le persifflage fut, cette fois, sans effet, Mercy étant absorbé à faire dresser des tables sous la treille où un repas rustique enchantait la société.

Au fond, on était bien aise d'échapper à l'étouffement des coches. Par exemple, le coucher donna plus de peine, mais on s'arrangea. La princesse de Ligne et les dames les plus importantes prirent place dans la grande salle; pour les autres, on dressa des lits de fortune au milieu de la cuisine. L'atmosphère y était torride; à minuit, la pauvre Signy n'avait pas encore fermé l'œil; à ce moment, elle vit la porte s'ouvrir silencieusement et une vieille femme rousse lui fit signe de la suivre: « Chut!... ne réveillez personne... venez... par cette chaleur à tuer les lézards, je ne pouvais vous supporter là... » Au dehors, le silence était si pur qu'on n'entendait que le battement

d'une faux lointaine... sans doute quelque paysan qui craignait la pluie... « Ceci, c'est le pont... baissez-vous... vous y êtes... » Dans une petite île formée par la rivière qui ceinturait la ferme, la marquise trouva comme par miracle une vraie chambre de verdure, close, fraîche et secrète où elle admira que des soins touchants lui eussent préparé une couche d'herbe tout nouvellement coupée. Rassurée par l'épaisseur des branchages, elle enleva ses vêtements et étendit son corps brûlant sur les herbes étroites.

La sensation de fraîcheur qu'elle en eut se perdait tout doucement dans le sommeil, quand une voix bien connue l'en tira.

— Marquise, ne vous effrayez pas... c'est moi, Mercy, qui tiens à vous restituer sur le champ un objet...

— L'heure est étrangement choisie, chevalier ; cette restitution souffrirait-elle à être retardée jusqu'au jour ?

— Certes !

— En vérité, vous m'intriguez ! S'agirait-il d'un joyau d'importance?... de la lettre de M^{me} la supérieure de l'Abbaye-au-Bois?... de...

— Rien de ceci ne susciterait chez votre mari une colère...

— Mais alors, chevalier, que diantre ! déchirez-le, brûlez-le...

— Ah ! ah ! marquise, comment mieux avouer que l'on sait qu'il s'agit d'un billet ?

Et un rire moqueur sonnait derrière les érables et les sycomores lui fit crier :

— A votre guise, chevalier ! Bonsoir !

Elle allait se renfoncer sous les herbes quand un coup de tonnerre, que la chaleur du jour avait fait craindre, ébranla l'île et secoua violemment sa crinière verte. En même temps une bourrasque balayait à gros coup de pluie tout ce qui ne lui opposait pas de solide résistance. L'orage devint tout de suite d'une violence si redoutable que la jeune femme revêtit en hâte ses vêtements, et heurtant les cloisons touffues :

— Chevalier ! chevalier ! où êtes-vous ?

Un éclair lui permit enfin de découvrir l'issue. Mercy s'y tenait, respectueux et ruisselant. « Allons-nous en, vite! vite! »

— Impossible, Madame.

De fait, l'eau de la rivière couvrant déjà le pont, coupait toute retraite. La marquise aurait-elle pu, sans une véritable cruauté, consigner à la porte de son abri le chevalier qui n'avait eu d'autre tort que de le lui fournir? Elle souleva les branches pour lui faire passage...

Ce fut une tourmente presque tragique, qui dura deux grandes heures. Les habitants de la ferme étaient terrifiés. Cependant, dans la suite, quand on en évoqua les détails, Mercy et la marquise s'avaouaient avec confusion n'en avoir gardé aucun souvenir...

Il est vrai qu'un incident d'une réelle gravité avait couronné cette nuit significative. A l'aube, lorsque les craintes qu'avait fait naître l'orage se calmaient, une estafette fit irruption dans la cour en criant : « Au service de l'Autriche! Ordre de Sa Majesté l'empereur, à Son Altesse le prince de Ligne! »

— Madame, dit Ligne à son épouse, après avoir pris connaissance du message, la guerre contre les Turcs est déclarée, Sa Majesté l'empereur d'Autriche me rappelle avec mon régiment.

Puis, s'adressant à Mercy, à Signy et aux autres officiers présents :

— Ce n'est décidément pas la musique de Lulli qui nous convie, Messieurs, c'est celle des balles.

Le retour fut grave. Les officiers pensaient au campement, aux coups de fusil, aux blessures... les dames auxquelles ils tenaient à cœur pensaient aux moments d'isolement qui occuperaient l'intervalle entre leur départ et le choix d'un nouvel amant. Cela était morose. Au contraire, la marquise de Signy resplendissait d'un émoi qui communiquait à sa langueur habituelle tant de vivacité, que pas un gentilhomme ne manqua de l'en complimenter. La troupe arrivée à Belœil, l'équipement fut rapide. Lorsque Mercy, en tenue de guerre, les yeux brillant d'une exaltation fiévreuse, s'échappa un instant vers le pavillon de Flore pour faire ses

adieux à la marquise, et qu'il lui vit aux yeux des larmes qui l'embellissaient encore, il lui dit avec une junéville assurance :

— Ne pleurez pas, ma très douce amie, vous laissez partir un simple lieutenant; demain, à vos pieds vous trouverez un colonel.

III

— Hop!... ralentissement!... Oui, oui, Cosaque, tu es brave... depuis Vienne tu me mènes à un train d'enfer!... Mais voici l'Etoile de Chaillot... doucement... doucement...

Pendant qu'il époussetait, à l'allure apaisée du cheval, son uniforme de colonel autrichien que la chevauchée avait terni, le chevalier de Mercy pensait : « Que diable ! racontent donc les émigrés ? Voici les Champs-Élysées tels qu'auparavant : brouhaha, équipages, laquais, femmes élégantes, muscadins dont les cadenettes et les oreilles de chien semblent narguer le pathétique des temps... et quelle fraîcheur exquise communiquent aux couloirs des rues ces arbres qui y apportent des lointaines futaies leur couronne d'ombre, de fragilité et de murmures!... Allons, Paris est toujours le cher joyau de France, la cité de clarté. »

Ainsi charmé d'appartenir à une époque où ses plus chères idées philosophiques venaient de trouver quelle réalité ! il se livra tout entier au plaisir d'imaginer à sa vue le visage de la marquise de Signy qui avait été, la chère femme, pendant cette interminable campagne contre les Turcs, son éternel désir, toute sa religion et toute son espérance, les plus vifs battements de son cœur, sa vie foncière, oui, vraiment, sa vie totale.

En réfléchissant toutefois que depuis trois ans qu'il lui envoyait des protestations enflammées, il n'en avait eu nulle réponse, mais, mon Dieu ! la guerre fait des îlots où rien n'arrive, il tourna le coin du faubourg Saint-Honoré et déboucha en face du petit hôtel qu'il tenait de la générosité des Ligne.

Devant la porte, un factionnaire le coucha en joue : « Hé ! mon ami, ne me tue pas, c'est moi qui te paie pour me garder ! Mais, regarde-moi donc un peu ! Parole ! c'est mon laquais ! Dans cet habit patriotique et agressif ! Peste !... Tiens, Lubin, prends la bride de Cosaque et viens m'habiller ! »

— N'entrez pas, Monsieur le chevalier, n'entrez pas !

— Comment ! n'est-ce pas là mon hôtel ?

— Possible ! Mais la maison est occupée par un comité de surveillance.

— Bigre !... tu as raison, il vaut mieux ne pas me montrer à mes nouveaux locataires, ça pourrait les gêner... Tout de même, va me chercher mon habit guilloché et ma culotte cerise...

— Vos habits !... oh ! là ! là !... y a belle lurette qu'ils ont été pillés, taillés et revendus... Pas moi ! ça je le jure ! et puis, et puis, y a pas de tout ça... il faut fuir tout de suite sans perdre une minute ! Non, mais ! venir se planter ici en colonel autrichien quand les comités touchent 40 sols par tête de suspect !...

— Dans ce cas, j'avoue que je ne puis pas décemment prolonger la tentation où ma présence pourrait t'induire.

— Comment ! Monsieur le chevalier pense... ça c'est trop... attention ! un sans culotte !... là !... maintenant descendez au galop le Faubourg... allez au 18, rue Grange Batelière... un ami à moi, un franc-maçon, vous y donnera des habits de sans-culotte..., vous brûlerez ceux-ci et vous vous séquestrerez..., on n'a pas trop de prudence par ces temps-ci... Eh ! bien, vous êtes encore là !... Partez donc, mille bombes !... Qu'est-ce que vous attendez ?... Avez-vous juré d'aller à la Force ?

— Oui, oui, je m'en vais..., mais n'exagère pas !... ça ne vient pas à une minute, voyons... Qu'est-ce que c'est ces sons de cor, ces claquements de fouet, ces bruits de boîtes qui me déchirent les oreilles ?...

— Ça, c'est rien de bon... des signaux qui se répondent de quartier à quartier..., la veille du 10 août j'ai ouï un vacarme pareil..., ça ne m'éton-

nerait pas que demain... Mais, pour l'amour de Dieu ! hâtez-vous !

— Oui, oui... Quand tu m'auras dit... écoute c'est très important... Où loge la marquise de Signy ?

— Monsieur le chevalier n'ignore pas... il sait sans doute... qu'elle est du dernier mieux avec un partisan des d'Orléans, un certain Francueil...

— Comment, maraud ! tu voudrais insinuer... polisson ! gredin !...

— Holà ! Hé ! citoyen chevalier, la révolution n'admet plus de tels procédés !

— C'est pardi vrai !... pardon, mon brave !... Eh ! bien, où la trouverai-je ?

— Toujours rue de Vivienne. Mais, tonnerre ! partez ! partez ! partez ! d'abord rue Grange Batelière hein ? 18... , oui... 18 ! On ne s'entend plus avec ces satanés cors !

Déjà Mercy s'en allait d'un galop allègre vers sa chère aventure. Emporté par son ardeur amoureuse, au mépris des sages avis de Lubin, il ne craignit point, dans son costume compromettant, de soulever le marteau de l'hôtel de Signy dont il remarqua que l'écusson superbe avait été récemment couvert d'une chemise de plâtre. Par contre, quel plaisir de retrouver intacts les tapis de la Savonnerie, les bois satinés, les cabinets de Martin, dans le salon tapissé de porcelaine où il attendait la marquise avec un tremblement joyeux. Au cours de sa longue campagne, il avait eu, grand Dieu, oui ! le loisir de s'imaginer cet instant, lui courant se jeter tout éperdu aux pieds de la femme adorée, reprenant, comme s'ils étaient d'hier, les droits que lui avait conférés certaine nuit de la *Haie rouge*, incomparable, elle, laissant languissamment tomber des larmes de bon gré et d'abandon. Mais la femme qui entra rendit tout à fait impossible cette scène préréelle. Non qu'elle eût perdu de son charme doux et enchanteur, mais un grain de polissonnerie était venu doubler cet agrément de je ne sais quelle force indépendante et libérée, d'une sorte d'arrière-fond de décision, invisible et présent, positivement redoutable pour un amoureux. Sans doute, une riche diversité d'amants

avait enseigné à la naïve Signy cette défiance avertie, cette parcimonie dans l'attendrissement, qui forçait le chevalier de lui conter à distance, d'une voix conventionnelle, les détails de la mort de son mari, qu'elle écoutait avec des regrets savamment gradués. « C'est trop fort ! grondait l'amoureux lésé, qui me retient de presser la volage dans mes bras, de violer cette bouche amoureuse, de... Folie ! Folie !... Dans cet air impalpable qui nous sépare, des fantômes glissants ont tour à tour effacé mon trop fragile souvenir... »

— En vérité, chevalier, vous avez trouvé bien du triste changement...

— Oui, Madame, oui, du triste changement... de chers visages, vivants hier, sont devenus des visages rigides..., des cœurs se sont détournés... tenez, jusqu'à ma maison qui s'est laissé prendre !...

— Et où couchez-vous, mélancolique chevalier ?

— Chez un ami de mon ci-devant laquais... à moins, marquise, qu'à l'instar de certaine cloison de verdure jadis hospitalière, ce ne soit chez vous.

— Seigneur ! de quoi vous avisez-vous là ! De telles folâtries sont tombées dans le décri, chevalier ! mais oui, totalement ! Comprenez donc... Vis-à-vis des gros ennuis du temps, les citoyens seraient coupables de dissiper leur énergie à des amusements aussi frivoles...

Ici, la porte s'ouvrit devant un homme dont la large figure de butor étalait une étrange alliance de brutalité et d'astuce. Entré le gourdin à la main, d'un pas qui fit courir des bruissements parmi les girandoles du lustre, son baise-main fut, à force d'assurance, une sorte de prise de possession.

— Le citoyen Francueil, secrétaire du duc d'Orléans...

Mercy pâlit ; ceci confirmait les dires de Lubin.

— Pour répondre à ce que vous disiez, il est sans conteste possible, Madame, reprit-il avec une charmante mélancolie, tandis que du regard il suivait le malotru qui jetait son chapeau poisseux sur une nymphe de Clodion, que les ci-devant délassements, dont vous permettez bien que je salue l'ombre capi-

teuse de la caresse de mon regret, ont fait place, ces jours-ci, à des préoccupations qui, pour se témoigner par de moins délicats ménagements, présentent toutefois autant que les premiers, croyez-le bien, en guise fallacieuse de sérieux, un fonds de brutalité positive et d'appétits égoïstes.

— Hé! là, jeune homme, souvenez-vous qu'il ne fait pas bon parler à la légère des principes et des actes à la mode.

— Pour les principes, j'y souscris de bon cœur, citoyen. Les actes méritent plus de réserve. Qu'en pensez-vous Madame?

— Mon Dieu! chevalier, j'avoue que, pour ma part, les mœurs présentes me ravissent. Voyez-vous, il en est des institutions ce que dit Ligne des amours: « Les commencements sont charmants; c'est peut-être pour cela que l'on recommence si souvent! »

Hélas! il ne pouvait être exprimé plus clairement qu'on en avait assez des soupirs ancien régime. Mercy jugea qu'il était nécessaire de cesser d'aimer dès qu'on n'approuvait plus qu'il aimât, ce qui ne se pouvait évidemment que par sa mort; et du coup il comprit la vie. Mais il en resta si éperdu que sa riieuse hôtesse le vit s'acharner pendant vingt secondes sur un battant de porte qui ne s'ouvrait pas... Ah! mobile et fuyante marquise! petite âme de pierreries qui éparpille sur les cœurs ses feux illusoire! Mais vraiment convient-il que l'on juge un foyer de séduction, une source d'enchantement?... « Pour être impartial, disait un jour Ligne, au camp sous Oczakow, il faut avoir bien de l'argent dans sa poche ou tout au moins avoir bien déjeuné. » Et Mercy entra dans un restaurant du Palais-Egalité dont le jardin ruisselait d'urine mêlée à des ordures et à du vin répandu. Malgré son abattement, il eut un petit sursaut devant la note: « Six cents livres!... Mazette! Mon gousset sera bientôt plus plat que l'esprit de Francueil; nouvelle raison pour cesser de vivre! »

Mais la nuit changea totalement ses dispositions. Il faut dire qu'elle se passa tout entière à échanger des propos follement héroïques en compagnie de l'ami de Lubin, ce franc-maçon ingénu qui parlait de

conquêtes philosophiques, de prospection sociale, de dévouement et de sublimité, avec cette désinvolture du commis qui aune des tissus prodigieux sans en acquérir jamais.

« Au fait, je suis venu à Paris avec deux cœurs : celui d'un amoureux et celui d'un républicain ; une charmante méchante femme m'a amputé le premier, vivons dorénavant des battements du second. » C'est avec ce nouveau sentiment résolu qu'au petit jour Mercy descendit de sa chambre, traversa le couloir suintant, ouvrit la porte et se trouva soudain, comme devant un mur, face à face avec une révolution qu'il ne connaissait pas encore, la révolution des rues, abrupte et effrénée.

Tout d'abord, il est saisi par le vacarme : fracas des estafettes sur les pavés, sonorités du tocsin, clameurs autour d'un homme dont la barbe est prise dans une gélatine de sang : « Vive le coupeur de têtes !... » Comme un serpent, la foule roule, se replie, se déroule, masse serrée et chaude qui prend Mercy dans ses entrailles, hurle aux Tuileries, clame devant le Louvre, descend toute la rue de Rivoli, vient enfin s'écraser contre des murs plats, féroces, interrompus de croisillons métalliques : la Force ! Ici, les clameurs grandissent, grondent, tonnent ! Le peuple veut les prisonniers... Le tambour, la générale, le tocsin, vociférations des sectionnaires... La porte ! crie-t-on... Elle s'ouvre, et, un à un, des hommes, des femmes y paraissent, vacillant sous leur épouvantable revers. Le premier rang de la foule se précipite et tue... Au bout de leur pique, les meurtriers élèvent des chairs significatives dont ils effleurent en riant la gorge et le visage des pétroleuses. A genou, des prêtres essayent tout de même de prier et joignent des mains qu'on leur tranche... Et toujours le tocsin !... les cloches ! les cloches ! les cloches !... Une petite femme vêtue de blanc s'avance. On crie : « La Lamballe ! A la lanterne, la bougresse !... » Déjà un coup de sabre a dénoué l'écharpe toute claire des cheveux. Un billet, la dernière lettre de Marie-Antoinette, en tombe et roule aux pieds de Mercy. Cette fois, il s'éveille de son horreur... ce billet... cette chevelure blonde...

les miraculeux souvenirs ont jailli!... Le pauvre enfant, de tout son amour meurtrier, se rue alors aux côtés de la princesse et crie : « Arrêtez, citoyens, pitié... » Des lames l'interrompent et de tous côtés le transpercent ; mais par la grâce des soldats en pleine bataille, c'est à peine s'il les sent ; toute son ardeur est occupée jusqu'à la fin par une femme blonde qui se penche vers lui... Et dans la charité de cette illusion il expire assez doucement, presque inconscient de son infortune douloureuse, buvant, sans y penser, les gouttes de sang qui rougeoient sur sa face, comme des groseilles à une haie...

MARGUERITE BAULU.

L'AVENUE DES LIONS

*Alignant leur grandeur imposante et cabrée
Aux bords d'une avenue aux piédestaux géants,
Immobiles, muets, depuis mille et mille ans,
Quatre-vingt-cinq lions, dans l'ombre mordorée,
Attendent, faits de pierre immortelle et sacrée,
Que le temps les disperse... Ils vivent cependant...*

*Redoutables en leur solennité que certe
Tous les gestes humains ne sauraient émouvoir
Mais que la mort du monde effraie au fond des soirs,
Les lions de basalte errent, la gueule ouverte,
Le long du double mur de mosaïque verte,
Dès que l'heure imprécise élargit leurs yeux noirs.*

*Alors, leur âme étrange et blême se réveille ;
Des frissons inconnus tordent leur volonté ;
Dans leurs muscles de pierre où tremble leur fierté
La peur renaît, grandit, et, brusque, leur conseille
De fuir ce siècle vil de honte et de merveilles
Que leur silence emplit de calme éternité.*

*Ils se dressent... Leur forme ausculte les ténèbres
Que pointillent là-bas les constellations
Des candélabres d'or étoilés de rayons
Rouges et jaunes... Ils vont, hésitants, funèbres...
Mais le froid de la nuit, disloquant leurs vertèbres,
Craque dans chaque effort de leurs précautions.*

*Ils contournent le deuil des cyprès légendaires,
Frôlent le murmurant bonheur des oliviers,
Puis cachent sous la mort de chaque madrier
Leur épouvante folle, haineuse et solitaire
Qu'écrase avec dédain l'orgueil de ce mystère :
La force du néant sublime et sans pitié.*

*Mais l'aurore, épendant une clarté paisible,
Reparaît, adorable en sa beauté de fleur,
Et jette l'harmonie heureuse des couleurs
Sur le frémissement à peine perceptible
Des grands corps de basalte... Et l'âme intraduisible
De la crainte, à nouveau, s'éteint en leur grandeur.*

*Les flammes du soleil, déchiquetant les nues,
Ensanglantent le ciel captif en leur étau ;
Des éclairs, sur le marbre, allument des métaux
Et giclent, en splendeurs multiples et ténues,
De blessure en blessure, au cœur de l'avenue ;
Mais rien ne bouge plus sur les grands piédestaux.*

*Les lions ont repris leur pose coutumière ;
Leur ombre, sur le sol, glisse très doucement,
Et le pas des mortels, de moment en moment,
Résonne à leur côté sans qu'un fil de lumière
Tressaille dans l'essor sculpté de leur crinière
Dont la courbe immobile éclate au firmament.*

FRANÇOIS LEONARD.

INTIMITÉS

I. — TRAVAIL

Maheustre, depuis le matin, s'immobilise à sa table de travail. Il a conigné sa porte au grand étonnement des familiers. Un poème chante en lui sa musique imprécise qu'il voudrait bien rendre au vol, en belles strophes harmonieuses. Depuis le temps qu'il s'y essaye, les deux premiers vers seuls sont écrits. Maheustre se les répète avec une satisfaction évidente. Ils sont d'ailleurs très bien ces deux premiers vers. Ils sont d'un rythme très neuf, très osé. Evidemment « ça » n'a pas encore été fait et il y a lieu d'être content de soi. La « Revanche du Faune », à quoi Maheustre travaille, sera une manière de chef-d'œuvre.

Hélas, deux vers fussent-ils sans défaut ne firent jamais un poème. Il faut de toute nécessité une suite. Maheustre, que cela contriste, y songe obstinément en se tournant les pouces. Il cherche. Il entrevoit la chute cadencée d'un nouveau distique mais le reste ne vient pas. L'inspiration sommeille, décidément. Que faire? Une grosse mouche bourdonne aux vitres, Maheustre s'accorde de suivre son jeu. Cela dure ainsi une bonne minute, puis ce bruit crépitant comme une giboulée d'avril l'assomme, l'irrite et le met hors de lui. Il ouvre au large la fenêtre et l'insecte délivré part, comme une boule d'or dansante, dans la lumière du ciel. Il doit faire bon dehors! Maheustre, mélancoliquement, vient s'asseoir devant son papier trop blanc. Il se force à réfléchir encore, la tête entre les mains, comme pour fixer mieux ses idées vagabondes. Il se répète les deux vers du début, remarque une cheville qu'il n'avait pas dès l'abord aperçue, bâille, écrit trois mots, rature, puis d'une main distraite entreprend la caricature de son chien Jappy. Il y fait quelques

menues retouches, ajoute quelques traits et l'image devient celle de M^{me} Gueldeloup. Au souvenir du terme qu'il doit à sa propriétaire, il salue sa ressemblance peu flattée d'un juron imagé et l'envoie au panier.

L'âme rassérénée, il roule une cigarette et, satisfait de l'effort accompli, l'allume, se cale bien à l'aise au fond de son fauteuil et, les pieds sur la table, fait avec la fumée des ronds, béatement.

La Postérité peut attendre, et la « Revanche du Faune ».

II. — LE MASQUE.

Ce masque chinois pendu au mur me regarde de ses yeux vides. Il me nargue depuis ce matin que je m'obstine au travail sans la moindre idée pour « l'article » que le groom du journal viendra chercher tantôt. L'ombre est tout à fait venue et je n'ai pas allumé encore — à quoi bon — la lampe coutumière; dans le vague, je ne distingue plus que deux blancheurs imprécises : mon papier vierge et le masque sans yeux. Est-ce la pluie qui dégouline, le vent qui chantonne ou quelqu'un qui me parle? Evidemment, je suis seul. Non. Il me semble avoir vu sous la longue moustache, remuer les lèvres du masque sur l'ivoire poli des dents, tandis que mes yeux s'hypnotisent de ses orbites sans vie. Et c'est d'une petite voix de l'au delà, enfantine et lointaine, qu'il me parle.

— Je suis l'image grimaçante et tourmentée d'un lettré de première classe, à la robe de soie et aux boutons de cristal, qui vécut autrefois, dans sa maison fleurie au bord du fleuve Hoang-Ho, dans l'empire du Milieu. C'était un sage autant qu'il se peut que le soit un homme. Il était heureux sans effort, parce qu'il savait se résoudre à jouir, naturellement, des mille choses de la vie : les fleurs, le vin, les femmes, les chants mélodieux et les graves discours, ceux qui transportent l'âme sans l'endormir d'ennui. Il ne demandait rien à l'amitié ou à l'amour plus qu'il n'en pouvait attendre. C'est peu, il le savait; cela lui suf-

faisait de cultiver son jardin, de rêver des journées entières, d'écrire peu et pour son seul plaisir. L'inspiration était son guide, le maître souverain de sa plume. Un singulier homme en vérité, et si modeste. Il était heureux d'être ainsi, son unique lecteur et le plus impitoyable des critiques. Il a laissé des œuvres admirables. Ce n'est pas lui qui se serait donné le mal d'aligner, à grand renfort d'épithètes, tant d'idées creuses et d'aimables paradoxes. Tu souris en pensant au vide de mon cerveau, le sien? Songe que l'on viendra bientôt de ton journal et regarde ton papier vierge. Tu as la foi, fais de la littérature, de ces riens sans vie et sans âme, qui font se pâmer d'aise une demi-douzaine d'imbéciles, de ces petits riens compliqués où le cœur de l'homme ne saurait se reconnaître, des choses inertes, torturées et grimaçantes, comme un masque.

On sonne. C'est le groom du journal. Je n'enverrai pas de copie ce soir.

III. — LE CHAT.

Je suis le chat de la maison des morts.

Mon maître en est le gardien taciturne. C'est un vieil homme, sans âge, tout blanc dans son vêtement noir d'ordonnance. On l'a surnommé : le père Temps. Les chats du quartier ne nous fréquentent guère, ni les gens, parce qu'il y a, paraît-il, des préjugés. Les enfants ont peur de moi, à cause de ma livrée de deuil et de mes yeux jaunes. Je ne regrette pas leurs caresses. Je suis le chat de la maison des morts.

Mon maître reste des journées entières, sur une chaise, dans la cour. On dirait qu'il dort ou qu'il rêve. A quoi? Je l'imite de mon mieux et l'on est bien ainsi, tous les deux, face à face, les yeux vagues, comme ceux des morts de la grande salle, avec, au fond des yeux, on dirait une extase.

La vie est bonne au soleil de la cour, l'été, et l'hiver sur mon coussin de laine, au coin du poêle. Je mange à ma guise, je bois du lait frais, sans soif

et, quand cela me dit, je dors. Je ne m'ennuie jamais. Mon maître lit le journal à haute voix pour me distraire et j'entends ainsi de bien tristes histoires d'amour. Les gazettes en sont pleines. L'amour ? Le gardien de la maison des morts, mieux que personne, connaît les catastrophes qu'il engendre. Il m'a prémuni contre lui. Pourquoi donc, les soirs de printemps, les chattes miaulent-elles si étrangement, au loin des gouttières ?

J'en ai connu sur les dalles, de beaux jeunes hommes et des femmes divinement faites. J'ai vu des vieillards, des enfants. La mort est impudique, j'ai su leurs vices et leurs misères. Il y en avait dont la bouche se tordait, comme pour maudire ou ricaner encore. Il y a donc des gens qui ne sont pas heureux ? Je ne comprends pas, je ne peux pas comprendre. C'est vrai que la maison des morts est hospitalière. Il y a cependant des jours où j'aimerais me promener libre, au soleil de la rue, parmi les enfants. Je suis né ici. C'est drôle, il me semble que l'idée ne me viendrait jamais, de sonner à la porte, pour demander asile, sur les dalles de marbre, dans la salle.

Il est vrai que la maison des morts est faite pour les hommes.

IV. — UN PHILOSOPHE.

L'autre dimanche, fuyant la ville encanaillée par la joie tapageuse du populaire, nous fûmes, Maheustre et moi, au loin d'un chemin de pierrailles que ne connaît aucun tramway de pénétration, rendre visite en son village à Memnon.

Sa maison, toute menue et si vieille, avec le clair sourire de ses volets verts, ses rideaux blancs et son toit moussu déjeté par les vents, comme la coiffe rustique d'une grand'mère au soir des foires annuelles, se tassait à l'ombre d'un bouquet d'arbres, solitaire et perdue, au bord de l'immensité des champs. La margelle d'un puits abandonné offrait, parmi les ronces et les liserons, le bon accueil de ses

larges pierres, lorsque, fatigués de la route parcourue sous le soleil tapant droit, nous voulions, au frais de la cour, entendre la bonne parole de notre ami.

Mais Memnon était un sage et parlait peu.

Il habitait heureux ainsi, depuis des ans, seul avec un très vieux chien et quelques livres. Lui-même était jeune encore, rude et plein d'une force qui gonflait, à les briser, les veines de ses tempes. Il avait beaucoup vécu, beaucoup aimé, souffert profondément et ce n'était pas seulement dans les écrits, où sommeille la vaine science des hommes, qu'il avait cherché l'angoissant problème des destinées. Il était fier, sans vaines paroles, d'une fierté auguste et douce, qui se cache. Et sa pauvreté — car il avait jadis follement prodigué sa fortune et entretenu dans l'opulence des maîtresses et leurs sigisbées — était un peu aussi sa fierté. Mais il était hospitalier et pitoyable à ceux qui n'ont rien et il était joyeux de s'oublier tout entier pour eux. Car Memnon aimait les hommes, même ingrats, et la vie imparfaite.

Depuis le temps que ses illusions étaient mortes, il avait mis son bonheur à mieux jouir des merveilles accumulées de la Terre et du Ciel. Il aimait le soleil et les étoiles, la fluidité des eaux et la floraison magnifique des corolles ; les levers de lune angoissants comme un espoir qui va naître, le vol augural des oiseaux au fond de l'azur, les fruits savoureux des jardins et les musiques légères, tendres et comme joyeuses d'être, du vent dans les rameaux, des abeilles butinant, près des ruches, le cœur épanoui des fleurs. Il aimait le soleil qui est la force créatrice et l'immense Joie, et les étoiles qui sont l'Espoir ; mais il avait l'impatience éperdue de sa solitude.

Il s'asseyait à nos côtés, au bord du puits, et nous fumions en silence, à lentes bouffées, les yeux éblouis à regarder les jeux ingénus de la lumière et de l'ombre, sous la feuillée. Une fraîcheur délicieuse montait de l'eau où nos images se reflétaient immobiles. L'heure était solennelle, rare et divine où nous écoutions, en nous, chanter nos âmes...

Parfois aussi, Memnon parlait. « Je suis, de vous

» tous, le plus pauvre et assurément aussi, le plus
» infime. Mais, dites-moi, vous les poètes, porteurs
» hallucinés du Verbe, vous les chantres de la vie
» dont mon bonheur est fou; connaissez-vous la
» sublime ivresse de vivre selon elle, en une longue
» contemplation consciente du sublime des extases
» qu'elle donne, et suffisamment virile pour com-
» prendre, que c'est la profaner, que vouloir l'exprimer
» par de vaines paroles? Elle est multiple et multi-
» forme, et ses destins sont obscurs. Elle n'est pas
» bonne continuellement, ni miséricordieuse, pour
» l'innombrable troupeau de ses créatures, car elle
» est une mère autoritaire qui, parfois, s'abandonne
» aux doux élans des caresses, mais veut toujours
» qu'on l'obéisse. Il faut vivre en elle, selon elle et
» toujours.

» J'ai suivi ses lois immortelles dans la paix tran-
» quille des champs où tout parle d'elle à qui veut
» bien entendre. Et je n'ai pas cherché à la com-
» prendre, car depuis qu'il existe des sages, que
» savons-nous de plus que l'enfant qui, naissant, rit
» à son premier jour? J'ai écouté tressaillir la glèbe
» où germaient les semailles, j'ai entendu rire le vent
» et se plaindre au soir amoureux les sources. C'est
» le bonheur de vivre que j'ai appris ainsi. Et j'ai
» compris qu'il fallait, à jamais, quitter les cités de
» lucre et d'orgueil, et fuir les luttes stériles où
» s'entrave la volonté des hommes. Je me suis
» réfugié ici, loin de tous, en son cœur de bonne
» mère auxiliatrice et lui ai fait don de mon être
» entier.

» Peut-être me suis-je trompé et le Rêve que vos
» livres enseignent est-il moins vain que je ne le
» pense. Mais non, la vie est mille fois plus belle
» que le rêve, la vie avec ses horribles vérités, son
» continuel passer, son énigmatique et nécessaire
» périr. Elle est de ronces, d'épines et de roses.
» Qu'importent les épines et les ronces, si les roses
» sanglantes, bellement, sont fleuries? Elle vient à
» nous avec son cher visage obscur et nous baise le
» front d'un baiser que jamais on n'oublie. Elle est
» votre mère, vous dis-je, une mère accueillante et

» bonne, un peu égoïste comme toutes les mères.
» Vous, les poètes, préparez vos luths, ce sont, sur
» des modes de gloire, ses louanges qu'il vous faut
» chanter! »

Puis, sans plus s'occuper de nous, Memnon fermait la porte de sa maison et, glissant la clé sous une pierre de la margelle, s'en allait vers les champs.

V. — BILLET.

De Maheustre à Dianette.

« Vous me demandez, mon amie, quelles sont ces
» dames — toutes ces belles dames — que vous vîtes
» à la comédie où je vous menai hier, pour la
» première fois. Elles étaient parées d'or, de perles et
» de pierreries. Le frisson chatoyant et versicolore
» des plumes, complétait l'assemblage savant de
» leurs cheveux aux teintes, me dites-vous, invrai-
» semblables. Le vrai quelquefois n'est pas vraisem-
» blable, chère Dianette! D'aucunes, paraissaient
» gênées en leurs ajustements fanfreluchés, d'autres
» ne célaient point à tous les yeux, les beautés de
» leurs gorges, sous des écharpes ou des gazes.
» Toutes avaient des mouvements lents et affectaient
» des grâces maniérées. Elles parlaient peu, sans
» abandon. Un sourire identique crispait leurs
» bouches maussades, on aurait dit d'ennui...

» Vous me demandez, mon amie, quelles sont ces
» dames, toutes ces belles dames, qui, du bout de
» leurs doigts, impeccablement gantés de blanc,
» applaudirent à peine, ce pendant que nous pleu-
» rions tous deux, au rêve superbe de ce poète
» inconnu ?

» Il faut vraiment que vous soyez l'enfant folle
» que vous êtes! Il me faut pardonner à votre can-
» deur ingénue que bercèrent si longtemps les
» nonnes immaculées de ce lointain couvent où
» vécut votre jeunesse! Il me faut pardonner à votre
» ignorance, Dianette, ma mie : ces dames sont les
» dames élégantes !

» Oh ! Je vois — de loin — que je ne me suis point
» fait comprendre. Vos yeux bruns s'agrandissent
» d'ombre et votre bouche se contracte d'un pli
» boudeur. Je ne me moque point. Ces dames sont
» les dames élégantes. C'est un titre officiel très
» recherché et l'on comprend qu'elles y tiennent
» beaucoup. Ce sont, entre nous, les martyres
» vivantes du qu'en dira-t-on. Elles lancent la mode
» nouvelle, les mots d'esprit et se dévouent partout
» où il sied de se montrer, à faire parade et à
» sembler s'amuser. Elles sont respectables. Je ne
» vous dirai pas si elles sont respectées. Car les
» hommes, maintenant, aiment les femmes, petite
» amie ignorante, au lieu d'aimer la femme. Et c'est
» pourquoi il faut à celles-ci être belles et lutter
» opiniâtrement contre la vie, la médisance et l'envie.
» C'est pourquoi il leur faut lancer des falbalas
» nouveaux, dire les mêmes mots, répéter les mêmes
» gestes et les mêmes rires, être la même femme que
» toutes les femmes, la même et celle cependant
» différente que l'homme espère toujours, par vanité.
» Voilà, mon amie, quelles sont ces dames, toutes
» ces belles dames ; des poupées bien parées — je
» suis cruel, n'est-ce pas — des âmes bien tristes
» qui luttent et qui souffrent.

CHARLES DESBONNETS.

LES NEUF SYMPHONIES

A MONSIEUR FRANS THYS.

C'est le Credo le plus pur, le plus éclatant de l'âme d'artiste la plus grande peut-être qui aura existé sur terre. Ces neuf symphonies forment une épopée yrique où sont exprimés les sentiments les plus opposés qui agitent l'humanité entière, retenus, condensés et fixés par celui que nul n'a égalé, que tous ont admiré et continuent d'admirer : L. van Beethoven.

A Bonn, dans le pauvre berceau, par cette froide nuit de décembre, nul ne pouvait imaginer le chemin tragique, mais unique aussi, qui était réservé à l'enfant vagissant là, frêle rejeton d'un père buveur et d'une mère malade qui ne connut que les affres de l'existence. C'est dans ce milieu maussade que grandissait et prenait conscience de lui le futur surhomme de la musique, et déjà naissait en lui cette mélancolie, cette aspiration à la solitude, au recueillement où devaient mûrir, lentement, les œuvres qu'aucune mode n'emportera, que rien ne pourra détruire, œuvres dont tout cœur d'artiste tressaille inondé d'une joie sereine sans limite parce que de source divine. C'est que Beethoven a écrit pour l'éternité parce qu'il avait compris l'éternité ; sa conception est une conception cosmique (voyez le final de la *Neuvième*), libérée des soucis de la mode et de l'époque. Sûr de son génie, car doué d'une sorte de double vue, Beethoven devait ne pas craindre pour l'avenir. Les marques de déférence que lui donnaient, de son vivant, les hommes les plus éclairés, lui étaient comme les prémices du triomphe vers lequel s'acheminait son œuvre ; il devait sentir qu'il ne périrait pas. Comme l'a dit le poète Castelli, le jour de l'inhumation de Beethoven :

*Celui qui comme lui a précédé le Temps
Ne sera pas détruit par le Temps.*

Il y a plus de cent ans que la première des neuf symphonies fut écrite, charmant prélude à la neuvième où règnent les accents les plus tragiques. En vingt-quatre ans le génie de Beethoven aura parcouru la gamme entière des sentiments, aura tout dit, tout exprimé. De la première à la neuvième symphonie, la gradation sera sans faiblesse parce qu'en rapport direct avec la maturité, la maîtrise chaque jour grandissante du musicien; elle sera d'une admirable sûreté de pensée et de réalisation, procédant par pas de géant, l'un plus décisif que l'autre, affirmation d'une volonté qui prend possession du monde et s'arrête finalement au sommet. Parmi tant de victoires il aura remporté celle plus sublime de dompter sa propre infortune, de vaincre ses propres douleurs, pour ne parler que le langage du plus pur altruisme. Tel est le Beethoven des symphonies, Beethoven l'immortel, l'Imperator qui trône pour tous les temps.

* * *

Nous allons avoir à Bruxelles la joie d'entendre aux *Concerts Populaires* ces neuf chefs-d'œuvre qu'accompagneront sur l'affiche des œuvres de moindre envergure : *Concerti* pour piano et pour violon.

M. Béon, le nouveau directeur de ces concerts, a eu la main heureuse en reprenant ce grand projet abandonné naguère et dont il confie la réalisation au chef d'orchestre de la Monnaie, M. Lohse. Ce dernier a donné des preuves qui permettent d'attendre de lui une exécution absolument excellente de l'œuvre de Beethoven.

Et c'est l'occasion peut-être de parler de ces neuf symphonies à tous les Bruxellois qui se préparent à assister au Festival Beethoven.

La première symphonie fut connue en 1800. Le compositeur, âgé alors de trente ans, et dont c'était l'opus 21, se révélait sinon complet, du moins déjà en route vers le but secret que lui avait fixé le destin.

Seule la sobriété des développements, par moment quelque timidité, permettent de reconnaître en lui

l'épigone immédiat de Haydn et Mozart. Pour l'instant, il est encore un tant soit peu leur tributaire, comme plus tard Schumann, Brahms et Bruckner seront les fils spirituels de Beethoven. C'est qu'il y a un lien secret entre toutes les manifestations humaines; pour tout dire, on est toujours le fils de quelqu'un.

Comme toutes ses symphonies, cette première, en *ut* majeur, comprend quatre mouvements. Malgré l'approche de la surdité, et alors qu'il écrivait : « Votre Beethoven est horriblement malheureux », il crée une œuvre limpide, sereine et vivace, mais d'une vivacité plus libre, plus humaine, moins conventionnelle que celle de Haydn, moins légère que celle de Mozart. Ces deux derniers parlent à des gens de Cour, Beethoven parle aux hommes. « Moi, je suis Bacchus qui presse pour les hommes le nectar délicieux », peut-il s'écrier sans outrecuidance. C'est qu'il est un dieu révélateur dont le génie ne connaît pas cette fausse modestie; la voix du cœur lui dicte les accents qu'il enseigne à l'humanité. Berlioz a beau dire de cette première symphonie que « ce n'est pas là Beethoven », c'est bel et bien Beethoven, mais jeune, conservant encore l'espérance de temps meilleurs, et c'est Beethoven par la hardiesse.

La symphonie débute, en effet, par l'accord de septième dominante de *fa* majeur; la tonalité fondamentale de l'œuvre n'est attaquée qu'à la quatrième mesure. A l'époque où cela fut écrit, il fallait, pour l'oser, la hardiesse d'un Beethoven. Outre cela, l'orchestre est amplifié. Le compositeur ajoute à l'orchestre classique établi par Mozart une flûte et deux clarinettes. Tout musicien comprendra ce que signifie, pour un jeune compositeur, pareil début. Rien d'étonnant donc que les Viennois d'alors ressentissent quelque effarement. Mais la *Sonate pathétique* était déjà parue, et autour du jeune compositeur se groupait une élite sympathique.

Ce qui importe, c'est que cette première symphonie est déjà pleine de l'esprit de Beethoven; il y parle, à sa façon, un langage que seules l'expérience et la maturité des prochaines années rendront plus puissant,

plus personnel. Avec cette symphonie, il a comme posé la pierre fondamentale de l'édifice qu'il va ériger, et au sommet duquel flamboie le chœur immortel de la Neuvième.

*
* *

Trois ans à peine suffisent à Beethoven pour donner sa seconde symphonie (*Op.* 36) en *ré* majeur. Mûri par la douleur, — ce qu'il exprime avec le plus véhément désespoir dans son *Testament d'Heiligenstadt*, — d'autre part bercé par l'amour pour la comtesse Guicciardi, l'auteur de la symphonie a réalisé de grands progrès. Beethoven entre dans la sphère supérieure, celle où il refole ses meurtrissures pour « pressurer le nectar délicieux ». Aussi tout est-il allégresse dans ce tableau musical ; c'est encore la joie sous différents aspects, c'est Beethoven achevant la route tracée par ses précurseurs avant d'aller son propre chemin.

Ce n'est qu'à partir de la troisième, datant de 1804, que nous voyons Beethoven enfin entier. Il commence en quelque sorte l'ascension, mais d'un pied sûr et aguerri. Il est en pleine possession de son génie et dédaigne de s'appuyer sur qui que ce soit, connaissant sa force. Cette troisième symphonie (en *mi* bémol majeur, *Op.* 55) est la *Sinfonia eroica* dont on connaît l'histoire. Originellement dédiée à Bonaparte, la dédicace disparut le jour où le héros français se fit empereur. Beethoven était douloureusement frappé dans son admiration antique ; il préféra renoncer aux avantages d'une dédicace flatteuse que faire une concession à sa nature droite, ne pouvant et ne voulant concilier ses sentiments avec les événements. La symphonie en question ne porta plus que cette suscription : *Pour honorer la mémoire d'un grand homme*. C'est que Beethoven « une âme de héros qui a pris forme de musicien », ainsi que s'exprime Carlyle, avait pour idéal le héros antique, le héros de l'*Odysée*, sans défaillance humaine ou lâcheté politique. Nul doute que Beethoven eût fait un très mauvais homme d'Etat.

Comme l'écrivit naguère M. Pierre Lalo : « On ne peut entendre l'*Héroïque* sans y reconnaître l'expression magnifique de cette vaillante et confiante fierté. » Et, en effet, c'est l'époque à laquelle Beethoven s'écrie : « Je veux saisir le destin à la gueule, il ne réussira pas à me courber. » « Si j'étais homme de guerre comme je suis musicien, je l'aurais quand même battu », disait-il, en songeant à Bonaparte. Beethoven est un héros, voilà tout ; qu'il ait combattu avec les armes de son art, peu importe, puisqu'il est demeuré vainqueur et qu'il a affirmé sa force morale. Cette *Héroïque* peut être considérée comme la Marseillaise de l'héroïsme de Beethoven.

* * *

Deux ans plus tard, en 1806, eut lieu la première de la Quatrième Symphonie (*Op.* 60, *si* bémol majeur). Beethoven était à la composition de la Symphonie en *ut* mineur (la cinquième) lorsqu'il se mit à écrire la quatrième. Il était alors dans une phase amoureuse et son cœur devait vouloir chanter son bonheur présent. La cinquième était trop sévère, trop lourde de pensée, trop abstraite pour le moment ; en un mot, elle ne correspondait pas à l'humeur allègre, la béatitude du cœur dont il avait alors la poitrine gonflée.

Depuis peu il était fiancé à la comtesse Thérèse de Brunswick, « l'immortelle Bien-aimée ». Cet amour fort et pur, passionné, loyal, il fallait que Beethoven puisse l'exprimer en musique. Et c'est ce qui fit naître la quatrième symphonie. « Mes idées se pressent vers toi, mon immortelle Bien-aimée, parfois joyeuses, parfois tristes, interrogeant le destin, lui demandant s'il nous exaucera. » Ce sont ces « idées qui se pressent » que Beethoven exprime dans le bel *Adagio* par lequel débute cette œuvre.

Nous entendrons là une symphonie plus rarement interprétée ; c'est que cette quatrième souffre, en effet, du redoutable voisinage que lui constituent la troisième et cinquième symphonie. Et c'est dommage,

car elle est le *lied* grave et pur de l'amour qui unissait ces deux cœurs exceptionnels.

* * *

La cinquième symphonie (1808, *Op. 67, ut* mineur) est, avec la neuvième, la plus beethovenienne de toutes; elle est saturée de sa pensée; elle porte jusqu'à la moelle l'empreinte de la griffe puissante de son créateur; c'est alors qu'il a tenu le destin à la gueule et qu'il l'a courbé. L'âme héroïque qui est en lui s'est trouvée là devant un nouveau combat; de toute la force indomptable de son génie, il a terrassé l'adversaire, exprimé toute son amertume contre un monde extérieur méchant. C'est une lutte atroce qui a lieu tantôt en pleine lumière, tantôt entraîne les adversaires dans d'obscurs abîmes. Finalement, le héros ramasse ses forces, et d'un élan qui briserait des montagnes, ramène son adversaire au jour et là, d'un geste tout puissant, le jette à terre. Il est vainqueur une fois encore, mais il se rend compte que ce n'est que le début d'une suite de combats dont le destin a fixé les étapes et qui a pour lutte suprême la « neuvième » avec, pour victoire, son hymne à la joie.

Tout cela s'annonce dans la « cinquième ». Et quelle lutte! Nous retrouvons dans les carnets d'esquisses de 1800 les premières notations du thème à tout jamais célèbre, ces quatre notes qu'aucun musicien, qu'aucun lettré, qu'aucun artiste n'a pu entendre sans avoir le pressentiment d'un gigantesque conflit. Successivement, ce thème subit, de la part de son créateur, de multiples modifications, jusqu'au jour où il est le fidèle reflet de sa pensée intime. Ce n'est que dans les dernières esquisses que Beethoven marqua le fameux point d'orgue qui succède au tonnerre. Nous voyons par là avec quelle circonspection et après combien de méditations, le musicien arrêta le modèle final de chaque détail de ses œuvres qui, à l'audition, donnent la sensation d'avoir été coulées d'un seul jet. Il n'est peut-être pas d'œuvre dans la musique qui soit d'une pareille intensité de pensée,

d'une telle puissance musicale. Elle est comme le point central de l'existence de Beethoven dont elle inaugure, à notre avis, la troisième manière. Elle est comme le portique grandiose par lequel nous pénétrons dans un monde à part, où tout contribue à former un sanctuaire érigé par un génie surhumain.

La « cinquième » est une des phrases les plus importantes du *Credo* de Beethoven; elle est un des actes les plus immuables de la musique.

* * *

Nous voici en 1808. Depuis quelque temps, la surdité de Beethoven s'accroît; sa désolation, par moment, est sans limites. De plus en plus, il retourne vers la Nature où il a si souvent trouvé réconfort et apaisement à ses douleurs. Comment aurait-il pu ne pas vouloir exprimer musicalement sa gratitude, lui qui disait : « Il n'est pas d'homme sur terre qui puisse aimer la campagne autant que moi. Les arbres, les forêts, les rochers donnent la réponse que l'homme demande, j'aime un arbre plus qu'un homme. » C'est ainsi qu'il créa la *Symphonie pastorale* (la sixième, *Op.* 68, en *fa* majeur). Tout, dans ce riant et somptueux tableau, dit l'amour de Beethoven pour la nature. Il est ivre de l'aspect des champs dorés par le soleil d'été; les cours d'eau lui inspirent la charmante « scène au bord du ruisseau »; puis c'est la fête villageoise où il pastiche même un orchestre de campagne quelque peu brouillé avec les lois de la mesure. L'entrain de la fête empêche tous ces braves gens d'apercevoir l'orage qui monte à l'horizon et qui éclate à présent. Mais ce n'est plus cet orage moral de la « cinquième », c'est l'orage de la nature qu'accompagne la bienfaisante ondée, rendant aux hommes la respiration légère. La nature renaît au calme et c'est alors l'*Action de grâces après l'orage*.

Mais il ne s'agit pas, dans son essence, d'une musique descriptive, d'une *musique à programme*, comme on dit.

Beethoven n'avait-il pas, d'ailleurs, écrit sur la

partition ce qu'il désira que fût cette symphonie : une « Expression du sentiment plutôt que peinture » ? Qu'un grand esprit se soit amusé passagèrement avec des chants d'oiseaux, des refrains de berger, rien d'étonnant ; mais que leur importance est mince, comparée à celle des thèmes principaux qui sont bien des peintures de sentiments plutôt que de choses matérielles. Il y a, dans cette « Pastorale » une expression d'ineffable joie, de calme, reposant des tempêtes antérieurement essuyées et vaincues. C'est l'homme revenu vers la grande nature et qu'il parcourt, réconcilié avec lui-même et les hommes, et qui pardonne toutes les avanies subies, parce qu'elles lui paraissent mesquines, comparées à la paix délicieuse que mettent en son cœur les bois et les champs.

* * *

Contemplons le Beethoven de 1812, alors qu'il vient de donner sa septième symphonie (*Op.* 92, *la* majeur). Sa mise est déjà négligée, sa chevelure ne connaît plus de coupe ; il se sait illustre, sans en tirer de vanité ; il est illustre pour lui-même plutôt, comme peut l'être le guerrier qui n'a pas failli au devoir et dont la récompense suprême serait la quiétude qu'il vient de rendre à la patrie. Beethoven se voit fêté ; sur son passage, la Cour le salue, Goethe le respecte, il est grand de la grandeur qu'il ne doit qu'à ses efforts incessants et à son génie. Il comprend d'autant mieux les êtres et les choses qu'il les considère de plus loin, car déjà il est prodigieusement en avance sur l'humanité et sur son temps. Malheureusement, les liens charmants contractés avec l'immortelle Bien-aimée se sont brisés. Pourquoi ? On l'ignore. Question de caste, de famille, de condition ? Il se sent rejeté dans sa solitude et fièrement répond : « on mourra seul ». Son ironie se fait rude et violente. Son humeur, occasionnellement triviale, est toujours impétueuse, débordante. Il se rend compte qu'il peut tout dire, sans contrainte ; en ce Vienne d'alors, où règne une rigoureuse censure sur le monde des penseurs, Beethoven, de par l'ordre de la Cour,

est à l'abri de toute poursuite. Dans les lieux publics, il prône le système politique anglais, sans qu'on songe à l'inquiéter. Inconsciemment, il se sent surhomme. Son génie est maître de lui et c'est alors qu'en peu de mois seulement il crée les septième et huitième symphonies, pendant l'été qu'il passa à Toeplitz.

La septième symphonie est la symphonie du rythme; c'est l'ivresse du rythme, réglant tout, dominant tout, exprimant tout. L'auteur est tellement loin de ses contemporains, que ces derniers ne saisissent plus sa pensée; ils n'ont plus de termes pour dire leur stupéfaction; ils sont, disons le mot, scandalisés. Beethoven se rie de ces philistins. Weber a beau dire que c'est là une musique de fou; d'autres, moins polis, parler de musique d'ivrogne, alors que les phrases les plus belles abondent, qu'est-ce que cela peut faire à celui qui, ivre de son breuvage dyonisiaque, s'écrie : « Je suis Bacchus qui pressure pour l'humanité le nectar délicieux. C'est moi qui donne aux hommes la frénésie divine de l'esprit ».

On a dit qu'il était en avance sur son temps; il est, ce nous semble, en avance sur tous les temps; Goethe déclare : « Son grand esprit voit ce qui nous est obscur; les éclairs de son génie lui montrent le monde en pleine lumière, tandis que nous sommes assis dans les ténèbres, et que nous pressentons à peine de quel côté se lèvera l'aurore. » Il est encore toujours le Bacchus qu'il fut, parce qu'il fut trop grand. « Un second Beethoven ferait éclater le monde », affirmait Schumann. La nature dans ses secrets desseins, s'est arrêtée à ce seul et unique. « Lui seul — et ça suffit ».

La septième symphonie est toute inspirée de cette « frénésie », qui est divine parce que nous ne pouvons la ressentir qu'au contact de ces œuvres du génie surhumain.

* * *

La huitième (1812, *Op.* 93 en *fa* majeur), quoique créée dans le même état d'âme que la septième, diffère par la grâce, l'esprit, la fantaisie. C'est comme le

tableau sur toile, en des coloris plus clairs, d'une fresques aux lignes puissantes, haute en couleur. D'aucuns, non sans raison, l'ont nommée la « symphonie humoristique ». Mais peut-être ce titre n'a-t-il que la valeur de toute définition, l'appréciation, en pareil cas, étant avant tout une question de sensation personnelle. Une des plus exactes définitions du caractère de cette symphonie est à trouver, à mon sens, dans le Beethoven rencontrant un jour sur son chemin la famille impériale en promenade; son chapeau bien sur la tête, la démarche sûre, il traverse le groupe qui fait la haie et le salue. C'est vraiment, moralement, là aussi une symphonie humoristique. Beethoven l'a réalisée en sa « huitième »; lui aussi est empereur en cette minute, empereur impérisable d'un empire indestructible. Que lui semble alors fragile la couronne des Grands de la terre!

Des années laborieuses suivirent l'achèvement de cette symphonie. Les frivoles Viennois, d'autre part, ne lui accordaient plus qu'une respectueuse indifférence. Epris d'art italien et de Rossini, ils reléguèrent leur grand homme dans une regrettable solitude. Il faut convenir qu'à cette époque déjà, Beethoven créait dans une sphère si haute, d'une pensée si sublime, qu'il n'avait plus de chance d'être écouté et compris de son entourage, lequel s'étiolait, soit par la mort de l'un, soit par le départ de l'autre. Dans l'isolement, Beethoven méditait son testament musical : les derniers quatuors, les dernières sonates et la neuvième symphonie.

* * *

Ce n'est qu'en 1824 que le sublime malheureux révéla cette œuvre dont il n'existe pas d'équivalent même chez les maîtres les mieux inspirés.

C'était le 7 mai, à Vienne. La salle était bondée; Beethoven, absolument sourd, incapable de diriger, se plaça aux côtés du chef d'orchestre. C'est dire que, ayant le dos tourné au public, il ignorait les applaudissements et l'enthousiasme de la foule, lorsque le chef lui montra le public en délire. Beethoven craignit

de s'évanouir. En cette minute, le souffle du héros animait cette assemblée électrisée, les battements de son cœur rythmaient les battements de milliers d'autres cœurs; il était, pour quelques instants, le dieu fait homme dont le culte avait lieu aux sons de ses propres accents. C'était la première exécution de la neuvième symphonie. Beaucoup d'auditeurs pleuraient, les uns d'une inexprimable joie, les autres de compassion envers ce sublime et malheureux génie dont toute une vie d'infortune n'avait pas brisé la force morale.

En Beethoven il y a eu comme deux forces, l'une qui ardemment demandait de la joie, de la bonté, l'autre qui féroce et depuis toujours combattait avec le destin. C'est ainsi que naquit la « neuvième ». Et si nous sommes par moment haletants, nous ne perdons pas confiance en celui qui mène la bataille, car nous savons sa force et son but. Sa force c'est son génie, son but c'est la joie. Il nous donne ce qu'il n'a pu goûter lui-même. C'est ce combat et cette victoire idéale qui s'épanouissent dans ce gigantesque poème musical dont le final est composé sur l'hymne à la joie (ou à la liberté) de Schiller.

* * *

A présent, quelques années de plus ou de moins n'avaient plus d'importance pour l'activité de Beethoven; il avait achevé son œuvre, unique au monde. Usé physiquement, désabusé de tous, sauf de son art, il s'acheminait vers la tombe.

Une fois encore, les Viennois sortirent de leur indifférence à l'égard de Beethoven. Le 27 mars 1827, la nouvelle de son décès frappa comme la foudre la population viennoise. Et, le 29 mars, plus de trente mille personnes suivirent la dépouille mortelle du génial symphoniste. Comme le dit la lettre de faire part, sa mort fut une perte irréparable pour le monde musical; elle le fut aussi pour le monde des intellectuels de tous les temps et de tous les pays.

Tel fut le Beethoven des neuf symphonies.

VISAGES DE MUSES

Il faut souvent lire des lettres de femme. Les femmes ont toujours aimé à se raconter et trop souvent les hommes qui font métier dans leurs livres de dévoiler les secrets du cœur féminin ont dédaigné cette source de confessions. On bénéficie, en lisant ces billets charmants, de cette fraîcheur de sentiments et de la sincérité, d'autant plus profonde qu'elle est involontaire, dont les femmes imprègnent leurs lettres. A ce point de vue les lettres sentimentales sont les plus compromettantes pour elles et les plus précieuses pour nous.

Un grand ministre a dit qu'il lui suffirait de quatre lignes de l'écriture d'un homme pour l'envoyer à l'échafaud ; il nous suffira de deux lignes de l'écriture d'une femme pour l'envoyer à l'amour. Il est certain que le billet fameux signé par la belle Ninon de Lenclos au marquis de La Chatre ne devait guère être plus long.

Cette femme d'esprit connaissait le prix des lettres et si elle écrivit beaucoup, et le mieux du monde, elle sut aussi utiliser fort à propos les lettres des autres, ainsi qu'elle le prouva au fils de M^{me} de Sévigné dans l'aventure des lettres de la Champmeslé.

Pour avoir prononcé le nom de M^{me} de Sévigné, nous voici au centre même de notre sujet. Voici bien une femme de lettres qui n'écrivit que des lettres — et quelles lettres ! Un choix de morceaux où il y a plus de génie que de cœur et plus de virtuosité que de spontanéité ! C'était une femme de tête, dont la raison tempéra l'esprit et dont l'amour-propre calcula trop souvent les mots.

Cette mère très tendre, cette femme du monde très adroite, ce parfait écrivain, a peut-être été, sans le savoir, la revanche prise par l'imagination sur la logique et la raison pure : ce qui lui manque de l'une n'est guère compensé par l'excès des autres, et c'est pour avoir voulu trop réserver de sa nature, qu'elle manqua de sensibilité véritable !

Ces lettres-là ressemblent bien à des morceaux de littérature et les pires négligences y sont voulues ! L'esprit libre et parfois un peu affecté s'y mélange au laisser-aller d'une conversation intime.

Cette femme, qui avait infiniment de goût, ne laissait pas d'y ajouter beaucoup de préciosité. Elle avait traversé, le sourire aux lèvres et les yeux observateurs, le salon bleu d'Arthénice et la loge de Zyrphé et, de cette fréquentation intermittente de l'Hôtel de Rambouillet, elle conserva cet amour du romanesque et des folles équipées qui lui faisait aimer plus que de raison les aventures du Grand Cyrus et d'Artamène. Singulier mélange dont M^{me} de Sévigné garda cette physionomie si particulière et si féminine, image vraiment attirante en ce siècle où la Grande Mademoiselle montrait aux canonnières de la Bastille plus de mâle courage que les généraux éprouvés.

Ce grand siècle fut celui des lettres de femmes. Que ce soit dans un but moral comme M^{me} de Maintenon, dans un but sentimental comme Ninon de Lenclos, ou dans un but simplement amical comme M^{me} de Lafayette, M^{me} de Coulanges ou M^{me} de Sévigné, jamais on n'écrivit tant et de si jolies lettres. En attendant le siècle suivant où elle dépensera son esprit à rivaliser avec celui des hommes dans les salons où des femmes comme M^{me} Geoffrin ou M^{me} du Deffand seront reines, la femme, au XVII^e siècle, pique son esprit au bout de sa plume et, papillon brillant, le laisse voltiger au-dessus de son encrier. Ces femmes eurent le génie épistolaire inné : elles jugeaient leur talent à la valeur du plaisir qu'il leur procurait. Elles étaient femmes avant toute chose, et ce faisant elles estimaient remplir leur devoir.

Les autres femmes célèbres de l'histoire française ont été de grandes patriotes comme Jeanne d'Arc ou M^{me} Roland, de grandes citoyennes comme M^{me} de Staël, de grands littérateurs comme George Sand ; celles-ci — et particulièrement M^{me} de Sévigné — subordonnèrent à leurs autres devoirs celui d'être des femmes du monde. C'est le siècle par excellence de la société française. Elle brille dans tout l'éclat de

sa gloire incontestée et de sa réputation universelle, grâce à la forme que prirent le code de mœurs et la hiérarchie qui la régirent.

A l'organisation de cette société la France sacrifia non seulement la liberté de l'individu, mais encore l'organisation de la famille. La vie de famille n'existe pas ou n'existe que fort peu, d'ailleurs mal comprise. Les filles toutes jeunes vont au couvent, les garçons sont aux mains de précepteurs; l'homme et la femme vivent pour le monde et par lui. Or, le lien qui fait la cohésion de cette société, c'est la vie de salon, la conversation mondaine; témoignage forcément fugace de l'esprit d'un temps, il ne peut en rester pour l'oreille de la postérité que l'écho qui s'en retrouve dans la correspondance, cette conversation à distance que l'on soutient avec ceux que les circonstances ont éloignés et qui aiment à retrouver là le bruit et l'ivresse de la vie de Paris, cœur et cerveau de la France.

C'est donc dans les billets alertes de Ninon, dans les lettres de M^{me} de Sévigné qu'il faut aller surprendre les mœurs et les manies du siècle. Il se présente à nous dans tout le négligé pittoresque d'un petit lever.

Les lettres de Bussy-Rabutin complètent à merveille les historiettes de Tallemant des Réaux et voici, écrite par ceux mêmes qui en furent les acteurs, la chronique quotidienne la plus vivante, la plus spirituelle, la plus moqueuse et la plus libertine. La perruque du Grand Roi y apparaît un peu de travers et l'amour-propre des grandes dames de la cour en sort parfois chiffonné. C'est qu'on respecte peu ceux qu'on fréquente trop intimement. Dans cette correspondance des femmes du temps point d'apparat et moins encore de précautions oratoires. C'est une verve de premier jet, une audacieuse trouvaille de mots et d'idées, des paradoxes qui sont des systèmes, des mots qui font fortune, des réputations en une ligne, des portraits en une phrase! Mais sous cette verve, sans cesse jaillissante, quel est le véritable caractère qui se cache? Les lettres de femmes, voilà le véritable miroir du cœur et de l'âme féminine. Or, il apparaît

là une mélancolie inconsciente, une langueur prématurée, une folie de vivre vite pour user plus vite l'existence. Ce regret d'elles-même et d'une vie qu'elles sentent vide deviendra maladif au XVIII^e siècle, à l'heure où les femmes, pour avoir alors trop écrit et s'être trop confessées, feront l'impossible pour trouver cette raison de vivre qui leur dictera, dans leur sublime dévouement, des actions héroïques aux heures rouges de la Révolution française.

Mais les femmes de lettres n'eurent pas toujours un devoir mondain, voire civique à remplir. S'il nous était loisible de parcourir toute la littérature sentimentale ainsi éclosée aux pages des lettres de M^{lle} Aissé ou de M^{lle} de Lespinasse, nous y pourrions découvrir les articles d'une manière de code passionnel. Ces lettres de femmes sont d'une pénétrante sincérité, la douleur et l'amour, la jalousie et la pitié, la passion et l'humilité s'y heurtent et s'y blessent au point d'arracher à ces éternelles amoureuses des cris dignes du génie d'un grand poète. La douleur de l'amour jaloux, qui souffre et se plaint, la vivante blessure dont l'homme indifférent déchire ces cœurs de femmes ont marqué ces pages enflammées d'un lyrisme immortel.

Ce lyrisme passionnel ne se peut soutenir sans fatigue et sans distraction. Il sied de revenir à plus de quotidienne humanité. La lettre de femme, où cette bavarde charmante aime à rire, à pleurer, à se confesser, à s'analyser un peu pour elle-même autant que pour une amie ou pour un confident discret, a par elle-même une vertu de sincérité dont la littérature féminine n'est par ailleurs généralement pas prodigue. Pour que la femme ose dévoiler ses pensées sans réticences elle doit être assurée d'une discrétion dont la lettre seule lui offre la certitude. Elle ne peut prévoir l'indiscrète curiosité de l'histoire qui, après plusieurs siècles, ira ouvrir les tiroirs secrets des bonheurs-du-jour et des secrétaires pour en retirer les paquets jaunies des lettres d'antan, noués d'une faveur qui jadis fut rose et parfumée d'un brin de mimosa ou d'un sachet d'ylang-ylang dont il ne reste plus aujourd'hui que la branchette desséchée qui tombe en poussière ou la soie fanée qui ne contient

plus qu'un peu de poudre fine, cendres du passé que le présent filtre entre ses doigts curieux. Il étale lentement les feuillets qui se coupent aux plis, cherche à lire les mots dont l'encre a pâli au souffle du temps et dont certaines syllabes se sont effacées sous la tache que fit une larme en tombant. Ah! si les charmantes femmes qui écrivirent ces charmantes lettres, Aïssé, Ninon, Épinay, Coulanges, avaient pu prévoir qu'on garderait si précieusement ces lignes où parlait leur cœur elles auraient été moins sincères peut-être! Nous ne pourrions pas entendre cet écho affaibli de leurs voix qui donne un peu de vie encore aux pastels éteints des musées de province où revivent leurs jeunes visages aux yeux tendres! Ces lettres, c'est quelque chose encore de cette intimité de la femme où se cache le plus subtil de sa nature! Elle y est elle-même dans tout le naturel de l'abandon : sa plume court comme sa pensée, l'imagination y fait la folle, et c'est la femme, hier coquette et mondaine, surprise ici dans l'inattendu souvent exquis d'un déshabillé d'âme.

Combien moins spontanée est la littérature des femmes de lettres qui, par vanité ou par tempérament, par inspiration ou par inadvertance ont prétendu suivre le dangereux métier littéraire. Pour ne pas y oublier toute leur grâce et cette naïveté sans laquelle leur inspiration perd toute fraîcheur, il leur faut une adresse que d'aucunes ont dédaignée. Au temps béni du romantisme, les muses plaintives eurent encore ce bonheur de croire à leur propre génie et à leur mission d'art! Douces figures qui revivez aux pages des magazines d'antan, vous avez eu ces voix prophétiques qui faisaient battre le cœur de nos grand-mères quand elles lisaient vos vers mélancoliques et passionnés, ô jeunes femmes aux noms exquis, Elisa Mercœur, Loïsa Puget, Mélanie Waldor, Zénaïde Fleuriot! On songe, en pensant à vous, aux rêveuses pensionnaires qui s'attardent le soir à leur solitaire fenêtre et rêvent en lisant *Paul et Virginie*! Vos livres de vers ont le parfum discret des chambres de provinces où il y a des pommes surettes qui mûrissent sur la cheminée et des paquets de vetyver dans

les piles de linges, aux planches des vieilles armoires de famille.

Celles-là publièrent leurs vers. Des strophes où chantait leur rire, où pleurait leur cœur, elles laissèrent s'envoler le parfum qui embauma l'âme des femmes de leur génération, de leurs sœurs mélancoliques dont Sainte-Beuve nous a laissé le touchant portrait : « Elles ont lu les *Méditations* de Lamartine et elles soupirent; elles aiment l'esprit et elles s'en vantent; elles s'éprennent et se passionnent pour des orateurs; elles sont femmes à se trouver mal si elles ont rencontré, sans être prévenues, le grand poète de leur rêve. De la religiosité, un peu de mysticisme, des nerfs, un idéal ou libéral ou monarchique, mais où il s'exhale quelque vapeur de poésies, voilà ce qui distingue assez bien la jeune femme de la Restauration. »

Toutes elles auraient pu murmurer ces vers de l'une d'elles :

*Qu'importe qu'en un jour on dépense une vie,
Si l'on doit en aimant dépenser tout son cœur,
Et doucement penché sur la coupe remplie
Si l'on doit y goûter le nectar du bonheur ?*

*Est-il besoin toujours qu'on achève l'année ?
Le souffle d'aujourd'hui flétrit la fleur d'hier !
Je ne veux pas de rose inodore et fanée ;
C'est assez d'un printemps, je ne veux pas d'hiver.*

*Une heure vaut un siècle alors qu'elle est passée ;
Mais l'ombre n'est jamais qu'une sœur du matin.
Je veux me reposer avant d'être lassée,
Je ne veux qu'essayer quelques pas du chemin.*

Mais, à côté de ces jolies poétesses, il s'en cache d'autres, plus discrètes encore et plus pathétiques s'il se peut. Qui dira jamais, avec les mots élus dignes de son cœur douloureux, le charme grave d'Eugénie de Guérin. Celle-ci fut toute bonté, toute douceur, toute tendresse. Elle fut la muse dévouée de l'amour fraternel, son âme aimante ne vécut et ne rêva que pour son frère, cet exquis Maurice de Guérin, ce poète né pour les grandes œuvres, l'ami des Centaures velus et des grands bois déserts, mais dont

le front fut marqué trop tôt du sceau divin de la mort!

Dans ce beau cortège romantique où se suivent les nobles figures et les couples unis, le frère et la sœur, Maurice et Eugénie de Guérin sont l'image de la jeunesse pensive et mélancolique. Dans la littérature féminine, le journal d'Eugénie de Guérin est une œuvre particulière, dictée par une sincérité touchante et toute baignée d'un mysticisme fervent. Jamais pages n'ont été moins empreintes de littérature, il n'y a là que des notations de sentiments, la découverte quotidienne de la vie, dans ce que sa banalité contient de poétique, le rêve d'un cœur épris de solitude et plein de candeur. Les lettres qu'elle écrivit à son frère absent, et que la pieuse sollicitude de Barbey d'Aurevilly et de Trébutien nous a conservées sont l'expression d'une pensée de choix, d'une âme d'élite faite pour les grands devoirs et qui se renferma toute dans l'exact accomplissement d'un devoir de charité chrétienne et d'amour fraternel. Elle célébra, pour elle-même et pour ceux qu'elle aimait, sa sœur, son frère, surtout la beauté de l'œuvre de Dieu qu'elle admirait dans sa totalité. Aussi a-t-elle trouvé les accents mélodieux et les pensées rares qu'on ne découvre que chez les vrais poètes. Celle qu'on nomma si bien : « le cygne du Cayla », mérite d'être honorée dans la mémoire des hommes et chantée par ses frères les poètes, parce qu'elle a su mettre dans son journal et dans ses lettres un reflet de l'harmonie qui embellit sa vie si noble.

Combien différente, plus éprise de fougue et de passion fut cette femme ardente, cette âme fière, Aurore Dupin, marquise Dudevant, qui prit en littérature le nom glorieux de George Sand, s'éprit à vingt-neuf ans d'Alfred de Musset, connut toute la passion dont elle anima *Indiana* et, dégoûtée de tout, vint passer les trente dernières années de sa vie à Nohant, dans le calme et le travail, laissant le souvenir d'une bonne dame mélancolique et taciturne qui aimait à cultiver son jardin et à faire vivre les marionnettes de son théâtre.

Celle-ci est la femme de lettres très persuadée de la mission qu'elle doit remplir : elle s'est donnée pour but d'ériger dans son œuvre un idéal social et celui-ci est fortement influencé par les idées de son temps. Mais, avant d'en venir à ce rêve altruiste de bonheur universel, elle s'est, dans la première partie de son œuvre et de sa vie, avant tout préoccupée de développer son *moi* selon un idéal passionnel. Elève de Jean-Jacques Rousseau, très imbue de la sensibilité de la *Nouvelle Héloïse*, d'ailleurs très femme par une nervosité qui lui fait saisir et goûter toutes les nuances du sentiment, blessée par son mariage et point consolée plus tard par une liaison orageuse, George Sand écrira à vingt-huit ans *Indiana* qui est de 1832, et l'an suivant, l'année même où elle rencontre Musset, elle donne *Lélia*, puis *Jacques*. C'est le début, tout frémissant de lyrisme, tout débordant de cet idéalisme romantique, d'une œuvre formidable où, dans plus de cent volumes, écrits en quarante ans, et qui mêle romans, nouvelles, mémoires, souvenirs, théâtre et correspondance, elle donnera la mesure de son profond génie littéraire. C'était une femme exquise, trop fougueuse peut-être dans sa jeunesse. Mais plus tard elle montrera le fond de sa nature. Elle était bonne et tendre, d'une bonté généreuse et générale : le rêve de sa vie, ce rêve de bonheur obtenu par la fusion des races et des castes grâce à l'amour universel, elle en fait une peinture si touchante dans *Consuelo*, dans le *Meunier d'Angibault*, dans le *Compagnon du Tour de France*, dans *Le Pêché de Monsieur Antoine* qu'on en oublie du premier abord le point de vue social vraiment trop naïvement envisagé.

Elle était entraînée par ce large courant d'idées humanitaires qui a traversé la société et la littérature entre 1830 et 1850.

George Sand a su cacher ce que de pareilles utopies pouvaient avoir d'un peu chimérique sous le voile de fictions romanesques, délicates et attachantes. Son imagination était abondante, neuve et facile. Elle a écrit quelques-uns des meilleurs romans romanesques de la littérature française. A ce point de vue,

l'Homme de neige et le *Marquis de Villemer* sont de véritables chefs-d'œuvre. George Sand aura eu ce sort enviable et qui lui assure un rang très noble dans l'histoire des idées et de la sensibilité françaises, de renouveler les sources de cette sensibilité et d'apporter au roman français, entraîné par Balzac dans la voie d'un réalisme précis, la ressource de son idéalisme et de son imagination. La folle du logis fut pour elle une compagne assidue, une collaboratrice discrète et sûre qui lui dicta de belles histoires que la bonne dame de Nohant racontait à ses petits-enfants et que nous prenons encore un vif plaisir à écouter, nous, les grands enfants qui jouons à être des hommes. Depuis lors, depuis que sont mortes les muses tendres du romantisme et que s'est tue la voix de George Sand, la littérature féminine a tenté parfois de se retrouver et de s'exprimer sur des modes nouveaux. Mais je pense qu'à de rares exceptions près elle a cessé pour un temps et peut-être pour toujours, d'avoir cette fraîcheur et cette naïveté qu'elle eut au temps jadis.

Pourtant, tout n'est point perdu encore. Il advient qu'un cœur de femme tressaille et chante, et nous avons entendu des accents harmonieux. Si le féminisme, cet arme à double tranchant, avec laquelle notre époque joue au risque de se couper, a voulu enfermer dans sa littérature le Code de ses revendications, il a peut-être écarté le rêve et la poésie. Ce n'est pas aux pages de ces livres-là que nous trouverons des fleurs séchées. Les féministes préfèrent le Code au roman et un bon article de loi aux vers d'amour d'un grand poète.

Retournons au jardin sacré des muses pour y rencontrer celles dont le cœur est langoureusement bercé par le regret et la mélancolie. Allons y chercher la consolation des larmes de tendresse et la caresse des mots d'amour. Nous y serons loin des bruits de la ville, hors du temps, dans un beau décor de verdure et de soleil, aux rives d'un lac argenté ou d'un golfe oriental dont la courbe s'infléchit sous les baisers des vagues.

C'est dans l'adorable irréalité d'un alcazar mau-

resque que la divine comtesse de Noailles situa l'action des songes et les désirs de son imagination. Elle aime avant toutes choses les belles choses de la vie : son cœur se gonfle de molle volupté à sentir les heures chaudes de sa jeunesse nouer leur ronde et pencher vers elles leurs jeunes visages. Combien amoureusement a-t-elle célébré dans ses vers et dans sa prose vivante la grâce attendrie des crépuscules et la clarté diaphane des matins de printemps, la ligne svelte des statues peuplant de blanches images les parcs déserts dont elle aime par-dessus tout à parcourir les allées droites et les ronds-points où s'animent les jets d'eau. Son cœur se donne éperdument et s'emplit de toute l'ardeur de vivre ; nulle n'a dit comme elle l'amoureuse volupté des visages émerveillés et nulle n'a voulu plus glorieusement jouir du monde pour en chanter les splendeurs qu'elle a dévoilées au cœur des adolescents :

*Mes livres je les fis pour vous, ô jeunes hommes
Et j'ai laissé dedans
Comme font les enfants qui mordent dans les pommes
La marque de mes dents.*

*J'ai laissé mes deux mains sur la page étalées,
Et la tête en avant
J'ai pleuré comme pleure au milieu de l'allée
Un orage crevant.*

*Je vous laisse, dans l'ombre amère de ce livre
Mon regard et mon front
Et mon âme toujours ardente et toujours ivre
Où vos mains traîneront...*

*Et je vous laisse, avec son feuillage et sa rose,
Le chaud jardin verni.
Dont je parlais toujours, et mon chagrin sans cause
Qui n'est pas jamais fini.*

La jeunesse pensive de cette tendre femme aura été illuminée par la belle flamme qui brûle en elle. Les héroïnes de ses romans auront incarné tous ses ardents désirs et, quand l'ombre des jours descendra sur sa vie, elle pourra être assurée d'avoir vécu, d'avoir souffert, d'avoir aimé et pour cela de survivre plus tard dans la mémoire fidèle des amants.

Plus mélancolique, d'une douceur plus calme, d'une émotion moins passionnée, mais non certes moins pénétrante apparaît l'œuvre de Gérard d'Houville. Sous ce pseudonyme se dérobe la fille du poète José-Maria de Hérédia, la femme du poète Henri de Régnier. Celle-ci aussi aime la vie, mais avec un doux recueillement. Sa beauté a l'orgueil de son visage pur, de son corps souple et sa mémoire garde le souvenir des lointains pays qu'elle a traversés, des « Eaux Douces d'Asie en un vert paysage d'arbres et d'eau », des Antilles où elle évoqua les dames créoles nonchalantes et si attirantes, de tout ce qui charma son cœur et sa vue. Elle éprouve à vivre ainsi le même amour calme et profond que ressent l'héroïne de ce livre exquis, de ce poème en prose qui est *Le Temps d'aimer*, où Gérard d'Houville a rassemblé tout le charme de son talent, toute la grâce de sa nature, tout le pathétique de sa sensibilité. Elle aime la tristesse des heures grises pour ce qu'il y a en elles de mystère; au jardin de la nuit elle a respiré « l'arôme fraternel des fleurs consolatrices » et elle a dit ce qu'il pouvait y avoir de noble et de pur dans une douleur baignée de larmes.

*Ne vous plaignez pas trop d'avoir un cœur très sombre,
 Vos yeux seront plus beaux quand vous aurez pleuré.
 Il naîtra de vos pleurs, il va croître à votre ombre
 Quelque lys inconnu qu'on n'a pas respiré.*

*Ne vous plaignez pas trop d'avoir été crédule
 Et d'avoir cru sans fin ce qui ne vit qu'un jour,
 Car vous comprendrez mieux le grave crépuscule
 Qui saigne comme un cœur qu'a déchiré l'amour.*

*Ne vous plaignez pas trop de la douleur divine,
 Ceux-là qui sont heureux n'ont pas bien écouté
 Le battement sacré dont s'enfle leur poitrine;
 Ceux-là qui sont heureux, ils n'ont pas existé!*

*Ne vous plaignez pas trop de cette amère étude,
 Vous contemplez mieux ce qui passe et se perd...
 Et vous saurez, enfin, sœur de la solitude,
 Goûter le soir qui meurt dans un jardin désert!*

Faut-il évoquer de même, pour en goûter la similaire émotion ressentie selon d'autres rythmes, les

pages toutes claires et vives des livres de Lucie Delarue-Mardrus, la bonne normande, de Judith Gautier, évocatrice somptueuse d'un Orient féerique, de Marcelle Tinayre, au cœur attendri de pitié douce et consolante! Elles mêlèrent leurs voix à celles de leurs compagnes, mais il sied de leur trouver une sonorité moins grave! C'est à ces deux sœurs vivantes et nobles qu'il fallait rapporter tout ce bouquet d'asphodèles et de scabieuses que nous avons cueilli aux tombes effacées des muses d'antan. De la poussière que nos pas ont soulevée s'est voilée l'image de ces femmes qui ont aimé, qui ont donné de leur cœur et qui nous ont laissé l'écho de leurs cris de douleurs, de leurs soupirs de joie et de leurs désirs dans leurs œuvres que les hommes, avec une justice souvent cruelle, ont peu à peu dédaigné parmi les recoins sombres des bibliothèques, ne gardant pour se souvenir qu'un nom, ne lisant quelquefois qu'un livre et n'entendant plus la voix qui sort d'entre toutes ces pages, qui crie ces mots, qui murmure tous ces vers et qui, muette pour les hommes distraits, est tout ce qui nous reste de celles qui furent Ninon de Lenclos et la douce Elisa Mercœur!

O vous qu'un peu de poésie charme encore, qui parfois, sous la lampe, levez les yeux du livre entr'ouvert et laissez votre pensée suivre une image ou poursuivre un songe, venez parfois au jardin désert, poussez la grille que le temps a rouillée, errez aux chambres nues de la maison délaissée où vécut Eugénie de Guérin, cueillez les fleurs que cultivait George Sand et déposez au cimetière des poètes une gerbe idéale de souvenirs sur la tombe solitaire des Muses!

HENRI LIEBRECHT.

POÈMES

ENFIN

*Comme Socrate un jour j'ai bâti ma maison.
Vous censuriez aussi, la trouvant trop petite,
Que vous avais-je fait, vous autres qui partîtes,
Sans adieu, ni raison?*

*Les uns plus avilis, colporteurs d'avanies ;
Tous ceux qu'on abusa ; les faibles excités ;
Les lâches qui n'ont fui que mon adversité ;
Les autres que je nie.*

*Les méchants qui n'ont pu, sans trouble et sans vengeance,
Voir un bourgeon de gloire écartier son duvet ;
Des envieux, des nains, tous ceux qui me devaient
De la reconnaissance.*

*Mais tout cela, qu'importe, enfin, puisque je t'ai,
Tu seras l'Avenir ! et les autres, qu'importe ?
J'oublie, avec la joie, enfant, que tu m'apportes
Tout ce qu'on m'a jeté.*

*J'oublie avec l'amour léger dont tu m'assures
Et ma fièvre calmée aux fraîcheurs de tes mains,
Avec tout le bonheur que je pressens demain,
La griffe des blessures.*

*Je m'apaise et voici fondre en moi, sans effort,
Comme au soleil s'évanouit un peu de neige,
Les haines d'autrefois dont mon passé s'allège
Avec tous ses remords.*

*Car tu fus à mes pieds brûlants le val humide ;
Et dans le dénûment où mon cœur a grandi
Tu fus la toison d'or qu'on rapporta jadis
Des plaines de Colchide.*

*Et tu fus le vent tiède aux bons doigts de velours
Qui relève les blés couchés par la bourrasque
Et la petite main qui souleva le casque
A mes tempes trop lourd.*

FLANDRE

*Il semble que la terre, en fuite dans l'espace,
S'immobilise enfin ; pas un souffle ne passe
Sur les oyats dardés que le vent ce matin
Couchait encor sur le serpolet et le thym.
Sous le soleil battant, sur la plus haute dune,
Debout dans la tiédeur de l'air, il n'est aucune,
Aucune autre beauté qui vaille celle-là.
J'ai plus d'orgueil encore, ici, qu'un Attila ;
Je plane sur la mer que mon regard domine
Et sens peser mon cœur au creux de ma poitrine.
Tout repose et la mer étale, jusqu'au bord,
Sa nappe de cristal où rien ne bouge encor.*

*La vague fait, au long de la plage déserte,
Courir infiniment sa frise noire et verte.
Sur le flot, la mouette alanguit son vol mou,
Et les papillons bleus, jolis comme un bijou,
Dans la chaude lumière où leur bande voltige,
Embaument l'air marin comme des fleurs sans tige
La nature et la mer fument comme un encens ;
Tout est force et j'éprouve au-delà de mes sens.
L'atmosphère est si belle et ma dune si haute
Qu'on voit l'indentation légère de la côte
Prolonger son feston jusqu'au port hollandais
D'où sort enfin le grand steamer que j'attendais.
La Flandre, autour de moi, multicolore et saine,
Fleurit de bétail clair à la mamelle pleine.
Les trembles d'argent vert, aux feuillages cordés,
Dans le calme de l'heure ont des airs décadés.
Tout se recueille et c'est comme un pays qui pense.
On entend s'éveiller tous les bruits du silence :
Un coq majestueux, à la crête émergeant
Comme un coquelicot dans les sureaux d'argent,
Chante clair, et, là-bas, le train souple, en partance,
Pousse un cri de désir qui griffe le silence.
Passant comme une flèche un moineau vagabond
Frôle mes doigts, tandis qu'au ciel, de bond en bond,
L'alouette, tirelirant, monte plus belle.
La note lumineuse, au loin, de la truëlle
D'un maçon qui travaille, étonne mon repos.
Un bouvier, en sifflant, ramène son troupeau.
Tout est chant, tout est joie : hommes, bêtes et plantes.
La Flandre se pavane en sa traîne opulente,*

*Et Bruges dresse, au loin, tel un sceptre de roi,
La silhouette en or vieilli de son beffroi.
Il semble que le sol brasille et qu'une flamme
Couronne à l'horizon la vieille tour de Damme...
Tout est beauté, grandeur, bonté, lumière, amour,
Les prés fument comme un gâteau sorti du four,
Et l'on dirait parfois, tant leur odeur est forte,
Qu'on en pourrait tenir dans les deux mains, de sorte,
Qu'en aspirant cet air, j'ai l'effrayant bonheur
De me sentir entrer toute la Flandre au cœur.*

MARCEL ANGENOT.

LE DOUZIÈME PROVISoire

Pour la majorité des individus, les vacances ont bien pris fin : la date du 1^{er} octobre sonna le glas des réjouissances et du désœuvrement. (Cette phrase ne doit pas être de moi ; mais elle est peut-être de quelqu'un de très bien.) Vous me direz qu'évoquer les vacances, en ce moment-ci, est à la fois cruel et ironique ; pendant que les potaches usent sur les bancs vernis du collège de maupiteux phalzars, les papas ont repris leur sommeil administratif, les mamans leurs papotages sur la question des servantes : bref, on travaille. Tout de même, l'heure est si brève, que nous arriverons aux vacances de Noël sans nous en être doutés. C'est pourquoi je ne crois pas inutile de vous soumettre ce petit lexique, indispensable aux personnes qui voyagent et qui ont envie médiocrement de se fouler l'imagination. Je ne prétends pas qu'il soit rigoureusement applicable aux vacances de Christmas. Mais, comme il résume les autres — les grandes — c'est toujours cela.

1° *Au moment du départ :*

— Bruxelles n'est pas possible pendant les vacances. Et puis, mon mari s'est surmené : il avait absolument besoin de repos.

— Cela amuse les enfants et cela leur fait du bien : il faut savoir se dévouer pour ces chers petits.

— Arthur, si tu te fourres encore les doigts dans le nez, je te fiche une claque et nous ne partirons pas en vacances.

— C'est idiot d'emporter des toilettes pareilles pour aller en villégiature.

— Crois-tu que mon complet gris soit encore présentable ?

— Yvonne, tu songeras à mettre mes pantoufles dans la valise jaune.

— Une valise ? Quelle valise ? Il y a trente-six valises : on ne s'y reconnaît pas.

— La serrure de la grande malle est cassée. On aurait pu

songer à la faire réparer. Mais il faut toujours que ce soit moi qui pense à tout.

— Certainement, il faut emporter le plaid : les soirées sont fraîches.

— L'ennuyeux, c'est qu'il faut apprêter les bagages.

— Pourvu que nous ne manquions pas la correspondance : nous serions jolis.

— Tu es affreux, avec un panama; pourquoi pas un polo, tant que tu y es ?

— N'oublie pas de prévenir le percepteur des postes de notre changement d'adresse.

— Je ne pars pas, tant que ma robe bleue n'est pas arrivée.

— Je ne sais pas à quoi votre père pense, de nous mener à Machin ! (ou à Chose.)

— L'année dernière, il faisait moins chaud.

Etc., etc.

2° Dans le train :

— Il était temps ! Une minute plus tard, nous le rations.

— Naturellement ! A-t-on idée de passer chez le coiffeur au moment du départ.

— Tu négliges de dire que tu avais oublié le kodak.

— Qu'est-ce que j'ai bien pu faire des coupons ?

— Garde, à quelle heure arrivons-nous à Z. ?

— Mais nous n'aurons jamais la correspondance !

— Ça ne vous regarde pas ? Vous pourriez au moins répondre poliment.

— Il faut toujours que tu aies des histoires avec les employés.

— Où sommes-nous ?

— Adolphe, ne mettez pas vos pieds sur la robe de Madame.

— Les enfants n'aiment pas rester longtemps enfermés, n'est-ce pas, Madame ? D'ailleurs, quand ils sont turbulents, c'est qu'ils se portent bien.

— Je pense à une chose : si nous avons pris le train de 10 h. 37...

- Tu sais qu'il y a un courant d'air?
- Maman, je voudrais bien...
- Il y en a un au fond du couloir. Tu es assez grand pour y aller seul, j'imagine.
- Il y a quelqu'un.
- Le paysage est joli : un peu monotone.
- Les gens qui regardent passer un train n'ont vraiment pas l'air fort malin.
- Maman, je voudrais bien...
- Au fond du couloir, voyons!
- Il y a encore quelqu'un.
- Il y a des gens qui sont vraiment d'un sans gêne!
- Etc., etc.

3° Là-bas :

- Le grand air, il n'y a que ça. J'ai un appétit de tigre et je dors comme un loir.
- Quel horizon ! Ce n'est vraiment pas la peine d'aller en Suisse.
- Ce qui m'étonne, c'est que je me lève beaucoup plus facilement qu'à Bruxelles.
- C'est excellent pour les poumons. Cela fortifie.
- On dira ce qu'on voudra : sans fumier, on n'aurait pas de bons légumes.
- La cuisine est simple ; mais c'est bien préparé.
- A l'hôtel, je nettoie toujours mes souliers moi-même.
- Le facteur n'est pas encore passé ?
- Il faudra leur envoyer des cartes postales illustrées.
- Ce monsieur et cette dame qui viennent d'arriver, je leur trouve un drôle d'air.
- Il y a un Espagnol.
- Si on faisait une partie de dominos ?
- Qu'est ce qu'on peut bien fiche à Bruxelles, par ce temps-ci !
- Il y a, dans la chambre voisine, un monsieur qui ronfle : c'est bien désagréable.
- L'ennui, c'est que les automobiles font trop de poussière.

— Je ne sais pas où ils achètent leurs viandes ; mais le beefsteack était d'un dur !

— Certainement, ce sont des légumes conservés.

— Nous ne tenons pas au vin ; mais comme tout le monde en prend...

— Cette jeune fille a des allures d'un libre !

— Où est-ce ?

— Au fond du jardin. Ah ! c'est bien mal installé...

— Tu as attrapé une pile ? C'est bien fait pour toi : tu n'avais qu'à ne pas jouer avec les gamins du village.

— Le quantième sommes-nous ?

Etc.. etc.

4° *Au retour* ;

— Le ruban de ce vieux monsieur sourd, crois-tu que c'était l'Ordre de Léopold ?

— L'agrément du voyage, c'est le retour.

— Au fond, on n'est bien que chez soi.

— Arthur, tais-toi ! C'est assommant : il parle patois tout le temps, maintenant.

— Ils avaient une façon de préparer les côtelettes, à vous donner la nausée.

— Le chef était ivre les trois quarts du temps.

— Dire que si ces gens-là avaient un peu d'ordre, ils seraient millionnaires en deux ans.

— Quel idiot, ce jeune homme qui faisait des calembours !

— Je ne sais pas si c'est une impression ; mais il me semble que le train va plus vite.

— C'était manifeste ; il lui faisait la cour.

— Un beau numéro qu'elle s'envoyait là. Faut-il que les femmes soient enragées !

— Une gentille femme, oui. Pas très intelligente.

— Ça manque de variété ; mais ça repose.

— J'ai oublié ma brosse à dents sur le lavabo.

— Je suis sûre qu'Yvonne a oublié quelque chose aussi. Yvonne ?

— Hein ? moi ? Non, rien. Ah ! si, dans l'armoire, mon corset.

- Ce sont les inconvénients des villégiatures.
- Il y a des gens qui ne savent pas se tenir.
- Etc., etc.

5° *Chez soi :*

- Il y a des mites ! ! ! !

* * *

Le mois dernier, subissant depuis de longues semaines, à ce moment, les ruisselants effets de l'été forcené que nous avons eu, je me suis permis, dans ma chronique, de railler quelque peu une pluie indigente tombée le jour même où je terminais mon *Douzième*. La pluie, facétieuse, n'a pas donné signe de vie. Elle a paisiblement attendu que les épreuves d'imprimerie fussent corrigées et que ma prose, d'elle-même, fût irrémédiablement compromise. Et puis, alors ! Ah ! mon Dieu, quelle délirante succession d'averses frénétiques ! Quelle profusion de déluges successifs ! Quelle submersion de pieds — et je ne fais pas de personnalités, vous savez !

Mais ces cataractes m'ont paru diaboliquement malicieuses. J'étais vraiment gêné qu'il plût avec une aussi perfide insistance. Ça n'était vraiment pas gentil pour moi, qui avais cru faire mon petit vieux major, implicitement. J'étais dans le marasme, quand un de mes amis, un Turc — un garçon très fort, par conséquent — calma mes angoisses en me contant la petite histoire suivante. Puisque mes contemporains, à cause du manque de sagacité de mes prédictions sous-entendues -- on peut dire cela ! -- ont eu le loisir de rire à mes dépens, je ne vois pas pourquoi je pousserais la charité chrétienne jusqu'à ne pas leur offrir la primeur de la petite histoire que me conta mon ami le Turc. La voici donc :

« Or donc, la caravane s'en alla vers le désert où il y a du sable et des oasis. Il faisait un temps fort convenable. Le ciel était d'un bleu intense et le soleil chauffait comme un bon employé de rapide char fumant. Les moukères disaient : « Un joli temps pour étrenner une nouvelle jupe-

culotte. » Et elles en avaient arboré qui, sortant de la fameuse maison *Joséphine, frères, Robes et manteaux*, faisaient le plus gracieux effet. Les chameliers étaient de bonne humeur et disaient seulement : « Allah guerre comme Allah guerre... Enfin, pourvu que ça dure... » Et les chameaux paisibles proféraient en leur langage de paisibles chameaux : « Il fait douf, évidemment; mais nous pouvons là contre... »

Ce qui fait que la caravane, grâce aux bons soins jumeaux d'Apollon et de Mahomet, était dans les meilleures dispositions du monde. On s'en allait vers les horizons, tout en devisant — chacun avec ses congénères, bien entendu, — des derniers résultats des courses et de la politique étrangère. Et chaque matin, lorsqu'un vieux muezzin qui avait, dans son temps, été premier ténor d'opérette et avait conservé des notes hautes pas mal du tout, annonçait le lever du soleil, on s'écriait, en chœur, avec une joie non déguisée : « Il va faire un temps superbe aujourd'hui. Un peu chaud, mais superbe... » La satisfaction brillait au front de tous les membres de la caravane.

Pendant des lunes et des lunes — ceci n'est qu'une fiction permise au conteur — le soleil brilla. Il semblait ne pas se fatiguer. On avait bien un peu envie de lui dire : « Si vous voulez rester couché quelques heures de plus, ne vous gênez pas pour nous... » Mais ces paroles n'auraient pas été polies et auraient peut-être fâché le courageux astre du jour.

D'ailleurs, quand on arrivait dans les oasis — que certains nomment « chapelles », je ne sais pas au juste pourquoi — on trouvait toujours de ces nombreux flacons étendus dans des paniers oblongs et contenant cette liqueur pétillante nommée cervoise que les techniciens appellent gueuze lambic. On en absorbait des quantités énormes, ce qui, évidemment assez curieux, avait une certaine influence sur la sensibilité du système capillaire. Mais cela n'empêche pas qu'à l'oasis suivante on recommençait. Cela prouve l'excellence de la cervoise dont je parle.

Et le soleil continuait à briller avec une grande énergie.

Il se fit qu'à une oasis le tenancier de l'établissement annonça que le beurre serait un peu plus cher cette fois-ci et que, vu la soif des caravanes qui avaient passé auparavant, il faudrait que ces messieurs-dames remplaçassent leur breuvage préféré par une cervoise plus ordinaire que l'on appelle « half en half. »

Les voyageurs ne se plainquirent nullement et burent en grande quantité cette liqueur, pas mauvaise au demeurant. Le lendemain, ils constatèrent encore qu'ils souffraient de névralgies chevelues. Chose prodigieuse, les chauves eux-mêmes prétendaient ressentir les atteintes de ce mal bizarre. Evidemment, c'était de la suggestion ; mais cela prouve tout de même qu'il existe une certaine parenté entre les effets des deux cervoises que je mentionne ici avec le souci d'un scrupuleux historien.

Et le soleil continuait à briller avec une grande énergie.

Or, un jour — nous ne pouvons, malgré que nous inspire l'esprit céleste des houris, dire le quantième — une moukèra s'écria, en épongeant, au moyen d'un voile rose, son front ruisselant : « Oui, mais ça ne sait quand même pas rester continuer... » Le vieux muezzin murmura : « Parole ! je n'ai plus de salive ! » Les chameliers proféraient : « Si au moins il y avait de l'eau dans la sainte rivière Ma-Haal-Bekh... (Une rivière de par là.) Mais ça est juste sec comme la caisse des *Joueurs repentis de klasch-dop*. » (Un organisme fort intéressant, paraît-il, mais dont le conteur, qui s'en excuse, n'a pu découvrir ni les origines, ni les statuts.) Et les chameaux s'écriaient, dans leur langage de chameaux : « Nom de tonnerre, il fait soif par ici... »

Mais le soleil continuait à briller avec une grande énergie.

Les membres de la caravane commençaient à la trouver fétide, d'autant plus que dans les oasis on vous demandait des prix insensés pour la moindre botte de radis ou pour un simple pistolet au kip-kap. Aussi juraient-ils qu'on ne tiendrait plus longtemps le fou avec eux..

Un matin, en s'éveillant, tous pousèrent un cri joyeux. Il tombait une ondée véhémence, de ces ondées que, dans

le pays, on nomme du mot : « Drasch ». Et une jeune moukère, tout en dansant, cria : « Mais regardez une fois ! Ça a spitté jusque dans ma jatte à café ! »

Ils étaient tous très heureux et remerciaient le Prophète.

Le lendemain matin, comme il pleuvait encore, tout le monde trouva que c'était bien embêtant.

Car, justement, à l'oasis c'était la kermesse...

* * *

On vient de reprendre, à l'Olympia, cette endiablée comédie-vaudeville du bon Labiche, qui a nom *Le Cha peau de paille d'Italie*. J'ai bien regretté que la Faculté m'ait obligé et m'oblige encore, pour de longs jours, hélas ! à garder la chambre. J'aurais voulu revoir cette œuvre réjouissante — et si admirablement construite — que l'on a appelée la grand'mère du vaudeville contemporain. C'est une grand'mère qui, plaignons-la, a eu des petits-enfants de bien mauvais genre. Elle, elle était de bonne humeur, grivoise tout juste ce qu'il fallait. En 1850, on disait des choses un peu lestes : à présent, on débite de grosses cochonneries. Cela ne serait rien ; le malheur est seulement qu'on croit que c'est la même chose.

Il y a dans une autre pièce de Labiche, bien amusante aussi : *Doit-on le dire?* un problème curieux qui m'est revenu à l'esprit au sujet de... la guerre entre la Turquie et l'Italie. Je ne me soucie pas ici de faire de la politique internationale : je n'y ai ni compétence, ni, même, goût. Mais j'aime épiloguer. Dans *Doit-on le dire?* un des personnages pose ce problème : « X. est l'époux d'Y. ; Z. est l'ami de X. ; Y. trompe X. avec Z. ; doit-on le dire à X. ? » Vous pensez bien le parti que Labiche a tiré de cette algèbre fantaisiste. Chacun des personnages donne son avis et, bien entendu, embrouille absolument la question. Il y a le mathématicien qui répond : « Si j'avais un tableau noir, de la craie, mon secrétaire et quatre bonnes heures devant moi, je trouverais peut-être la solution. Mais ainsi, à brûle pourpoint ! » Il y a le monsieur

pressé, qui trouve que les œufs sur le plat refroidissent et qui simplifie ainsi le problème : « X. trompe Y. et Z. ; doit-on le dire à X. ? » Et mille facéties, d'un comique pas très fin peut-être, mais désarmant.

Ainsi, dans le conflit européen, X., la France, se battra-t-elle avec Y., l'Allemagne, au sujet de Z., le Maroc ? Les plus mathématiciens des diplomates étaient sur les dents. Mais nul n'a trouvé la solution, qui était : oui, U., l'Italie, se battra avec V., la Turquie, au sujet de W., le Tripoli!!

La mathématique internationale a de ces surprises !

F.-CHARLES MORISSEAUX.

P. S. — J'avais reçu différentes correspondances intéressantes ce mois-ci, notamment une lettre de François Leonard et une lettre de Maurice des Ombiaux. J'avais à traiter beaucoup de sujets d'une actualité évidente. On voudra bien m'excuser de les remettre au mois prochain. Mon état de santé seul m'a contraint d'écourter cette chronique et de l'envoyer à l'impression trop tard pour qu'en ayant pris connaissance, mon ami Liedel eût encore le temps de lui donner quelque valeur par ses délicieux croquis.

F.-C. M.

LES THÉÂTRES

MONNAIE : Reprises de *Werther* (10 oct.), *Carmen* (13 oct.) et *Hérodiade* (17 oct.).

PARC : *Le Vieux Marcheur*, comédie en 3 actes de M. H. Lavedan (20 oct.).

GALERIES : *L'Enfant de l'Amour*, comédie en 4 actes de M. H. Bataille (25 oct.).

OLYMPIA : *Les Bleus de l'Amour*, comédie en 3 actes de M. Romain Coolus (24 oct.).

ALHAMBRA : *La Divorcée*, opérette en 3 actes de M. Victor Léon, musique de M. Léo Fall (10 oct.).

VARIÉTÉS : *L'Empereur s'amuse*, opérette en 2 actes de MM. Joullet et Meynet, musique de MM. Goublier et Demaële (4 oct.). — *Le Carnet du Diable*, opérette en 6 tableaux de M. Paul Perrier, musique de M. G. Serpette (20 oct.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Le Fils de Giboyer* (19 oct.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Hernani* (10 oct.). — *Le Barbier de Séville* (24 oct.).

Werther; Carmen; Hérodiade. — Il n'est pas de saison théâtrale complète si le chef-d'œuvre de Bizet manque au répertoire, pas plus que si M. Massenet n'y est représenté par trois ou quatre au moins de ses ouvrages à succès. *Carmen* a donc reparu à l'affiche de la Monnaie, alors qu'un mois à peine se fut écoulé depuis la brillante réouverture avec *Louise; Manon, Werther* et *Hérodiade* ont revu les feux de la rampe et, au moment où paraîtront ces lignes, *Thérèse* aura affronté le jugement de la critique et du public.

Selon l'immuable coutume également, l'apparition de M^{me} de Georgis, sous les traits de l'héroïne passionnée, voluptueuse et tragique de Mérimée, a permis le petit jeu des comparaisons : la partie, je crois bien, a été gagnée cette année de façon plus décisive encore que l'hiver dernier, par l'intéressante jeune artiste. Le rôle de la capiteuse sévillane est celui qui, le mieux peut-être, fournit à la comédienne compréhensive, dont doit se doubler une chanteuse, l'occasion de mettre ses qualités en valeur. M^{me} de Georgis est, à ce titre, richement douée. Elle affirme sous les aspects émouvants de la Carmen vibrante qu'elle

incarne une personnalité riche d'art autant que d'intelligence ; elle se montre digne des louanges que sa récente création d'une Dalila poétique et ensorcelante tout ensemble lui valut. Et comme la voix de la jeune contralto, à défaut de grande richesse, fournit néanmoins de la ressource à celle qui sait l'utiliser avec adresse, le résultat, au total, est vraiment brillant.

M. Girod, M. Ponzio et d'autres reprirent les rôles dans lesquels ils se firent déjà souvent apprécier.

De même, Mme Croiza et M. de Cléry se montrèrent à nouveau les interprètes impeccables de celle-là des œuvres de Massenet où furent prodigués, je crois, le plus de sincérité dans l'émotion, de vérité dans l'accent : *Werther*.

M. Auduin y faisait pour la première fois le douloureux amant torturé. Si la tessiture très tendue du rôle, l'écriture haute et vigoureuse du chant trouvent parfois le ténor, qui a du charme et de l'élégance avant tout, un peu défaillant, la tenue du personnage est rendue avec une fidélité et une distinction parfaites par le comédien.

Mais *Hérodiade* suscita plus de curiosités. L'œuvre a un passé glorieux dans les fastes de la Monnaie. Elle est moins familière que ces autres ponctuellement reprises chaque hiver, et la vie, le mouvement, le décorum qui l'animent et la parent lui assurent un durable prestige.

Chœurs, défilés, tableaux colorés, danses, cérémonies ont eu leur habituel succès, assuré par les soins et le luxe d'une mise en scène chatoyante. Le dosage savant que Massenet fit, dans cette partition, du profane et du sacré, de l'héroïque et du voluptueux, commentant avec adresse le travestissement hasardeux de la plus troublante des légendes bibliques, ne perd aucun de ses admirateurs. Bref, Salomé, Hérode, Phanuel, la perverse épouse elle-même du tétrarque névrosé gardent chacun leurs partisans enthousiastes et Jean ne cesse de dominer l'épisode de mort et d'amour de toute l'austère majesté de sa Foi frémissante.

Mlle Mary Béral a dessiné la figure de l'amante du Prophète avec un troublant contraste de fanatisme et de sensualité. Elle en a chanté les mélodies extasiées avec ferveur sinon avec toujours la puissance d'exaltation que l'on attend de cette fille d'Orient possédée de la fièvre la plus affolante qui soit : celle du mysticisme charnel, pourrait-on dire. Mme Friché fit retentir les imprécations d'Hérodiade de toute la sonorité généreuse de sa belle voix si moelleuse dans ce registre grave. M. Darmel a la force, l'étendue, la netteté qui sont le partage des ténors solides.

M. Grommen fit chanter à Phanuel de façon magnifique l'hymne aux « Astres étincelants » du ciel de Judée, tandis que M. Ghasne, qui réalise plastiquement à la perfection le personnage d'Hérode, mit en valeur la page célèbre où il invoque sa « Vision fugitive... ».

Alors que M. Otto Lohse continue à déchaîner l'enthousiasme chaque fois qu'il dirige, M. Corneil de Thoran, qui conduisait l'exécution de *Werther* et celle d'*Hérodiade*, se montre un chef attentif et énergique.

* * *

Le Vieux Marcheur.—C'est quand on revoit, de nombreuses années après qu'elles furent créées, des pièces du genre de celle-ci qu'on peut établir un jugement définitif sur leur valeur formelle. Elles sont la caricature d'une époque, d'un moment plutôt, même d'un certain monde ou de quelques types à une heure donnée de la vie parisienne. Que doit-il rester de ces peintures de mœurs, de cette charge de silhouettes un instant pittoresques, de la phonographie surtout de ce langage, de cet argot vite changeant ?

Il n'en reste rien souvent et beaucoup de pièces du genre anecdotique et plaisant du *Vieux Marcheur* apparaissent, au cours d'une reprise, étonnamment démodée.

Dans le répertoire de Meilhac et Halévy ce phénomène se produit. Chez M. Lavedan, pour prendre celui-ci seul en exemple, il se renouvelle : je me souviens d'une récente représentation de *Viveurs* qui laissa à tous la pénible impression d'une très vieille chose fanée, un peu ridicule et très fade. Or, voici que le *Vieux Marcheur* nous revient, lui, gaillard, pétulant, pétillant, joyeux et vrai comme au premier jour. Oui, vrai surtout ; vrai par la fidélité photographique de la satire qui s'applique à des travers éternels, tandis que les railleries de *Viveurs* ne lardaient que des individus trop spéciaux et momentanés.

Il y aura toujours des Labosse, parce que jamais ne périra la race des sexagénaires galants avec ténacité, gaillards sans lassitude. Il y aura toujours des Pauline de Glaves et des Léontine Falempin parce que non seulement Paris mais la terre entière seront pourvus de filles impudiques, gourmandes d'or et de bijoux et de toilettes, comme aussi d'institutrices roublardes ayant de la vertu bourgeoise l'apparence à défaut des convictions, — les profits en tout cas.

Tout cela nous a été prouvé à nouveau, amplement, joyeusement, le soir où M. Reding rouvrit les portes de son théâtre embelli. C'est Mme Suzanne Demay, enveloppante et malicieuse, et Mme Marguerite Labady, un blond éclat de rire tout plantureux, qui se chargèrent avec entrain et avec élégance de cette démonstration, assistées par M. Hébert, un sénateur bon vivant, enjoué, cascadeur et déluré comme il convient, par M. Rousseau, plaisant éphèbe roublard et joufflu, et par MM. Gournac, Séran, Méret, Delaunay, revus avec plaisir dans des rôles épisodiques de curé naïf, de ministre important, de magistrat pailard et de vieux larbin familier, tous pris sur le vif.

* * *

L'Enfant de l'Amour. — Cet enfant, c'est, comme il le dit lui-même avec amertume, celui qui est né au hasard d'une minute de tendresse imprudente qui n'a pas été stérile. Son père a disparu, ne s'est jamais soucié de lui. Sa mère, de grisette est devenue théâtrale, puis courtisane haut cotée, et le gamin a été élevé à la diable, parmi les gens de l'office, allant à peine à l'école, écoutant les plus vils propos, frôlant des gens louches, fréquentant, libre et trop tôt pourvu d'argent, les bars, les pesages et les coulisses.

Liane Orland, quand son fils eut ainsi vingt ans, ne le vit que furtivement, honteusement presque, entre deux portes. Non qu'elle le détestât ou que le jeune homme ne professât point pour cette mère distraite et frivole une affection dont le silence et le respect ne manquent pas d'être touchants. Mais Liane ne doit, ne peut apporter dans la vie de son amant, le richissime journaliste-sportsman-politicien Rantz, que du calme et de la joie ; et puis elle doit ne faire surtout remarquer à personne qu'elle a la quarantaine bien sonnée...

Rantz, cependant, appelé à faire soudain partie d'une combinaison ministérielle, rompt avec Liane. Après dix-sept ans de liaison le coup est rude ; la pauvre femme, affolée, harcèle son amant, tente de se donner la mort, vient faire du scandale jusque dans la maison de celui qui refuse de se laisser approcher. Anéantie, gémissante, Liane Orland ne trouve un refuge qu'après de son fils. C'est la première fois que ces deux êtres se parleront à cœur ouvert. Maurice est étreint par une haine envers l'amant de sa mère qui n'a d'égale que l'immense tendresse qu'il laisse éclater tout à coup pour la misérable chose

désemparée et agonisante qu'est cette maîtresse abandonnée.... Et Maurice va crier, avec des hurlements de rage et de brutalité, toute sa colère et surtout ses menaces à ce ministre et à ce père dont il tient le sort, le bonheur et l'honneur entre ses mains. Car cette jeune fripouille s'est procuré des lettres compromettantes pour l'ancien propriétaire d'écurie de courses, et il a presque séduit sa fille, une vierge romanesque prête à se donner à un joli garçon la veille du jour où on doit la marier dans son monde...

Les tristes gens, n'est-ce pas, l'écœurante humanité que voilà ! C'est cependant à eux que M. Henri Bataille prétend nous intéresser. Je ne dis pas qu'il va jusqu'à vouloir nous rendre sympathiques leurs infamies, leurs malpropretés, leurs calculs vils et leurs mœurs douteuses ; mais c'est déjà trop qu'il ait songé à les raconter et à montrer sur quels bas-fonds de saletés morales il s'est donné le malsain plaisir d'arrêter ses regards et sa pensée.

Car je ne vois pas un seul personnage sympathique ou simplement digne d'un peu d'estime dans tous ceux qui peuplent les quatre actes frénétiques, audacieux et morbides de *L'Enfant de l'Amour*. Ce n'est certainement pas ce parvenu taré de Rantz qui sollicite notre respect ; ce ne sont point les noceurs entrevus au premier acte ; ce n'est pas cette fillette de Nellie Rantz, au vice sournois et silencieux, mais cynique parce qu'il est conscient ; ce ne sont point les larbins obséquieux dont Raymond est le plus douteux exemplaire, ce vieux Raymond qui tutoie le fils de sa patronne, échange avec lui des tuyaux de courses et lui bourre les poches des cigares volés à sa mère ; ce n'est certes pas Liane Orland, qui, par moments, éveille un peu la pitié, mais bien souvent provoque le dégoût pour tant de lâcheté et d'égoïsme qui sont les siens : elle est une amante, c'est entendu, une amante peut-être sincère, mais elle est une fille malgré tout, une écuyère de cirque muée en hétaire qui fait la noce parmi des compagnons vulgaires et des amies impudiques, et, vraiment, cette mère pouvait mener une existence plus édifiante : son amour, qu'elle prétend fidèle, pour son Rantz, n'en eût été que plus fortifié et plus assuré contre les surprises de l'avenir. Est-ce Maurice qui méritera quelque sympathie ? De la pitié, tout au plus ; car, en somme, il est une petite fripouille désœuvrée, un joli garçon qui sait le prestige de sa frimousse et de sa voix et de ses gestes troublants ; mais du moins tout cela n'est-il pas de sa faute entière... Il y a encore Aline, la petite

amie fidèle — en ce moment —, amoureuse, un peu timide, de ce chenapan de Maurice. Elle met les mise-bas de M^{me} Orland ; elle entretient sa mère ; elle travaille rue de la Paix ; mais, enfin, c'est peu que dans quatre actes poignants de M. H. Bataille, seule, une midinette ait le don de ne pas nous écœurer ?...

Or, voilà que le tableau des collages, des lâchages, des chantages, qui sont les péripéties sans grandeur des existences cahotées de cette société parisienne interlope, voilà que le récit de l'anecdote banale mais hardie, possible après tout, malgré que trop d'heureuses coïncidences et de savantes préparations aident à son développement, constituent une pièce admirable, pathétique, brutale évidemment, mais d'une frénésie passionnée tellement irrésistible qu'on oublie, sur le moment, l'impression de malaise qui vous étreint, l'horreur et le dégoût qui vous font presque sortir de la gorge des mots de protestation, — et qu'on applaudit tant d'art et de force audacieuse. M. Henry Bataille est le plus puissant, le plus émouvant, le plus hardi des dramaturges de ce temps ; mais, dans une œuvre comme celle-ci, il est le plus néfaste aussi. Il nous laisse sans indignation devant les turpitudes les plus écœurantes ; il nous fait presque indulgents, un instant, pour ce qu'il y a de plus méprisable et de plus honteux dans les instincts de quelques-uns de nos contemporains.

Il est vrai qu'il est aidé par le talent d'un ensemble de comédiens exceptionnels. M^{me} Suzanne Munte a arraché les larmes, par tout ce qu'elle a mis de détresse dans l'expression de son désespoir. Elle a joué, notamment, la scène du troisième acte, où elle vient vainement tenter de reprendre son Rantz, avec une intensité de fièvre et d'affolement rageur qui en ont fait une chose à la fois écœurante et douloureuse dont on garde le souvenir. M. André Brûlé a toutes les qualités physiques de son rôle de chérubin de bas-étage, — chez qui se mélangent paradoxalement la tendresse, un peu de vraie pureté, de l'ignominie, du cynisme, de l'inconscience et une volonté peu commune ; il possède, en outre, toujours ce charme un peu désabusé, cette malice un peu rosse, qui font de lui le plus souple et le plus séduisant des jeunes hommes de théâtre. M. Jacques Normand a donné à Rantz toute la vigueur, le chic aussi, et la froideur un peu brutale qu'il fallait.

Dans quatre décors superbes de luxe ou de pittoresque, MM. Darcey, Gildès, Frémont, etc., ont exactement interprété les personnages aux types très appuyés que M. Bataille a fait évoluer autour de ses héros angoissants. M^{lle} Georgette Loyer

a été une ravissante midinette et M^{lle} Denise Lorys, un peu énigmatique, une « vierge folle » toute parfaite.

* * *

Les Bleus de l'Amour. — Des « bleus » qui, à la chute du rideau, sont évidemment « de la classe »; car, par la vertu de l'amusante et rapide intrigue imaginée par M. Romain Coolus, ils ont vite fait de se déniaiser.

L'auteur d'*Antoinette Sabrier* n'est certes pas un auteur grave. Il a cependant donné à la scène française quelques œuvres solides; d'autres sont plus légères et toujours fourmillantes d'un esprit gamin, primesautier en diable. Mais jamais encore il ne fit mousser et pétiller le dialogue de la comédie à la mode d'aujourd'hui avec à la fois une gaité, une prestesse et un à-propos pareils à ceux qui font des *Bleus de l'Amour* la chose la plus amusante, et aussi la plus délicate qui soit. Car il y a beaucoup de tact et de finesse dans ce comique des mots auquel excelle M. R. Coolus.

L'histoire n'est ni neuve ni palpitante. Elle est drôle, et c'est assez. Emmeline doit se marier. C'est une petite personne enjouée et malicieuse, mais obéissante pourtant aux vœux de sa tante, qui prétend l'unir à son cousin Bertrand. Il faut voir la délicieuse et mutine façon dont M^{lle} Jane Delmar incarne ce joli personnage d'ingénue pas trop naïve; elle lui prête une grâce et une vivacité exquisés, tandis que M^{me} J. Cheirel est la bonhomie, la joie, l'entrain pas bégueule, et la bonté souriante de ces trois actes alertes. Quelle bonne tante-gâteau, mais quelle riche nature aussi, à la pétulance communicative! Le mariage d'Emmeline et de Bertrand « le bleu » ne se fera évidemment pas, parce qu'arrive au château, où il se trame, un autre neveu de tante Lulu, un mauvais sujet celui-ci, un « vétéran » de l'amour, un noceur, qui tire des carottes à sa complaisante banquière, amène une cocotte dans son auto, fait croire qu'il a convolé sur les bords de l'Ohio, réclame des chèques et embrasse les bonnes dans tous les coins. Or, les dettes sont exagérées, le mariage américain fictif, la cocotte peu encombrante. Emmeline épousera ce sacripant de cousin Gaspard. Vous voyez que c'est très simple. Mais il faut aller entendre comment c'est raconté!...

Et il faut aller voir comment c'est joué : l'élégante désinvolture de M. G. Leclercq, le mauvais sujet; la caricature que fait M. Paulet d'un vieil intendant bougon et tétu; la frimousse de

Mlle Harnold, une impayable soubrette, et le brio endiablé, enfin, de tous les autres.

* * *

La Divorcée. — Ces « opérettes » autrichiennes tant de fois centenaires dans tous les pays du monde, réalisent, en somme, une nouvelle formule dramatique. Elles tiennent du vaudeville, de la pièce à couplets, de la farce par instants, pour tourner court, durant l'espace d'une scène attendrissante, dans le délicat opéra-comique ; puis elles s'abandonnent à plaisir à la parodie, à la pantomime et à la plus burlesque pochade.

C'est incohérent, cahoté ; mais c'est amusant en diable et c'est irrésistible par l'entrain communicatif des rythmes, des refrains et surtout des danses amenées avec une adresse insinuante.

La *Divorcée* est, avec l'inégalable *Veuve joyeuse*, le type le plus fêté de ce genre d'œuvres frétilantes. Le théâtre de l'Alhambra, paré à neuf par M. Clerget qui rêve d'y monter des merveilles et semble bien avoir débuté avec succès, nous a conduit dans la fantaisiste Hollande imaginée par les auteurs. C'est un pays un peu loufoque qui bouleverse nos idées sur la traditionnelle austérité et la placidité légendaire des sujets de la gracieuse reine Wilhelmine. Mais l'opérette prend, avec les formules consacrées et les réputations des libertés. Grâce à celles-ci nous assistons à la rupture du ménage Van Lysseweghe à la suite de soi-disantes privautés que se permet le mari envers la capiteuse divette Gonda des Glycines. Mais l'opérette nous fera voir aussi comment, au lieu d'épouser Gonda, c'est à sa femme qui pardonne une faute, d'ailleurs non consommée, que revient le mari toujours amoureux, tandis que la belle pécheresse lie son sort à celui du bon juge très galant, lequel répare ainsi l'erreur judiciaire commise par lui le jour où il prononça l'injuste divorce.

Sur le canevas de cette intrigue en simple chassé-croisé sont brodés d'inénarrables épisodes bouffons et quelques scènes d'une joliesse exquise. Mme Germaine Huber mène la ronde avec une gaîté communicative. Elle est joyeuse, jolie, élégante, vive et elle lance le couplet avec une verve entraînant. M. Tréville, qui est un acteur remarquable, fait le juge amoureux avec une finesse, un esprit, un enjouement qui prêtent à son comique une distinction sympathique. Mme de Barowska, épouse digne mais toujours aimante, a le chic et la beauté en partage. M. Sylviani chante très joliment sa peine de mari accusé sans raisons.

Il faudrait citer beaucoup d'autres noms, car la *Divorcée* est

jouée par tous de façon brillante, tandis que sa mise en scène est originale et riche. Mais tout cela a été dit à foison et en détail dans les quotidiens au lendemain de la première. Et l'on a eu raison de le dire.

* * *

L'Empereur s'amuse. — Le théâtre des Variétés se spécialise dans la représentation de ces pièces d'une énorme gaieté plantureuse, sans-gêne et sans fard, qui donnent prétexte à des prodigalités fastueuses de costumes, d'accessoires et de décors.

L'Empereur s'amuse est une bouffonnerie vraiment drôle. Il y a là une force comique des plus sûres. La trouvaille est savoureuse. L'idée sort de la banalité.

Pendant les Cent-Jours, à la porte d'un château où des bonapartistes convaincus espèrent le retour de l'Empereur, vient frapper le chef d'une tribu famélique d'acteurs ambulants. Ceux-ci promènent à travers la France une pièce qui célèbre les exploits de Napoléon et les événements dont son entourage fournit les héros. Celui de ces histrions qui joue le rôle de « Poléon » est pris par les barons suggestionnés par leur idée fixe pour le véritable Empereur débarqué la veille en secret de l'île d'Elbe et venant, sous un uniforme délabré, éprouver la fidélité de ses partisans.

On devine les burlesques conséquences de la méprise, surtout si l'on songe que le bohème calamiteux ne se défend pas et laisse ses hôtes dans l'erreur, même quand il s'agit de raviver auprès de l'incandescente baronne de Lartignol le souvenir d'une heure d'impériale galanterie que lui accorda naguère le monarque — le vrai...

La troupe délurée des Variétés enlève cette pochade avec un brio fort plaisant. On ne doit pas s'effaroucher de ce que pareil spectacle a de sans-façons, puisqu'on est prévenu. Mais si l'on applaudit tout le monde, il faut admirer incontestablement la verve spirituelle et la pétulance de M^{lle} Mary-Hett, artiste vraiment originale, ainsi que l'impayable facétie, toute en trouvailles d'intonations, de grimaces et d'attitudes de M. Mario, un pseudo-Napoléon tout à fait personnel.

* * *

Le Carnet du Diable. — Ici la gaieté m'a paru plus laborieuse ; les effets, en tout cas, en ont beaucoup moins porté.

C'est, à vrai dire, une féerie — mais une féerie pour très grands enfants — plutôt qu'une opérette. A la rigueur, on peut même la prendre pour un *Faust* modernisé en grosse parodie. Le point de départ est celui-ci, tout crûment : Belphégor, qui est du royaume de Satan, a trompé sa diablesse de femme Sataniella. Le grand tribunal des enfers le condamne pour cela à un an... d'abstinence. Mais Belphégor, venu rôder dans un bar parisien, y rencontre un jeune fêtard désabusé qui lui cède, en un chèque, sa part de... paradis terrestre en échange d'un peu de bonheur et de succès dans toutes ses entreprises immanquablement ratées jusqu'ici. Et voilà pourquoi, malgré l'arrêt de Belzébuth, Belphégor gaspille tous les chèques amoureux du Carnet.

Je le répète : c'est fort incohérent et d'une gaîté souvent forcée. Mais cela permet aux auteurs de nous montrer tour à tour l'intérieur des Enfers, celui d'un bar capiteusement achalandé, celui des salons éblouissants d'un milliardaire sud-américain, celui de la Banque des Amours où le plus appétissant des Cupidons règne en maître, etc.

Cette fois, c'est le richissime marquis bronzé Rodrigo de Vespéros qu'incarne le désopilant Mario et M^{lle} Mary-Hett fait la piquante et jalouse Sataniella. M^{lle} Georgette Hilbert est une jeune fiancée qui chante agréablement ; M. Zidner lui donne la réplique avec une élégante désinvolture.

Et puis, il y a des diables, des diplomates, des diableses, des serveuses, des amours, que sais-je encore ? Il y a des dorures, des soies, des perles et des peaux roses et des yeux noirs. Et il y a des valse, des romances langoureuses, des ronds bouffes, des marches pimpantes, des refrains entraînants... C'est Gaston Serpette qui les a écrits ; personne ne doute donc qu'ils soient alertement troussés.

* * *

Le Fils de Giboyer. — Il n'y a qu'au théâtre que tout s'arrange aussi bien que cela, dit-on volontiers quand on considère l'enchaînement et le dénouement de ce que nous appelons avec un peu d'ironie « le théâtre de nos pères ». Évidemment, les auteurs de 1850 ou 1860 pensaient d'abord à trouver un sujet de pièce, à le mettre ensuite sur pied, à en tirer tout le parti possible et à intéresser le spectateur, avant tout et même uniquement, au jeu des péripéties savamment combinées avec rosserie. Aujourd'hui, nous avons changé tout cela : à quoi bon une

intrigue, des faits, une action méthodique et passionnante? Il suffit de faire bavarder avec art, avec subtilité, avec esprit surtout, pendant trois heures, des personnages plus ou moins typiques. Bavarder de quoi? De tout, de rien, de tout le monde, de personne... Une pièce? Pourquoi? Des mots, oui; des répliques qui font volants légers sur les raquettes d'un semblant de fragile épisode.

Le Fils de Giboyer, comme tout le théâtre d'Augier, comme celui de Feuillet, comme celui de Dumas, est très lointain de cet art à la mode du XX^e siècle. Il est aussi faux, me direz-vous? Possible; mais il est autrement solide, profond, utile surtout. Il fait vibrer et penser au lieu de se borner à faire rire ou pâmer. Et ça vaut tout de même mieux.

Il était bon que M. Reding donnât une place à cette œuvre peu jouée, dans le répertoire qu'il compose en façon d'enseignement méthodique à l'usage du jeune public de ses matinées du jeudi. Celui-ci a paru goûter et comprendre l'œuvre à la fois émouvante et forte, attachante aussi d'Emile Augier. L'élément politique d'actualité passablement fanée, qui y a large place, ne l'a pas rebuté, parce qu'il se mêle intimement à l'action sentimentale et que celle-ci a conservé tout son don d'intérêt sympathique.

M. Gournac a campé une fière figure de l'exubérant polémiste aux gages. M. de Gravone, qui mélodramatise à l'excès, a mis néanmoins parfois des accents sincères dans la bouche du fils aux nobles sentiments. M. Séran fut un parfait vieux gentilhomme, M. Scott un amusant niais sournois. M^{me} Angèle Renard fit, en grande dame altière et suprêmement élégante selon son habitude, une rentrée sympathique. M^{lle} Ladini est vive et séduisante; M^{lle} Farnès grave et sincère dans son émotion.

A M. Jean-Bernard était réservée l'heure initiale consacrée à la présentation de l'auteur joué et de son œuvre. A M. Jean-Bernard annuellement incombe la tâche, qui lui est facile, de mettre en joie la salle du théâtre du Parc. Il n'y a pas failli. Sa bonhomie, ses facéties, ses digressions, son verbiage infatigable, sa provision d'anecdotes disparates y ont largement suffi une fois de plus.

M. Jean-Bernard a parlé, parmi cent autres, de M. Combes et de M. Loubet, du prince Victor et de la princesse Clémentine, de Pigault-Lebrun, de Barbey d'Aurevilly, de Félix Faure, de Got, des Goncourt, de la duchesse d'Uzès, des élections com-

munales du 15 octobre, de Judic, de Paul De Cock, de l'impératrice Eugénie, de Mme Steinheil...

On l'a beaucoup applaudi.

On a d'ailleurs, plus tard, beaucoup applaudi Emile Augier aussi.

* * *

Hernani; Le Barbier de Séville. — On sourit; on lève même avec irrespect les épaules, — mais on est pris, quoi qu'en dise et veuille paraître. Quand l'émotion ne peut être cachée, on cherche une excuse : — Ah ! cet Albert Lambert, quelle jeunesse, quelle flamme!... Ah! cette Madeleine Roch, quelle ardente passion, quelle voix, quelles attitudes!... Ce vieux Mounet, quels accents encore et quelle noblesse!...

Vous vous mentez à vous-mêmes, jeunes gens qui traitez le « père Hugo » de quincailleur romantique. Vous êtes conquis malgré vous par la sonore splendeur de ses vers, la magie de ses images. Et tout l'artificiel de son drame disparaît derrière l'éblouissement du dialogue et la majesté des tirades. Ses personnages cessent d'être faux dès qu'ils sont trop grands pour vos petites conceptions. Ils ne sont pas à côté de la vérité; ils sont au delà. Et c'est bien plus admirable que la vérité toute mesquine, cette énormité dont nous ne voulons plus convenir qu'elle nous écrase...

... *Hernani* fut le brillant spectacle de réouverture des matinées classiques dont M. Fonson continue à confier le soin aux plus brillants tragédiens et comédiens de la Maison de Molière. Il n'y eut pas une tache dans cette interprétation chaleureuse. La salle, bondée comme d'habitude, acclama les artistes; je crois bien qu'elle acclama un peu l'œuvre aussi.

Il y a deux ans, M. G. Berr vint jouer *Le Barbier de Séville* avec M. Dehelly, toujours d'une distinction un peu précieuse; M. Siblot, plein de rondeur; M^{lle} Dussanne, malicieuse et piquante. Cette année, c'est M. Brunot qui a revêtu pour nous la culotte et la veste de velours du facétieux Figaro. M. Brunot est plus jovial que sournois. C'est un Figaro aussi intéressant et parfait que celui de M. Berr; mais il est tout autre. Je crois que la vérité est plutôt dans l'astuce que dans la bonhomie, si roublarde soit celle-ci. Le barbier de M. Brunot n'est pas un drôle roué. Celui de M. Berr avait des cynismes fripons autrement insolents.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS

Musée moderne : Cercle d'Art Union.

Sans doute, lecteur, vous avez bonne vue et vous connaissez comme moi cette impression d'ensemble que l'on reçoit d'un milieu, en une fraction de seconde, et qui est un des miracles de la merveilleuse structure de l'œil humain ! Dès l'entrée des salles garnies de tableaux et sculptures, j'aperçois, au fond de la galerie, la belle fille, haut dressée sur son piédestal, et entourée de joyeux enfants, composant le groupe d'allégorie sculpturale : *La Danse*, de Herbays. Bien que je sois ennemi des patines, celle-ci me plaît. Elle est uniforme, sa mission n'est que de réchauffer la vue ; elle communique à l'œil quelque chose de la chaleur dorée de certaines peaux. Elle ne détourne pas l'attention et permet de suivre la ligne sans accident ; de même, elle expose le sujet sans rien emprunter à des souvenirs étrangers : elle est honnête, cette patine.

En faveur de ce groupe d'où émane une franche jeunesse, une gaieté large, une robuste santé, qui du bout de la salle nous appelle avec grâce, allons-y, commençons par la sculpture.

Le groupe de Herbays est agréable et solide ; il réalise une alliance rare : la grâce robuste. Toutefois, je regrette immédiatement, — c'est dire que cela se voit vite, — que l'artiste ait négligé l'étude des enfants. Ces enfants sont copiés, inspirés d'ailleurs ; leur attitude ni leur masque n'a été refondu dans le cerveau de l'artiste par une étude originale. Ils sont sentimentaux et graves, sans rien de l'épanouissement de leur belle compagne dansante.

Nous avons tourné autour du groupe ; quand on voit une belle fille, on n'en saurait trop voir : le groupe n'est pas beau par derrière. Il n'y a plus, de la belle fille, que le lourd manteau dont elle *étouffe* le groupe et *superfète* sa grâce.

A ce propos, voici quelques considérations : c'est une faute de ne pas soigner tous les côtés d'une statue. Et c'est une faute conséquente. Vous me direz que l'on a déjà bien assez de peine à soigner le devant... que, d'ailleurs, cette statue sera adossée, etc... Et que, par conséquent...

Non, il y a une autre face de la question. Le devant ne sera véritablement bien qu'à la condition de ne laisser soupçonner

aucune insuffisance de la partie postérieure. Si cette partie cachée est parfaitement établie, cette perfection aura un rejet sur la partie visible. Plus l'œuvre sera soignée dans toutes ses parties, plus fortement elle sera organisée. Il n'y a pas, en sculpture, seulement ce que l'on voit, il y a aussi ce que l'on sent. Il est bien entendu que nous ne parlons pas ici du sentiment, mais de l'instinct, d'une sorte de prolongement logique de la vue qui mesure, sonde, pèse, travaille dans l'invisible, à la règle, au cordeau, au compas.

De cette *Petite Fille pleurant*, marbre que nous envoie Albert Bartholomé, invité, nous ne ferons pas le point de départ d'un éloge, qui serait justifié, du grand sculpteur français. Evidemment, comme le dit naïvement *La Plume*, ce n'est pas cette œuvre, de dimensions modestes, qui fera oublier le monument aux morts ! Oublier, non, mais c'est bien assez pour rappeler et faire admirer ! Car il n'en faut pas tant d'un grand artiste ; il est tout entier dans l'œuvre la plus minime, même dans cette petite fille, abattue, et dont la pose ramassée multiplie les lignes, dans l'horizontale comme si le corps s'annihilait, se fondait, dans le mouvement plissé des draps, peut-être d'un lit, d'une couche quelconque.

De Bremaecker met en œuvre de jolies formes, mais toujours connues. Non pas qu'il copie ! Cependant, il n'invente rien. Il a du goût, témoin son jeune homme, non sans élégance, pour un monument funéraire de famille ; témoin son captif aux mains liées derrière le dos et qui regarde avec une curiosité, d'un calme tout philosophique, une tête coupée, qui, sans doute, lui « prédit son sort » ; témoin encore la jeune femme qui offre des roses. Tout cela n'est pas dépourvu de grâce ; presque rien n'est en dessous de la nature pour le métier, ce qui est quelque chose ; mais rien ne s'ajoute à cette fidélité, ni sentiment, ni recherche de pose. C'est le désolant *très bien* des élèves sages.

Quant au *Roi d'Ys*, c'est un très mauvais dessus de pendule ; c'est déjeté, c'est grêle ; les quatre pattes du cheval, les quatre... de l'homme, et les quatre... de la jeune fille, ça ne fait que douze pattes ; mais elles sont toutes si malheureusement disposées que l'on croit en voir au moins trente six !

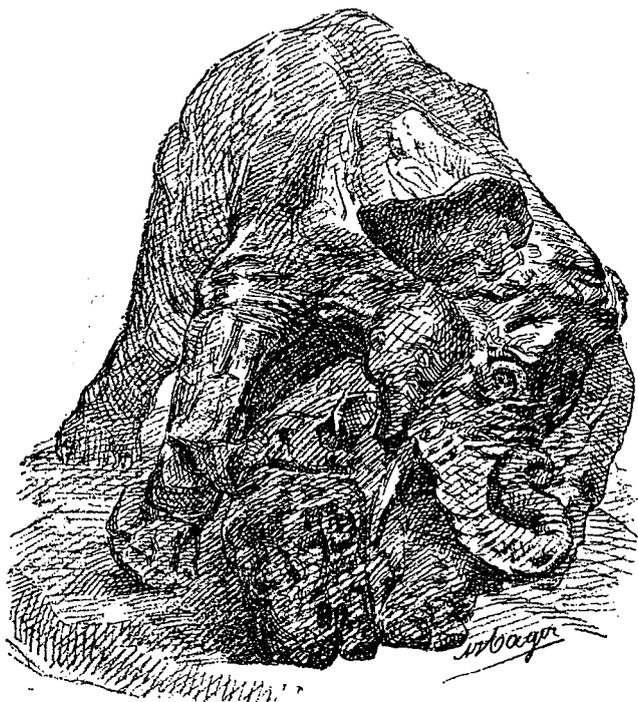
Que veut faire entendre De Bremaecker, lorsqu'il titre au catalogue certaine sculpture : *Buste de jeune homme* ? Apparemment une synthèse, dans le genre de celles que crée Rousseau qui, lui, a fait quelques synthétiques têtes de jeune homme. De Bremaecker aurait dû nous dire plutôt, buste *d'un* jeune

homme. Car celui-ci n'est pas une synthèse, il doit avoir un nom dans la vie. Que l'on me comprenne bien, il ne s'agit pas d'une chicane de grammaire. Nous trouvons le même défaut dans la statuette de femme nue, qui a l'air d'un portrait, et dans le captif, qui est certainement un portrait fidèle.

Il y aurait encore à parler du médailliste, mais je crois devoir me borner cette fois.

Nous ne savons que dire du buste de Crick, sinon qu'il est en bronze, ce qui suffit à lui assurer déjà une sorte d'immortalité.

Et arrivons en au sculpteur animalier Albert Hager. Ce sont, ici, les pauvres et les captifs du monde animal. Tigres et lions



prisonniers chez l'homme, dans la pluvieuse Europe. Tigres osseux, lion grimaçant, chevaux décharnés et tragiques, et chiens affamés. Il faut admettre la représentation des marques

de la déchéance physique chez le chien et chez le cheval, parce qu'elles ont pour cause le travail, la misère. Mais la déchéance physique qui provient de la cage, la maigreur par manque d'appétit, la raideur des membres par humidité du climat, l'atrophie des formes par défaut d'exercice, l'abêtissement de la face, extinction de l'intelligence, tout ce qui est le triste lot des animaux en cage, cette déchéance physique des fauves prisonniers ne les embellit pas. Nous pensons qu'un artiste comme Hager, qui a le sens et le respect des animaux, pourrait nous en donner des représentations plus passionnantes en les prenant dans leur beauté.

Nous en trouvons une preuve dans le tigre à l'affût, dans le *Tigre sur le rocher*, dans le groupe des éléphants qui luttent, dans le combat de l'éléphant victorieux d'un rhinocéros. Ces groupes minuscules ont du poids, de la masse, les animaux pèsent bien l'un sur l'autre, toujours en des poses extraordinairement naturelles. Je pense que Hager en sait matériellement assez pour s'élever maintenant au-dessus de l'animal de ménagerie ; et sans partir pour l'Afrique, ni pour les Indes, il pourrait s'appliquer à traduire la noblesse de la nature animale, la vie somptueuse des animaux, leur âme redoutable et universelle. Il existe pour cette noble tâche, à défaut des voyages, toute une volumineuse littérature de voyageurs, de zoologistes... et de photographes. Ce sont documents à consulter, à connaître, à vivre et à refondre en soi : Avec l'amour de la bête, il en sortirait toute la jungle !

Le bois est une belle matière pour la sculpture, et Tuerlinckx n'a pas tort d'y revenir. Le bois a du grain, de la chaleur, de l'onctuosité, de la vie. Malheureusement trop de vie ! Le bois a le tort d'être une matière peu sûre. Il se fend tout seul, il se casse, parfois, facilement.

Dans la *Tête de vieux paysan*, acajou, Tuerlinckx a su éviter l'effet désastreux des couches concentriques du bois. Il ne semble pas que le tilleul, dans lequel est travaillée *Joie de vivre*, soit bien traité pour la patine, car ce beau bois est devenu tout semblable à un plâtre frotté d'ocre jaune ! Alors ?

Voyons maintenant nos peintres.

Willy Thiriart, un artiste distingué. Distinction dans le trait, dans la couleur ; la distinction est une qualité à signaler quand elle se rencontre, car elle est parmi les dons de naissance et rien ne la donnera jamais à qui ne la possède pas. En quoi réside-t-elle ?

Je me tairai là-dessus. Nul n'a jamais su la définir. Et, cependant, elle existe. Willy Thiriart la possède; elle est dans le coup de crayon, dans le ton d'une teinte, dans un nu, dans un paysage, dans l'interprétation d'une muraille. Voyez le petit *Nu*, ce corps jeune et frais, qu'effleure la clarté d'une fenêtre! Voyez la *Loge*, où un visage de jeune femme est traité avec un métier enveloppant, élégant et léger.

Parent de la même distinction : André Cluysenaar. C'est un art peu profond, peut-être, bien qu'il y ait beaucoup dans le petit portrait de M^{lle} A. Toute une charmante série de croquis, du nu et de la soie aux nuances délicieusement tendres et tièdes. Des attitudes simples, naturelles, avec la nonchalance qui convient aux demi-nudités, ou la tenue plus volontaire, cependant, sans raideur, qui accompagne normalement la toilette de ville.

Beaucoup de distinction aussi chez Lemmers, couleurs, formes, arrangements du sujet, coup de pinceau!

On va se moquer, avec ma distinction!

Les artistes, beaucoup d'entre eux du moins, ne veulent rien entendre! Ils nient la réalité de ce vobable; les plus conciliants en font le synonyme de frivolité. Oh! que non!

Un exemple? Oui. Je hasarderai une comparaison déroutante : Un canard sauvage est distingué. Un canard domestique est vulgaire.

Comprenne qui *sentira*, je n'en dirai pas plus; c'est une question de race et de caractère.

Toutefois, il nous semble que G. Lemmers s'autorise souvent de cet avantage de la distinction pour négliger le métier, négligences fréquentes, notamment dans le portrait de M^{lle} B. D., où le visage seul a captivé tous les soins de l'artiste. L'œil a tort, dès qu'il quitte ce visage qui, lui, est travaillé, enveloppé, avec d'innombrables délicatesses. Est-il bon, est-il agréable, que l'œil ne puisse se permettre, avec avantage, la moindre incursion en dehors du point visuel prémédité par l'artiste? Le plaisir ne devient-il pas un peu bref?

Distinction encore chez M^{me} Louise de Hem, lorsque l'artiste se laisse aller à sa propre nature. Il nous paraît y avoir en M^{me} de Hem deux artistes, l'une soutenant l'autre, si je puis dire... Rien de comparable à la toile *Eglantines*, une fillette appuyée sur le coude, qui regarde s'ouvrir quelques fleurs d'églantier dans un vase. C'est une œuvre de virtuosité a-t-on dit; non pas, je dirai plutôt une œuvre de maîtrise; le coup de pinceau donné franc, en ces moments d'inspiration, fruit d'une

laborieuse et attentive carrière, où l'œil voit juste et profond, et dans le fin du fin ! Ces cheveux, ces joues, coups de pinceaux divinatoires de la magie de faire de la vie avec de la couleur,



nettement, sans hésitation ; impossible à recommencer ! C'est une œuvre ! C'est l'art honnête, l'art difficile.

Jef Leempoels figure ici à titre d'invité, honneur toujours dangereux ! Le lion, quoi ! Et, certes, il a droit à bonne part d'éloges. Un portrait de femme, saine et ardente comme l'été ; un portrait d'enfant, Pierre Grosfils, de pose charmante dans une gamme de bruns somptueux ; enfin un paysage, *Environs*

d'Aerschot, un village enfoui dans un pli de terrain, et dont on ne voit que les toits rouges se détachant sur la vaste étendue,



*Croquis
J. Flamme,*

champs et bois, immensément verte. Heureux subterfuge où la tuile oppose directement son rouge, brûlé et chaud, aux verts

profonds des champs et des frondaisons riches. La pâte est belle ; on sent le tableau étoffé dans les dessous ; ce n'est pas une de ces peintures à fleur de toile, la toile est bien nourrie sous les tons définitifs. Bravo !

Le paysagiste François est toujours sincère et chercheur. Son *Ruisseau en avril*, *La Hoëgne en septembre* sont de ces œuvres qui s'imposent par la majesté de la vision et la grandeur sévère. Peut-être pourrait-on reprocher, à quelques-unes des œuvres les moins marquantes, il est vrai, un certain manque de profondeur dans les plans.

Mais, par contre, dans la *Forêt de Soignes en septembre*, quelle belle éclaircie fuyante et lumineuse à travers le sous-bois aérien et léger ! L'œuvre a-t-elle aussi trouvé en M. Hoffman-Bestendorf un amateur éclairé qui l'a acquise.

Paul Leduc et Armand Jamar, l'un avec les clartés, l'autre avec les ombres, vous cuisinent à merveille un paysage ou un intérieur. Ce sont agréables ragoûts de couleurs, pour qui aime les ragoûts. J'ai l'horreur, en critique, de ces termes culinaires. Mais, quand ils sont bien trouvés, on est forcé de les employer. *Le petit port de Dordrecht*, de Leduc et son *Quai ensoleillé en Zélande* sont, certes, le comble du genre bouquet de couleurs, et chez Jamar ses intérieurs de cuisine dans les tons vieux Cordoue et harengs saurs, *Auprès de l'Atre* et les *Humbles* sont presque de la macération dans de riches jus bruns, non dépourvus de l'or des lumières.

Les aquarelles de Victor Wagemaeckers nous paraissent bien dures. — M^{lle} Levert a envoyé des pavots, hortensias et pétunias. Ces derniers, au pastel, semblent faire prévaloir le pastel entre les doigts de M^{lle} Levert. — Heyligers, dans son tableau des vieilles maisons, dispose deux lumières malheureuses qui font loucher ; son *Canal dans les dunes* est un petit Courtens très doux ; ses *Moutons dans les dunes* un petit Verboeckhaven, très doré. — Claeysens est un luxuriant, qui veut tout dire à la fois !

Jacques est bien divers en ses quinze toiles, occupé qu'il est à se chercher. Il y met une sincérité qui intéresse et plaît. Il n'est pas recherché dans la forme, dans le sujet non plus. Dans le portrait, il est vivant, tel *l'architecte Ch. G.*, pas beau de couleurs, mais coloriste. Il est coloriste encore dans son *Plein air* et dans la grande toile, capitale, où quatorze femmes en jupe de diverses couleurs, dans un champs de lin, s'occupent, à demi couchées, ou à genoux, du *Sarclage* ; il faut louer toutes

ces couleurs, bien baignées d'atmosphère, couleurs de coloriste dans une note sobre ; au loin les champs, l'horizon, les nuages, se perdent dans l'infini, un infini mouillé d'air diaphane bien lavé. Pour nous résumer, c'est cette toile et la *Matinée printanière*, qui indiquent les qualités dominantes de Jacques.

Les ouvrages de Karpathy nous semblent insuffisants. Les sujets, jeunes femmes en toilettes légères, sont aimables. Des bleus morts, des jaunes ambrés, des teints frêles dans de la verdure. Mais tout cela est si peu *fait*.

Ce nu de Verburgh ? Etude ? Alors, attendons...

Flasschoen : *Barque de sauvetage*, que l'on met à la mer, pendant l'assaut des vagues ; c'est mouvementé, bien vu. Le port en *Zélande* baigne dans une rêveuse clarté bleue. Le *Halage*, pauvre homme, pauvre cheval, pauvre terre, c'est presque le halage sur un monde inondé. Il y a là un habile effet de chemin en courbe qui semble mettre la terre en péril et agrandir démesurément le royaume envahissant des eaux.

Geudens, toujours intense, soigneux, robuste, sujets bien construits, belles nappes de lumière pénétrant dans la chambre des cloches de quelque tour, ou sur un carrelage, ou dans le *Sanctuaire* du viel amateur de curieux manuscrits.

Menet, une jolie tête d'enfant, tout soie blonde sur fond carmin. D'autres enfants encore ; et une procession de petit village. Un peu rudimentaire.

René Gevers enveloppe ses paysages, *Lever de lune*, d'une atmosphère toujours douce et diffuse. Voyez ces maisons de campagne avec leur pâle clarté rose qui veille derrière les rideaux, et dans le ciel la blanche clarté lunaire dans l'azur profond de la nuit. C'est une œuvre.

Enfin, voici la serre de lilas blancs, de Mlle Marcotte. Les panaches légers s'élèvent avec grâce dans l'atmosphère chaude de la serre. Il y avait ici un tour de force à réaliser qui demandait une compréhension recueillie et un œil subtil. Le vert des vitres de la serre, projette sa coloration sur l'ivoire des grappes de lilas. A son tour la verdure naissante et fraîche des feuilles et tiges de lilas contribue à répandre dans l'atmosphère une clarté verdâtre d'une autre gamme. Il était difficile de donner à cette atmosphère sa double coloration ; difficile aussi de suggérer l'impression de l'air tiède d'été d'une forcerie. Le problème a été résolu avec élégance, et les panaches odorants se balancent mollement dans une atmosphère verte et chaude d'été, d'un été factice que l'on sent plus frêle que celui de la terre.

Jules Merckaert n'aurait-il pas deux âmes, l'une qui se contente de l'effet, et à laquelle j'attribuerai le *Cottage* dans un jardin merveilleusement fleuri, et la *Berge*, et les roses trémières à *Midi*, et les *Derniers rayons*, etc. Et une autre âme qui va plus au fond des choses, jusqu'à la sensation, et à laquelle nous devons, je crois, le *Champ de fleurs*, et surtout cette page émue, enveloppée : la *Rivière au lever du soleil*. Combien ceci est plus fin ; rien ici n'entame la vue à l'emporte-pièce ; l'eau lisse est toute lumière, légère comme un reflet. Berges sinueuses d'un vert indisciblement rose et bleuté ! Large ciel où vibre dans la clarté l'ambre chaud des rayons proches !

Charme impérissable, vérité insubmersible contenus dans les œuvres sincères, faites en un moment heureux !

L'art appliqué à... la mie de pain, ou plutôt la mie de pain appliquée à l'art a trouvé de divins interprètes dans les doigts de fée de Mme Penso. Des orchidées, des capucines, des œillets, le lys du Japon, la pensée, les anémones, le muret, le myosotis ! Il y a peu de temps, croyons-nous, la mie de pain s'est révélée pour la première fois substance plastique, employée par l'ingéniosité d'artistes délicats ; on la modèle, on la peint. Mme Penso a ajouté à ses esthétiques modelages une présentation sentimentale. Ce sont branches fleuries et petits bouquets, comme en font les âmes candides et les amoureux, de-ci de-là, fleur à fleur, doigt à doigt, *le long de la route*.

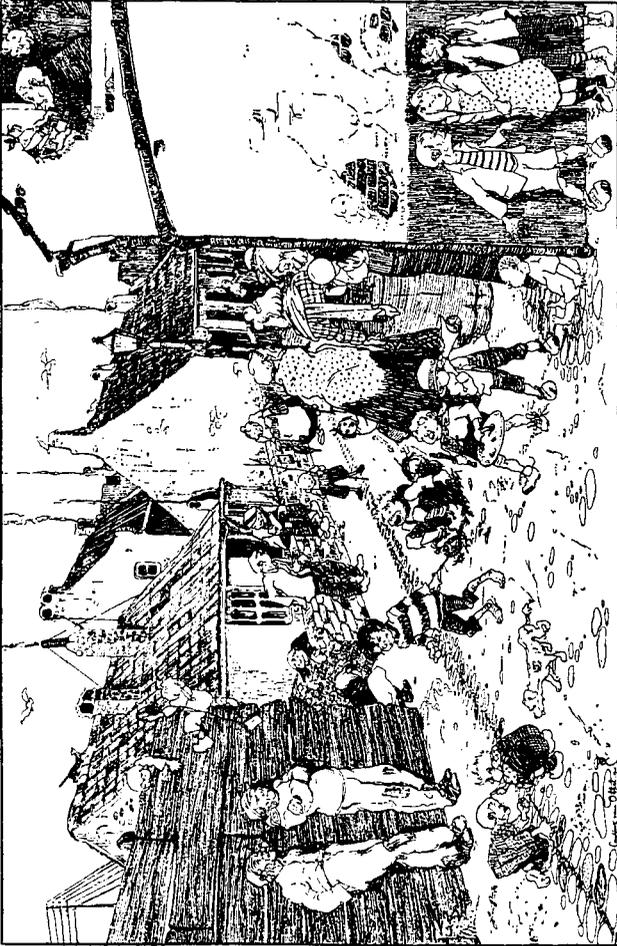
Salle Studio. — **Les Humoristes.**

Une exposition de peintres et dessinateurs humoristes... Je ne sais pas, lecteurs, ce que ça vous dit, au simple énoncé ? Mais, quant à moi, je souris à cette perspective : L'esprit, le trait fin, la grâce insinuante ; ou bien, pour les choses graves, l'exagération philosophique, le détail qui pousse à la pensée et souligne l'antithèse ; telles sont les bribes qui me reviennent au souvenir des meilleurs humoristes du passé, Granville, Gavarni, etc. On peut, n'est-ce pas, dans le domaine de l'art, évoquer le passé ? L'art n'est pas comme la science, on peut affirmer que l'on sculpte aujourd'hui moins bien qu'on le faisait il y a 2,500 ans, voir Phidias. On peut affirmer que l'on grave moins bien que Dürer ; et la peinture, elle-même, malgré quelques innovations... plutôt scientifiques... Bref, j'ai voulu seulement justifier mon invocation à Granville et Gavarni.

Avec ces dispositions d'esprit j'avouerai que l'exposition de

nos humoristes m'a un peu déconcerté. Elle est fort... bruxelloise, bien qu'il y ait là-dedans un anglais, Bailie.

La note en est triviale, exception soit faite à ce point de vue



pour Ochs, Claes parfois, Bailie, déjà cité, Jean Droit, Watelet, et certain portrait de Navez.

Et à tous nous dirons que leur humour est beaucoup trop sommaire. La ligne, *le trait*, qui a mission graphiquement d'être synthétique, n'est presque jamais assez *riche d'intention*, riche de cette synthèse suggestive qui devrait lui donner toute sa saveur. Il faut que le trait résume, sans rien enlever. Dans ce genre on peut trouver très bien les *duellistes*, de Ochs. Mais, du même Ochs, nous sommes loin de louer, notamment, la charge de Robert Goldschmidt. Parce que la charge est mal comprise quand elle arrive, comme celle-ci, à transformer un homme intelligent et actif en une sorte de veau imbécile.



Pol Dom est un caricaturiste redoutable ; sous son crayon, son pinceau, les gens doivent finir par se dégoûter d'eux-mêmes ! C'est très bien, car c'est atroce. D'un esprit aigu, il extrait d'une psychologie les pires instincts, les sentiments les plus avilis, les passions les plus déprimantes ; et il vous colle tout ça au visage !

Baillie nous fait rire par ses charges savantes et compliquée ;

l'éléphant qui louche vers un gosse haut comme une botte ; Roosevelt, retour de la chasse, menant en laisse un rhinocéros fort endommagé ; et ce lion, la face bandée et qui tourne vers le chasseur un œil timide et épouvanté !

Jean Droit, un humoriste élégant. Un esprit qui ne s'émeut pas devant les travers qu'il découvre. Pourquoi rire ? Le ridicule fait partie de la psychologie de l'homme. Il n'a rien d'anormal, ni d'exceptionnel. Jean Droit s'en empare avec un sérieux qui fait la valeur profonde de sa charge.

Quelques fusains de Navez ne nous ont point paru humoristiques, mais seulement des dessins de caractère ; comme aussi son portrait d'un être de sexe équivoque.

Beaucoup de succès pour l'alphabet pour enfants de Blandin ; et succès pour la *Valse lente*, de Claes, rien pour enfant, cette fois !

Canneel se moque assez vilainement des gens et nous donne quelques charges maigres d'avocats, de notaires ; non que ceux-ci soient maigres de chairs, mais c'est plutôt maigres d'originalité. Son *Beulemans* est meilleur.

Van Offel a de l'invention ; il imagine, détaille et raconte.

Watelet a esquissé quelques types, non sans finesse.

Cercle artistique... : Paul Hermanus.

... Je me suis arrêté, car je ne sais pas pourquoi j'ajouterais *littéraire*. Qu'on me le dise, si des raisons militent ? Quoi qu'il en soit, le Cercle a de nouveau ouvert ses salles aux expositions. A l'entrée, nous reniflons des odeurs de peinture de bon augure ! Il doit y avoir là des chefs-d'œuvre notoires. Informations prises, on peint le lanterneau nouvellement établi au-dessus du vestiaire.

On a commencé la saison le 21 octobre par les aquarelles et huiles, nombreuses, de feu Paul Hermanus.

Hermanus aquarelliste, c'est l'école Stacquet, Cassiers, Jacquet, même Uytterschaut, bien que ce dernier soit plus synthétique. C'est l'école de ces artistes charmants, vifs, alertes, idéalistes à leur façon, qui n'aiment ni pleurs, ni misères, ni choses sales, ni coins hideux. Oserais-je dire le théâtre de la peinture ? Ils ont l'œil propre, fuient la boue ; ce sont de grands consolateurs, d'excellents psychologues, des conteurs pimpents. On

assure qu'ils compromettent le grand art, mais je ne saurais leur donner tort. Leurs livres d'images sont si jolis !

Hermanus fut un artiste adroit, ses œuvres sont sans profondeur. Est-ce un tort ? Il saisit des choses, êtres et sites, juste ce qu'il en faut pour l'apparence. Le papier de l'aquarelle n'est endolori ni d'un excès de coups de pinceau, ni d'un excès de réflexions. L'ensemble est attrayant, pittoresque, varié. Une aquarelle de Hermanus est agréable à voir ; l'esprit s'amuse à détailler, le métier est minutieux, brillant, soutenu. On devine en dessous une connaissance étendue, une expérience riche. Avec ce que sait un tel artiste, il eût pu être lourd et douloureux, et laborieux à souhait, tout comme un autre, — n'a-t-il pas (à l'huile) ses *Chercheuses de Moules ? La Tamise à Londres ?* — il a préféré prendre des choses leur rire et leur gaité, les adorer, leur faire la toilette ; un peu de maquillage,

La peinture à l'huile est abondamment représentée. Nous la trouvons, en général, d'un sentiment plus sévère. D'une sévérité qui ne paraît pas la conséquence d'une différence de vision, mais plutôt d'un maniement du pinceau moins alerte, L'huile semble un peu pâteuse pour cette main vive. Je ne vois, dans les cinquante-quatre huiles, que seulement deux ou trois petits pay-sages qui aient l'esprit coquet des aquarelles.

Salle Studio. : TITZ, MERCKAERT, FLASSCHOEN, CLARYS,
STOBBAERTS P., M^{me} DETHY.

Comme un pinceau peut devenir habile ! Louis Titz nous en est une preuve ! Il expose certaine sablonnière entourée d'un champ de fleurs sauvages. Les fleurs blanches et les jaunes pâles prédominent dans cette masse touffue, prodigieusement touffue, fleurie. Fleurs et lumières entre les tiges sont faites de la réserve des blancs sur le papier ! Il faut, certes, un métier extraordinairement concerté pour arriver à un aussi florissant résultat sans sécheresse ! Quant à la sablonnière, elle est ratée et elle ne soutiendrait pas la comparaison avec d'analogues creux de sable, caressés d'un coup de vent, tels que nous en connaissons dans l'œuvre d'Uytterschaat.

Une autre aquarelle qui pourrait s'appeler *Village près de l'écluse* — dans cette exposition sans catalogue — nous montre comment Titz sait briller une eau et la rendre rapide, grouper les maisons d'un village avec fraîcheur.

Jules Merckaert expose deux croquis poussés, qui certainement ne sont pas étrangers à certaines toiles du même, dont nous parlons, avec éloge, dans le compte rendu du Salon de l'*Union*.

Flasschoen nous donne une jeune fille dont le bonnet à grandes ailes dit qu'elle est Zélandaise, et les deux cruches qu'elle porte aux bras nous disent qu'elle est fermière, ou laitière, au moins; c'est une gravure bien molle.

Nous aimons mieux ses joueurs de cartes au cabaret, dans une sorte de bouge, à en juger par l'éclairage, le mobilier. Il y a là, notamment, deux robustes et joyeuses commères.

Clarys ne manque pas de talent. Tout le monde a du talent aujourd'hui; il en faut énormément pour en avoir un peu!

Pieter Stobbaerts affectionne la clarté et les effets de clarté. Il en use fréquemment. Dans un intérieur sombre, cabane ou maison, il ouvre une porte et la clarté du dehors se précipite. Ou bien c'est une cour sombre et, par-dessus les murs obscurs, c'est la trouée vers les nues claires ou les toits ensoleillés des maisons voisines.

Stobbaerts me paraît dans une excellente voie, à condition d'alléger parfois ses pâtes, de scruter les ombres. Si l'on admet en peinture le genre peu intéressant en tant que sujet, on reconnaîtra que certain tableau est, à peu de chose près, une œuvre : nous voulons parler de cette cour sombre d'où l'on voit un ciel et des toits ensoleillés.

Quelques fleurs dans un verre, par Betsy Dom van Gelder, c'est jeté là grassement, généreusement, sans embarras, et, ma foi, c'est personnel,

De Mme Dethy, de petites aquarelles, très délicatement tripotées. Ici, une vision bien limpide d'estuaire bleu entre des rives vertes, le tout d'une clarté bien trempée, bien lavée, avec une heureuse imprécision qui donne de la grandeur à cette toute petite chose dans son cadre minuscule.

Là, une vision de fumées d'usines, fâcheuses et lourdes, se traînant, comme la lassitude du labeur, au-dessus des eaux lourdes, sous le ciel bleu profond de la nuit. Là, encore, des barques au port, rangées comme une gamme de couleurs, des violets pourpres, des ocres, des lie de vin, — œil délicat et cœur ému.

Pol Dom est un artiste de caractère; voilà qui est rare. Son

portrait de Zélandaise a belle allure. C'est modelé et c'est peint !

Clesse, paysages, a de la légèreté dans le pinceau ; il réussit, sur la toile, la distance et l'atmosphère.

Nous retrouvons la nature morte où Cambier, avons-nous dit le mois passé, affirme ses goûts : une belle *Entrecôte* avec légumes. Le tableau que nous revoyons ici dans une lumière meilleure n'y perd rien au contraire ; la viande ne paraît que plus saine et la peinture plus robuste.

Galerie d'Art : Maurice Hagemans.

Les avatars du 138 de la rue Royale ont fait de l'annexe de cette maison, aujourd'hui, la *Galerie d'Art*. Une galerie avec tapis plein, épais à s'y rouler ! Il y a des tableaux aussi, bien entendu, dans cette galerie ; on ne peut pas tout dire à la fois ! Ce sont les tapis qui m'ont touché tout d'abord, parce que je ne conçois pas que l'on puisse exposer des tableaux sans mettre des tapis moelleux et sourds, — comme ici, — sous les semelles haissables et bruyantes des visiteurs. (Mais que ceux-ci essuient donc leurs néfastes semelles, ou l'on enlèvera les tapis, je présume ; voici l'hiver...!)

Les tableaux sont de Hagemans.

Je suis animé de sentiments nettement opposés, quand j'ai à parler de Hagemans. Charmé, je dis : c'est très bien, quels beaux tableaux, rien de négligé, un métier constamment heureux ; de la grandeur (*Vallée de la Meuse, Chenal*) ; de la poésie (*Avant l'orage, Les hauteurs du Colebi*) ; quelle transparence dans les eaux (*Le Pêcheur*).

Et, malgré tout, je ne suis pas content ! Il me semble que Hagemans ne fait pas rendre à la gouache tout ce qu'elle pourrait donner. J'y voudrais de ces accents où la matière fait voir ses ressources et sa beauté propre. Il y a dans le traitement, quelque chose d'uniforme qui donne du mou à la vie et de la monotonie à l'impression.

N'est-ce pas une nature un peu trop toujours ouatée ? Et, impression singulière, elle manque d'air, et des mouvements de l'air ; nature trop silencieuse ..

Sur la Nêthe, Pâturage sur la Montagne me semblent mieux répondre aux désirs de l'œil, satisfait de recevoir ces petits chocs, annonçant dans une œuvre la collaboration de cet incomparable maître : l'instinct.

Salle Deman : **Exposition Kleykamp. — Chine et Japon.**

Il est entendu, quand il s'agit d'art japonais, que c'est un art de surface. De surface ne signifie pas superficiel ; mais signifie l'art de décorer les surfaces, sans viser à la représentation de la perspective atmosphérique, souci essentiel de l'art des Européens, ou barbares d'Occident. Ceux-ci prétendent que leur art est plus complet ; nous le contestons, et nous nous contenterons pour eux des mots : art plus complexe. En effet, il faudrait voir un point : Celui du bon goût. L'art européen lâche la sincérité pour le trompe-l'œil. Que ce soit par l'exactitude ou par le sentiment, il vise au trompe-l'œil. C'est un narrateur qui, prenant ses auditeurs pour plus ou moins naïfs, veut faire croire qu'il est Ulysse racontant lui-même son Odyssée et il se démène et il exagère et il use de toutes les ressources du métier, pour « empoigner » et dérouter jusqu'à l'illusion l'auditeur !

Il y a plus de goût dans l'idéal des Japonais, des Chinois, et à ce point de vue ils se rapprochent de l'idéal délicat des primitifs italiens et des primitifs flamands.

Il était nécessaire de jeter ces quelques idées, qui nous ont dirigé dans notre promenade à travers les objets rares et magnifiques de l'exposition Kleykamp. Quant à discuter ces idées, ce n'est pas pour cette fois-ci ! N'est-il pas vrai que les discussions sur l'art manquent d'étalon ; les arts ne possèdent encore ni leur géométrie ni leur arithmétique !

Il nous faudrait de longues pages pour rendre compte de cette exposition de Chine et Japon, météore éphémère lancé chez nous par la maison Kleykamp, de La Haye, et qui s'installe pour quinze jours, à partir du 1^{er}, à la *galerie d'Art* de la rue Royale.

Parmi les poteries et faïences japonaises remarquons un magnifique vase étranglé, où le grès chocolat est orné de laque noire et d'or doucement lustré ; un cruchon, avec inscription en relief et affiné par une vénérable patine qui en a chagriné le grès et lui a donné l'air expressif d'un visage ratatiné de vieillard oriental intelligent ; des théières à couvercles d'ivoire ; que d'autres choses encore !

D'anciennes faïences et porcelaines de la Chine ; un vase sacré de la période des Ming, XVI^e et XVII^e siècles, vase à trois pieds, robuste, bien ouvert, nous allions dire engageant, avec deux dragons pour anses, le tout orné de reliefs riches dans les bleus, verts et oranges ; puis, de curieux « cavaliers de toits », autre-

ment dits tuiles faitières surmontées d'une petite statuette équestre, ou d'un personnage, assez pareils pour les tons et la forme fruste à nos poteries vernissées des Flandres. Des nécessaires de poche de fumeur d'opium en cuirs dorés, rappelant le vieux Cordoue ; une collection de petits ivoires curieusement sculptés, et de petits bois, notamment l'un d'eux figurant treize idoles toutes avec leurs treize nimbes détachés, et rangées en gradins, dans l'intérieur de la coquille imitée d'une demi-noisette ! Patience et habileté prodigieuses ! Une série de vases cloisonnés chinois, pansus et immenses ; un vase à vin de deux pieds de haut ! Des laques sans défaut ! Des gardes de sabres en fer incrusté.

Un magnifique craquelé Satzuma, aux armes de l'empereur, dont la cuisson fut difficile, car les différents émaux dont il est orné ont exigé des températures de cuisson différentes.

Un instrument de musique, biwan japonais, sorte de guitare plate, très grande, en bois de palmier, décoré de vernis d'or, représentant un dragon ; une bande de cuir qui traverse à plat la table de résonance est couverte d'incrustations d'or et de nacre gracieuses et brillantes sur le cuir brun.

Comment détailler les nombreux kakémonos et les aquarelles de la Chine et du Japon ? Belle série complète de huit kakémonos chinois, retraçant un thème familier aux arts d'Extrême-Orient : les huit Chinois immortels. Ensuite, œuvres des périodes de Yung Cheng, Chien Lung, Hsien Teng, Kang Hsi, etc.

La maison Kleykamp a édité un catalogue où nous trouvons ces lignes intéressantes :

« Aussi longtemps que les Japonais ont conservé les hautes traditions qu'ils tiennent de leurs pères, leur art est resté aussi grand. A notre époque l'influence occidentale les a gagnés ! Et qui peut dire combien de temps leur art souffrira de cette influence avant de s'en délivrer ? »

Nous avons bien envie de prophétiser irrévérencieusement :
Fichu !

RAY NYST.

LES CONCERTS

PREMIER CONCERT POPULAIRE : *Festival Beethoven ; MM. Otto Lohse et Arthur De Greef* (23 octobre).

Qu'on me permette, avant d'entamer ma tâche de critique en la saison de grâce mil neuf cent onze-mil neuf cent douze (!) de saluer avec un réel enthousiasme un véritable événement musical : le festival Beethoven. La joie est grande parmi tous ceux qui s'intéressent à l'art musical, et j'entrevois non sans émotion le moment où, après l'audition de la neuvième symphonie, nous pourrions presque sans effort saisir au moins les grandes lignes, l'impérissable beauté et la tragique grandeur du mouvement Beethovenien.

Je me garderais bien de tant me réjouir d'un pareil programme s'il n'y avait à la tête de cette entreprise un musicien comprenant, respectant le génie du maître et incapable d'une profanation. J'ai nommé M. Otto Lohse, qui, au cours du premier concert, nous a donné ce que nous attendions de lui : une direction fouillée, d'une grande précision et d'une clarté tout à fait remarquable.

La première symphonie, que Berlioz juge si sévèrement et qui pourrait être considérée comme le prolongement virtuel de l'œuvre de Mozart, avec par endroits des points clairs, germes du génie de Beethoven, permit à M. Lohse de nous montrer un orchestre parfaitement stylé, dessinant avec netteté tous les motifs symphoniques. Ce qui est intéressant, c'est que cette netteté, loin de se perdre dans les passages de demi-teintes, conserve la ligne toujours d'une grande pureté et le rythme toujours impeccable. A signaler aussi que M. Lohse saisit la différence entre un *accelerando* et un *crescendo*. Augmenter la rapidité d'un mouvement, ou la force d'un son, voilà deux choses distinctes ; nos « capellmeisters » les confondent parfois. Les *tutti* avaient une puissance sonore fort appréciable et le dédoublement des flûtes, clarinettes, haut-bois et basson, est venu compenser le nombre des « archets » accrus depuis les exécutions primitives.

Le *scherzo* de la deuxième symphonie et surtout l'*allegro molto* et le *finale* de la première symphonie furent dirigés avec de l'élan, de la vie, de la jeunesse, de l'humour même, et sans

aucune trivialité. M. Lohse a voulu mettre dans ces deux œuvres toute la joie et le bonheur du grand symphoniste qui devaient bientôt cesser d'illuminer sa vie pour faire place à la « douloureuse époque ».

Qu'on me pardonne ces quelques appréciations trop brèves sur notre nouveau chef d'orchestre. Nous aurons dans la suite, il faut l'espérer, l'occasion de revenir sur son talent et ses mérites.

M. ARTHUR DE GREEF fit valoir dans le *Concerto en mi bémol op. 73*, tout son tempérament de pianiste délicat et distingué. Le son est d'une douceur presque surnaturelle, d'une fraîcheur, d'une jeunesse, d'un coloris qui forcent l'enthousiasme. Il n'est plus nécessaire de rappeler les perfections techniques du jeu de M. A. De Greef; ajoutons, pour finir, qu'il dosa avec beaucoup d'art l'originalité personnelle avec le style et les traditions nécessaires, ce qui est le fait d'un artiste dans toute la force du terme.

EUGÈNE GEORGES.

MEMENTO

Les Livres. — Dans le prochain numéro de *La Belgique Artistique et Littéraire* seront publiées les analyses des ouvrages récemment parus :

H. DAANSON, *Le petit Billy et son précepteur.*

MICHEL BODEUX, *Le Nœud.*

CHRISTINE, *Au Fil des Jours.*

B. LINNIG, *La Gravure en Belgique.*

EMILE-E. PIERS, *Un Hiver aux Lofoden.*

HENRI DAVIGNON, *L'Ardennaise.*

GEORGES RENS, *Sur des Ruines.*

PIERRE BROODGOORENS, *La Mer.*

MAUR. GAUCHEZ, *Images de Hollande.*

ABBÉ HALFLANTS, *La Littérature moderne.*

* * *

Concerts Ysaye. — L'Administration des Concerts Ysaye vient de faire paraître le plan artistique des concerts qu'elle organisera, au cours de la saison prochaine, au théâtre de l'Alhambra.

Les solistes engagés sont : M^{lle} Maud Fay, cantatrice de la Cour royale de Bavière; MM. Emil Sauer et Carl Friedberg, pianistes; MM. Eugène Ysaye, Fritz Kreisler et Lucien Capet, violonistes; M. Pablo Casals, violoncelliste.

Comme chefs d'orchestre : M. Fritz Steinbach, directeur des Concerts du Gürzenich, de Cologne; M. Carl Panzner, chef d'orchestre des Festivals rhénans et du « Städtisches orchester » de Dusseldorf; M. Max Schillings, chef d'orchestre du Théâtre royal de la Cour, de Stuttgart; M. Joseph Lassalle, chef d'orchestre du « Tonkünstler orchester » de Munich; MM. Eugène Ysaye et Théo Ysaye.

Parmi les nouveautés annoncées figurent la *Symphonie alpestre* de R. Strauss, la symphonie n° 2 de Th. Ysaye, *Iberia* de Debussy, une suite burlesque de A. Dupuis, ainsi que des

poèmes symphoniques de Max Schillings Scriabine et Fr. Rasse.

Billets et abonnements chez les éditeurs Breitkopf et Härtel, 68, rue Coudenberg.

* * *

Les Amis de la Littérature. — Le Comité a arrêté le programme du Cycle des conférences qui seront faites cet hiver :

M. MAURICE DES OMBIAUX parlera de *La Tradition populaire dans la Poésie* ;

M. LOUIS DELATTRE, de *La Tradition populaire dans la Prose* ;

M. PAUL ANDRÉ, du *Modernisme dans la Poésie lyrique* ;

M. GEORGES EEKHOUD, de *L'Idéalisme dans la Prose* ;

M. FRANZ ANSEL, de *L'Idéalisme dans la Poésie.*

La séance inaugurale aura lieu vers la mi-novembre, à l'hôtel de ville de Bruxelles, sous la présidence de M. Edmond Picard. Elle sera honorée notamment de la présence de MM. Pouillet et Carton de Wiart, présidents d'honneur des *Amis de la Littérature*, et de M. le bourgmestre Ad. Max, vice-président d'honneur.

* * *

Ville de Liège. Salon de 1912. — On sait que c'est l'Association pour l'encouragement des beaux-arts, de Liège, qui a été chargée de l'organisation du Salon officiel de peinture, de sculpture et de gravure de 1912. Ce Salon s'ouvrira le 4 mai prochain, au palais des beaux-arts, de Liège, qui sera remis à neuf et parfaitement aménagé pour mettre en valeur les œuvres présentées.

Outre les ressources dont elle dispose, la société recevra, pour l'organisation du Salon et pour les acquisitions de sa tombola, des sub-

sides des pouvoirs publics. Une somme importante sera également consacrée à des achats pour le musée de Liège.

Des séances littéraires et musicales choisies sont élaborées et rehausseront, deux fois par semaine, l'intérêt de cette manifestation d'art.

Des circulaires seront envoyées prochainement aux artistes belges, et des invitations seront faites à quelques artistes étrangers de marque.

Pour tous les renseignements concernant cette exposition, s'adresser au Secrétariat : 23, rue Bassenge, Liège.

* * *

M. H. Seguin, du *Théâtre royal de la Monnaie, professeur de chant et de déclamation lyrique*, 29, rue de l'Évêque, à Bruxelles, vient de reprendre ses leçons particulières.

* * *

La Légende de Thyl Uilenspiegel. — Une édition nouvelle, très luxueusement exécutée, du chef-d'œuvre de Ch. De Coster, paraîtra incessamment. M. Edmond Picard en a écrit la préface.

* * *

La Licorne. — Sous ce titre vient de paraître à Anvers, sous la direction de MM. Marc-S. Villiers, Arthur-H. Cornette et Jean Hostie, un luxueux recueil de littérature et d'art. *La Licorne* s'adresse aux « privilégiés qui ont des loisirs et dont c'est le trait d'aimer par-dessus tout la littérature, les musées, les voyages et les entretiens inutiles ».

« On lira dans chacun des cahiers des essais variés ; on y trouvera aussi des récits, des réflexions sur le piquant des mœurs et le vif des caractères, le tout mélangé de portraits, de pointes et de menus propos ; on y verra, de plus, une exposition d'images d'un dessin raffiné. Des fois, la main du « connoisseur » ira toute seule retirer de l'oubli une page mémorable, dont la vertu est de ne pas vieillir, et ce sera la « Vitrine de l'Amateur ». Enfin, les

livres nouveaux auront leur place, sans qu'on leur garantisse pour cela des égards particuliers. »

Le prix de la souscription aux six premiers cahiers, dont trois ont paru, est de 25 francs pour la Belgique pour l'édition sur Hollande ; 50 francs pour celle sur Japon.

S'adresser à M. M. Villiers, 130, Longue rue Neuve, Anvers.

* * *

Société J.-S. Bach. — Les quatre concerts annuels de la Société seront donnés dans la salle *Patria*, rue du Marais, sous la direction (chœurs et orchestre) de M. Albert Zimmer, aux dates ci après : 17 décembre, 10 mars, 11 mai, 12 mai.

Location chez Breitkopf et Haertel, Coudeberg.

* * *

Alhambra de Bruxelles. — Viennoise d'origine, ayant conquis Londres et Paris, la *Divorcée* triomphe à Bruxelles. De toutes les provinces afflue vers l'Alhambra, somptueusement restauré pour l'accueillir, une foule, sans cesse énorme, que charme le chef-d'œuvre de Léo Fall. Les airs entraînants de cette joyeuse idylle de wagon-lit font le tour du monde : on les fredonne déjà en Belgique dans tous les milieux où l'on rit ; dans le monde où règnent le sourire et la joie on ne parle que du succès de l'Alhambra, transformé en féerique Palais du Rire. Il n'y a que le monde où l'on s'ennuie qui l'ignore. Pour être vraiment dans le train, il faut connaître les principaux airs de la *Divorcée* : « Petit sleeping, gentil sleeping » ; « L'on truste tout, l'cochon, l'charbon, l'caoutchouc » ; « Le Bal masqué » ; le chœur du ballet des « Couples qui vont se marier », etc. Et c'est très aguichant, follement séduisant ; il faut, enfin, — car c'est tout dire, — avoir entendu Germaine Huber, Tréville, Camus, etc. Dimanches et fêtes, matinées à 2 heures. On retient ses places d'avance sans augmentation de prix.

Causerie financière

Le 30 octobre 1911.

Encore un mois d'écoulé et rien ou presque rien de changé à la physionomie de la Bourse ; au contraire, le marché s'est vu, une fois de plus, terriblement ébranlé, au comptant d'abord, par les nombreux soubresauts des **Valeurs coloniales**, et à terme ensuite, par la chute profonde de la *Tanganyika* et la baisse assez importante de la *Rand-Mines*.

On attend sans doute que l'accord franco-allemand, qui n'est pas encore signé, soit devenu définitif, pour entreprendre la campagne de hausse si ardemment désirée et si longue néanmoins à venir.

Il est grandement à souhaiter cependant que les choses se passent à la satisfaction des parties en cause et que, pour longtemps encore, le danger d'une conflagration possible entre deux puissances considérées, non sans raison, comme les plus fortes du moment, soit écarté au profit de la paix générale.

C'est le seul soulagement que l'on puisse espérer pour faciliter la reprise des affaires, car, à vrai dire, la situation monétaire est relativement bonne et l'intervention des capitalistes sur le marché peut seule amener, enfin, la Bourse à prendre une orientation nouvelle et beaucoup mieux définie.

En effet, et la chose mérite d'être signalée, jamais, même en pleine morte-saison, on a vu les transactions aussi réduites qu'elles ne le sont actuellement.

Il est vrai que tout a contribué à annihiler les meilleures intentions. Pas de semaines, pour ainsi dire, ne se sont passées où l'on n'ait eu à signaler quelques points noirs à l'horizon. Un moment disparus, semblait-il, bien vite ils réapparaissaient sous des formes beaucoup plus sombres encore.

Quoi donc d'étonnant, après cela, que le travail journalier se soit vu entravé la plupart du temps et réduit au plus faible minimum.

Il est temps que la Bourse, si cruellement éprouvée ces

derniers mois, trouve enfin, dans l'apaisement général, une juste compensation à ses cruels déboires. Il ne faut pas oublier, en effet, que beaucoup de spéculateurs ont mordu la poussière et nombreux, en tout cas, sont ceux dont les pertes ont rudement entamé le plus gros de leur avoir.

La revue du comptant nous montre que si le calme n'a pas toujours régné à la corbeille, le volume des affaires s'y est, néanmoins, trouvé considérablement réduit dans presque toutes les rubriques de la cote.

Les Rentes belges se sont un peu consolidées durant le mois et se sont établies à 88.20 pour les diverses séries.

Les Rentes Congolaises, par contre, sont plus faibles, suivant en cela le recul des Valeurs Coloniales.

Les Lots de Villes ont été un peu plus demandés et par suite se sont également améliorés, mais leur reprise est encore trop insignifiante pour que la petite épargne ait lieu de s'en réjouir.

Les Tramways ont complètement manqué d'entrain et nous les retrouvons encore en recul plus ou moins appréciable.

Le Dividende Bruxellois vaut 905, ex-coupon de 41.09; la Jouissance Caire est à 745; les Dividendes Espagne sont à 33.50; la Dividende Mutuelle de Tramways, après être tombée à 715, est remontée à 746.25; les Chemins de fer secondaires sont redescendus à 580 la Capital, et à 1,660 la Part de Fondateur.

Les Charbonnages ont beaucoup laissé à désirer, et bien rares sont les titres charbonniers qui n'ont pas payé leur tribut à la baisse. Les gros titres surtout ont été fortement atteints. Nous noterons comme une rareté la reprise du Corbeau-au-Berleur à 555; les Houillères-Unies, bien orientées à 600, se sont élevées jusqu'à 700, pour s'établir aujourd'hui à 628.75.

Les Valeurs Sidérurgiques en général ont eu une tenue relativement satisfaisante et quelques-unes se sont signalées par de réels progrès. Nous citerons entre autres : Angleur, les Forges et Laminoirs de Baume, la Métallurgique du Sud-Oural et principalement Thy-le-Château.

Les Glaceries se présentent encore avec des cotations bien inférieures à celles du mois passé, ce qui n'a rien d'étonnant du reste dans un marché assez étroit, et en présence de quelques réalisations toujours inévitables après un mouvement de hausse. Nous avons une exception à faire cependant pour les Glaces du Midi de la Russie très fermes à 1,300.

Les Verreries, par contre, bien qu'assez calmes, offrent

des cours en amélioration; la *Capital Verreries belges* à 139.50; *Courcelles* à 325; la *Jouissance Donetz* surtout à 2.525.

Le revirement qui s'était fait en septembre en **Valeurs coloniales**, s'est opéré dans un sens tout à fait contraire ce mois-ci. Au lieu de la hausse c'est de la dégringolade que nous avons à enregistrer. Les cours d'ailleurs en disent assez par eux-mêmes : *Commerce Congo* 4,260, *Ordinaire Haut-Congo* 780; *Privilégiée Katanga* 2,712.50; *Ordinaire* 2,697.50; *Capital Union minière* 602.50 et *Dividende* 605.

Aux Actions Diverses nous voyons les *Grands Hôtels Belges* en réaction à 925. D'un autre côté on remarque la grande fermeté des *Sucreries de Roumanie* en belle avance à 1,405 la *Capital* et à 925 l'*Ordinaire*.

Aux Valeurs étrangères nous mentionnerons la faiblesse de la *Métallurgique Russo-Belge* à 1.400. On y voit la reprise de la *Briansk*, la bonne tenue des *Forges de Sosnowice* et la hausse de l'obligation *Porto-Rico* à 174.50 en attendant mieux encore.

A la Coulisse les dispositions sont enfin devenues bien meilleures grâce à l'imminence de l'heureuse conclusion des négociations franco-allemandes. Toutes les valeurs de ce marché, à part la *Varsovie-Vienne*, la *Rand-Mines* et la *Tanganyika*, se signalent avec une avance très sensible.

Le Groupe canadien est bien disposé, le *Rio-Tram* à 510 et le *Mexico-Tram* surtout à 626.

Le *Rio-Tinto* s'est assez bien comporté et reste aux environs de 1.570.

Les Chemins de fer Espagnols sont sans changement.

Les Valeurs de traction, au contraire, sont soutenues et font preuve d'une réelle fermeté, le *Métropolitain* à 671.50 et la *Parisienne* à 307.

Le *Nitrate-Rails* se distingue à 327.50.

La *Rand-Mines* est faible à 163.50 et la *Tanganyika*, après un semblant de reprise, s'est vu refoulée jusqu'à 57.50.

On a pu constater dans les dernières séances des rachats de baissiers auxquels d'autres achats viendront sans nul doute s'ajouter dans la suite, et qui finiront par faire dissiper entièrement les appréhensions de nombreux capitalistes.

J. DE HASE,
Directeur de la Banque
Bourse-Paris-Bruzelles.

Bourse-Paris-Bruxelles

**15, Rue du Gouvernement Provisoire
BRUXELLES**

Opérations traitées par la Banque

Ordres de Bourse au comptant et à terme sur
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages
les plus réduits).

Opérations d'échelles de primes par groupement
(demander circulaires).

Composition et vérification de portefeuille.

Coupons : Encaissement sans frais.

Vérification des tirages. Echange de titres.
Renouvellement de feuilles.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non
cotées.

Prêts sur titres.

Emissions.

Étude de toutes affaires financières, industrielles et
commerciales.

Création de sociétés, Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

CHARLES VELLAY : *Les Pamphlets de Marat* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50) — Dans la collection intitulée *L'Elite de la Révolution*, MM. Charles Vellay et Hector Fleischmann s'attachent à faire mieux connaître, à blanchir, dans la mesure du possible, les hommes de la Terreur. Nous avons ainsi lu déjà les œuvres de Saint-Just, de Robespierre, de Fouquier-Tinville et la correspondance de Marat. De ce dernier, voici aujourd'hui *Les Pamphlets*, dont l'ensemble constitue un tableau curieux et assez intéressant des batailles livrées par lui pendant ses quatre années de vie politique. Ce sont, évidemment, des œuvres de circonstance, inspirées par les événements du jour, sans lien entre elles, mais où l'on retrouve pourtant toutes les idées développées par Marat dans ses écrits plus importants, tels que *Les Chaînes de l'Esclavage*, le *Plan de Législation universelle*, l'*Eloge de Montesquieu*, etc., etc.

* * *

MARTHE FIEL : *Sur le Sol d'Alsace* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La triste aventure de Louise Denner arrachera, certes, un pleur d'attendrissement aux jeunes Françaises, patriotes et sentimentales. Alsacienne demeurée orpheline, Louise commet l'erreur d'épouser un Allemand immigré. D'un caractère dur et autoritaire, Herbert Illstein entend être le maître chez lui, le maître absolu, et il agit en conséquence. Les froissements, les blessures d'amour-propre ne sont pas épargnés à la pauvre Louise, dont l'existence devient bientôt un martyre d'autant plus douloureux que les sujets de difficultés intimes sont fréquents. De ses deux fils, l'aîné, Wilhelm, est, comme son père, un pangermaniste résolu, tandis que Fritz est Français de cœur et d'âme. A chaque instant, ces divergences de vues mettent le père et le

fil aux prises et Fritz finit par prendre la fuite. Il ne veut pas rester Allemand, mais la guerre imminente l'empêche de prendre du service en France, car il répugne à porter les armes contre Wilhelm qui est soldat prussien. Désespéré, désespéré, il se laisse mourir dans la neige au pied d'un poteau-frontière.

Romantique à souhait, ce dénouement est en parfait rapport avec le récit très émouvant, encore qu'un peu long, de Mme Marthe Fiel, dont le talent bien féminin est fait pour plaire à son public de jeunes filles.

Chez Ollendorff :

LIONEL NASTORG : *Le Rouge aux Lèvres* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Portraitiste talentueux, René Pierny ne compte plus ses succès; succès artistiques, succès féminins, tout lui réussit d'autant mieux que son cœur ne prend aucune part à ses liaisons éphémères. Mais tant va la cruche à l'eau... qu'il s'éprend pour tout de bon d'Yvonne de Verneuil. Ce qui devait arriver, arrive : quelques mois de passion fougueuse, puis l'affection profonde de René ne suffit plus à la perversité d'Yvonne qui prend un autre amant. René pense en mourir. Il s'exile dans la Creuse, son pays, où l'amour sain et pur d'une paysanne, — une bergère, ne vous déplaît, — le ramène à la santé, à la gloire et au bonheur.

Si le portrait de Florence, la gardeuse de moutons, est assez flou, celui, par contre d'Yvonne, la mondaine artificielle et peinte, est fort net. Malgré la sympathie de l'auteur pour les sites creusois, qui lui ont inspiré quelques jolies pages, il est visible qu'il connaît encore mieux Paris et les âmes compliquées de ses habitants; aussi *Le Rouge aux Lèvres* plaira-t-il surtout aux amateurs de psychologie subtile.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Sansot & Cie :

F.-T. MARINETTI : *Le Futurisme* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La religion nouvelle n'avait point encore d'Évangile. Ses Écritures se bornaient aux œuvres d'imagination de M. Marinetti, dont ce *Mafarka le Futuriste*, analysé, ici même, l'an dernier, et à une « Épître aux Parisiens », publiée par *Le Figaro* en 1909. Quelques privilégiés — les étudiants de Paris et les membres du *Lyceum-Club* de Londres — avaient, en outre, entendu la bonne parole couler violente et tumultueuse des lèvres du Maître. Il importait, dès lors, que le monde entier fût instruit de la Doctrine futuriste. Ce livre en précise les Dogmes ; il indique les moyens à employer pour réaliser l'être parfait plus fort que le surhomme de Nietzsche, « le » type inhumain et mécanique construit pour « une vitesse omniprésente, qui sera naturellement cruel, omniscient et combatif ». En vue de cet idéal, l'homme d'aujourd'hui doit exercer sa volonté et son énergie et pour cela il lui faut faire la guerre sans trêve, exalter les patriotismes afin d'avoir l'occasion de se battre, il lui faut oublier, faire table rase du Passé, abattre le cléricisme si dangereusement traditionaliste, étouffer tout sentimentalisme affaissant, ne plus songer à l'amour et, enfin, mépriser la femme, instrument de luxure, la confiner, en attendant sa suppression définitive, dans son rôle purement mécanique d'engin reproducteur.

Et maintenant, allez faire votre profession de foi futuriste !

* * *

MAGDELEINE DE LANARTIC : *Les Rayons des Larmes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Quand on a souffert et qu'on pleure, il apparaît dans les larmes *des paillettes de feu, rayons ardents, vainqueurs*.

Ces signes, précurseurs des joies consolantes, filtrent, comme des rayons, jusqu'à nos cœurs.

Ces larmes, l'auteur du recueil de vers que voici les a versées parce qu'il a connu le doute, l'amertume, le mal, le désespoir. Mais aussitôt après, il a senti frémir ces consolations suprêmes : l'Amour, l'Idéal et la Pensée.

Les rayons qui ont brillé ainsi, symboliquement, dans ses larmes, M^{me} de Lanartic en

moissonne « les fleurs de flamme » et en fait « des thyrses par milliers ».

Ces gerbes ne manquent ni de parfum, ni de de grâce...

* * *

RAYMOND MEUNIER : *Les Fous* (Un vol. in-18, à 1 franc). — Ce petit livre est le premier d'une série intitulée *Les Ames en peine*, que M. le Dr Raymond Meunier, de l'asile de Villejuif, consacrera à l'étude psychologique des déshérités, des pauvres gens qui, selon l'expression populaire « ne sont pas comme les autres ». Il commence par *les Fous*, les vrais déments, ceux sur lesquels les portes des maisons de santé se sont fermées à tout jamais, et ce n'est pas sans un sentiment de profonde mélancolie qu'on achève la lecture de ces quelques pages, malgré que l'auteur nous affirme que ses malades ne sont pas tous malheureux, au contraire.

Chez Plon-Nourrit et Cie :

ADOLPHE MÔNY : *Études dramatiques* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — *Babel* se liait, dans la pensée de l'auteur, au vaste essai de synthèse historique par lequel il avait entrepris de dramatiser, de rendre sensibles par l'illusion scénique les moments essentiels de l'évolution humaine. Cette œuvre posthume, la onzième des vastes tragédies de M. Ad. Môny, met en scène, aux premiers âges de la lointaine histoire, les conflits de la Morale traditionnelle, dont le dépôt a été conservé par les enfants de Sem, et de la Force orgueilleuse, appuyée sur des superstitions menteuses, symbolisée par la tour monstrueuse de la légende biblique. Le drame, rapide malgré l'ampleur des détails, est d'une beauté grave qui saisit et force à penser.

* * *

HÉLÈNE VACARESCO : *Le Sortilège* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Nous sommes en Roumanie ; dans la plaine immense, la houle des hauts maïs roule à perte de vue. Au milieu de cette mer de verdure, une bourgade et dans cette bourgade vit Iléana, la fille du prêtre Fiancée au diacre Spiridou, elle lui préfère Stan, fils de Dragomir le meurtrier, Stan le

BIBLIOGRAPHIE

réprouvé et Stan l'aime. Malgré l'opposition hautaine de sa mère, Zamfira, la riche veuve, Iléana trouverait dans son amour assez de force pour épouser l'élu de son cœur, mais Profira la Montagnarde jette un sort à Stan — le sort que toute femme jeune et jolie peut jeter — et Stan devient à son tour meurtrier, voleur de grand chemin et aussi l'amant de la magicienne.

M^{me} Hélène Vacaresco a écrit là un beau poème en prose, et le dénouement tragique qu'elle lui donne est en parfait rapport avec le sombre mystère qui, d'un bout à l'autre, plane sur son livre.

* * *

L.-A. MOREL : *Essais poétiques* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Voici un jeune talent qui atteint, dès son premier recueil de vers, à l'originalité par la sincérité de l'émotion et par le culte des nobles traditions qui ont été, de tout temps, intimement liées au développement de la sensibilité. Ce qui fait le charme des poésies de M. Morel, c'est qu'elles font surgir à nos yeux, dans une série de silhouettes familières, les symboles pittoresques de tout ce qui mérite, dans le présent comme dans le passé, notre vénération. Un souffle d'idéal traverse et anime ces évocations heureuses.

A la librairie Nelson :

VICTOR CHERBULIEZ : *Miss Rovel* (Un vol. in-12, relié, à 1 fr. 25). — Le brillant académicien a pris pour héros de son œuvre un brave garçon qui a donné tout son cœur à une femme indigne.

Profondément désillusionné, meurtri, il voue une haine au sexe féminin. Il s'exile volontairement. Mais l'auteur, fin psychologue, va mettre cette belle décision à l'épreuve. Alors entre en scène la délicieuse créature qu'est Miss Rovel, et un terrible combat se livre dans ce cœur, dont la blessure était à peine cicatrisée.

On se souvient que cette étude passionnante au possible est digne de l'excellent romancier qui l'écrivit. Elle avait sa place dans la belle collection Nelson, chaque jour enrichie.

* * *

IVAN TOURGUENEFF : *Une Nichée de Gentilshommes* (Un vol. in-12, relié, à 1 fr. 25). — C'est dans le cadre russe que Tourgueneff a peint son tableau si original où se meuvent plusieurs gentilshommes. Autour de portraits finement dessinés, deux figures de femmes, aux caractères diamétralement opposés, animent la scène. L'une d'elles n'est pas de mœurs irréprochables et met la note triste dans la maison où se déroulent les événements. L'autre, figure exquise, sur laquelle tous les yeux sont respectueusement fixés, verra briser sa vie en pleine jeunesse.

Cette œuvre sentimentale est dramatique et poignante et comporte tous les caractères du pittoresque et de la mentalité slaves.

—

Chez Louis Michaud :

EMILE MAGNE : *Gautier-Garguille* (Un vol. in-18, illustré, à 2 fr. 50). — Rien n'est piquant comme l'existence aventureuse de ce Normand venu à Paris, après une jeunesse dont tout est resté ignoré, et qui, mêlé au monde des théâtres, devenu ensuite un des plus drôlement burlesques des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, se tailla une réputation sous le nom de guerre de Gautier-Garguille. Tout cela nous est aujourd'hui raconté par M. Emile Magne, dans une copieuse étude biographique, où nous trouvons le pittoresque tableau d'un monde où chacun menait une étrange vie — pas toujours très édifiante — d'indépendance et d'aventures.

Mais Gautier-Garguille n'est pas que le confrère applaudi de Turlupin, de Guillot Gorju, de Matamore et de Gros Guillaume. Il est l'auteur d'une abondante production poétique facétieuse, licencieuse et souvent spirituelle. Ce sont ces chansons de grosse verve que M. Emile Magne a aussi réunies et qu'il publie en appendice à son historique attachant et fidèlement documenté.

—

Chez Bernard Grasset :

MARGUERITE REGNAUD : *Le Moulin de la Soufroid* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Pour entrer dans la société bourgeoise de la ville voisine, Monique Thibaut, fille de paysans

BIBLIOGRAPHIE

cossus, a formé le projet d'épouser le juge Charvin. Celui-ci lui ayant préféré une citadine, elle jure de se venger. Elle veut un fils dont elle fera un grand homme, dont la haute situation écrasera celle des Charvin. Le meunier de la Soufroide qu'elle épouse lui donne ce fils tant souhaité, mais il lui donne aussi deux filles, Anne et Claudine, dont le seul tort est d'être de trop. C'est pour cela que leur mère les déteste, les tyrannise, les dépouille au profit de son Jacques. La punition de cette partialité criminelle se fait attendre un peu longtemps, mais elle arrive tout de même et combien sévère ! Une balle prussienne tue Jacques qui s'est enfui pour ne pas haïr sa mère ; Anne devient folle et meurt dans l'incendie du moulin et Claudine épouse le fils Charvin,

Le roman de M^{me} Marguerite Regnaud est fort bien charpenté ; il annonce un talent naissant qui vaudra à son auteur plus d'un succès auprès du public des jeunes filles pour lesquelles ce livre fut écrit.

* * *

ALBERT GIULIANI : *L'Avocate* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — La littérature, en général, n'est guère favorable à *L'Avocate*. La femme lui apparaît insuffisamment trempée pour réussir au barreau. Le sentiment tient une trop large place dans son existence et il fait tort au métier. C'est encore une fois le sentiment qui brise la vie et la carrière de M^e Hélène Serrières. Appelée, après quelques succès de bon aloi, à défendre un jeune homme qu'elle aime autrefois et qu'elle aime sans doute encore, elle patauge lamentablement à l'audience et son client et ami est condamné à mort. Il était innocent pourtant, mais par ailleurs il ne valait pas cher, et sa conduite peu édifiante aggravait les charges accumulées contre lui. Point n'est donc surprenant que la pauvre petite Hélène, ignorante de la vie et de ses malpropretés ait perdu la tête.

Il faut bien reconnaître que M. Giuliani a mis son héroïne dans une situation extrêmement difficile dont plus d'un homme se serait tiré avec peine et cela diminue la valeur de son argumentation. Qui veut trop prouver..

* * *

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT : *Monsieur des Lourdines* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Je ne démêle point nettement pour quelle cause, et bien que ce roman n'ait pas, plus qu'un autre, les dehors d'une réalité saisissante, il laisse pourtant l'impression d'une histoire « arrivée », qui a bien dû se passer dans le cadre et dans le temps indiqués par l'auteur. Quelque chose comme un souvenir de famille, vieux de soixantedix ans, et qui peut maintenant être raconté parce que tous les acteurs du petit drame intime sont morts depuis longtemps déjà. Ce sentiment qu'il lit du « vrai » fait que le lecteur s'intéresse plus vivement aux malheurs de ce gentilhomme campagnard de 1840, forcé de vendre ses fermes, ses prés et ses bois pour payer les dettes d'un fils prodigue, qu'il souffre avec lui au moment où il congédie ses vieux domestiques, où il vend ses chevaux de prix. Malgré quelques longueurs trahissant une certaine inexpérience, M. Alphonse de Chateaubriant a su rendre attachant le récit pathétique des déboires de ce bon et timide *Monsieur de Lourdines*.

Chez Dorbon aîné :

MARCEL PROUILLE : *Impressions* (Un vol. in-18, à 2 francs). — Dix poèmes, rien de plus. Dix poèmes sans titres, mais qui fixent, en une langue châtiée, où abondent les notations rares et fines, les précisions verbales d'une délicatesse heureuse, des moments émus, enchantés, rêveurs, poignants qui ont marqué les jours récemment vécus par le poète...

Chez Figuière :

EMILE DOUSSET : *Idées Fatales* (Un vol. à 3 fr. 50). — Lucien Prêteur a quitté sa petite ville, le cerveau plein de généreuses utopies. Il vient à Paris, désireux de se mêler au mouvement socialiste qui doit faire lever l'aube du bonheur universel. Bientôt, il approche Leeman, leader socialiste, ministre de l'intérieur et directeur d'un journal, singulier mélange de Jaurès et de Briand, et, fatigué, il se dévoue à la cause et à l'homme. Hélas ! Un jour vient où, surchauffée par les paroles sincères mais maladroites de ses dirigeants, et sur-

tout par les menées des agents provocateurs, la foule ouvrière dresse des barricades... Et Lee-man qui, jadis, prêcha la grève générale, donne aux troupes l'ordre de tirer.

Vers la même époque, Lucien qui, écœuré, a renoncé à la politique militante, apprend que sa maîtresse le trompe. Et il éprouve en même temps que « les temps ne sont point venus » où l'on pourra supprimer l'ordre et la discipline, — et qu'il est bon parfois, lorsqu'on souffre, de sentir que le Christ ne fut pas simplement un révolutionnaire.

Ce livre intéressant, plein d'enthousiasme et de bonne foi, ne mérite pas une approbation entière : la forme est souvent défectueuse et plus d'une page est banale. Mais il mérite moins encore de tomber dans l'oubli ; il vaut la critique et la discussion.

* * *

MAURICE DE FARAMOND : *La Dame qui n'est plus aux Camélias* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Evidemment, elle n'est pas *aux Camélias*, cette Camille qui prétend réaliser le type, suffisamment modernisé bien entendu, de la courtisane antique. Type bien moderne, dis-je, pratique avant tout. Si, comme il convient, elle a pour amants un duc de vieille souche et un financier généreux du bien d'autrui, son éclectisme utilitaire lui a fait choisir pour « amis », une altesse royale, un second financier — la poire pour la soif — un petit marquis et un sénateur. Et tout ce monde, depuis les grands seigneurs jusqu'aux amies, les actrices, et aux domestiques est suffisamment cynique pour qu'on ne puisse confondre la tragi-comédie de M. Maurice de Faramond avec l'œuvre de Dumas.

Le volume est complété par *Nabuchodonosor*, tragédie en un acte, représentée en janvier dernier au théâtre des Arts.

A la Renaissance contemporaine :

JEAN THOGORMA : *Les Barbares contre Racine*. — *Les tendances nouvelles de la littérature et la renaissance française* (Deux broch. in-18, à 1 fr.). — Dans le premier de ces petits tracts, qui commencent une série dénommée *l'Esthétique vivante*, M. Jean Thogorma présente une vigoureuse défense de Racine, de la tragédie et surtout de la tradition classique

que les prétendus amis de la liberté, de l'originalité, de la vie et du progrès attaquent avec d'autant plus de violence que depuis quelque temps ils semblent perdre pied. Dans sa seconde étude, l'auteur constate ce recul des révolutionnaires de la littérature et il applaudit aux tendances classiques de la génération nouvelle.

Chez Sleicher frères :

STEPHEN MAC SAY : *La Laïque contre l'Enfant* (Un vol. in-12, à 2 fr.). — Si l'Ecole confessionnelle a gardé quelque dépit d'avoir vu condamner son enseignement comme trop dogmatique et d'avoir été accusée d'abêtir l'enfant au lieu de le former, qu'elle se console. Voici la Laïque qui encourt les mêmes reproches exactement. Le livre de M. Stephen Mac Say constitue un long réquisitoire que termine l'exposé d'un système éducatif capable de nous donner « des enfants entreprenants, compréhensifs, passant tout au crible » et cherchant en eux-mêmes le ressort de « leurs actes, capables d'ébranler une vie originale ».

Ouais !

Chez H. Falque :

GABRIEL JULLIOT DE LA MORANDIÈRE. — *Térandros* (Un vol. in-12). — « ... Chaque être » est lié subtilement, dès sa naissance, aux créations célestes dans le système planétaire » où il a été placé. L'homme est donc contraint » d'endosser ce vêtement tissé par le rayonnement des sphères, à moins que sa volonté » plus puissante ne parvienne, en dominant la violence de ses instincts, à créer elle-même » son substratum définitif. »

Et c'est à la recherche, à la découverte dudit substratum que le poème en prose de M. Julliot de la Morandière nous convie d'aller, en la compagnie de *Térandros*, l'homme aux épaules icariennes, c'est-à-dire ailées et empennées. Expédition pleine d'originalité du reste, au cours de laquelle on rencontre en même temps que des scènes hallucinantes, des tableaux inattendus, tel ce nautonnier qui, debout, à l'avant de son bateau, tient la barre du gouvernail en sa main robuste !

BIBLIOGRAPHIE

Chez G. Ficker :

GABRIEL DUCOS : *La Vesprée* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Douze évocations colorées et pittoresques aux mois du calendrier révolutionnaire, et que le poète présente sous la forme enjouée de Villanelles, ne sont pas les moins jolis morceaux de ce recueil de vers harmonieux et délicats.

Pour chanter la nature en ses instants les plus impressionnants, l'auteur a des rythmes et des images pleins d'adroite séduction.

Chez l'auteur :

ERNEST LOURDELET : *Grève et Foi* (Une plaq. à 1 fr.) — L'auteur de ces strophes a évidemment un cœur d'or et il ne désire rien tant que la paix et le bonheur sociaux universels. Pour y arriver il préconise notamment un moyen : la prière ; il prêche l'horreur des violences et des menaces.

On voudrait que d'aussi pures intentions et des moyens aussi faciles triomphassent sans retard...

Chez E. Aubin à Ligugé :

ALBERT DE BERSAUCOURT : *Conférence sur François Coppée* (Une brochure in-18). — Au théâtre des Variétés de Toulouse, en janvier dernier, M. Albert de Bersaucourt prononça cette conférence qui est un hommage pieux à la

mémoire du poète des *Humbles*. Il parla à ses auditeurs de l'écrivain et surtout de l'homme, il les fit pénétrer dans son intimité et il dit de François Coppée et de son œuvre tout le bien qu'il en pense et qu'on peut légitimement en penser en évitant avec un soin égal l'éloge exagéré et la critique perfide, le dithyrambe et la rosserie.

A l'Édition du « Parti nationaliste Breton » :

LOUIS N. LEROUX : *Pour le séparatisme*. — (Une plaquette in-18, à 1 franc).

Il y a donc une *Question Bretonne*, il y a un *parti nationaliste breton*. Ses membres sont peu nombreux, j'entends les militants, mais il faut voir comme ils suppléent au défaut du nombre par l'énergie sauvage de leurs revendications séparatistes. Quelque vains qu'ils soient, je pense que nous ne pouvons, nous, Belges, sourire de leurs efforts, si nous songeons à nos malheurs passés. Et lorsque M. Leroux déclare que « le Breton secouerait avec joie le joug du » préfet gascon qui le harcèle et de l'évêque » picard qui le brime », je ne puis m'empêcher de penser que nous supporterions tout aussi malaisément les brutalités d'un sous-officier poméranien ou l'haleine empestée d'ail que, par la baie de son guichet, nous soufflerait au visage un percepteur marseillais.

LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 8, rue du Grand Duc, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattestein, Bruxelles.
- LE COURRIER THÉÂTRAL, hebdomadaire, 55, rue Royale, Bruxelles.
- L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirette, Liège.
- DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.
- L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.
- L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolle, Tamines.
- LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.
- LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.
- S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.
- LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousserat . . .	3.50	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . . .	3.00
» La Guirlande . . .	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante . . .	3.50
» Le Peintre W. Linnig . . .	40.00	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . . .	4.25
» Maître Alice Hénaut . . .	3.50	» L'Autre moyen . . .	4.00
MARIA BIERMÉ : Rayons d'Ame . . .	3.50	» Les Jours tendres . . .	2.50
» Les Artistes de la		» Un Cœur blessé . . .	3.50
Pensée et du Sentiment.	5.00	RENÉ LYR : Brises	2.00
MICHEL BODEUX : L'Année pieuse . . .	2.00	AUL MAX : Papillon d'Amour.	4.00
» Le Nœud	2.00	AUL MÉLOTTE : La Cousine et mon	
PIERRE BROODCOORENS : Le Roi aveugle.	3.00	Ami	4.50
» La Mer	2.00	MORISSEAU et LIEBRECHT : L'Effré-	
VICTOR CLAIRVAUX : La Barque amar-		née	2.00
rée	3.50	E MOND PICARD : Trimouillat et Mélo-	
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon		don	2.00
Chevalier	2.00	SANDER PIERRON : Les Images du Che-	
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée.	3.00	min	3.50
MAX DEAUVILLE : Le Fils de ma Femme	3.50	SANDER PIERRON : Le Baron de Lavaux-	
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur.	3.50	Sainte-Anne	3.50
LOUIS DELATTRE : Fany	3.00	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
» La Mal Vengée	3.00	» L'Homme en noir	1.50
» Contes d'avant l'Amour.	3.50	PROSPER ROIDOT : Ferveur	2.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine		ÉMILE SIGOGNE : Eurythmie	3.50
Blanche.	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or.	3.50
E. DE TALLENAY : Vivia Perpetua . . .	3.00	» La Correspondance	
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des der-		de S. Dartois	4.50
niers Soirs.	2.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabau-	
J.-F. ESLANDERS : Parrain.	3.50	deries	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Héliène Pradier . . .	3.00	JULES SOTTIAUX : La Beauté triom-	
CH. FORGEOIS : Pax	4.00	phante	3.50
GEORGE GARNIR : A la Boule plate . . .	3.50	JULES SOTTIAUX : L'Illustre Bézuquet	
MAURICE GAUCHEZ : Symphonies volup-		en Wallonie	3.50
tueuses	3.50	JULES SOTTIAUX : La Wallonie héroïque.	3.50
IWAN GILKIN : Étudiants russes . . .	2.50	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aven-	
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve . . .	4.25	ture des Jeunes Belges	3.50
» Madame reçoit	4.00	BON CH. VAN BENEDEN : La Peste de	
A. GILON : Dans mon Verre	3.50	Tirgalet	2.00
GEORGES GOFFIN : Vibrations.	3.00	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche.	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue . . .	3.50	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.50
J. JOBÉ : La Science économique au		H. VAN OFFEL : Les Intellectuels	3.00
XX ^e siècle	3.50	» L'Oiseau mécanique.	3.00
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau . . .	3.00	RIET VAN SANTEN : Moments de Bon-	
JEAN LAENEN : Cœur damné	3.50	heur	3.00
HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine	2.00	GEORGES WILLAME : Le Poison	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

SOMMAIRE :

Émile Verhaeren	<i>Poèmes</i>	235
Léopold Courouble	<i>Sur la marche blanche</i>	245
Jonas Lie	<i>L'Attirance</i>	258
Fernand-A. Van Aalst	<i>L'Humanité avance-t-elle?</i>	267
Hélène Canivet	<i>Bergame</i>	272
Gaston-Denys Périer	<i>Belgæ Sunt</i>	282
Adrien de Prémorel	<i>Poèmes</i>	284
F.-Charles Morisseaux	<i>Le douzième provisoire</i>	289

Les Livres belges, Paul André, Arthur Daxhelet. 295 à 306

Paul André *Les Théâtres* 306

Eugène Georges *Les Concerts* 319

Ray Nyst *Les Salons* 323

*** Memento des Salons artistiques.—Notes.

*** Bibliographie.

Jules de Hase Causerie financière.

*Illustrations de MM. Ch. Bartlett, J. Gaspar, M. Lefebvre,
Ramah, F. Taelemans.*

PRIX DU NUMÉRO

Belgique . fr. 1.25 | Etranger . fr. 1.50

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} de chaque mois en un fascicule de 150 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois	Trois mois
BELGIQUE	12 fr.	7 fr.	4 fr.
ÉTRANGER.	15 fr.	9 fr.	5 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées :

Pour la Rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Id.

TÉLÉPHONE 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont retournés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL A PARIS :

Librairie Générale des Sciences, des Arts et Lettres

5, Rue DANTE

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante“

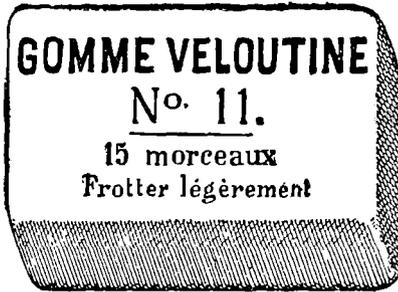
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Spécialité de Découpage et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CARTONNAGE, PERFORAGE
ET NUMÉROTAGE

PLIAGE ET MISE SOUS BANDES DE CIRCULAIRES ET JOURNAUX

MAISON SAINTE-MARIE

FONDÉE EN 1836

12, RUE PACHÉCO, BRUXELLES — TÉLÉPH. 252

Médailles aux expositions de BRUXELLES, PARIS, LIÈGE et BORDEAUX

PAPETERIES EN GROS

E. VANDENHOVE

FOURNISSEUR DE L'ÉTAT BELGE

Dépositaire général de la Plume-Réservoir **CAW'S** perfectionnée

Six avantages principaux distinguent les CAW'S de toutes les autres plumes-réservoir.

1° La supériorité des matières premières employées et le fini du travail; — 2° L'appareil d'alimentation «Cellulaire». — 3° La plume en or (ou bec d'or) qui est la perfection. — 4° Le capuchon à vis (étanche et à clé) faisant rentrer et sortir la plume. — 5° La spirale métallique séparée de l'encre. — 6° La simplicité et la durée.

Bureaux : rue de la Sablonnière, 11, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9452



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

BULLETIN MENSUEL

de l'Institut de Sociologie Solvay

BRUXELLES

Cette publication, qui a commencé à paraître en janvier 1910, est la seule permettant de suivre, *mois par mois*, le mouvement scientifique en sociologie et dans les sciences connexes.

Conçu suivant un point de vue nouveau, le « Bulletin » renferme sous le titre d'*Archives sociologiques*, publiées par E. WAXWEILER, des articles originaux de nombreux collaborateurs. Ces articles sont présentés à propos des travaux récents qui peuvent contribuer à l'explication des phénomènes de la vie sociale et qui paraissent, d'une part, en Biologie, en Physiologie, en Psychologie; d'autre part, dans les diverses Sciences sociales (Histoire, Droit, Économie politique, Science des religions, Ethnographie, etc.).

On trouve, en outre, dans chaque numéro, les comptes rendus des réunions périodiques des divers groupes d'études de l'Institut, où sont discutées les questions l'ordre du jour dans les différents domaines de la Sociologie et de ses applications.

Une *Chronique*, faite par D. WARNOTTE, signale les nouvelles publications, les Bibliographies, les œuvres de Coopération scientifique, les Voyages et les Explorations, les Institutions, Sociétés et Revues nouvelles, les Congrès, les Nouvelles et Informations du monde savant, etc.

L'ensemble de la publication forme, au bout de l'année, un *fort volume de plus de 1500 pages de texte serré*.

Aux sommaires des *Archives Sociologiques* figurent les noms de MM. ANSIAUX, D^r G. BOUCHÉ, M. BOURQUIN, A. BRACHET, D^r O. DE CROLY, J. DE DECKER, D^r J. DEMOOR, G. DE LEENER, P. DE REUL, M. DE SÉLYS-LONGCHAMPS, E. DUPRÉEL, H. ERNOULD, Cap^{ne} FASTREZ, E. HOUZÉ, A. IVANITZKY, Z. KOTCHETKOVA, P. MENZERATH, CH. PERGAMENI, R. PETRUCCI, G. SMETS, A. VERMEYLEN, D. WARNOTTE, E. WAXWEILER, L. WODON.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique : **10 francs**; Étranger : **12 francs**.

ÉDITEURS : MISCH & THRON, Bruxelles et Leipzig;
Marcel RIVIÈRE, Paris.

Union du Crédit de Bruxelles

RUE MONTAGNE-AUX-HERBES-POTAGÈRES, 57

Location de Coffres-forts

A PARTIR DE 3 FRANCS PAR MOIS

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

STATIONS HIVERNALES (Nice, Cannes, Menton, etc.)

Paris-La Côte d'Azur en 13 heures par train extra rapide de nuit
ou par le train « Côte d'Azur rapide » (1^{re} classe)

(Voir les indicateurs pour les périodes de mise en marche)

Billets d'aller et retour collectifs, 1^{re}, 2^e et 3^e classes, valables 33 jours

délivrés du 15 octobre au 15 mai, dans toutes les gares P. L. M. aux familles d'au moins trois personnes pour CASSIS, LA CIOTAT, SAINT CYR LA CADIERE, BAUDOL, OLLIOULES-SANARY, LA SEYNE, TAMARIS-SUR-MER, TOULON, HYÈRES et toutes les gares situées entre SAINT-RAPHAËL-VALESCURE, GRASSE, NICE et MENTON inclusivement. — Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Prix : Les deux premières personnes paient le plein tarif, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 p. c., la quatrième personne et chacune des suivantes d'une réduction de 75 p. c. — Faculté de prolongation de une ou plusieurs périodes de quinze jours, moyennant supplément de 10 p. c. pour chaque période. — Arrêts facultatifs. — Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ. — Des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies desservent pendant l'hiver les stations du littoral.

Nota. — Il est également délivré, dans les mêmes conditions, des billets d'aller et retour de toutes les gares P. L. M. aux stations hivernales des chemins de fer du Sud de la France (Le Lavandou, Cavalaire, Saint-Tropez, etc.).

Chemins de fer de l'État français

Les grandes légendes de Bretagne en cartes postales

L'administration des chemins de fer de l'État français vient de faire paraître, sous forme de pochette, les **Grandes Légendes de Bretagne** en cartes postales illustrées. Cette poche, complétant la série de celles qui donnent la reproduction des affiches illustrées du réseau, et contenant 10 légendes et 10 cartes détachables, est adressée franco par la poste, contre l'envoi de 50 centimes en timbres-poste au représentant officiel des chemins de fer de l'État français, 32, rue de Bordeaux, à Bruxelles.

PHOTOGRAPHIE D'ART

Benjamin COUPRIE

16, Rue Jean Stas

(QUARTIER LOUISE)

BRUXELLES

Téléphone SABLON 2575

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

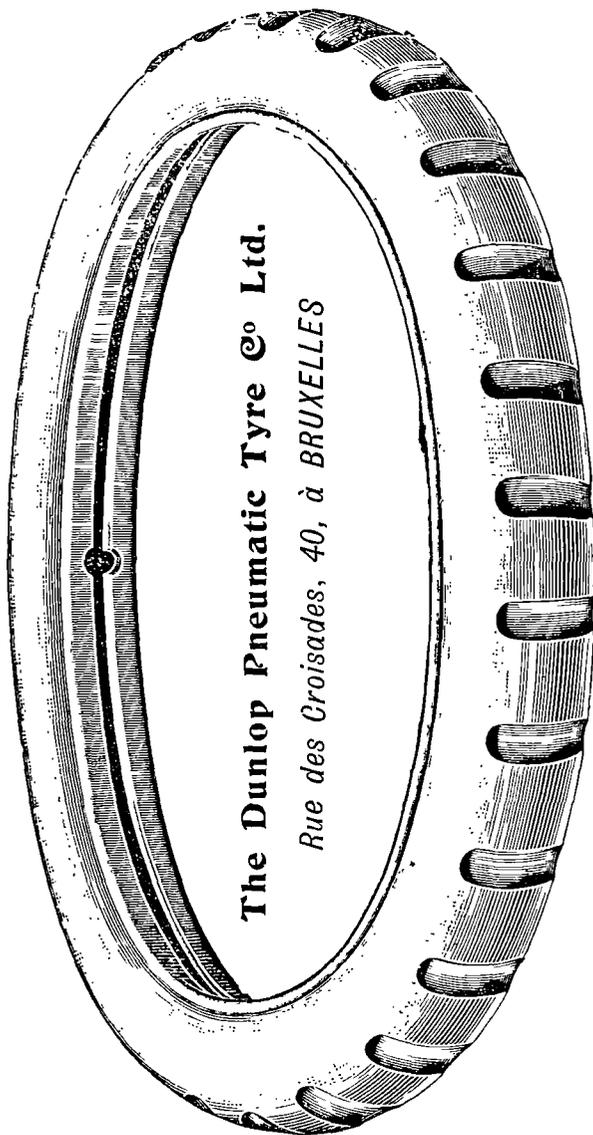
L'AGENDA DU P. L. M. 1912

L'Agenda P. L. M. de 1912 vient de paraître et nous pouvons lui prédire le même succès qu'à son devancier de 1911.

Luxeusement édité, ce volume de 300 pages contient un grand nombre de renseignements précieux pour les voyageurs et pour les touristes. Orné de 300 illustrations signées Willette, Léandre, Henriot, Capellio, et d'une fort jolie série de cartes postales détachables, il comprend en outre une partie littéraire tout à fait remarquable, composée d'articles et de nouvelles de Jean Aicard, René Bazin, Maurice Donnay, Henri Bordeaux, G. Casella, H. Kistemaekers, Frantz Reichel et Pierre Wolff.

Il est en vente au prix de 1 fr. 50 dans les bureaux de renseignements et dans les bibliothèques des principales gares de la Compagnie P. L. M., ainsi qu'au Bon Marché, au Louvre et au Printemps, à Paris, et aux Cordeliers, à Lyon.

On peut aussi le demander par lettre au service de la publicité P. L. M., 20, boulevard Diderot, à Paris, au prix de 2 francs (mandat-poste ou timbres) pour la France, et 2 fr. 45 (mandat-poste international) pour l'étranger.



Le Cannelé Dunlop

Voilà le rêve du chauffeur

POÈMES

ENTRE VIEUX PAYSANS

BENOIT

*Je le sais bien, je le sais bien
Qu'ils sont maigres comme des clous
Mes vieux genoux
Quand je les tâte avec mes longues mains
En m'asseyant auprès de vous,
Sur le pas de ma porte,
A la nuitée ;
Je le sais bien, je le sais bien
Que je suis lent, que je suis las
Et que me sont comptées
Les pipes de tabac
Que je fume avec vous
A petits coups
A la nuitée ;
Je sais, je sais, mais que m'importe :
Nul n'aura jamais aimé
Et la plaine d'octobre et la plaine de mai
Autant que moi je les aimai
Du seuil noir de ma porte.*

AUGUSTIN

*Depuis cinq ans nous le savons
Se sont couchés au cimetière
Près de leur mère
Vos deux garçons.
Leurs trois tombes sont là, hautes et régulières,
Sous le même gazon.*

BENOIT

*Pour bien aimer la terre, il ne faut aimer qu'elle
 Lorsque ma femme et mes deux gars vivaient chez nous
 Nous nous livrions aux disputes continuelles,
 Le saviez-vous, le saviez-vous? —
 Sur les engrais et les semailles
 Et le sort d'un agneau et le choix d'une aumaille.
 A cette heure mon champ ne connaît que mes bras,
 Nul pas
 Sinon le mien ne le traverse
 Pour guider la charrue ou promener la herse.
 Maître je suis, et le veux rester seul.
 La moisson m'obéit et j'obéis aux règles,
 Il n'est pas un épi de froment ni de seigle,
 Pas un aulne, pas un tilleul,
 Qui ne doive à moi seul et sa vie et sa force ;
 Et mon cœur qui s'exalte et m'écoute en mon torse
 Me dit toujours que je fais bien.*

JACOB

C'est un bonheur de posséder vraiment son bien.

BENOIT

*D'une poussée et d'une haleine
 Il m'arrive au printemps d'aller au fond des plaines
 Jusqu'à mon champ des trois chemins.
 Tout y est calme et je n'entends que l'alouette :
 Alors, sans la choisir, je prends entre mes mains,
 Qui prudemment l'émettent,
 Une motte de terre où l'orge doit lever.
 Et quand je vois le grain qui me semble couvé*

*Dans ce morceau de sol humide
Et par toute la pluie et par tout le soleil
Fendre d'un filet vert son ovale vermeil,
Je me sens si ému que j'en deviens timide.
Que c'est beau, au soleil, un petit grain de blé!*

SIMON

*Peut-être aucun de nous n'a-t-il cette ardeur vive
Pour le coin de jardin ou de champ qu'il cultive,
Mais nous n'oserions pas en leur repos troubler
Le sol profond où tant d'espoirs sont rassemblés.
La terre en son travail veut l'ombre et le silence.*

BENOIT

*Je l'aime trop pour ne l'aimer qu'avec prudence.
Pourtant, réfléchissez :
Si mon amour est insensé,
Pourquoi, depuis dix ans, mon lin et mon épeautre
Sont-ils plus drus et plus compacts que ceux des autres ;
Pourquoi mon regain vert s'érige-t-il plus haut
Que votre foin debout, quand l'entament les faux ?
Pourquoi ai-je pu, seul, décider la luzerne
A recouvrir un pan de nos bruyères ternes ?
Enfin, pourquoi, aux tristes jours, quand le pays
Dans ses plus beaux vergers n'arborait aucun fruit,
Ai-je pu, moi, moi seul, en septembre, un dimanche,
Vous offrir trois brugnons sur une assiette blanche.
Le savez-vous, le savez-vous ?*

AUGUSTIN

*Que vous soyez rusé comme une eau qui fait route
Sur un lit inégal, de cailloux en cailloux,
Aucun de nous n'en doute.*

BENOIT

*Il faut me voir dans mon grenier
 Lorsque l'hiver commence,
 Triant et recélant mes puissantes semences
 En de vieux sacs de papier.
 On me prendrait pour un avare
 Qui palpe et compte et fait sonner ses arrhes.
 Je combine si bien les menus soins
 Qu'il faut donner, suivant le sol, à chaque coin,
 Que quelques-uns m'ont dit que je vois sous la terre.
 Comme on souffle sur une fleur,
 Pour permettre aux regards d'aller jusqu'à son cœur,
 Je pénètre dans le mystère
 En tâchant d'être adroit ;
 Et je devine encore bien plus que je ne vois.*

SIMON

Vous avez vos secrets et nous avons les nôtres.

BENOIT

*Je n'ai qu'un seul secret et n'en eus jamais d'autre :
 J'aime mon champ vivant et clair
 Plus que mes os, plus que ma chair,
 En mai, lorsque le grain prend un essor plus ferme,
 C'est à travers mon corps qu'il me semble qu'il germe ;
 Je vais, jour après jour, contempler mes épis ;
 J'entends pousser leur tige au soleil de midi ;
 L'odeur s'épand de mes luzernes remuées ;
 Le ciel intact se courbe et luit sous les nuées ;
 Un flux de sang plus fort parcourt mon être entier ;
 Mon pas fait retentir le sonore sentier,*

*Si je ne danse pas, c'est de peur qu'on ne dise
Qu'une brusque folie emplit ma tête grise.*

JACOB

*Ah! si chacun de nous prenait à votre ardeur
Ce qui lui faut de zèle et de vaillance au cœur
Pour que la plaine ainsi qu'au temps passé fût celle
Qui remplissait la grange et comblait l'escarcelle!*

BENOIT

*Dites-vous bien que c'est moi seul, le vieux,
Qui sais encor ce qu'il faut faire
Pour que demeure autoritaire.
La terre
Et si ce soir d'été je m'adresse à vous tous
Comprenez-vous, comprenez-vous?
C'est que l'heure qui sonne est comme un glas qui tinte
C'est que vous êtes lents et mous,
C'est que vos voix ne sont que plaintes,
C'est que je vois enfin
Votre bouche souffler en vain
Et ranimer entre vos mains
Vos pauvres pipes presque éteintes.*

ENTRE HOMME ET FEMME

MARIANNE

*Je fus à toi depuis que je te vis là-haut,
A coups égaux,
Couper les branches, près du ciel;
Quand ceux d'en bas faisaient appel*

*A ta prudence,
 Tu t'élançais plus haut encor
 Et ta hache frappait plus fort
 Et répandait comme en cadence,
 La mort;
 Le vent te balançait par-dessus les dangers
 Et je craignais pour toi, mais j'aimais tant l'audace
 De tes gestes puissants dans le vent et l'espace
 Et quand le soir, tu descendais prompt et léger
 Tu nous cueillais au pied des troncs, parmi les souches,
 Une fleur d'or
 Pour en orner ma bouche.*

PIERRE

J'étais bien jeune alors.

MARIANNE

Tu l'es toujours quand tu veux l'être.

PIERRE

*Non pas ; mais jeune ou vieux, je veux rester le maître.
 Depuis bientôt dix ans
 Que nous vivons, en vrais époux, de notre champ,
 Nulle minute
 Ne fut encor vouée aux cris et aux disputes
 Qu'on prodigue dans les hameaux.
 Certes, je ne m'en vante guère
 Et chacun porte ou cache un vieux lot de misères
 Dans ses poehes ou sur son dos.*

MARIANNE

*Je fais ce que je puis et même le dimanche
 Je soigne jusqu'au soir ma chèvre et mon bétail.*

*C'est à peine si l'on m'assiste en mon travail :
La litière est curée et les croupes sont blanches
Et chaque bête est abondante en lait.*

PIERRE

*Que tu fasses ce que tu fais
Plus strictement qu'une autre femme
Je le constate et le proclame.
Pourtant si notre jeune et complaisant voisin
Te donnait moins souvent son brusque coup de main,
Je serais plus encor content de notre étable.*

MARIANNE

*Ton cœur serait-il donc à tel point irritable
Qu'il prît ombrage et peur de l'aide d'un enfant ?*

PIERRE

*Si j'en parle, c'est pour en rire
Et voir comme aussitôt ton amour se défend.*

MARIANNE

Tu parles mal, toujours, quand tu n'as rien à dire.

PIERRE

*Je veux que notre bien soit le bien de nous seuls
Que notre seul apport lui soit richesse et force :
Ainsi pensaient, dûment, mon père et ton aïeul
En leur âme têtue, ombrageuse et retorse.*

MARIANNE

Un simple enfant, dont l'aide est un secours léger !...

PIERRE

*N'importe ! Il est pour moi l'intrus et l'étranger.
 Et puis, ne sais-tu pas que mon oreille est fine
 Que ce qu'on n'entend pas
 Elle le sait et le devine :
 Mes pas ont beau marcher vers mon travail là-bas
 J'écoute ici, en ma maison, un autre pas
 Aller avec le tien du fournil à l'étable.
 Quelqu'un s'assied chez moi, sur ma chaise, à ma table,
 Parle de mon bétail et s'abreuve à mon broc :
 Sa place est encore chaude au moment où j'arrive
 Et quand je me rassieds lui peut-être s'esquive
 Par le chemin couvert qui contourne mon clos.*

MARIANNE

Jaloux !

PIERRE

*Si je l'étais, je viendrais te surprendre
 Sous le hangar, l'après-midi, soudainement
 Quand mon frère t'a vue embrasser ton amant...*

MARIANNE

*Tels yeux voient un feu rouge où ne dort qu'une cendre
 Et des enlacements où n'existent que jeux.*

PIERRE

*Alors pourquoi, dans la grange, juste au milieu
 La paille plate est-elle au ras du sol couchée ?*

MARIANNE

Ami, c'est que la chatte y mit bas sa nichée.

PIERRE

*Alors pourquoi voit-on dans le chemin d'en bas
L'empreinte de tes pas, si proches d'autres pas
Que vos deux corps ont dû s'y toucher et s'étreindre ?*

MARIANNE

*C'est que mes pieds et mes genoux avaient à craindre
Les morsures d'un chien dont l'aboi me frôlait.*

PIERRE

*Alors pourquoi quand je m'en fus au bois retraits
Ai-je trouvé, comme au hasard, près des fontaines,
Dans le gazon meurtri, cette boucle chataine
Qui certes appartenait à tes cheveux défaits ?*

MARIANNE

*C'est que je peigne au bord de l'eau ma chevelure
Depuis que mon miroir en tes mains s'est brisé.*

PIERRE

*O femme dont l'astuce est plus fine et plus dure
Que les éclats pointus d'un caillou fracassé !*

MARIANNE

*Je te dis vrai, tu peux me croire
Et si tu veux fouiller et la huche et l'armoire
Tu n'y trouveras rien
Qui ne soit tien ou ne soit mien.
Et puis, voici mes yeux : regarde,
Craignent-ils plus tes faux soupçons
Que le seuil de notre maison
Craint l'ombre qui s'y attarde ?*

*Nous nous entendons bien ; pourquoi troubler l'accord
Qui malgré toi demeurera tenace et fort
Lorsque tu comprendras quelle fut ta folie ?*

PIERRE

*Comme tu sais adroitement sucrer la lie
Du vin que je dois boire et bois à tes côtés.
Pourtant si par hasard ou par mâle aventure
J'allais au bois et abattais un soir d'été
Celui qui grâce à toi me fut rage et torture ?*

MARIANNE

J'en pleurerais.

PIERRE

*Et si j'oublie et si l'ardeur et si la fièvre
Et si ma lâcheté redemandaient tes lèvres ?*

MARIANNE

*Je chanterais.
Vois-tu, tu n'as jamais cessé un instant, d'être
L'homme que mes deux yeux ont vu, là-haut,
A coups égaux
Ecimer près du ciel les chênes et les hêtres ;
Celui que menaçaient le vent et le danger,
Mais qui toujours prompt et léger
Descendait sur le sol cueillir parmi les souches
Pour en orner ma bouche
Une fleur d'or.*

ÉMILE VERHAEREN.

SUR LA MARCHÉ BLANCHE

Heures gasconnes

POUR LÉON COLIN.

Quand le soleil d'été dardait dans les cours, suspendant nos jeux de barres et de l'ours, j'allais souvent m'asseoir avec mon ami Léon sur la marche blanche du préau, non loin de la bonne femme préposée au ravaudage de nos frusques.

L'endroit était peu fréquenté d'ordinaire; un cercle de crainte isolait la couturière qui ressemblait assez aux sorcières de Perrault avec son nez crochu, sa bouche noire et ses joues hérissées de crins, comme une brosse.

La pauvre vieille n'avait guère de clients, de sorte que nous devisions à l'aise, en esprits forts, auprès de cette Carabosse qui nous souriait avec bonté pardessus ses lunettes.

Parfois il est vrai, sa fille — une grosse femme rieuse et de belle chair — venait la remplacer. Alors, la place devenait intenable. Car c'était chez les camarades une subite épidémie de pourpoints crevés, une rage de boutons arrachés et pantelants. Pourquoi ne pas l'avouer? Nous y allions, nous-mêmes, de notre petit accroc involontaire...

L'ouvrière ne pouvait suffire; on se bousculait, on en venait aux griffes autour de sa chaise : il fallait prendre un numéro comme pour l'omnibus.

Certes, elle avait l'âge canonique; n'empêche que nous ne la trouvions pas indésirable. O couseuse à la chevelure d'un roux plus ardent que le buisson biblique, ô femme dont le plantureux automne troublait déjà notre petit printemps, que de bobines nous te fîmes débobiner au préjudice de l'Economat!

Donc, nous nous assoyions sur la marche blanche tout incurvée sous le piétinement de nos escarpins ferrés de clous aussi gros que des cloportes, et l'on parlait grandes vacances. Comme celles-ci n'étaient

plus si lointaines, une fièvre joyeuse pressait les paroles sur nos lèvres et faisait déborder nos souvenirs.

Sans contredit, les plus charmants étaient ceux de mon copain; et d'abord, c'était des *soubenis* de Gascogne ou de Languedoc. Ce n'est pas à dire qu'ils fussent embellis, romancés, voire inventés peu ou prou par une imagination prismatique du Midi; point du tout. Le conteur ne savait mentir: il lui suffisait d'être sincère pour célébrer et me faire sentir la beauté, la lumière, le charme, toutes les « usances câlines » de la vieille Aquitaine.

Il n'y était pas né d'ailleurs: cette gloire lui avait été refusée. Il n'était bonnement qu'un Parisien. Mais son oncle, girondin authentique, avait vu le jour à Bordeaux. C'était un grand propriétaire de vignobles, gai poète de terroir à ses heures de loisir. C'est lui qui chanta la bonne vigne bossue et tortue, et sa vendangeuse faite au tour, elle! et fine, musclée, vibrante:

Et vive

La Bordelaise aux reins d'acier!

C'est chez ce bon compère, resté veuf à trente-cinq ans avec trois fils francs lurons, que mon cher camarade passait ses deux mois de vacances. Jours d'enchantement, plaisirs sans cesse renouvelés! Mon ami ne me faisait grâce d'aucun détail, et il avait bien raison car je ne me lassais pas de l'écouter.

D'abord, c'étaient les préparatifs du grand voyage, le départ à la gare d'Orléans par le rapide du soir, les haltes dans la nuit étouffante tandis que résonne le marteau sur les roues du convoi; et puis l'aurore, et tout à coup le soleil qui se lève sur les campagnes poitevines. Enfin, c'était l'arrivée et, sur le quai de la Bastide, les embrassements, les vivats d'allégresse de la famille. Ah! coquin de bon sort!

La grosse berline de l'oncle attendait au dehors. Vite, les malles étaient arrimées sur l'impériale et la voiture franchissait la Garonne limoneuse sur l'immense pont de Napoléon. On traversait Bordeaux au grand trot pour s'arrêter à l'octroi:

— Rien à déclarer!

Aiguillonnés par les mouches, les chevaux s'emballaient sur la route de Pessac. Une demi-heure après, l'attelage faisait son entrée dans le domaine des Carmes, merveilleux boqueteau de grands arbres au milieu des vignes de Bellegrave, du Pape Clément et de Haut-Brion.

Alors, c'était le récit minutieux, jour par jour, heure par heure, de l'existence qu'on menait au château. Bien entendu, il ne s'agissait pas de conter la vie paisible et glissante des chers parents, mais de chanter les gestes des gais lurons de cousins qui avaient tôt fait de transformer les chemins du Domaine en sentiers de la guerre, et de vivre dans cet Eden les aventures de Bas de cuir et de Chingacgook.

Rien n'y manquait du reste; il y avait des wigwams, des fourrés impénétrables, une source limpide où vont boire les daims. Oh, cette source harmonieuse! Mon ami la chantait comme un jeune Horace. Elle était si fraîche, si claire, si abondante! Ah, comme de si loin elle nous donnait soif! Je la voyais, je l'entendais s'écouler dans la vasque et puis bondir dans la rivière; celle-ci serpentait à travers le parc; elle était bordée de roseaux et contournait, là-bas, une île de bambous. Deux énormes cygnes, très méchants, y voguaient sans cesse, les ailes gonflées comme des voiles. Une fois, ces oiseaux irrités avaient sauté sur la berge et défié nos petits trappeurs; mon ami frémissait encore au souvenir de ce combat où le cygne mâle faillit lui casser les genoux d'un coup de son aile puissante...

Au milieu des vacances, on partait pour la villa d'Arcachon, et c'étaient de nouveaux plaisirs à travers les forêts de pins et sur les flots bleus de la baie. Et l'on rentrait aux Carmes pour la vendange.

Vendange, quel mot! Pourpre, vermeil, doré, juteux, plein de fanfares! Vendange, quels tableaux cela évoque! Vendange! Poème, fresque, symphonie où tout est joie, chansons, farandoles, amour!

*Fillettes, fûte et tambourin
Mettez les vendangeurs en train!*

La vendange! Mon ami ne tarissait pas sur cette dernière fête dont la joie était si débordante, si tumultueuse que le spectre de la rentrée prochaine n'osait en approcher.

— Un jour, mon bon, je t'emporterai avec moi, s'écriait-il, et tu verras!

— Oui, tu m'emporteras un jour, répondais-je doucement; je voudrais tant voir...

Mais mon avenir, à moi, m'apparaissait si trouble, si obscur, je me croyais né sous une étoile tellement enragée, que je n'osais espérer qu'un tel jour de bonheur se lèverait jamais pour le petit bagnard que j'étais et resterais sans doute toute la vie.

Or, tout arrive, a dit un philosophe optimiste, même le jour qu'on désire. Est-ce vrai?

C'est vrai. Car me voici, après trente-cinq ans! dans ce beau pays de Gascogne. Je reviens de Fontarabie. J'ai traversé à toute vapeur les savanes landaises et je saute enfin sur le quai de Saint-Jean.

Mon ami est là, souriant, gesticulant :

— Te voilà, au moins! Coquin de sort!

Il n'a rien perdu de sa vivacité ni de sa façon lycéennes. On se donne l'accolade. Et quand nos nos cœurs émus et fidèles commencent à reprendre leur battement normal :

— Té, mon bon, on va voir maintenant si je blaguais sur la marche blanche!

Et, déjà, l'auto nous emporte comme le vent.

*
**

Plus tard, sous les caissons voluptueux du café de la Comédie, l'ami Léon me renseigne. L'oncle est mort l'an dernier, laissant d'unanimes regrets; le cher homme était populaire. Deux cousins sont mariés, l'aîné et le puîné, Georges et Emmanuel. Quant à Paul, le cadet, il est resté célibataire. Tous trois, associés, continuent à gérer la maison.

Les deux familles sont actuellement l'une à Arcachon, l'autre au Château des Carmes, en attendant qu'elles permutent leurs quartiers d'été, ainsi qu'elles ont accoutumé de faire tous les ans. Elles ne sont,

en effet, nullement pressées de sortir d'indivision et jouissent ainsi tour à tour des agréments de la campagne et de la mer. Le frère cadet, toujours bienvenu, adoré des siens, séjourne là où le mène son caprice.

Chaque matin, les deux aînés reviennent à Bordeaux pour expédier les affaires courantes. C'est chez eux, aux Chartrons, que doivent s'inaugurer demain les réjouissances.

— C'est dommage, fait mon ami, tu ne verras pas le cousin Paul ; marcheur intrépide, il voyage en ce moment dans les pays Basques avec son makila et ne rentrera que pour les vendanges...

Ah ! que ne puis-je l'attendre et assister avec lui aux Thalysies bordelaises !

* * *

Le téléphone a retenti. Le cousin Georges nous souhaite la bienvenue des bords de l'Atlantique :

— Déjeuner aux chais à midi ; départ pour le domaine des Carmes à 3 heures ; dîner à Arcachon à 7 heures et demie. Arrangez-vous !

Et nous voici dans la demeure ancestrale dont les vastes pièces ombreuses défient ce terrible soleil qui rutille sur le port. Pendant qu'on est allé prévenir le maître, je regarde autour de moi ; la salle est haute, lambrissée, sévère ; un rayon d'or, qui filtre à travers la persienne, vient s'écraser sur l'immense table ronde, en bois précieux, autour de laquelle une douzaine de diplomates corpulents discuterait à l'aise, penchés sur des cartes.

J'aperçois, appendue au mur, une grande photographie sympathique — un portrait.

— Voilà mon bon oncle... N'est-ce pas que l'on dirait père ?

Oui, je retrouve dans ce beau visage l'intelligence, la douce ironie, la bonté qui luisait dans celui du frère, cet homme charmant qui me faisait jadis si grand accueil dans sa jolie maison de Seine-et-Oise, tandis que son admirable femme serrait le petit exilé dans ses bras comme son propre enfant.

Brusquement, la porte s'est ouverte : le cousin Georges accourt les mains tendues :

— Enfin, c'est vous ! Que je suis heureux de vous revoir ! Vous souvient-il ? Nous fîmes connaissance à Sannois, il y a trente-cinq ans ! C'était à la fête de ma chère tante. Il me semble vous voir encore dans votre bel uniforme de Louis-le-Grand... Pécaïre, comme le petit Belge est devenu grand ! Il a grandi comme son pays !

Ah, l'enjôleur qui pince tout de suite mes cordes chauvines ! Bien pris dans son veston, il est mince, élégant, combien jeune ! La figure est fine, allongée, d'une chaude pâleur aristocratique ; les petits yeux noirs regardent avec une malice enjouée. La voix est douce, claire, remplie d'inflexions harmonieuses. Parfois, elle saccade les mots. Connaissez-vous l'acteur Noblet ? Le cousin Georges le rappelle beaucoup. Il a son geste, son organe, l'allure et le flegme de son esprit, tout son sérieux comique et instantané au milieu des propos les plus fous.

Vraiment, ce n'est pas un Bordelais ce cousin, ou du moins pas tout à fait. Mais son frère Emmanuel le sera pour deux. Justement, le voici qui vient, grand, trapu, la figure réjouie, vermeille ; c'est un beau gas. Il commence une phrase un peu solennelle, s'interrompt soudain et éclate de rire :

— Pas de littérature, s'écrie-t-il avec une jolie pointe d'accent. Té, vous êtes un cousin de plus. Et maintenant qu'on se connaît depuis toujours, si nous allions déjeuner !

Mon ami m'interroge du regard :

— Hein, comment les trouves-tu ?

— Mieux que ça, troun de l'air !

Nous descendons dans la salle du rez-de-chaussée où la table est servie. En notre honneur, tous les plats sont apprêtés à la bordelaise. Nous commençons par des royans frits sur le gril. Des royans, qu'est-ce cela ? Des petits poissons qui foisonnent dans la baie d'Arcachon et dont la chair est fine comme celle de la truite.

Voici le double entrecôte aux cèpes et puis le lièvre cuit à la ficelle. Demandez donc la recette de ce

lièvre au chef ventru qui se trémousse là-bas, cou-telas au poing, en face d'une grande cheminée. Car, par la porte ouverte, j'aperçois la cuisine au fond d'un corridor ensoleillé que j'ai déjà vu quelque part, peut-être bien dans un tableau de Pieter de Hoogh.

Mais comment chanter les vins qui arrosent ces nourritures super fines ? Ils sont là décantés dans un pur bohème : Château Yquem 1870 ! Margaux 1878 ! Haut-Brion 1847 ! Oui, 1847, vous avez bien lu !

Ils brillent dans nos grands verres où nous les agitions d'un geste lent et sacré, selon le rituel. Et ils laissent de longs pleurs aux parois du cristal.

Nous les humons, nous les portons jusqu'à nos lèvres indignes. O délices ! C'est le parfum matinal de la vigne en fleur et tout humide de rosée. Voilà le nectar avec quoi les Dieux grisent leur immortalité !

A présent, comme nos cerveaux sont éclaircis et nos langues déliées ! Nous discouons dans la fumée des « gauloises ». Nous parlons art, science, morale. Nous agitions les vérités moyennes ; le vin excite nos facultés intelligentielles ; nous remuons toutes choses, comme Aristote !

* * *

Mais l'heure s'avance. Les chais, dont les bâtiments s'allongent derrière la maison, attendent notre auguste visite. Il faut d'abord s'équiper en conséquence, car la fraîcheur qui règne dans ces sombres galeries pourrait être fatale à nos poitrines opprimees par la chaleur torridienne du dehors.

Le cousin Emmanuel sera notre guide. Il pousse une petite porte et, la torche à la main, nous nous enfonçons avec prudence dans de rousses ténèbres, comme des personnages de Rembrandt.

Dès les premiers pas, l'odeur forte du vin prend au cerveau et vous étourdit un peu ; mais ce n'est qu'un moment et nous revoilà d'aplomb. Nos flambeaux crépitent, projettent des lueurs fantastiques sur le champ des futailles fourrées pour la plupart d'une mousse cryptogamique, plus blanche que la blanche hermine ; elles se superposent en pyramide,

formant d'innombrables impasses et couloirs où nous stationnons un instant pour lire des écriteaux. Les crus célèbres, les grandes années marquent les étapes de ce voyage caverneux.

Une petite lumière brille là-bas, fixe et comme auréolée d'étincelles. Nous approchons. Une équipe de « caviers », vêtus de cuir, travaillent aux lueurs des falots qui empourpent leurs faces. Ils soutirent le fond des barriques dont la lie violacée coule avec un bruit gras, mélodieux.

Chemin faisant, le cousin Emmanuel, œnologue distingué, nous décrit les soins infinis que réclament tous ces vins précieux, et les qualités que doit réunir un bon ouvrier de chai. Le personnel des Chartrons se compose de sujets d'élite dont la plupart compte trente années de service dans la maison. Tel cet excellent Eustache, par exemple, qui posa peut-être la Silène du musée de Bordeaux, tant il lui ressemble par sa face sensuelle, ses petits yeux malins embusqués derrière la bouffissure des joues, l'encolure à triple bourrelet de graisse comme celle d'un molosse, et la bedondaine dont le brusque ressaut soulève le tablier de buffle et le fait flotter à un mètre des godillots.

C'est lui que nous apercevions tout à l'heure de la salle à manger. Car cet humble caviste est un maître coq fameux que tous les *Chapons fins* du monde se disputeraient à prix d'or s'ils le connaissaient. Il sait toutes les admirables recettes bordelaises, et nul ne les applique comme lui. Que dis-je, il les a perfectionnées ; il est inventeur dans les sauces ! Mais, là où sa maîtrise éclate sans conteste, c'est dans la préparation du gibier, poil et plume. Son patron, saint Eustache, grand veneur terrestre autant que mystique, le conseille et l'inspire.

Pour peu d'ailleurs que quelque « gentille Tienette, sans surot ni malandre » s'empresse autour de lui et l'aide dans son art, il est émoustillé et se surpasse. Car ses soixante-cinq ans sont restés grandement amoureux et papillonnent encore comme un machaon.

A présent qu'il a quitté sa toque blanche et déposé l'énorme coutelas qui barrait sa ceinture, il est rede-

venu un simple ouvrier. Accroupi devant une barrique, il la soutire avec méthode. Dans cet encadrement de futailles et la clarté des flammes fumeuses, il nous apparaît comme un cabaliste.

Je m'approche de ce gnome lippu tandis qu'il interroge la transparence d'un flacon devant la lumière d'un crassét. Je le félicite de son « lièvre à la ficelle » et le proclame grand Fricasseur de par Dieu, lui laissant entendre, avec rengorgement, que l'éloge n'est point mince venant d'un citoyen de Bruxelles, ville de hautes régaldas et où l'on humecte volontiers le lampas!

— Monsieur est bien aimable, fait-il avec un sourire modeste, mais ce n'est pas si difficile. Tenez, vous prenez un jeune lièvre râblé, un lièvre de vigne...

Il m'enseigne la « manière » tout au long dans une langue pittoresque et accentuée où sonnent les mots comme bons écus sur trébuchet. Après cela, le bonhomme sait bien qu'il ne m'a donné que les couleurs et que je ne ferai pas le tableau. Car lui seul est artiste, et plus artiste de ne s'en pas douter.

Mais assez de ténèbres. Prenons garde cependant que le subit grand jour ne blesse nos yeux. C'est pourquoi, nous retournerons à la lumière en traversant d'abord le chai au rhum où la nuit devient moins épaisse. Ici, les effluves de la liqueur vaguent, si capiteux, que l'on s'empresse de remplacer nos flambeaux par des lampes de mineur. Sous l'arôme, on balance, on chancelle; le sol paraît mouvant... Mais nous entrons dans le chai aux bouteilles. Cette fois, nous pouvons souffler nos lanternes; il fait un jour d'aube et l'on se dirige avec sûreté dans les multiples ruelles ménagées entre les caisses blasonnées par les fers des illustres maisons de Gascogne.

Château-Yquem, Château-Lafite, Château Haut-Brion... C'est une revue triomphale.

* * *

La limousine découverte ronfle à la porte.
— En route pour le Domaine!

Déjà nous sommes à l'octroi.

— Passez !

Nous nous élançons à travers la banlieue. Une émotion extraordinaire étreint ma poitrine. C'est que je vois un pauvre petit garçon assis sur « la marche blanche » du Lycée. Le potache a grandi, a vieilli presque... Jamais ses tristesses de jadis ne lui sont devenues chères. Mais aujourd'hui, son âme en fête s'attendrit tout à coup et sourit au passé pour la première fois, tant elle est sûre de la joie présente. Non, ce n'est plus un mirage. L'heure est enfin venue de vivre le beau rêve d'antan.

Oh l'admirable soleil ! Il fait glorieux. La campagne est éblouissante et l'air embrasé tressaille au-dessus des vignes bleues. Nous zigzaguons entre les clos rayés ; les ceps divins s'épanouissent dans la chaleur, dissimulant à peine, sous leurs pampres immobiles, les grappes drues qui commencent à se colorer.

Sous nos yeux ravis, les châteaux défilent, pointant leurs tourelles couvertes d'ardoise fine. C'est propre, c'est badigeonné de frais et pourtant c'est très pittoresque. Voici le Pape Clément et Bellegrave et Haut-Brion, des noms que mon ami a tant déclamés au *bahut*... Je reconnais tous ces paysages si clairs, si nets où vagabondait mon imagination enfantine. Ils sont tels que je les ai vus, ou rêvés du moins dans la lumière magique du Midi.

Mais l'auto a viré. Elle roule entre deux héritages enclos de hauts murs et soudain, au détour de la route, un parc immense barre la vue et le chemin. Nous faisons retentir la trompe. Tout de suite la grille s'ouvre à deux battants et, sous la fraîcheur des vieux arbres, nous pénétrons lentement dans le domaine des Carmes !

*
* * *

Qui donc a dit qu'il fallait qu'un seigneur « opposât à la veue et première rencontre de ses hôtes une belle femme sienne, un beau cheval et un beau lévrier » ?

Je sais un spectacle bien plus charmant et c'est celui qui accueille notre arrivée. Une châtelaine, jolie et blonde comme dans les contes de fées, descend les marches du perron entourée de trois jeunes filles angéliques qui nous considèrent avec une curiosité souriante.

Hélas, pourquoi ne sommes-nous pas en beauté? La course rapide a hirsuté notre chevelure, cerné nos yeux, sali notre teint. Que nous sommes inélégant, vêtu de loques et de poussière! Ma parole, c'est un vagabond, un chemineau qui saute du carrosse et tombe aux pieds de ces dames et demoiselles de haute guise!

Mais on relève le « pòvre » avec bonté; des paroles mélodieuses s'envolent des lèvres de la châtelaine qui présente la virgine triade de ses filles.

Tout de suite, le quatrain de Voiture se réveille dans ma mémoire et je chante :

*Baronne pleine de douceur,
Êtes-vous mère, êtes-vous sœur
De ces trois belles si gentilles
Qu'on dit vos filles?*

Et la dame de répondre finement :

— Troubadour de Brabant, je vous donne un mirliton!

* * *

Mon ami est impatient, févreux. Il m'arrache enfin aux douceurs du *five o'clock* et m'entraîne dans le parc.

Voilà le paradou de son enfance. Comme je m'y retrouve! Tout droit, je vais à la source tant chantée sur nos lyres lycéennes :

O fons Blandusiae, splendidior vitro...

Elle jaillit, plus limpide que le cristal, d'une gueule de lion noircie par le temps et remplit une auge profonde où se mirent les hautes ramures des arbres séculaires qui l'ombragent et tout un pan d'azur. On dirait d'une ruine romaine aux pierres léprées de

plaques moussues à quoi l'œil se caresse voluptueusement.

« O Fontaine, les feux dévorants de la canicule ne sauraient t'atteindre ni altérer la fraîcheur délicieuse que tu offres aux mortels fatigués... »

De la vasque. l'eau s'écoule dans la rivière sinu-cuse où des bandes de petits poissons aigus et noirs filent comme des flèches à travers le cresson et la menthe. Mon ami m'a saisi par la main; nous courons sur la berge diaprée de fleurs : nous avons retrouvé le jardin et l'âme de nos douze ans.

Soudain, la rivière fait un coude et j'aperçois l'île des bambous. Elle est devenue inextricable comme une forêt vierge; mille oiseaux piaillent, se querellent sous le feuillage.

— Les cygnes, les cygnes!

Ce sont eux. Brisant le flot de leur proue ronde que soulève par intervalle un brusque coup de rame, ils viennent sur nous, farouches, impétueux, les ailes gonflées comme des voiles. Ils ne reconnaissent donc pas Castor et Pollux! Du sang-froid, morbleu! Fuyons!

Et tout essouffés, nous nous arrêtons aux confins du parc, devant l'immense vignoble qui s'étend sur la côte contiguë au château.

Déjà, le soleil commence à décliner et tempère ses feux. Une lumière plus douce, plus sereine s'épand sur le célèbre clos que le voisinage de la rivière et des soins attentifs ont sauvé de la sécheresse d'un splendide et cruel été. Les vignes allongent à perte de vue leurs bataillons magnifiques. Elles sont admirablement trapues, feuillues, vivaces. Et là-haut, d'énormes bœufs blonds, que ne saurait émouvoir l'aiguillade, traînent lentement la herse dans les larges sillons.

Tout est calme, doré, limpide. C'est un tableau virgilien...

* * *

Brusquement, des voix nous appellent. Il faut partir. Mais nous reviendrons demain.

— Et ce sera grande fête, s'exclame le cousin

Emmanuel ; nous dînerons sur la terrasse du château à la clarté des comètes !

Adieu ! Je me prosterne devant les Grâces que je seigneurise d'un baisemain tremblant. Instants inoubliables non moins que les minutes enchantées que nous réserve la « Maisonnette » d'Arcachon au bord de l'Océan.

C'est là que le cousin Georges et sa femme — autre sirène, grande et belle ainsi qu'une figure de Gainsborough à qui du reste ses aïeux l'apparentent — nous ont conviés ce soir. C'est là que nous dirons à l'heure trop rapide comme Faust à l'heure bienheureuse qu'il voulait retenir et fixer à jamais :

— Arrête, tu es parfaite ainsi !

Tandis que sur les balancelles qui, chaque soir, illuminent les flots langoureux de la baie, les mandolines éparpilleront dans l'air ces petites notes sèches et fines qui sont comme de la poussière de musique !

.....

LÉOPOLD COUROUBLE.

L'ATTIRANCE

Il y avait une fois un jeune vendeur chez le grand marchand de Sörvaag.

Il était beau garçon, avec ses cheveux bouclés, ses malins yeux bleus, de manières prestes et si obligeant, que toutes les filles de la ville se faisaient envoyer en course, allaient comme en pèlerinage au magasin, dans le seul but de le voir. De plus, il était si subtil et montrait tant de savoir-faire, chaque fois qu'il mettait la main à quelque chose, que jamais le marchand n'eût voulu s'en séparer.

Or, il advint qu'un jour il partit pour une station de pêche en lieu et place de son patron.

Le courant contraire était terrible, de sorte qu'il ne lâchait pas la côte.

Tout à coup, il aperçut un petit anneau dans la muraille rocheuse, à peu près au niveau de la marque indiquant la haute marée. Il crut d'abord que c'était un anneau comme ceux auxquels on amarre les embarcations ; il se dit, en conséquence, qu'un petit bout de sieste ne ferait pas mal et résolut d'aborder pour manger un morceau, car il avait ramé dur depuis le fin matin.

Mais, tandis qu'il empoignait l'anneau pour y passer l'amarre, l'anneau allait tellement bien à son doigt qu'il lui fallut faire un effort pour se délivrer. Il tira donc avec vigueur et, soudain, de la montagne, brusquement, sortit un large tiroir : il était tout plein de foulards de soie et de colifichets pour femmes.

Stupéfait d'abord, il se mit à réfléchir sur ce qui lui arrivait.

Puis il vit comme des ferrures rouillées, par rangées, sur tout le versant de la montagne, ressemblant exactement à celles de ses propres tiroirs.

Il avait maintenant l'anneau à son doigt et devait essayer s'il n'ouvrirait point pareillement les autres tiroirs. Et, tiroir après tiroir, il les ouvrit tous, en retirant à pleines mains des bracelets d'or et d'argent,

des perles de verre, des broches, des bagues, des coiffes de dentelles, du fil, des bonnets de nuit, des caleçons de laine, du café, du sucre, de la petite monnaie, des pipes, des boutons, des agrafes avec œillets, des couteaux, des haches et des faulx.

Il tira les tiroirs, l'un après l'autre : c'étaient des tiroirs sans fin.

Et, tout autour de lui, il entendait, eût-on dit, le bourdonnement d'une foule, le piétinement de bottes de mer. C'était un vacarme, comme si on roulait des barils sur un pont où l'on hissait des voiles contre le vent ; et de la mer arrivaient le bruit des rames et le choc de bateaux qui abordent.

Alors l'idée lui vint qu'il avait attaché son embarcation à un anneau d'amarre appartenant aux habitants du monde souterrain et était tombé tout juste sur un de leurs débarcadères, où ils emmagasinaient leurs marchandises.

Il restait là à considérer un tiroir rempli de pipes en écume de mer. Elles étaient plus belles qu'il eût cru jamais possible d'en trouver dans le monde entier.

Tout à coup il sentit comme une lourde main s'abattre sur lui, pour essayer de le tirer de côté ; mais, en même temps, un rire joyeux se fit entendre tout près. Et il aperçut une jeune femme à l'avant de son bateau. Elle était penchée, avec ses larges épaules et ses bras velus, par-dessus un sac de farine. Ses yeux riaient et étincelaient, telle la flamme d'une forge dans l'obscurité ; cependant, son visage était singulièrement pâle.

Puis elle s'évanouit comme une vision.

Le jeune homme redescendit avec satisfaction dans son bateau et passa au large.

Mais lorsque, se sentant en sûreté, il voulut rapidement avaler un morceau, il observa que l'anneau était encore à son doigt.

Sa première pensée fut de l'arracher et de le jeter à la mer ; mais il tenait plus fort que jamais.

Il était si bizarrement façonné, relevé en bosse et gravé, qu'il éprouva le besoin de le regarder de plus près ; et, au fur et à mesure qu'il l'examinait, l'or

dont il était œuvré brillait plus étrangement. De quelque côté qu'il le tournât pour considérer ses spirales, il ne parvenait pas à découvrir où elles commençaient et où elles finissaient.

Mais, tandis qu'il restait là à l'examiner encore, le noir pétillement des yeux lumineux de ce pâle visage entrevu s'évoquait de plus en plus pleinement devant lui. Il n'eût pu dire, avec exactitude, s'il la trouvait belle ou laide, l'inquiétante créature.

L'anneau, il pouvait le garder maintenant, quoi qu'il advînt.

Et, à toutes rames, il rentra à destination, et ne dit mot à qui que ce fût de son aventure.

Mais, à partir de ce jour, une étrange inquiétude l'envahit.

Quand il balayait la poussière hors du magasin ou métrait des marchandises, tout à coup il tombait dans une rêverie profonde et s'imaginait être transporté d'un trait au débarcadère, là-bas, sur le flanc de la montagne, et entendre le rire de la femme noire inclinée vers lui sur le sac de farine.

Là-bas, il fallait qu'il allât encore une fois en expédition, afin d'éprouver la puissance de l'anneau, dût-il lui en coûter la vie.

Et, dans le courant de l'été, son bateau aborda au flanc de la montagne, à la même place que précédemment.

A peine eut-il ouvert le tiroir avec son anneau d'or, qu'il aperçut la femme aux larges épaules. Ses yeux étincelaient et avaient une expression sauvage ; elle le considérait avec curiosité.

Et, chaque fois qu'il venait, il avait, de plus en plus, l'impression qu'il était attendu avec une impatience croissante. Ils devinrent bien vite comme de vieilles connaissances : elle l'attendait toujours.

Mais, chez lui, il devenait de plus en plus mélancolique et silencieux. Cependant, bien qu'il se dît que tout cela était de la sorcellerie et que les bras de cette femme étaient presque aussi poilus que la peau d'une bête, quelque effort qu'il fît, après l'avoir énergiquement résolu, pour résister à la tentation, il ne pouvait s'empêcher d'aller là-bas ; et, chaque fois

qu'il y avait été, pendant une semaine, elle devenait d'un caractère à peu près intraitable, mais riait et poussait des cris lorsqu'elle le voyait revenir.

Et, toujours, il entendait le vacarme et le tohubohu d'une foule nombreuse autour de lui, sans jamais rien voir. Il lui semblait, pourtant, que tous ces gens étaient là, à proximité, et écartaient leur bateau pour laisser passer le sien. De celui-ci, aussi, toujours on vidait soigneusement l'eau avec une escope, et voiles et rames étaient bien en ordre. L'amarre était fixée pour lui chaque fois qu'il arrivait ; et on la lui lançait quand il partait.

De temps en temps, la jeune femme faisait en sorte qu'il pût jeter un coup d'œil sur les entrepôts et les vastes halls pleins de lumière dans le flanc de la montagne ; et, alors, elle semblait tenter de le séduire.

Tandis qu'il revenait chez lui, un frisson le prenait. « Quoi ! — se disait-il — si jamais la montagne allait se refermer sur moi ! » Et, chaque fois, il était ravi de s'être tenu si bien sur ses gardes et d'avoir sauvé sa peau de l'aventure.

Et maintenant, vers l'automne, il se sentit plus à l'aise. Il prit la ferme résolution de renoncer pour toujours à ces voyages. Il se plongea avec une impétuosité folle dans sa besogne, de façon à ne plus avoir le loisir de penser.

Mais, quand arriva la grande marée de Noël, avec ses fortes tombées de neige et ses ténèbres, de folles imaginations l'envahirent.

Chaque fois qu'il sortait, dans les coins et recoins venteux de l'obscurité, s'évoquait devant lui la créature aux larges épaules. Elle riait, elle l'appelait, elle criait ; elle lui envoyait des messages par le vent. Et, alors, un désir intense s'empara de lui.

Et, un jour, il fut incapable de résister davantage : il partit.

De loin, il s'imagina l'apercevoir déjà. Elle déplaçait d'immenses quartiers de roche, pour voir et suivre la course de son bateau ; elle le reconnaissait et le saluait à travers le brouillard. On eût dit que le courant le portait tout droit, sans arrêt, là-bas.

En arrivant, il entendit comme une foule grouillante sur la mer, bien qu'il ne vît rien. On s'avança vers lui pour tirer son bateau au rivage ; des degrés, un pont étaient préparés pour ses pieds. Et, tout en haut des degrés, *elle* l'attendait ; la respiration haletante, elle se penchait vers lui, l'attirait avec la hardiesse de ses yeux dans son visage fantômatique comme la nuit. Elle quitta les degrés d'un pas rapide, regardant derrière elle et lui faisant signe de la suivre ; puis elle ouvrit la porte d'une ancienne cachette en fer au milieu de la muraille.

Sur les rayons étincelaient une couronne nuptiale, une ceinture, une cuirasse et un manteau splendides, avec toutes sortes de parures.

Elle demeura immobile : sa respiration s'efforçait, haletante, comme en feu, entre ses dents blanches ; elle sourit, en lui lançant de malicieuses œillades. Il sentit qu'elle prenait possession de lui : il lui sembla qu'une espèce d'obscurité l'entourât soudain.

Puis, tout à coup, comme dans une pénombre lumineuse, il aperçut toute la station de commerce, vaste, opulente, splendide, autour de lui, avec son port, ses entrepôts, ses navires. Elle étendit la main pour les lui montrer, voulant signifier qu'il serait le seigneur et maître de toutes ces richesses.

Un frisson glacial parcourut son corps : il venait de voir que tout cela s'enfonçait droit dans la montagne.

Et il se précipita au dehors.

Il coupa l'amarre avec son couteau, arracha l'anneau de son doigt et le jeta dans la mer ; il poussa au large ; les vagues formaient comme un fossé d'écume autour de lui.

Lorsqu'il fut rentré et se remit au travail, tandis que commençait le coup de feu de la saison de Noël, il eut l'impression qu'il se réveillait d'un mauvais rêve, qu'il sortait d'un cauchemar.

Maintenant, il se sentait le cœur tout léger. Il conversait joyeusement avec les clients par-dessus le comptoir et sa vie d'autrefois reprit son cours. Tout ce à quoi il mettait la main marchait comme sur des roulettes.

Mais la fille du marchand poussait sa tête dans le magasin, non pas seulement une fois ou deux. Elle le contemplait ; elle lui souriait avec admiration. Il n'avait jamais, jusqu'ici, remarqué ses allées et venues, ni observé combien gentille et gaie était la fillette, avec quelle grâce, quelle prestesse elle apparaissait au seuil de la porte. Et, depuis que la fille du marchand l'avait considéré si étrangement, il n'avait plus de pensée que pour elle. Il songeait toujours à sa façon de porter la tête, à sa sveltesse, à la vivacité de ses yeux bleus, comme un joyeux scintillement d'étoiles.

Il restait tout éveillé la nuit, à se demander par quel abominable péché il avait pu se rabaisser au niveau d'une créature inférieure et monstrueuse. Quel bonheur d'avoir jeté l'anneau ?

Mais, la veille de Noël, après la fermeture du magasin, tandis que les gens de la maison et les domestiques s'occupaient des préparatifs de la fête dans la cuisine et dans le salon, le marchand le prit à part dans son bureau. S'il avait de l'amour pour sa fille, dit-il, il ne voyait pas d'empêchement à ses projets. Il pouvait y aller de tout cœur, car il devait avoir remarqué, certes, qu'elle languissait d'amour pour lui. Quant à lui-même, dit le marchand, il se sentait vieux et désirait se retirer des affaires.

Le beau vendeur n'attendit pas un second avis. Il y alla de tout cœur, et le joyeux repas de Noël n'avait pas encore fait son apparition sur la table qu'il avait obtenu un *oui* pour réponse.

Des années s'écoulèrent : leur maison, leurs affaires prospéraient.

Ils avaient de beaux et intelligents enfants. Il avait trouvé le bonheur en la personne de sa femme : rien n'était assez bon pour elle ; considération et bien-être étaient son lot, tant chez elle qu'au dehors.

Mais, la septième année, vers la Noël, une inquiétude étrange l'envahit. Il recherchait partout la solitude, sans pouvoir trouver nulle part le repos.

Sa femme s'agitait, se chagrînait. Elle ne savait pas ce que cela pouvait être, et il lui semblait que, très singulièrement, il voulût l'éviter. Pendant des

heures, il allait et venait dans les ténèbres des greniers à marchandises, parmi les coffres, les tonneaux, les barils et les sacs; et il paraissait ne vouloir admettre la présence de personne, quand il s'y trouvait.

Or, il advint que, l'avant-veille de Noël, un ouvrier dut aller au grenier pour y chercher quelque chose.

Il y découvrit le maître, perdu dans ses pensées près d'un des sacs de farine, avec les yeux fixés sur le plancher, devant lui.

— Ne vois-tu point l'anneau de fer, là, par terre? demanda-t-il.

Mais l'homme n'apercevait aucun anneau.

— Je le vois là!..., la terre attire!..., fit le maître, avec un profond soupir.

La veille de Noël, impossible de le trouver nulle part, non plus que le lendemain, si bien qu'on cherchât, en haut et en bas, si bien que l'on s'enquît partout, au milieu de l'animation et de la joie générales.

Mais, tard, le jour de Noël, tandis que tous s'agitaient, en proie à une cruelle anxiété, ne sachant pas si l'on mettrait le couvert ou non, tout à coup il apparut sur le seuil.

Il déclara avoir très faim et très soif, et montra une telle jovialité pendant toute la soirée, qu'on oublia bien vite les frayeurs par lesquelles on avait passé.

Durant toute une année après cela, il fut causeur et sociable comme autrefois, et il témoigna tant d'attention à l'égard de sa femme que cela en devenait, pour ainsi dire absurde. Il ne la lâchait point, vraiment, et ne pouvait faire assez pour elle.

Mais, de nouveau, lorsque la Noël approcha, et les journées plus sombres, la même inquiétude l'envahit. C'était comme s'il n'y eût eu que son ombre de présente; de nouveau, recommencèrent les montées solitaires aux greniers.

La veille de Noël, exactement comme l'année précédente, il disparut.

Sa femme et les gens de la maison coururent de tous côtés, dans une inquiétude terrible, remplis d'étonnement et d'alarme.

Et, à la Noël, soudain il apparut de nouveau, montrant la même jovialité que d'habitude. Mais, quand toutes les lumières furent éteintes et que tout le monde fut au lit, sa femme ne put retenir sa langue plus longtemps : elle fondit en larmes et le supplia de lui dire où il avait été.

Il la repoussa rudement et ses yeux eurent une lueur, comme s'il fût devenu tout à fait fou. Il l'implora, au nom de leur bonheur commun, de ne plus jamais lui poser pareille question.

Le temps s'écoula ; la même chose arrivait chaque année.

Lorsque les journées devenaient sombres, une espèce de langueur s'emparait de lui, un besoin de solitude et de silence, qui le faisait s'écarter de tout le monde ; la veille de Noël toujours il disparaissait, bien que nul ne le vît partir. Et, ponctuellement, à la Noël, à l'instant précis où l'on allait se mettre à table, il apparaissait soudain à la porte, heureux et content.

Mais, précisément avant chaque automne, à l'approche des journées sombres, toujours plus tôt que l'année précédente, cette inquiétude s'emparait de lui ; et il fuyait le monde, plus fantasque et plus farouche que jamais.

Sa femme s'abstenait de le questionner ; mais une lourde tristesse pesait sur elle, et il lui semblait qu'elle devenait de plus en plus lourde et plus écrasante, car elle avait la sensation qu'elle n'était plus capable de prendre soin de lui, de même que lui paraissait ne plus lui appartenir.

Maintenant, une année, comme on approchait, de nouveau, du temps de Noël, il commença à vaguer, ainsi que d'habitude, mélancolique et sombre ; et, l'avant-veille de la tête, il emmena sa femme avec lui dans le grenier à marchandises.

— Ne vois-tu pas quelque chose là, près du sac de farine ? demanda-t-il ?

Mais elle ne voyait rien.

Alors il la saisit par la main, et la pria, la supplia de demeurer et de passer ici la nuit en sa compagnie. Comme il tenait à la vie, disait-il, il ferait tout au

monde pour ne point quitter la maison, cette fois.

Tout le long de la nuit, il retint la main de sa femme serrée dans la sienne, avec des soupirs et des gémissements. Elle sentait qu'il rassemblait toutes ses forces pour ne point la lâcher; elle sentait que, avec toute son énergie, il luttait *contre quelque chose*.

Lorsque l'aube apparut, la crise était passée. Il était plus joyeux, plus léger qu'elle ne l'avait jamais vu depuis bien longtemps; et il resta à la maison.

Ce Noël-là, du magasin et de la cave ce fut un va-et-vient incessant; et les lumières brillaient à profusion, de façon à faire resplendir les vitres. C'était vraiment la première fois qu'il avait une fête dans sa propre maison, dit-il, et il prétendait que ce fût un véritable banquet.

Mais, tandis que, suivant les coutumes, tous les gens de la maison arrivaient, un à un, pour boire à la santé du maître et de la maîtresse, il devenait de plus en plus pâle, de plus en plus blanc, comme si le sang fût sucé de son corps.

— La terre m'attire! s'écria-t-il; et il eut une expression de terreur dans ses yeux.

Une seconde après, il gisait là, mort.

JONAS LIE.

(Traduit du norvégien, par GEORGES KHNOPFF.)

L'HUMANITÉ AVANCE-T-ELLE?

« L'Humanité avance-t-elle? » interroge froidement, cruellement pourrait-on dire, un livre récent publié à New-York par une femme de lettres, assez connue déjà, Missis Martin.

Un volume ainsi intitulé, conçu et publié dans une ville que l'on s'accorde généralement, plutôt à raison qu'à tort, à considérer comme le foyer le plus intense et le plus rayonnant de perfectionnement et de progrès, constitue, irréfutablement, une œuvre pessimiste, et l'on doit s'attendre à y lire, dès les premières pages, une négation brutale, un jugement sévère et défavorable, un parti pris invincible et aussi une sincérité d'autant plus rude qu'elle est provocatrice et isolée.

« Non ; au contraire ! » Ainsi s'empresse de répondre l'auteur à la question qu'il pose au préalable ; pour être laconique, on n'en comprend pas moins les désirs de la foule, et Missis Martin fait suivre son énergique cri de guerre d'un long article de foi rendant hommage à son compatriote, le sociologue et philosophe anglais Huxley. Les théories d'Huxley, fort discutables, et controversées d'ailleurs, se concentrent dans l'aphorisme suivant : « Le progrès de l'Humanité a toujours et partout dépendu de la production d'hommes de génie ». Fouillant laborieusement l'Histoire, l'auteur découvre et retient trente-cinq noms d'hommes illustres qui, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ont, à son avis, été les seuls vrais génies humains. Que voilà d'erreurs et d'injustice, à mon sens !

Alexandre, Annibal, Aristote, Beethoven, Boudha, César, Cicéron, Confucius, Colomb, Dante, Darwin, Démosthènes, Eschyle, Euclide, Goethe, Hipparque, Hippocrate, Homère, Ictinos, Jésus, Kant, Mahomet, Michel-Ange, Moïse, Napoléon, Newton, Périclès, Phidias, Platon, Raphaël, saint Paul, Shakespeare, Socrate, Thucidyde, Washington seraient donc, d'après

l'auteur, les trente-cinq génies qui ont honoré le genre humain au travers de plus de quatre mille ans. Le monde n'a donc jamais été bien grand ni bien avancé puisqu'on doit le mesurer au nombre des hommes de génie qu'il a produits, et que ce nombre ne permet même pas d'attribuer un grand homme à chaque siècle !

Cependant, je me permettrai de raccourcir cette liste. Si Missis Martin est chrétienne et croyante, elle doit accepter Jésus comme étant un dieu, le dieu fait homme ; et, dès lors, elle ne peut le considérer comme un génie humain ; si Missis Martin est simplement chrétienne et surtout si elle est athée, elle ne peut se soustraire au caractère dubitatif que présente la biographie de Jésus. Il en est de même pour Saul Benjamin, pour Moïse, pour Mahomet et pour Boudha, qui, tous, les uns plus que les autres, sont fils de la Légende plutôt que de l'Histoire et qui, pour être respectables, et vénérables pour certains, n'en sont pas moins, Messie, saints ou apôtres, complètement étrangers au Progrès et à l'avancement de l'Humanité. Il me souvient d'avoir lu un livre, américain également : *Some Mistakes of Moses* (1) qui était des plus édifiants au sujet de ce pseudo-génie et, quant à Saul Benjamin, dit saint Paul, je n'ai jamais appris qu'un événement marquant de sa vie : il fit détruire, à Ephèse, quantité de manuscrits anciens et précieux. (Actes des Apôtres, XIX, 19.) Par contre, si l'auteur, dans un but qui n'est pas clairement indiqué, énumère quelques noms d'hommes qui ne sont rien moins que géniaux, par contre, dis-je, il en omet quantité, il en omet par centaines qui, tant dans les sciences que dans les arts, dans la politique que dans l'histoire, ont porté leur renommée jusques aux sommets du génie !

Sans doute avons-nous, comme Missis Martin, admiré le Parthénon, œuvre d'Ictinos ; sans doute, nous inclinons-nous devant le « Jupiter Olympien », devant la « Minerve », devant la « Némésis » de Phidias ; sans doute encore apprécions-nous les

(1) *Quelques Erreurs de Moïse.*

« Aphorismes », les « Pronostics » et le « Traité des Vents » d'Hippocrate ; mais il fut d'autres architectes, d'autres sculpteurs, d'autres médecins célèbres, et la France, Missis Martin, la France à laquelle vous concédez un seul génie, Napoléon, la France qui vous criera les noms de Descartes, de Lavoisier, de Pascal, de Lamarck, de Pasteur ; qui vous citera Watteau, Philippe de Champaigne ; qui vous montrera les œuvres de Racine, Boileau, Voltaire, Buffon, Bossuet, Victor Hugo, Lamartine, Molière, Balzac, la confusion des grandeurs et des beautés dans la confusion des époques et des progrès ; la France, mère des génies qui doit protester contre l'ostracisme où vous la tenez, Madame !

Téhéran et Pékin possèdent des bibliothèques richement fournies et qui datent peut-être d'une époque antérieure à celle de la fondation de la bibliothèque d'Athènes ; les fondateurs de ces institutions, dont l'histoire, hélas ! n'a pu nous conserver les noms, ne méritent-ils pas l'appellation de génies au même titre qu'Hipparque ?

Ainsi, des centaines de noms me frappent la mémoire, des centaines de monuments remarquables, d'inventions chaque jour appliquées, me rappellent leurs auteurs anonymes ou oubliés, et par Rubens comme par Charles-Quint, par Gutenberg comme par André Vésale, par le pont de Brooklyn comme par le tunnel du Simplon, je me fais fort de prouver à l'auteur yankee que tout homme qui a utilement et pratiquement perfectionné l'existence du genre humain, que tout homme qui a enrichi l'art d'une œuvre immortelle dont la vue ou la lecture influenceront à jamais la moralité des hommes est un génie, et, ce principe accepté, je dénie à qui que ce soit, le pouvoir de compter les hommes de génie que le monde a produits depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à l'instant même où nous vivons !

Il est donc impossible, en toute justice, d'évaluer la grandeur du genre humain au prorata du nombre de génies, et, ceci soit dit pour Missis Martin, qui cite Homère, doit citer Virgile, qui cite Washington doit citer Louis XIV, qui cite Darwin doit citer Büchner, Haeckel, Lamarck !

Pour montrer le monde décroissant, Missis Martin l'a fait petit ; pour montrer le monde sans cesse grandissant et progressant, nous l'avons exactement reproduit, c'est-à-dire que nous l'avons fait grand.

*
* * *

A présent, venons-en à la question directe : avons-nous progressé ?

Non, dit l'auteur ; oui, protestons-nous. L'homme est apparu nu sur la terre ; il s'est vêtu, parant en même temps à la brûlure du soleil et à la morsure du froid ; il s'est bâti des huttes en terre, puis en paille, puis en bois ; puis il a façonné la pierre et s'est construit des habitations de plus en plus vastes, de plus en plus élevées, de plus en plus commodes ; l'homme vivait seul, puis, à force de marches, il s'est rapproché d'autres hommes ; plus tard, il a dompté certains animaux qui l'ont porté, puis il a créé, je dis *il a créé*, une force qui, non seulement a raccourci les distances, mais qui a encore vaincu les heures. Aujourd'hui, il a adjoint à sa puissance de se mouvoir sur le sol, la puissance des poissons, qui est de se mouvoir dans l'eau, et la puissance des oiseaux, qui est de se mouvoir dans l'air !

L'homme a supprimé la nuit et nivelé la température ; il a étudié, il connaît tous les maux, leurs causes, leurs effets, et se trouve, par conséquent, à même de les combattre et souvent de les vaincre !

Dans le domaine de la chimie, nul ne sait où s'arrêtera le pouvoir *créateur* de la science humaine ! De vieux arbres calcinés et ensevelis, l'homme a extrait la houille qui concurrence le soleil et dans sa chaleur, et dans sa lumière !

Dans les arts, d'incomparables génies qui ont nom Lamartine, Vigny, Musset, Byron, Shakespeare, Wagner, Gounod, Léonard de Vinci ont synthétisé le Beau, le Divin et le Triste dans des poèmes, dans des romances, dans des statues, dans des tableaux ; où trouver plus de grandeur dans la Beauté que dans la Joconde ? où trouver plus de grandeur dans la Tristesse qu'aux vers de ces poètes, qu'aux scènes de ces dramaturges ?

Missis Martin, qui vit dans un pays d'activité intense, d'énergie, d'intelligence, de labeur ; Missis Martin, concitoyenne, voisine peut-être, du plus grand génie en vie, Edison, serait-elle écoeurée par les « trusteurs » qui, seuls, déshonorent, avilissent l'activité et l'humanité contemporaines ?

Des accapareurs qui, tour à tour, affament ou empoisonnent pour le plaisir malsain d'entasser de l'or et d'édifier des fortunes sans limites, ne sont certes pas des êtres civilisés, ni des serviteurs de la noble cause du Progrès ! Si l'auteur s'inspire de leurs agissements, il a raison, mais vis-à-vis d'eux seulement et exclusivement, car le monde, car l'humanité exclut ces brebis galeuses qui marchent à reculons sur les traces des antiques et du mauvais riche de la Bible ! Mais ce que dans sa langue on appelle « make a get-rich-quick corner » n'entache aucunement l'œuvre des pionniers qui risquent leur vie en de modestes et obscurs laboratoires, en des esquifs légers, aéroplanes ou sous-marins, ni le noble travail des savants, ni l'ardeur généreuse des jeunes générations qui ascensionnent sans relâche vers les cimes dorées de l'Idéal Perfectionnement !

FERNAND-A. VAN AALST.

BERGAME

Il était grand matin encore, quand nous sommes descendus ici, à Bergame, dans la partie basse de la ville, qui n'est pas très pittoresque, mais qui me plaît, car il y a de beaux arbres frémissants dans la *via della Stazione* ; des squares pleins d'arbustes magnifiques et de fleurs, et des rues étroites bordées de vieilles maisons.

L'hôtel que nous avons choisi est une manière de palais, aux salles immenses, aux chambres dallées, qui sent l'écurie et le vin. La salle à manger, décorée de grotesques, avance vers nous une cheminée monumentale ornée d'armoiries. Notre table est de bois blanc, la nappe simple et le couvert modeste. Nous mangeons de bel appétit et je trempe mes lèvres au grand verre, rempli de vin d'un rouge pâle et transparent, que mon compagnon vient de verser ; il me semble que je bois un parfum capiteux et frais. Aux tables voisines, des hommes parlent avec volubilité, leurs doigts agiles, semblent offrir les mots, comme des fruits, en faisant valoir leur beauté et leur forme.

La cuisine que j'entrevois est encombrée de victuailles, comme un tableau flamand, et j'admire qu'on me laisse contempler son indescriptible désordre. Des chevaux piétinent dans la cour ; une charrette s'ébranle, qui fait trembler toute la maison,...

N'importe, j'aime tout, dans ce palais dégradé, et je me lève à regret pour aller déambuler sous le soleil terrible, à la recherche du Musée... Cependant, à peine sommes-nous sortis, que je me sens heureuse ; les squares sont éclatants et embaumés, et non loin d'eux nous trouvons la grande place de la *Feria*, roussie de soleil, et qui s'étend, toute plate, jusqu'à la petite église de l'Hôpital, au-dessus de laquelle se devine, dans le poudroiement de la lumière de midi, la ville haute, la *città antica*.

Mon compagnon regarde ; il a baissé sur ses yeux éblouis le bord de son chapeau de paille. Il fait très

chaud ; la soie de mon ombrelle se détend et craque, et je sens sur mes pieds la morsure du soleil.

Heureusement qu'il y a là-bas un îlot de verdure, où nous pourrions nous abriter... Les grands platanes, vêtus de leur écorce écaillée, entourent la vieille et crépitante fontaine ; ils lui donnent leur ombre et reçoivent sa fraîcheur. L'eau jaillit en fusée de la conque moussue que tient un faune accroupi. Elle retombe en chantant et va glisser, lisse, lourde et polie comme du métal, aux bords courbés de la vasque ronde, toute verdie et noire d'humidité. Des mendiants se reposent, étendus sur les bancs, entre les arbres, et il n'y a plus de place pour nous dans ce cercle béni où dorment ces heureux pauvres...

Nous cheminons le long des rues désertes, en nous rangeant dans l'ombre. Parfois, la porte, large ouverte, d'une ancienne demeure seigneuriale laisse voir une grille finement forgée et rehaussée d'or, derrière laquelle brille un jardin, pareil au paradis !

Que j'ai envie de m'étendre sur un banc, dans l'ombre odorante de l'un de ces jardins clos, éperdus de silence ! C'est l'heure de la sieste et tout le monde repose ; il n'y a que nous d'assez fous pour ne pas goûter cette trêve délicieuse.

Mais voici le Musée ; la porte est fermée, et tous deux nous hésitons : Allons-nous réveiller la Belle au bois dormant?... La femme qui nous reçoit a les yeux vagues et l'air maussade de quelqu'un que l'on a tiré violemment de son sommeil. Les portes s'ouvrent avec lenteur et mystère... L'air stagnant et fade que nous remuons a une odeur sucrée de cire et de poussière, et tout semble propre et triste.

Un peu d'angoisse me saisit ; la solitude des vastes pièces sans meubles, le bruit de mes pas qui résonnent, étrangers, lourds, impérieux ; la lumière crue, impitoyable qui tombe tout droit sur les parquets luisants, certaines toiles, où des personnages trop grands font de trop grands gestes... tout ce qu'il y a de morne et d'irréremédiablement régulier dans un musée, me glace et je reste un long moment sous l'empire de cette impression pénible.

Nous parcourons des salles ; les toiles semblent

s'éveiller et exercer, pour nous seuls, leur fascination; elles nous posent l'énigme de leur existence et nous restons devant elles, fiévreux d'enthousiasme, pris d'une avidité de connaître et de comprendre.

Nous oublions le temps, et nous allons de salle en salle, jusqu'à l'épuisement de toute joie, jusqu'à la courbature. C'est fini, il faut s'en aller, se rafraîchir à l'air vivant, ressusciter la sensation tarie...

Ah! quel délice de sentir sur nos épaules la fraîcheur moite des marronniers; et que je suis fière à présent de pouvoir emporter sans retour, dans le secret de mon être, les images infiniment précieuses des œuvres que je viens d'admirer. Elles resteront en moi comme un levain sublime, qui fera fermenter et fructifier ma pensée, à chaque fois que je les évoquerai. Je songe à cela, et je me sens plus légère.

La route serpente au pied de la montagne: elle domine un peu la ville basse, que l'on aperçoit à travers le feuillage abondant des arbres. De blanches villas, entourées de jardins, semblent dormir, avec leurs fenêtres mi-closes, et le rideau emmêlé d'aristoloches ou de glycines qui voile leur perron.

Nous nous arrêtons un moment, pour les contempler avec désir; une pluie de fleurs parfumées tombe des acacias sur la terre séchée. Il ferait bon se reposer ici, mais nous sommes trop impatients d'inconnu, et tant de beauté nouvelle nous attend là-haut!

Le funiculaire monte à travers ses tunnels creusés sous des jardins, dont je vois les arbres balancés par la brise. Nous arrivons très vite, sur la petite place si terriblement inclinée qu'elle semble dégringoler vers nous, raboteuse, entourée de maisons qui tanguent, adorablement vieille et sympathique.

Nous sourions sans le vouloir, tout en escaladant ses pavés pointus, pour gagner une ruelle étroite, pleine de boutiques, dont les denrées ont d'étranges odeurs de fruit et de pourriture.

A chaque porte, des femmes causent, et autour de nous une multitude d'enfants courent en criant. Tous nous regardent longuement, d'un large regard éhonté et pur; nous sommes les *forestieri*!...

Deux petites filles brunes viennent me mendier les roses flétries qui meurent à ma ceinture; je les leur donne et, dès lors, pour me remercier, elles nous escortent vers la Grand'Place. Leur visage hardi et sérieux se tourne vers nous, tandis qu'elles s'arrêtent, et, de leur petite main noircie, nous indiquent la place Garibaldi.

Je ne vois d'abord que la statue du héros, qui n'est pas belle, avec de gros lions rugissants aux quatre coins de son socle. Mais ce n'est qu'un instant de déconvenue, car derrière elle s'élève, dans toute la caressante douceur de ses vieilles pierres, la façade large et basse de la bibliothèque.

Nous avisons une table à la terrasse d'une petite *trattoria* et, de là, nous contemplons à loisir cette chose à la fois si fastueuse et si simple : un palais d'Italie ! Il y a peu de chose pour orner son grand mur uni ; dans le haut, une corniche droite qui se profile nettement sur le ciel, puis, directement en dessous, dans le milieu de la façade, un cartouche de marbre blanc jauni, sur lequel se courbent des guirlandes et où l'on peut lire : *Biblioteca della città*. Ce cartouche se trouve au-dessus de la fenêtre principale ; celle-ci est divisée en trois par de fines colonnettes accouplées et chacune de ces parties forme, dans le haut, un trèfle régulier, tandis que le bas reste caché par un balcon très large, charmant et harmonieux.

A droite et à gauche de cette baie s'ouvrent, dans la muraille nue faite de grosses pierres rudes, deux grandes verrières ogivales à meneaux ; leurs lignes se courbent adorablement, en un geste doux, humble et parfait comme celui des vierges. Le rez-de-chaussée de l'édifice est percé de quatre portes gothiques, très larges, remplies d'ombre mystérieuse et de silence.

Autour de nous tout repose ; seuls des cris d'enfants qui jouent et le vol tournant des pigeons, qui va et revient, vibrant soyeux et lourd, troublent la langueur paisible de cette petite place.

L'air vif de la montagne, le ciel bleu, uni, les tuiles toutes petites, recourbées et rouges comme des

pelures de fruits, le chant libre et audacieux d'un coq, l'aspect villageois des petites *alberghi*, le beau vieux *Broletto* et, en face de lui, la grande façade inachevée du *Palazzo Nuovo*..., tout cela, qui est si disparate, se fond en moi, forme un tout, d'une harmonie unique, mais indéfinissable, qui me remplit de quiétude et de fraîcheur...

Je reste sans pensée, l'esprit vague ; les mots, délivrés de toute contrainte, s'agitent dans mon souvenir. Il y en a trois qui reviennent sans cesse et que je répète involontairement : *Masques*..., *bergamasques*..., *fantasques*. Ils dansent, ils s'entrecroisent... et d'autres mots, dont je ne saisis pas la forme, passent entre eux et j'entends le rythme cadencé de leurs pas.

D'où viennent-ils ?

Masques, bergamasques... et quasi tristes sous leurs déguisements fantasques...

Cette fois, je me souviens !

C'est dans l'âme tendre et dénouée de Verlaine que chantèrent ces vers caressants et désabusés et si naïvement sensuels.

Bergame ! Je n'y songeais pas... C'est donc ici que sont nés Pierrot, Arlequin, Colombine, les héros immortels de la comédie amoureuse !...

J'évoque leurs noms, et je les vois, parés de grâces et d'attraits, tantôt comme les a peints l'exquis Watteau, tantôt comme les a chuchotés Verlaine, ou encore avec l'allure capricieuse, spirituelle et follement sage que leur a donnée Giraud... Quel rêve ! Un rêve de clair de lune en plein jour !...

· · · · ·
Nous traversons la halle ouverte du *Broletto* ; notre passage y réveille dans l'ombre l'écho discret, qui semble les d'avoir tant de fois répété les mêmes bruits. Et c'est dans le plus absolu silence et la lumière la plus éblouissante que nous découvrons la place la plus petite et, en même temps, la plus sobrement somptueuse que je connaisse.

Je regarde avec une joie limpide, familière, profonde, le seuil rongé de l'église *Santa Maria Maggiore*, ses lions de porphyre, dont les dos ont été usés

et polis par des générations d'enfants ; son porche roman, surmonté d'une sorte de *loggia*, où se dressent, entre des colonnettes cannelées, trois très anciennes statues.

Que cela est magnifique et simple, et selon mon cœur!...

Pas une maison, pas trace de vie... Rien autre chose que des pierres, des pierres de toutes couleurs, de toutes formes. Celles-ci sont lourdes, massives, à peine dégrossies ; celles-là ont été arrondies, polies, elles sont droites et lisses comme les troncs délicats des bouleaux, ou tordues comme la spirale des vignes. D'autres furent patiemment taillées, sculptées ; des hommes ont, le ciseau à la main, suivi les contours sinueux des lignes. Ils ont creusé longuement, patiemment, faisant naître un peu davantage, à chaque coup sonore de leur marteau, que sans doute accompagnait une lente mélodie, une nouvelle forme, une autre merveille. Je les vois se pencher sur l'ouvrage que recouvre une fine poussière, se pencher, fermer les yeux, et souffler, souffler sur la matière inerte, comme un Dieu créateur, rouvrir les yeux, et voir, dans toute sa beauté nouvelle, avec ses creux veloutés d'ombre et ses bosses caressées de lumière, l'ornement souple et fins que leurs doigts ont fait surgir de la pierre.

Ces hommes ont-ils ressenti cette même allégresse émue et fière, que je ressens en ce moment où je pense à eux, quand, après une belle journée de travail, ils se reposaient devant la besogne accomplie, et songeaient, en la contemplant, à ceux qui viendraient, dans l'avenir lointain, admirer leur œuvre et rendre hommage au labeur accompli et à la beauté!

Maintenant c'est le silence et la solitude, mais durant combien de siècles, cette *piazzetta* étroite a-t-elle retenti du choc régulier du marteau et du chant cadencé des bâtisseurs?

Voici, devant nous, rangés autour de ce petit coin de terre, sur la montagne, cinq monuments ; le dernier, la cathédrale, reconstruite il y a au moins deux siècles, s'élève à notre gauche, sa forme est pleine

d'aisance et d'équilibre, et cependant, comme je lui préfère la vieille église romane, irrégulière, rongée de mousse, trouée, tellement lavée par les pluies, tellement mûrie par le soleil, qu'elle semble à la fois déteinte et dorée.

Puis, la chapelle du célèbre et rusé condottière, Colleone, belle et claire, incrustée de marbres colorés, toute parée de luxe délicat et minutieux de la Renaissance italienne, et dont la silhouette charmante et précieuse fait ressortir avec force la rude, humble et naïve beauté de la porte de *Santa Maria Maggiore*.

A droite, tout seul, allégé par la lumière qui l'environne, un petit baptistère hexagonal, tout blanc, et qui porte, au sommet de son toit pointu, un ange ailé, semble s'être levé là, frêle et candide comme une fleur qui vient de s'épanouir.

Partout, l'herbe pousse, l'herbe familière, longue et souple, qui joue avec la brise. Une faible odeur d'encens, que chaque souffle emporte et ramène, s'exhale continuellement du porche noir et profond des églises.

Nous restons sans paroles ; l'heure me semble fragile comme un enchantement que je crains de briser...

Une volupté aiguë me pénètre, rapide comme la flèche, et je sens faiblir ma joie...

Je suis pauvre tout à coup, pauvre et seule... Ma vie se défait comme une fleur flétrie. Et, cependant, il est là, l'ami, le compagnon de ma route, mon pied touche un peu de son ombre, et voici que son regard me cherche.

Je vois son visage creusé par la pensée, et ses yeux qui sourient. Il parle, j'écoute sans comprendre... je voudrais autour de moi tout ce que j'aime !

Ah ! que je voudrais baiser le front paisible et doux, de mon petit enfant, me fortifier de son regard puéril et brillant, porter son petit corps tiède, et le sentir bouger et vivre entre mes bras ! Mes yeux se troublent... Oublierai-je jamais que j'ai pleuré ici ?

Je me retourne encore, tandis que nous partons ; l'image que j'emporte de cette *piazzetta* solitaire et divine est marquée de l'empreinte enlacée de la joie et de la souffrance.

La rue tortueuse qui descend vers les remparts est

bordée par de grandes maisons, qui semblent abandonnées. Le soleil la divise en deux, ici l'ombre, là le rayonnement, et sur tous deux règne le même silence exténué. Il me semble le sentir contre moi, résistant, impalpable, et je crois le briser à chaque pas que je fais.

Ainsi nous allons, jusqu'au moment où s'ouvre devant nous l'horizon miraculeux, verdoyant, infini, palpitant de vie et de clarté. Mon cœur vole comme un oiseau délivré; je vois loin, j'entends la rumeur de la terre, et l'air immense et bleu est rempli de bonheur!

Des moineaux pépient; une allouette chante, et c'est comme si l'azur chantait...

Un églantier rose se penche au-dessus d'un mur; ses fleurs sont si éclatantes de fraîcheur qu'elles semblent s'ouvrir au moment où on les regarde. Mon ami tend la main vers elles, et elles sourient, les petites fleurs rosées, de se sentir inaccessibles et désirées.

Je les voudrais, je voudrais respirer leur parfum suret et doux, comme le printemps lui-même. Mais elles sourient là-haut, sur le vieux mur velu...

Les remparts, où l'herbe pousse, drue et belle, tournent autour de l'antique cité; et partout le regard plonge dans la vallée unie, fertile, étendue aux pieds des Alpes bergamasques, dont les sommets bleuâtres s'immatérialisent dans l'air léger...

Le jour décline, plein de sérénité, suave et pacifique.

De petits enfants accroupis dans l'herbe cueillent de leurs gros petits doigts les boutons d'or et les pâquerettes, qui commencent à se fermer; ils sont graves et tranquilles comme de petits anges...

HÉLÈNE CANIVET.

BELGÆ SUNT...

Il faudra peut-être mille confessions de ce genre avant que nous trouvions notre âme.

André Olbain parla le premier.

Il convient de se représenter sa figure pour que ne s'égarant point ses paroles. L'image de la fleur anime son parfum. Il avait un corps frileux sur de longues jambes chaussées de cuir dur. Une bouche ascétique barrait son visage de bois. Par-dessus un front volontaire se tassait une calotte de cheveux rouges. Son regard vert vous marquait. On se demandait : « Où ai-je déjà vu ces yeux-là ? »

Simard et Gilles Luijck baissaient les leurs en l'écoutant...

— Nous avons vécu de harengs saurs tout l'hiver. Ma femme en avait les lèvres bleues. La maladie tuait nos poules et il ne fallait plus songer à retirer quelque profit de leur carcasse étique. Nous avions empoisonné le chien. Il coûtait trop cher à nourrir. Sa chaîne pendit longtemps à l'arbre où je l'attachais et son collier au bout gisait sur le sentier, devant la porte. Quand je passais, il me semblait entendre aboyer son squelette trop maigre pour le large licol. Dans ces moments, toutes les heures fredonnent la même antienne : tu es au bord du fossé, fais la culbute. On habite déjà le passé. D'ailleurs, en venant m'isoler en Campine, dans cette région la plus morne de la Campine, j'avais voulu ressaisir mon passé en Flandre, ma jeunesse flamande, ce que j'avais laissé fuir de moi-même sans avoir réalisé mon destin logique. Celui où mes trente ans aboutissaient ne me paraissait pas plus amer que si je l'avais atteint sans troubles dans la ferme désolée de mon oncle. Cependant, je ne l'acceptais plus d'un cœur résigné de paysan, parce que la ville l'avait bourré de prétextes, de mensonges, d'orgueil. C'est alors que je songeais à « me » parler devant le moine qui m'avait quelquefois accueilli dans le parloir de la Trappe. Je sortis de cette confession plus désespéré que jamais, avec cette haine égorgée qui gît au fond de toute décision.

Ma jeunesse m'avait trompé. A quoi bon m'en défendre ; ma vie d'employé à Bruxelles avait tari les forces de mon sang ; dans mes artères ne battait plus celui de ma race. J'avais cherché en vain l'accueil du sol natal, il restait fermé comme un poing. Je ne pouvais ressaisir mon enfance, descendre au niveau des rustres, croire aux simagrées de ceux qui les jugulent dans l'ignorance et j'imaginai pourtant qu'il y avait du secours, là, dans ce cloître !

Un matin de Noël que je m'occupais à reclouer un châssis derrière notre maison, j'aperçus mon confesseur. On entendait craquer le gel sur la bruyère quand il passa. « Voilà le père Amédée », pensais-je, et, comme il se rapprochait du boqueteau de sapins où s'enfonçait le chemin vers l'abbaye, son geste m'étonna. Il retirait de ses lèvres un cigare, dont il humait lentement la sécheresse ambrée, et de petits nuages roulaient derrière lui.

— Où donc a-t-il acquis cette volupté secourable pour que la prière ne suffise plus à l'apaisement de sa pensée ? Il me mentait donc lorsqu'il m'affirmait que le repos était dans la stricte observance d'une règle formelle et le renoncement à toute analyse. Rien ne pouvait ajouter à la sérénité qui en découle.

— Je ne crois pas, répondit Simard, que ce moine, dont le plaisir innocent semblait te dévoiler une de ces faiblesses qui, à les constater chez autrui, consolent des nôtres, cherchât une diversion à ses devoirs.

Il n'avait peut-être pas d'autres souvenirs de la vie commune que ce parfum déroulé, dont il humait longuement la libre joie. Goûter le charme multiple du moindre souvenir, nous permet de comprendre notre situation présente. Si je n'avais pas vécu devant l'inoubliable ciel de la campagne romaine, si je n'avais pas peint le roc rose des Abruzzes, je ne m'expliquerais point la médiocrité du Hainaut, ni pour quoi, cependant, Charleroi n'étouffe pas toute exaltation.

A Soubiaco je passai de nombreux mois à peindre et je réussis quelques toiles. Moi, qui ne m'étais payé d'autre luxe que celui de palper à bout de brosse les chairs sereines de l'air italien, je m'offris celui de palper à pleine lèvre, au moins une fois pour rému-

néer mon labeur, l'argile mémorable d'une chair d'Italienne. Un simple caprice et rien de plus. La fille luisait comme une olive et sentait l'huile. Pareil amusement ne me détourna point de mes devoirs, qui étaient de copier les couleurs et les lignes ; celles où restent toujours captives les plus anciennes, mais aussi les plus belles vérités du monde. Tant que je séjournai devant les paysages classiques, j'oubliai cette médiocre aventure. Elle devait d'autant plus se marquer dans ma conscience lorsque je me retrouvai au pays. Aucune admiration nouvelle n'en peut user la trace. Elle s'avive, au contraire, de toute impression, de chaque idée dont s'augmente mon intelligence. Je dirai même que j'y puise mon orgueil et la foi dans la race de mes pères... Songe donc, mon ami, à la grandeur de ce petit fait obscur : une Italienne pressa contre sa poitrine un Belge ! C'est comme si j'avais touché le cœur de Virgile, les molécules passionnées d'Horace, la forme subtile des éternelles idées ! Je découvrais l'humanité sous les mots et les nuances que j'aime ! Si je dois à l'Italienne cet inaltérable enchantement pour avoir tâté le grain de sa peau, quelle signification s'attache au barbare d'y avoir reposé son front sans renommée ! Par un éclair dans les yeux, une rougeur fugace, un geste inaccoutumé, il n'est pas improbable qu'une parcelle du barbare moi-même subsiste au fond d'un village immortel de la province romaine !

Dans cette tirade, Gilles jeta un caillou. Le doute est celui qui affole l'onde libre de nos opinions.

— Qui le saura ? lança-t-il. Au livre de mémoire, notre histoire est écrite en prose.

— *Belgæ sunt...* allait sentencier Simard.

— Arrête ! Il est trop pénible de se convaincre que la première révélation de nos origines nous la devons à la diplomatie hypocrite du dévastateur des Gaules. Nous en sommes davantage un peuple de vaincus. Lieu commun : la Belgique a toujours servi d'au-berge aux conquérants. Il est l'heure de nous ressaisir avant que nos haines intestines ne disjoignent à jamais les forces inexprimées de nos doubles énergies !

Tu te demandais un jour, Simard, quel est ce

symbole caché sous les noms de nos frères : Flamands, Ardennais, gens de la flamme et gens de l'ardeur? Qui donc te répondra? Chacun de nous, cependant, est saisi de cette analogie, signe d'aspirations communes... Unissons-nous, mêlons-nous, aimons-nous. Qui nous pourra vaincre encore s'il naît de nous une œuvre où s'harmonisent nos tendances et qui reflète notre vie ardente?

Après cette tirade, Gilles Luijck se tassa dans sa chaise, confus du bruit inutile des phrases. Ah! que les mots sont romantiques!

Ses compagnons regardent aux murs de sa chambre douze images proprement encadrées. Chacun d'eux connaît, sans satiété, ce qu'elles représentent et quels sont les artistes dont ils retrouvent ainsi la voix émouvante. Ils ne cherchent pas de signature à l'avant-plan, sur le manteau coupé au buste, ni sur le sol durci d'une grand'place de hameau où grouille une kermesse, ni sur la campagne surprise de l'effroi d'une lune cauchemaresque. Ils écoutent gronder la rancune de ne pouvoir se défendre par des confessions aussi durables que ces peintures. Aucune cependant ne loue à l'âme de ce Flamand, qui ne parle plus la langue de ses ancêtres, les mœurs compactes des communes isolées, ni à celle de ce Wallon, la jolie coutume de France. Et le Bruxellois, Gilles Luijck, leur envie ces pertes glorieuses. Comme il est triste, l'exil dans son propre pays.

Il n'est qu'un Français, qu'un Anglais, qu'un Allemand, qu'un passant enfin d'une forte race pour avouer : « Je me sens un homme de l'Europe. » A nous, Belges, il nous manque une bible où tressaille la gloire de notre sang. Quand un Shakespeare, un Dante ou un Goethe — que n'est-ce un Montaigne! — composera la moëlle de notre culture, aussi je me libérerai de ma nostalgie, pensait Gilles, et je me sentirai un homme de l'Europe!

Il était tard. On se sépara. Dès le petit jour Olbain, Simard et Luijck devaient reprendre leur tâche ingrate. On ne gagne pas souvent son pain à la sueur de son front.

GASTON-DENYS PÉRIER.

POÈMES

I. — LES HEURES

*Les heures sont des pas géants vers l'infini,
Les heures sont le rythme et la rançon du rêve,
Les heures vont ainsi que le flot sur la grève
Nous couvrant peu à peu de leur voile terni.*

*Les heures n'ont jamais su le prix de la vie,
Elles tombent sans fin dans le passé profond
Et chacune nous fait une blessure au front :
La dernière en fuyant jusqu'à terre nous plie.*

*Les heures sont les doigts innombrables du temps
Qui se ferment sur nous d'un grand geste impassible :
Le malheur nous atteint comme un dard une cible
Mais le bonheur ne peut allonger les instants.*

*Les heures sont les poids de la juste balance
Où, pour l'éternité seront pesés nos jours...
O larmes ! vous rendez quelques moments si lourds
Que nous irons, d'un coup, toucher la délivrance !*

II. — LA MOISSON DES HEURES

*Il est un grand champ fauché par la mort
Sans halte, sans trêve
Il est un grand champ fauché par la mort
Qui jamais n'achève.*

*Ce qui va tomber mûrit sous la faux
Le reste verdoie
Ce qui va tomber mûrit sous la faux
Et la mort le ploie.*

*Depuis que le monde est sorti de Dieu
L'ouvrage s'avance
Depuis que le monde est sorti de Dieu
Meurt la plaine immense.*

*Et, toujours debout, marche l'ouvrier
Au rictus de pierre
Et, toujours debout, marche l'ouvrier
Dans son vieux suaire.*

*Son geste inlassé courbe l'horizon
Tarit les fontaines,
Son geste inlassé courbe l'horizon
Comme un bois de chênes.*

*Et des ombres vont sur ses pas géants
Pour nouer les gerbes
Et des ombres vont sur ses pas géants
Mornes ou superbes.*

*Chacune le suit portant un fardeau
Dont le poids varie,
Chacune le suit portant un fardeau
De vigueur flétrie.*

*Toutes ont des yeux rongés par les pleurs
Des lèvres souffrantes
Toutes ont des yeux rongés par les pleurs
Toutes sont sanglantes !*

*Et sur l'œuvre impur plane un cri d'effroi,
De lourde agonie
Et sur l'œuvre impur plane un cri d'effroi
D'angoisse infinie...*

*Ainsi va la mort faisant la moisson
La moisson des heures
Ainsi va la mort faisant la moisson
Des choses qui meurent.*

*Ainsi vont les morts ployant sous le faix
De ces heures lourdes
Ainsi vont les morts ployant sous le faix
Des passions sourdes*

*Tandis que là-bas, tout au bout des temps,
Penchés sur les mondes,
Tandis que là-bas, tout au bout des temps,
Hors des nuits profondes*

*Mesurant l'espace et voyant grandir
La horde mortelle
Le Christ et Satan regardent venir
Leur cour éternelle!*

III. — HEURES DE RÊVE

*Heures qu'on dérobe aux soucis moroses
Heures qui passez en nous endormant.
Heures dont l'envol fait germer des roses
Heures de cristal au timbre charmant.*

*Heures qu'assouplit la chanson du rêve
La chanson d'amour, la chanson d'espoir,
Heures de soleil qu'un beau jour soulève
Et qu'en son parfum baisera le soir*

*Vous seules valez qu'on vive la vie
Vous seules savez le chemin des cœurs
Et seules trompant l'âme inassouvie
Vous pouvez fleurir la source des pleurs.*

*Messagères d'or de l'heure dernière
L'heure du grand rêve et du grand repos
Je vous tends le front... que votre lumière
Pénètre parfois mon triste cahos!*

*Heures qu'assouplit la chanson du rêve
La chanson d'amour, la chanson d'espoir,
Heures de soleil qu'un beau jour soulève
Bercez ma souffrance aux parfums du soir...!*

IV. — MINUIT

*Minuit vient de sonner très longuement dans l'ombre
Et la minute est morte où je disais : « demain... »
C'était hier déjà... Vers l'aube et le matin
L'aiguille du cadran rythme sa marche sombre.*

*Le vent, dans les sapins, fait le bruit de la mer,
Sur le toit vermoulu, la girouette grince,
C'est l'heure où la légende humanise le prince
Et l'heure où le passé traître a rougi le fer*

*Minuit... devant mes yeux se lèvent des images
Des fantômes sanglants ou bénis tour à tour :
Le vieux captif traînant des chaînes dans sa tour
Ou bien l'étoile d'or guidant les trois rois mages*

*Et puis les corps à corps de l'ombre et de l'effroi,
Les cadavres gisant à la lueur des torches
Et la foule en fureur s'eugouffrant sous les porches
Mélant ses cris de haine au tocsin du beffroi.*

*Minuit... l'heure qui fait songer aux cimetières
Au grand calme planant sur le deuil des tombeaux
Que frôlent d'un vol lourd ces lugubres oiseaux
Dont l'œil fixe a parfois de furtives lumières.*

*Peut-être que la mort chemine, ricanant
Tout près — car l'assassin frappe quand on sommeille,
Et, voyant à ma vitre une clarté qui veille,
Froide, marque la place et dit : « En repassant! »*

ADRIEN DE PRÉMOREL

LE DOUZIÈME PROVISoire

Puisque personne ne se décide à attacher le grelot, je vais me livrer, moi, à cette petite besogne, pas trop fatigante au surplus. Ce n'est pas la première fois que je me dévoue... (Vous avez beau ricaner, c'est ainsi!) Ce ne sera pas la dernière. Sans doute, n'ai-je pas, à proprement parler, l'âme de saint Vincent de Paul; mais si tout le monde avait l'âme parfaite, on se dégoûterait peut-être de la perfection. Et puis, je vous l'avouerai timidement, j'espère obtenir un jour ou l'autre un prix de vertu — le prix Nobel, ou une douzaine de paires de gants, ou les suffrages virginaux de M. Pol Demade : bref, des choses bien. Et je sais, d'autre part, les obligations à quoi (1) me contraint ma jeune gloire... (Ça y est : je suis saouûl!)

Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il y a un an environ on a définitivement clôturé l'Exposition de Bruxelles. Il y avait là beaucoup d'attractions. La principale ne fut pas, comme pourraient le croire des gens naïfs, l'incendie du 15 août. Ce fut indiscutablement l'exposition de portraits d'auteurs belges. Nous étions tous là, fort beaux, dans des cadres. Une foule extraordinaire se ruait pour nous contempler. Des dames, pétrifiées d'admiration, s'évanouissaient en contemplant le minois espiègle de M. Léon Wéry et la frimousse mignonne de M. Spaak. On avait dû poster aux portes une batterie d'artillerie, que M. Paul André commandait du haut de son cadre, pour empêcher les émeutes. Bref, c'était du délire. Nous fûmes flattés. C'était bien notre tour d'être encouragés, ne fût-ce que platoniquement.

Seulement, quand on nous demanda nos portraits, on nous promit de nous les rendre, sitôt l'Exposition fermée. Et on ne nous les a pas rendus! C'est grave. Et nous

(1) Oh ! je sais bien que cette tournure de phrase va horripiler M. Georges Rency !

avons le droit de demander, me semble-t-il, ce qu'on a fait de nos figures. Il y en a peut-être parmi nous, en somme, qui tiennent à leur tête ; il serait cruel de leur en vouloir.

On frémit en pensant au sort de ces augustes effigies. Les a-t-on vendues à l'encan, peut-être ? Une pudique et rougissante miss a-t-elle acquis pour trois francs, cadre compris, la radieuse reproduction des traits de M. Henri Liebrecht ? Voit-on, dans le studio de quelque fraûlein mûrissante, le portrait de M. François Leonard au même titre que celui de M. André Brûlé ? Quelque princesse russe se plonge-t-elle dans des extases inouïes en contemplant l'image de M. Ramaeckers ? Est-il parti pour des orientes de rêve, le sourire triangulaire de M. Louis Dumont-Wilden, ce sourire que n'ont pu effacer les soucis des derniers soirs — ni même ceux du lendemain matin ?

On conviendra que ces interrogations sont angoissantes. Hélas ! la réalité est peut-être plus affligeante encore que mes suppositions. Si, par aventure, on avait tout simplement oublié nos « cartes album » dans quelque armoire ignorée... Ah ! ce serait du joli ! Le jour où l'on ouvrirait cette armoire, — avec la clé des songes, — on regretterait sans doute de nous avoir négligés, en constatant le carnage qui se serait produit là. Quoi de surprenant à une catastrophe, si un empaqueteur ignorant a mis nez à nez M. Albert Giraud avec M. Edmond Picard ; si M. Paul André voisine avec M. Franz Ansel et M. Pierre Nothomb ; si M. Bonmariage est coincé par M. Maurice Gauchez et M. Georges Rency ! Quand on pense que « les trois moustiquaires » sont peut-être séparés par l'ironie du sort et que ma photographie est posée sur celle de M. Pol Demade qui avait fait inscrire sur la sienne ce simple mot : « Occupé ! »

On doit en entendre des discussions, dans cette armoire : et nous, les intéressés, nous ne savons pas ce que nous disons.

Il est vrai que cela ne nous change pas beaucoup.

Dans ma chronique du mois d'octobre, j'ai parlé, peut-être un peu à la légère, des capacités stomacales de M. Maurice des Ombiaux. Il m'envoie l'amusante protestation qui suit :

Mon cher confrère,

Vous contribuez à me faire, fort aimablement, je dois le reconnaître, une réputation qui ne laisse pas de m'inquiéter quelque peu. Les gens qui m'invitent à dîner croient que je ne leur fais pas honneur si je ne bois pas comme une éponge, si je ne pompe drû quelques flacons de la *Côte d'Or*, sans compter d'autres dames-jeannes de moindre lignage.

Quelquefois, en province, un amphitryon, sur la foi de propos tels que les vôtres, croit devoir me mettre en présence d'une bouteille de bourgogne dès le café au lait du matin; il m'est arrivé de trouver, chez un hôte qu'on dirait sorti des *Contes drôlatiques*, au lieu de la carafe d'eau, le panier d'osier épousant les flancs d'une liégeoise poudreuse.

Aux diners de chasse, en Ardennes, où l'on évoque l'exemple de saint Hubert, pour s'excuser d'avoir manqué un huit-cors ou un marcassin, le vin, par suite d'une entente tacite entre les convives, le vin, qu'il soit bordeaux, bourgogne ou champagne, afflue vers moi, ainsi qu'en temps de pluie l'eau vers la rivière.

Ce serait fort beau d'avoir une telle réputation s'il ne fallait la soutenir!

Vous me faites boire dix bouteilles de Romanie 65! J'ai dû un jour vider un graal contenant une bouteille et demie de champagne, c'est bien assez pour le gosier d'un honnête homme!

Il n'y a qu'à la table du conférencier que cette réputation ne m'a pas encore précédé; aussi me suis-je mis à faire des causeries pour pouvoir quelquefois boire de l'eau, sans m'exposer à des reproches véhéments, amers et ironiques. Oui, j'ai accepté de parler cette année afin de boire publiquement de l'eau dans cinq ou six grandes villes du pays, sans la rougir et sans en rougir.

Sur ce, cher Monsieur, je vous présente mes salutations très cordiales, en vous priant de me croire votre bon confrère.

MAURICE DES OMBIAUX.

Cette lettre est extrêmement instructive. Il ne faut pas que nous croupissions dans la coupable ignorance des

petites habitudes de nos écrivains. Nous savons, désormais, que M. des Ombiaux boit du café au lait, le matin. Ce sont là détails qui n'ont l'air de rien, mais qui, en somme, sont assez impressionnants. Le récit du graal est émouvant : avait-on mangé du cygne, le jour où M. des Ombiaux vida un vidrecome d'un litre et demi ? Je le crois, fichtre ! bien que c'est assez pour le gosier d'un honnête homme. Je connais mon cœur : si je me livrais, moi, à cette prouesse fantastique, je n'attendrais pas un quart d'heure pour vomir, non mais pour vomir, marquise, effroyablement !

J'aime assez « le panier qui épouse les flancs d'une liégeoise » : on se marie comme on peut et tous les goûts sont dans la nature.

Le sort de M. des Ombiaux est, en somme, affligeant. Voilà qu'il lui faut donner des conférences, à présent, pour pouvoir boire de l'eau ! Ce système a-t-il son équivalent, en sens contraire, si je puis dire ? Et que doit faire le pauvre bougre miteux à qui le médecin, au sortir de l'hôpital, conseille de boire du vieux bordeaux, bien chambré ?

A la place de M. des Ombiaux pourtant, je me méfierais. Qui lui dit que ses auditeurs ne lui aligneront pas sur le tapis vert de la table une rangée de fiacons vénérables, au lieu de la traditionnelle carafe consternée ? Ce système a du bon, au demeurant. Que quelque auditeur obligé de partir tôt s'enquière auprès d'un voisin : « Pour combien de temps le conférencier en a-t-il encore ? » — l'autre répondra : « Il en a encore pour une bonne demi-Corton. » Et ce sera fort commode.

Quoi qu'il en soit, je mets, dès à présent, à la disposition de M. Maurice des Ombiaux 23 bouteilles de liqueurs variées — pourquoi 23 ? — que j'ai gagnées au dernier tirage de la loterie de l'Exposition. J'affirme que ce n'est pas une blague. Pourtant cela a un côté drôle : je ne bois jamais de liqueurs... Pas plus que du café au lait.

MM^{lles} Josette Cerny, Paulette Verdoot et Irma Legrand qui sont danseuses — tout le monde ne pouvant pas être charcutier ou dentiste — et qui sont même de fort jolies danseuses, tout le monde, y compris M. Paul Max, vous le dira — ont conquis M. Fallières. Hein! quelle histoire! Ce M. Fallières, tout de même, té! Que va dire M^{me} Fallières? Toujours est-il que le président de la République Française a voulu manifester sa satisfaction à nos ballerines nationales. Il aurait pu leur offrir des colliers de perles. Mais c'est bien vieux jeu. Et puis, ces dames ne manquent de rien. Et enfin, cela coûte cher, les colliers de perles : M. Fallières, on le sait, est économe. Alors il a eu une bonne idée : il a donné les palmes aux trois danseuses.

Celles-ci n'ont pas trouvé que cela leur faisait une belle jambe — et même deux belles jambes : elles n'avaient pas besoin de M. Fallières pour cela. Mais elles ont été flattées tout de même. Je ne sais pas si la sémantique et la philologie sont les principales préoccupations des aimables sylphides; je ne le pense pas. Mais cela n'a pas d'importance. D'ailleurs, pour bien montrer quel exercice leur valut une aussi flatteuse distinction, ces dames porteront leur ruban à la jambe gauche — ou à la droite; je n'ai pas de préférence. Cela vous aura ainsi un petit aspect d'ordre de la Jarretière — flatteur en somme.

* * *

M. Maeterlinck a le prix Nobel pour la littérature. Ce prix, qui ne passe pas pour un prix d'encouragement — si on encourageait les écrivains pour deux cent mille francs, ils travailleraient trop, ils se rendraient malades — rend les Gantois presque aussi fiers à présent que quand leurs rameurs remportèrent la coupe de Henley.

M. Maeterlinck n'est plus très Gantois. Plus du tout, même. Il est devenu mondial : c'est agréable pour quelqu'un qui n'aime pas être garde civique. Il passe pour posséder une honnête aisance. Il a une abbaye pour lui

tout seul. Il possède une motocyclette. Bref, il a de quoi. Que va-t-il bien faire de la somme coquette qui tombe dans son escarcelle ?

C'est bien simple : il va créer, à Paris, une académie où les Français apprendront à parler belge.

* * *

Il y a eu des vols à la Bibliothèque Royale. On s'est ému. On a eu tort. Il y a des gens qui préfèrent lire chez eux, craignant les courants d'air. On ne peut vraiment pas leur en vouloir. Alors ? Et puis, il y en a tellement, de livres, à la Bibliothèque ! Si quelques-uns disparaissent, où est le mal ?

Seulement, il y a plus grave, m'a dit un correspondant. On n'a pas enlevé que des livres : on aurait enlevé les conservateurs. M. Valère Gille aurait été emporté dans une boîte à cigares.

Cela me parut trop fantastique. J'allai aux renseignements. J'avais raison de me méfier. On n'a pas enlevé M. Valère Gille dans une boîte à cigares, mais bien dans une boîte à cigarettes. Je me disais aussi...

F.-CHARLES MORISSEAUX.

LES LIVRES BELGES

Henri DAVIGNON : L'ARDENNAISE (Plon-Nourrit, à Paris). — **Albert du BOIS** : BÉRÉNICE (Sansot et C^{ie}, à Paris). — **Ed. DAANSON** : LE PETIT BILLY ET SON PRÉCEPTEUR (H. Lamertin). — **Georges RENS** : SUR DES RUINES (Librairie Moderne, Bruxelles). — **Ben. LINNIG** : LA GRAVURE EN BELGIQUE (Janssens, à Anvers). — **Maurice GAUCHEZ** : IMAGES DE HOLLANDE (Lamberty). — **Paul HALFLANTS** : LA LITTÉRATURE MODERNE DANS L'ENSEIGNEMENT MOYEN (Institut Sainte-Marie). — **Aug. SMETS** : ÉCRIVAINS BELGES D'EXPRESSION FRANÇAISE (Lebègue et C^{ie}). — **Léon SOUGUENET** : LETTRES SUR LA BELGIQUE (*Les Marches de l'Est*, à Paris). — **Paul LAFOND** : ROGER VAN DER WEYDEN (Van Oest et C^{ie}). — **Charles DE COSTER** : LA LÉGENDE D'ULENSPIEGEL (Paul Lacomblez).

M. Henri Davignon, par quelques romans d'écriture élégante, nous avait jusqu'ici toujours conduit dans le pays des Ardennes spadoisés, qui est le sien, parmi un monde dont il avait su, avec un don de perspicace observation et un talent de subtile analyse psychologique, nous dire le caractère, les mœurs, presque l'originalité même parfois.

L'auteur du *Prix de la Vie* et du *Courage d'aimer* n'a pas délaissé les lieux pittoresques, ni les personnages sympathiques de ses prédilections ; mais il a élargi le champ de sa vision ; son esprit s'est intéressé à l'étude d'autres mentalités que celles à l'examen desquelles il semblait jusqu'ici vouloir uniquement se complaire ; ses yeux ont considéré de nouveaux paysages et son cœur s'est ému devant des détresses, des ferveurs, des joies sentimentales autrement passionnantes.

Dans les quatre nouvelles, réunies sous le titre : *L'Ardennaise*, personne ne manquera, cependant, de découvrir, non pas peut-être un lien, mais plutôt une méthode. Il n'y a aucune parenté directe entre l'aventure romanesque de Claire Lemarchand, pure et noble figure de femme à la vertu fidèle ; l'émoi fugitif qui passe dans le cœur de Mme Jadot, cette « Mme Bovary » de Louveigné, mais une Mme Bovary sans la chute ; la

douleur jalouse de Marie que son fiancé Harold abandonne, préférant à la vie amoureuse mais paisible au bord du placide canal flamand, le départ aventureux vers l'inconnu des mers tentatrices ; la détresse, chassée toutefois par le réconfort final devant le berceau du nouveau-né, de Priska, la fille des Flandres, « déracinée » par l'époux wallon qu'elle suit jusque sur les hauts plateaux sauvages d'où descend la Wamme capricieuse.

Il n'y a aucune parenté directe dans les « sujets » de ces attachantes nouvelles, mais elles procèdent pourtant d'une juste et fort intéressante idée. M. Henri Davignon a voulu mettre en évidence les traits précis du contraste par quoi se manifeste constamment et en tout l'originalité de notre pays et de notre race. A l'âme des paysages et des gens de Wallonie il oppose d'abord ceux de la Flandre ; puis il montre les deux esprits, les deux sentimentalités si différentes s'unissant, se compénétrant, et c'est sur cette union heureuse qu'il termine son beau livre.

Il y a beaucoup mieux et beaucoup plus que l'adroite élégance d'un écrivain au style alerte et souple, que le don d'imagination et de composition d'un nouvelliste habile dans *L'Ardennoise*, de M. Henri Davignon.

* * *

M. Albert du Bois a entrepris de transporter à la scène, dans ce qu'il appelle le « Cycle des Douze Génies », des évocations de tels épisodes mémorables de l'existence de quelques héros immortels, ou de donner une parure neuve et une interprétation personnelle à des faits ou des vies immortalisés par la Légende et l'Histoire.

Nous avons pu, maintes fois, et tout récemment encore sur la scène du Parc, admirer la noblesse, l'émotion et l'art des drames que notre brillant compatriote sut écrire pour réaliser son vaste dessein.

Aujourd'hui, il reprend les tumultueuses péripéties des amours de l'Empereur Titus et de cette « tragique, inquiétante et charmante Bérénice, la petite-fille d'Hérode, la maîtresse juive, la charmeuse quinquagénaire ».

La tentative ne manque pas de témérité. Il peut sembler qu'après que Corneille y eut échoué, Racine sut satisfaire avec la plus prodigieuse perfection au désir de M^{me} Henriette d'Angleterre, laquelle avait proposé d'écrire ce drame aux grands dramaturges de la Cour de Louis XIV.

Mais M. Albert du Bois, s'en rapportant aux dires de l'Histoire et aux écrits des contemporains tels que Suétone, ne veut pas tenir pour vrais le portrait trop poétique, sensible, affiné, délicat que Racine fit de Bérénice et le récit sans fureur, sans tumulte, sans brutalité de la haine que Rome eut pour elle. M. du Bois recommence donc la tragédie et brosse à grands traits énergiques le tableau du farouche combat, dont Bérénice sort vaincue mais si noblement grandie, si touchante. Nous voyons pathétiquement aux prises Rome, c'est-à-dire la Louve égoïste et impitoyable, et l'inquiétante Charmeuse juive.

Il y a dans les trois actes de cette œuvre impressionnante des moments de beauté, d'émotion irrésistibles. Je crois bien qu'au théâtre, les vers, souvent coulés dans un moule de rythme et de sonorité superbes, feraient un effet prestigieux s'ils étaient prononcés par des interprètes à la taille des rôles frémissants de l'Orientale, de Titus et de son frère ambitieux Domitien.

Cette *Bérénice* affirme que son auteur est de ceux qui peuvent entreprendre les plus téméraires travaux littéraires et sont capables de donner, aux plus périlleuses et difficiles de leurs œuvres, le cachet d'une personnalité puissante, originale, très artiste et profondément sincère.

* * *

Nous n'approuverons, ni ne condamnerons ici les tendances du nouveau volume de propagande antireligieuse de M. Ed. Daanson : *Le Petit Billy et son précepteur*. L'auteur met beaucoup de persévérante âpreté dans la croisade libre-penseuse entreprise par lui ; il y apporte l'énergie et la documentation d'un passionné et d'un travailleur. Je crois même aussi qu'il est profondément sincère.

Mais ce qu'il nous appartient de dire, c'est que c'est sous une forme vraiment pittoresque qu'il présente son dernier livre de controverses. Il imagine un petit gamin élevé par un prêtre et discutant avec lui, au gré de sa cruelle logique d'enfant curieux, toutes les croyances et tous les préceptes de la Foi qui lui sont enseignés. Ce Billy est un de ces « enfants terribles » tels que Gyp en a campé plusieurs. M. Daanson nous le fait entendre dans des dialogues pleins d'humour, de vivacité, d'irrévérence et souvent d'impayable drôlerie.

* * *

M. Georges Rens a eu les honneurs de l'inauguration d'une collection de romans d'écrivains belges, appelée collection « Junior » lancée par la Librairie Moderne. Ce premier volume, bien édité dans le format bâtard des livres à 95 centimes, n'a cependant pas encore eu de successeur, que je sache, depuis deux ou trois mois qu'il a paru ? Est-ce qu'une fois de plus nos compatriotes se désintéresseraient dédaigneusement d'une louable entreprise nationale ?

Le roman de M. G. Rens, *Sur des Ruines*, est la réédition d'une œuvre parue il y a trois ou quatre ans. Nous avons apprécié en ce temps-là ses mérites : de la sincérité, le don de prêter de la vie à des personnages d'autour de nous en qui nous retrouvons des traits psychologiques familiers, l'adresse à tirer parti d'une intrigue peu compliquée, mais suffisamment attachante.

A côté de cela il faut faire les habituelles réserves méritées par les écrits de M. G. Rens : la longueur des développements, la minutie exagérée des détails, et l'emploi agaçant d'une langue volontairement torturée, qui cherche coûte que coûte à s'encombrer de néologismes et de tournures de phrases souvent grotesques, toujours déplaisants.

* * *

M. Ben. Linnig s'est fait une savante spécialité des recherches patientes et des études biographiques et documentaires. Il a de la sorte réuni la matière de portraits historiques et de notices fort précieuses.

Aujourd'hui, c'est le mémorial des graveurs anversoïis, bruxellois et autres, depuis les origines de la gravure jusqu'au XVIII^e siècle, qu'il nous offre. Sans vanité il déclare que son livre, fort élégamment présenté d'ailleurs, n'est qu'un « modeste essai de groupement de renseignements se trouvant un peu éparpillés partout jusqu'à ce jour ». Les amateurs y trouveront cependant une histoire très bien faite et le riche catalogue d'un art qui eut chez nous ses heures de vogue et de célébrité.

* * *

Il ne faut rien tant aimer qu'un poète qui parle... pour dire quelque chose. On le rencontre bien plus rarement qu'on ne le croit généralement. Que de pages versifiées un critique est

obligé de lire qui ne sont couvertes que de mots, de mots, de mots, — de mots souvent harmonieusement groupés, fixant des images heureuses, scandant des rythmes sympathiques, — mais des mots quand même cachant mal le vide de la pensée et la nullité de la sensation.

M. Maurice Gauchez vient de publier un petit recueil de vers, un album joli; des images vraiment séduisantes le parent; dans leur impression bleu sur blanc, elles rappellent les dessins historiant les faiences de Delft. Et ces courtes pièces, descriptives pour la plupart, donnent prestigieusement l'impression qu'elles évoquent toutes un instant de sincère émotion éprouvée par l'auteur, une minute d'authentique enchantement, de souriant plaisir.

Ces *Images de Hollande*, celles en vers de M. Gauchez et celles à la plume de M. A. van Beurden, reflètent avec une heureuse fidélité tout le charme, le pittoresque des paysages clairs, l'archaïque beauté, l'intimité rêveuse des vieilles villes, la splendeur émouvante de quelques œuvres d'art de ce pays privilégié de Néerlande.

* * *

Le lettré fort averti et le professeur aux idées larges et neuves qu'est M. l'abbé Paul Halfants ayant présenté au Congrès de Malines en 1909 un rapport, qui fut des mieux accueillis, sur la nécessité d'introduire dans l'enseignement secondaire la littérature moderne et spécialement les auteurs belges, s'est vu pris ardemment à partie par un collaborateur de la *Revue des Humanités*.

M. Halfants adresse à son contradicteur une riposte de bonne encre et, raisonnement et documents à l'appui de sa si louable conviction et de ses vues très justes, il rétorque les arguments qu'on lui oppose en faveur de la routine et de l'admission exclusive des auteurs bien catalogués, des auteurs « entrés dans l'histoire. »

* * *

Si M. l'abbé Halfants formule sur ce sujet d'excellents préceptes, M. Aug. Smets, donne, lui, le plus éloquent exemple quand il réunit, dans le Tome III, de son grand *Traité de la Littérature française* à l'usage des écoles, des morceaux choisis de nos prosateurs et poètes belges. Depuis le prince de Ligne, en passant par Van Hasselt, De Coster et Pirmez, jusqu'aux

derniers venus ayant donné des œuvres déjà dignes de figurer dans pareille Anthologie éducative, c'est une galerie glorieuse, variée, abondante. Chacun des extraits, fort heureusement et fort éclectiquement choisis par M. Smets, est accompagné d'une brève mais précise notice biographique et d'un petit portrait à la plume qui fixe les traits de l'auteur.

On ne peut assez louer un dessein comme celui de ce vulgarisateur de nos lettres nationales; on ne peut assez estimer la façon dont il l'a réalisé.

* * *

M. Léon Souguenet vient d'écrire aussi une trentaine de pages sur la Belgique, non pas spécialement sur ses écrivains et leurs œuvres, mais un peu sur tout ce que notre activité économique et intellectuelle donne en spectacle au monde moderne.

M. Léon Souguenet a confié à une revue qui tâche à être le moniteur de la culture française hors de France, ses sentiments sur l'originalité de ce multiple effort de nos compatriotes au milieu desquels il vit depuis de nombreuses années; il a recherché sa signification, ses caractères, sa valeur.

On connaît les idées de M. Souguenet et ses théories sur ce sujet. Il les exprime une fois de plus dans cet opuscule; il les précise en certains points; il montre les différences qu'il découvre entre Belges et Français; il recherche leurs affinités; il nous dénie une « âme » collective, un génie de race, même de race neuve, embryonnaire encore, née de la fusion de deux éléments ethniques qu'une frontière linguistique seule et non plus une barrière politique sépare fragilement l'un de l'autre.

Enfin, il met en relief la fatalité, selon lui, de l'abandon de cette idée que nous avons une mentalité, une tournure d'esprit, des façons de penser et d'agir, une littérature, qui nous sont propres; tributaires de la France, de la France seule et totalement si nous parlons et écrivons sa langue, nous ne sommes « belges » que par le caprice éphémère des diplomates...

La conviction profonde de M. Léon Souguenet et des quelques adeptes de sa théorie de vassalité éternelle est de celles que l'on n'ébranlera jamais.

La théorie de ses adversaires non plus, d'ailleurs.

* * *

Dans sa Collection des Grands Artistes des Pays-Bas, la maison Van Oest, qui ne cesse de publier des livres d'art remar-

quablement édités, fait entrer une monographie de *Roger Van der Weyden*. Elle est due à la plume savante de M. Paul Lafond, conservateur au Musée de Pau. L'auteur ne s'est pas contenté de raconter la vie de l'illustre tournaisien du XV^e siècle, de laquelle on connaît peu de détails du reste, ou qui demeure dans l'incertain de beaucoup de racontars indécis; mais il s'est surtout attaché, et il eut raison, à étudier une à une ses œuvres innombrables, pour nous amener ainsi au moment de la mort de ce grand maître qui illustra la Wallonie natale et fut inhumé en 1464 dans l'église Sainte-Gudule à Bruxelles. M. Lafond a aussi, en passant, consacré d'intéressants chapitres de son livre abondamment illustré, à parler de la Peinture en général dans les Flandres pendant le XV^e siècle et à dénombrer les nombreux élèves et les imitateurs de Van der Weyden — autrement dit de La Pasture.

* * *

Il y a bien longtemps déjà, au temps héroïque où la Jeune Belgique le révéla aux lettrés de son pays, que le chef-d'œuvre de Charles De Coster fut imprimé par Paul Lacomblez. Les quelques milliers d'exemplaires, — pas plus de 3,000 je crois — de cette édition, mirent vingt ans à trouver acquéreurs... Et *Ulenspiegel* est tenu pour une véritable Bible nationale! L'Allemagne en a fait, — quand il y parut en traduction — un de ces livres que tout le monde connaît et aime, qui se lit couramment dans les écoles, qui se trouve dans toutes les bibliothèques; les critiques les plus autorisés lui ont consacré des études enthousiastes.

Nous mîmes vingt ans pour en acheter 3,000 exemplaires...

Mais tout arrive : l'édition, je le répète, est épuisée. Paul Lacomblez a pu se risquer à en lancer une autre.

Et voilà comment paraît aujourd'hui, en un volume élégant de plus de 400 pages de grand format et de texte très serré, le tout pour la somme modique de 3 fr 50 : *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak, au pays des Flandres et ailleurs*.

... On trouvera peut-être que ce que je viens d'écrire ressemble beaucoup plus à un prospectus de librairie qu'à une analyse critique d'une œuvre. Je sais cela parfaitement, mais c'est à dessein que j'ai donné cette forme commerciale à cette notice consacrée au plus pur chef-d'œuvre en lequel se reflètent l'âme, le génie et l'esprit de notre race. Car je me suis dit que

c'était peut-être encore le meilleur moyen d'engager les quelques « millions » de Belges qui n'ont pas encore lu *Ulenspiegel* à se hâter de réparer ce crime envers l'art et envers le patriotisme, que de leur assurer, au préalable, *qu'ils en auraient pour leur argent*.

Pour ceux qui désireraient un commentaire moins terre à terre de l'auteur et de son œuvre, je les renvoie à la fervente préface insérée au début du volume, et qui reproduit les paroles prononcées par Camille Lemonnier lors de l'inauguration du monument d'Ixelles, le 22 juillet 1894. Camille Lemonnier y a dit ce qu'il fallait dire, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire.

PAUL ANDRÉ.

CHRISTINE : AU FIL DES JOURS (Bruxelles, E. Rossel, éditeur). — **Émile-E. PIERS** : UN HIVER AUX LOFODEN (Édit. de *La Belgique Artistique et Littéraire*). — **Pierre BROODCOORENS** : LA MER (Id.). — **Fernand NAVAU** : ETREINTES (O. Lamberty, édit. Bruxelles). — **Louis DELATTRE** : LE PARFUM DES BUIS (Association des Écrivains belges).

La belle époque du journalisme littéraire est passée, depuis longtemps : l'information prime l'invention, aujourd'hui. Pourtant, quelques publicistes, au tempérament d'écrivain et dont le désintéressement a mis à l'aise ce tempérament, restent obstinément fidèles au goût du beau style, de l'esprit brillant, et, pourvu que l'actualité des sujets qu'ils traitent les soutienne, ils rencontrent le public auquel ils puissent plaire encore. Je me souviens de quelques jolies pages, dues à la plume déliée de M. Franz Mahutte, à propos du genre aimable de composition dont je veux parler, concernant la *Chronique*, où « l'on bavarde sur les événements quotidiens pour en exprimer une philosophie peu voisine de la métaphysique, mais plus abordable et parfois plus récréative ».

Parmi ces « philosophes sans toges ni bonnets carrés, qui sèment, au gré des mille faits de chaque jour, le bon grain ou l'ivraie de leur légère sagesse », il en est deux ou trois qui ont trouvé l'accès de l'esprit et du cœur de la bourgeoisie bruxelloise.

Un des premiers noms auxquels vous songez, c'est celui de

Christine. Ah ! cette bonne Christine du *Soir* ! En a-t-elle des amies et des amis ! Une fois par semaine, elle converse avec eux, qui la lisent, au coin du feu sous la lampe, ou sur un banc du boulevard, si c'est l'été. Ah ! cette Christine, qui sait tout ce qui se passe et se dit chez nous, qui voit tout, qui est la *Chronique bruxelloise* incarnée !

Il y en aurait un bel étonnement chez les Platbrood ou chez les Kaekebrouck, ou chez les Beulemans, ou même chez les Dupont ou les Durand, si on savait jamais que Christine, la bonne Christine, a des moustaches et des bottes comme le Kaizer lui-même ! Et que dirait plus d'un de mes lecteurs de *La Belgique Artistique et Littéraire*, si je leur apprenais que Christine... Mais je n'ai pas le droit de trahir ce secret.

Or donc, Christine, qui s'appelle, les jours de la semaine autres que le mercredi, du nom le plus connu dans cette revue, mais d'un nom que pour rien au monde je ne voudrais vous dévoiler, cette mystérieuse Christine a réuni ses chroniques de 1908-1909 en un volume, intitulé : *Au fil des jours*. Cela fait plus de quatre cents pages, d'un charme qui n'a pas du tout vieilli et d'une vie encore toute vibrante et trépidante. On feuillette, on parcourt des yeux toutes ces lignes pleines d'impressions variées ou on s'attarde à évoquer un peu du passé... d'il y a deux ans. Et cela est plein de souvenirs, mais aussi d'imprévu, de surprises...

* * *

Il nous faut voir une chronique aussi, en quelque sorte, dans *Un Hiver aux Lofoden*, de M. Émile-E. Piers. Une manière de journal, écrit au jour le jour, au hasard des rencontres, et sans préoccupation d'un effet esthétique à produire.

Dans une œuvre de ce genre, la réalité des récits et descriptions plaît surtout, pour la certitude qu'elle paraît nous apporter. Mais les lecteurs de M. E. Piers récolteront plus que des notions positives sur les stations de pêche des Lofoden. Ils y cueilleront les fleurs, éparées dans tout le petit livre, d'un pittoresque et d'une psychologie assez inattendus.

* * *

De l'extrême nord, le livre de M. Pierre Broodcoorens nous ramène vers une Flandre de rêve ; de la réalité, il nous transporte dans la fiction la plus libre et la plus hardie. Sa légende

lyrique, *La Mer*, évoque, en effet, un pays imaginaire, avec des costumes du vieux temps, mais des mœurs qui sont, paraît-il, de nos jours. J'aime beaucoup la jeune originalité de M. Pierre Broodcoorens, je l'ai déjà dit. Elle me paraît vigoureuse, pleine de promesses. Elle s'atteste à nouveau dans cette œuvre-ci, bien qu'on sente, cette fois, des influences trop marquées (on songe à Wagner, à Ch. De Coster); mais, en dehors de ces détails, elle se traduit fortement et avec une volonté tenace. L'auteur de *La Mer* est, certes, un travailleur, un novateur résolu et audacieux, dont les efforts méritent l'attention et l'encouragement, même si ses réalisations d'art sont loin d'être toujours heureuses.

Cela dit, me voici à l'aise pour formuler mon opinion sur le dernier poème de M. Broodcoorens. Sa légende me paraît pécher par le fond même.

Ficta voluptatis causa sint proxima veris, a dit Horace. Il notait ainsi une règle que le bon sens a établie, et qui est conforme à la psychologie humaine. Les mythes les plus beaux contiennent une part de vérité essentielle et souveraine, plus haute mais non moins réelle que la vérité commune et familière. Cette vérité, ou plutôt cette vraisemblance, je ne la reconnais pas dans les imaginations de M. Broodcoorens. Ses personnages sont déclamatoires et faux. Cependant, toute l'œuvre est baignée de poésie, d'une poésie âpre et sauvage, qui ne manque pas d'une saveur amère et inattendue.

Le rideau tombe, du moins mon imagination le voit tomber, dérobant à mes yeux un des héros de la pièce, Farazyn, éperdu et pleurant. Machinalement mes doigts tournent la page : *Appendice...* et je lis des lignes que je voudrais n'avoir pas lues. Un artiste, que je croyais cabré vers son idéal de beauté, de grandeur, ou que je me représentais dans la sérénité de ses espoirs littéraires, m'apparaît avec une plume grinçante et mordante de pamphlétaire. Je ne sais rien de la querelle personnelle mise au jour. Mais le procédé me choque comme une inélégance.

Si j'entends bien, M. Broodcoorens s'en prend à M. L. Rosy, directeur du *Thyrse*, lui faisant un crime de n'avoir pas inséré en sa revue quelque copie que notre poète lui destinait. J'ai souvent plaint les directeurs de nos revues littéraires, après les avoir vus devant des amas de manuscrits, dont les auteurs attendent l'insertion, tous avec impatience. Et il m'est revenu (notre ami Paul André ne me démentira pas) que c'était tâche

bien ingrate de composer le numéro, sans s'attirer trop de reproches, d'injures ou de coups ! Les procédés de quelques-uns de nos jeunes écrivains sont bien étranges ! D'aucuns, il est vrai, trouvent dans leurs attitudes violentes un moyen de publicité et pratiquent ce genre de réclame, faute de mieux. Mais M. Broodcoorens, lui, m'avait semblé de taille à se faire connaître par de belles œuvres...

* * *

Voici, pour nous rassurer sur la bonne volonté de ceux qui naissent à peine à la vie des Lettres, un petit livre dans lequel se révèle, non sans quelques gaucheries, mais avec sincérité, un talent tout frais et tout plein de sève.

Le petit roman ou plutôt la longue nouvelle, que M. Fernand Navaux publie sous le titres *Etreintes*, m'a plu surtout par le sujet même dont l'invention séduit mon imagination. Rien ne semblait devoir troubler l'amour d'André et de Clariconne. Mais André a voulu que la radieuse beauté de l'Aimée fût fixée à jamais dans le marbre par l'art savant d'un ami, Félicien. Celui-ci pétrit la pâte de l'ébauche : déjà tout le buste jaillit, plein d'harmonie. Or, tandis que, sous les mains habiles de l'artiste, l'œuvre devient une reproduction, parfaite et comme vivante, d'elle-même, Clariconne se met à frémir sous leur caresse qu'elle croit ressentir, et sous cette « étreinte » autre et en quelque sorte mystique, elle sent qu'elle appartiendra désormais à celui qui à ce point la trouble et la conquiert.

* * *

Enfin, j'ai le très grand plaisir de pouvoir dire ici, pour terminer ces notes mensuelles, toute la joie que m'a apportée le dernier recueil de M. Louis Delattre : *Le Parfum des Buis*. J'ai gardé, en gourmet que je suis, ce morceau de choix pour la fin, pour la bonne bouche.

Sept « histoire pour exalter la radieuse misère de vivre » ! Exalter la vie : idée symptomatique de la philosophie sereine dont l'auteur jamais ne se départit. Déjà les premières œuvres en étaient empreintes. Je recouvre le délicieux recueil : *Une rose à la bouche*, et, je lis :

« Va dans la vie caressante et n'insulte pas la destinée. Ne pleure pas sur ce qui s'en va, ne pleure pas sur ce qui arrive.

Les événements sont les enfants de Dieu ; souvent dès l'abord on ne les reconnaît pas. On les croit étrangers et l'on se défie ; on leur trouve une physionomie sournoise et on est près de les chasser avec des pierres. Mais plutôt attends. Les voilà qui tirent brusquement la main de leurs tabliers ; et ils t'offrent leurs bouquets de fleurs !... »

Cet optimisme, cette confiance joyeuse dans la bonté des choses, ce chaud amour de l'existence malgré le mal qu'elle peut faire, je les retrouve dans *Le Parfum des Buis*. Rien de plus beau ni de plus grand, ni de plus sain que la vie et sa souffrance. Il faut se donner de toute part ! La vie est de se dépenser sans réserve. Elle n'est vraiment vie que dans sa surabondance.

Telles sont les pensées que suggèrent, en leur style charmant, avec leurs phrases veloutées et berceuses, ces contes dramatiques, qui sont des leçons de bonheur.

Mais si M. Delattre nous apparaît semblable à lui-même, par cette constante faculté qu'il possède, d'exprimer l'infini de la souffrance humaine en même temps que la pitié des gens et des choses par où les blessures de la vie sont guéries, son art au contraire s'est renouvelé : il s'est singulièrement élevé et sa fantaisie ailée se mêle maintenant à plus de profondeur, à une gravité émue et parfois poignante.

ARTHUR DAXHELET.

LES THÉÂTRES

MONNAIE : *Thérèse*, drame lyrique en 2 actes de M. Jules Claretie, musique de M. Massenet (28 oct.). — *Le Secret de Suzanne*, intermède musical en 1 acte de M. E. Golisciani, version française de M. M. Kufferath ; musique de M. E. Wolf-Ferrari (28 oct.). — *Obéron*, opéra féerique en 3 actes et 15 tableaux, paroles de MM. Kufferath et Cain, d'après Planché, musique de Weber (23 nov.).

PARC : *Le Goût du Vice*, comédie en 4 actes de M. H. Lavedan (4 nov.). — *Le Baron de Batz*, pièce en 5 actes de M. J.-J. Frappa (17 nov.). — *Les Paroles restent*, pièce en 3 actes de M. P. Hervieu (24 nov.).

OLYMPIA : *Trains de luxe*, comédie en 4 actes de M. Abel Hermant (23 nov.).

ALHAMBRA : Reprise de *La Fille du Tambour-Major* (9 nov.).

CERCLE EUTERPE : *L'Auberge rouge*; *Cendrette*; *Un Médecin de campagne*; *La Gagnante* (4 nov.).

MATINÉES LITTÉRAIRES DU PARC : *Le Grillon*, de Ch. Dickens (9 nov.).

MATINÉES CLASSIQUES DES GALERIES : *Le Joueur*; *Les Précieuses ridicules* (7 nov.). — *Denise* (21 nov.).

Thérèse. — Du bon Massenet; du meilleur.

Faut-il en dire plus? Chacun sait ce qu'il trouvera d'agrément et d'émotion à écouter cette musique prenante, habile, sensible, humaine et vivante comme aucune autre. Chacun sait les critiques qu'il entendra formuler par les adversaires, qui jamais ne désarmeront, d'un art trop facile et complaisant en regard de leurs exigences de polyphonies retorses et d'orchestration algébrique.

L'épisode mis à la scène par M. Jules Claretie n'est pas compliqué, mais il se prête à des développements propices au commentaire musical; il ménage à l'inspiration du compositeur des possibilités de se dépenser généreusement. Thérèse a connu et aimé Armand de Clairval, mais c'est André Thorel qu'elle a épousé. Au moment où la Révolution répand la terreur sur toute la France, Armand, demeuré aristocrate et, par conséquent suspect et traqué, trouve un refuge chez Thorel lui-même, qui a embrassé les idées nouvelles. L'amitié des deux hommes est plus forte que la haine de parti. Grâce au sauf-conduit qu'André Thorel lui procure, le jeune noble pourra fuir et franchir la frontière pendant que l'orage gronde dans Paris.

Mais Armand a rappelé à Thérèse les rêves amoureux d'autrefois; son cœur s'est réveillé; le départ, le salut sont au prix du consentement de la jeune femme de se sauver avec l'amant ressurgi dans sa vie. Thérèse va céder, va partir, lorsqu'elle apprend que son mari est en péril, que lui-même à son tour est dénoncé, condamné. Un combat tragique se livre dans ce cœur pantelant: la fuite avec Armand c'est la vie, c'est l'amour, c'est le bonheur; — rester auprès d'André c'est le devoir, mais c'est aussi la mort.

L'hésitation n'est pas longue: Thérèse court se hisser, auprès du suspect, sur la charrette qui le conduit à l'échafaud...

Ce moment, durant lequel Thérèse, sur le seuil de sa porte, écoute les deux voix, celle de l'espérance et celle de l'angoisse, qui retentissent dans son cœur aux abois, est d'un pathétique profond. M. Massenet a savamment gradué les effets qui le préparent, et Mme Croiza a merveilleusement rendu, avec une simplicité, mais une vérité empoignantes, l'émotion de cette minute.

On voit qu'il y a quelque analogie entre ce sujet dramatique et celui de Werther. Il y en a beaucoup dans la facture musicale, l'atmosphère lyrique des deux œuvres. Une même douceur mélancolique, de pareils orages passionnels contenus, une égale noblesse animent leurs héros sans faiblesse. Et cette fois encore, comme lorsqu'il créa les physionomies musicales de Charlotte, de Werther et d'Albert, M. Massenet a exploité brillamment la veine mélodieuse, prenante et distinguée.

Il y a partout un charme séduisant, une grâce attendrie, une sincérité délicate dans cette partition dont Mme Croiza, MM. Girod et de Cléry, ainsi que le souple orchestre attentif de M. Otto Lohse ont mis les moindres détails en valeur.

Le Secret de Suzanne. — Ce secret n'est pas bien grave. Il suffit à mettre le comte Guy de très méchante humeur. Car, en rentrant chez lui, le comte a senti une odeur de tabac qui l'incite à la plus injuste jalousie. Il soupçonne sa Suzanne bien-aimée de toutes les trahisons jusqu'au moment où il découvre — avec quelle joie ! — que c'était elle-même qui, en cachette, avec la complicité d'un vieux domestique, se livrait à son péché mignon : l'abus de la cigarette !...

Badinage très menu, un peu puéril presque, semble-t-il, sur le vaste plateau de la Monnaie. Mais il est traité sur le mode fantaisiste des sémillants petits opéras bouffes de naguère, avec tant d'humour preste que l'on prend plaisir à suivre dans tous ses caprices adroits cette musique spirituelle. M. Wolf-Ferrari a dépensé dans l'écriture de cet acte qui n'est futile qu'en apparence, un talent considérable et de la plus alerte distinction. Mlle Angèle Pornot, tout chic et toute grâce ; M. de Cléry, plein de désinvolture ; M. Ambrosiny qui mime joyeusement, ont associé tous les leurs, qui sont grands, à ceux de l'auteur.

Obéron. — La reprise d'une œuvre comme celle-ci, jouée pour la dernière fois il y a exactement vingt-cinq ans, et dans

une version depuis lors très remaniée, avait évidemment l'intérêt d'une création. La partition d'*Obéron* est certes familière aux amateurs de ces œuvres d'autrefois si riches de mélodie inspirée et de science, de caractère autant que de perfection technique. L'ouverture est une de ces pages qu'aucun orchestre ne manque de posséder à son répertoire.

Il en va autrement du livret complexe, bien des fois transformé, qui nous raconte, en une suite de tableaux, en une longue alternance de dialogues et de pantomimes, la légende tirée du beau poème épique de Wieland, lequel ne faisait que reprendre d'ailleurs le thème de la chanson de geste française de *Huon de Bordeaux*.

On a rappelé à satiété depuis un mois, dans tous les journaux, les avatars de l'œuvre de Weber écrite en façon de féerie pour le théâtre de Covent-Garden, il y aura bientôt un siècle. Le génie du compositeur eut raison de l'oubli dans lequel le temps eût plongé un poème maladroit et une structure scénique sans intérêt. Aussi, plusieurs fois des auteurs se sont attelés à perfectionner cet *Obéron*, à en faire un véritable « opéra » capable de mettre en valeur la beauté diverse et pittoresque de la musique. Aujourd'hui, tout en respectant cette partition si bien ordonnée, MM. Kufferath et Henri Cain lui ont restitué son caractère féérique, réclamé du reste par tout le merveilleux de la légende, par tout le fantastique du poème. Ceci permettait, en outre, au théâtre de la Monnaie, qui excelle, on le sait, dans ces opulentes et chatoyantes réalisations, de faire de la mise en scène de cet *Obéron* prestigieux une splendeur à la fois artistique et somptueuse.

L'œuvre poétique et musicale de Planché l'orientaliste anglais et du romantique chevalier Karl Maria von Weber sort ainsi victorieuse de l'ombre où elle était tenue injustement enfermée. Elle a droit surtout à cette quasi-résurrection, parce que cette partition d'*Obéron*, descriptive avec une intensité surprenante, est de celles qui résistent aux injures du temps. Je lisais il n'y a qu'un instant un livre paru d'hier, dans lequel sont recueillis des articles écrits par Théophile Gautier, qui s'y connaissait, sur des œuvres musicales et des musiciens célèbres : « Sa musique, disait-il de Weber en 1866, est de l'incantation ; comme celle de Klingsor dans les *Maîtres Chanteurs* d'Hoffmann, elle évoque les esprits et réveille dans le monde mystérieux qu'on pressent derrière le monde visible des échos d'une vibration inquiétante. »

Si le charme de la partition d'*Obéron*, admirablement mise en valeur par M. Otto Lohse, domine toute l'œuvre ; si le talent avec lequel les rôles légendaires — guerriers fabuleux, reines touchantes, elfes et magiciennes — sont tenus par Mmes Béral, Symiane, Heldy, Callemien, Cerny, M. Ponzio, etc., contribue, malgré la tache qu'y fait l'insuffisance du ténor M. Zacchi, au succès de cette reprise intéressante, le décorateur, M. Delescluze, le dessinateur des costumes, M. F. Khnopff, et les metteurs en scène sont cependant les principaux artisans de la réussite actuelle.

Le Goût du Vice. — Il y a le roman, il y a la poésie, il y a la critique, il y a le théâtre : Ce sont là genres littéraires bien catalogués. Aujourd'hui on nous fait entendre, parlées, et on nous fait voir, mimées par des acteurs pleins d'élégance se mouvant dans des décors d'un luxe ingénieux, des œuvres qui ne peuvent, en toute justice, rentrer dans aucune de ces catégories fondamentales.

Quand on parle d'elles, c'est souvent avec une complaisance ou une sévérité qui sont excessives l'une aussi bien que l'autre : c'est là l'effet d'un malentendu.

Traisons des « pièces » (il faudrait un mot nouveau à une espèce nouvelle) telles que *Le Goût du Vice* et les vingt autres du même modèle qui sortent chaque hiver de la grande manufacture parisienne, comme il faut traiter des dialogues pleins d'adresse et d'esprit, brodés, orfévrés par des spécialistes du badinage, de la philosophie mondaine à fleur de peau, de la galanterie à la vapeur, à l'électricité de l'heure présente, par des spécialistes en cynisme élégant et en « petite-fleur-bleue » honteuse. Et, dans ces trois, quatre, cinq, six actes — autant d'actes que l'on veut : il n'y a pas de raison de s'arrêter — qu'enchaînent les écrivains à la mode, ne cherchons pas autre chose que de la fantaisie, de l'humour, du paradoxe, des bons mots, et un brin d'émotion romanesque serti au bon endroit.

Il ne restera rien, après fort peu d'années, de cette littérature superficielle, rien que le souvenir peut-être qu'elle sut nous amuser un soir. Heureusement que les auteurs et les publics de toutes les époques ne se sont pas contentés de si peu de chose : notre patrimoine dramatique serait maigre?..

M. Henri Lavedan lui-même fut parfois, rendons-lui cette justice, plus exigeant envers son propre effort. Il ne fut cependant jamais plus spirituel, plus enjoué, mieux rompu à toutes

les subtiles et favorables roueries de la scène et de ce que ses « effets » peuvent donner.

La meilleure excuse qu'il puisse encore trouver d'avoir écrit cette suite de pétillants dialogues qu'est *Le Goût du Vice*, c'est d'avoir eu, en somme, le dessein d'en tirer comme un soupçon de conclusion morale. Il a voulu se rire de ces jeunes femmes frivoles et impertinentes d'aujourd'hui qui posent au libertinage et affectent de mépriser les sottes contraintes de toute pudeur ; il a voulu railler les jeunes ménages qui affichent des allures d'amant et maîtresse, alors qu'un fonds solide de vertu bourgeoise et d'étroite moralité lui a été transmis en irrécusable héritage. Le goût du vice n'en est pas la pratique ; la forfanterie n'est pas un acte, ce n'est qu'une attitude.

Et voilà pourquoi cette écervelée Lise Bernin, bien joliment et malicieusement silhouettée par M^{me} Marthe Régnier, fera la paix, très loyalement, avec Lortay son mari, et pourquoi ils vivront fort sincèrement, fort honnêtement unis après avoir voulu un instant croire et surtout laisser croire qu'ils étaient faits pour courir les folles aventures. Un sage philosophe de salon, le brave Tréguier, très sobrement dessiné par M. Jacques Marey, une excellente recrue de M. Victor Reding, aidera les écervelés à lire en eux-mêmes, après que M^{me} Lortay, à qui M^{me} Angèle Renard prête une spirituelle bonhomie garçonnière, aura été la plus déconcertante maman confidente des fredaines et des bonnes fortunes de son galopin de fils.

M. Lavedan sait camper des types mieux que quiconque. Il y en a trois ou quatre, impayables, dans *Le Goût du Vice* ; mais ils sont trop exceptionnels et fantaisistes pour qu'ils assurent à la pièce qu'ils jouent entre eux quelque durée et même quelque vraisemblance...

Le baron de Batz. — Une pièce policière. Oui, encore une. Mais une pièce policière à rebours, en ce sens que c'est pour les raisons les plus louables que le baron de Batz, un aristocrate qui comploté d'enlever le Dauphin du Temple au lendemain de l'exécution de Marie-Antoinette, se déguise de vingt façons, se cache, réapparaît, échappe, surgit, glisse enfin constamment entre les mains des agents farouches de la Convention. Dans les études historiques de M. G. Lenôtre sur la période révolutionnaire, M. Jean-José Frappa a puisé la matière de la pièce agitée et, par moments, adroite et pittoresque, qui nous offre le cinématographe en six tableaux rapides de cette aventureuse

existence de conspirateur royaliste. L'épisode amoureux obligatoire, la complication sentimentale sont fournis par l'introduction dans l'intrigue du touchant et héroïque personnage de la comédienne Geneviève Grandmaison. Celle-ci est la fidèle maîtresse du baron. Elle fut naguère l'objet des pressantes mais inutiles tentatives du modeste employé Sénar. Sénar est devenu chef de la police et l'on comprend pourquoi, énervée par la rancune et la jalousie, la chasse à laquelle Sénar se livre sur les incessantes pistes changeantes de de Batz prend des allures de duel farouche et de furieuse vengeance personnelle.

Une troupe suffisante vint jouer cette pièce sans ambition littéraire. M^{me} Frappa, MM. Burguet et Saillard, dans les trois rôles essentiels, s'y montrèrent comédiens consciencieux.

Les Paroles restent. — A quelques jours de distance, M. Reding fait jouer, par sa troupe vaillante, deux œuvres de M. Paul Hervieu. L'une est inconnue encore à Bruxelles ; l'autre y a été souvent applaudie. C'est le soir, entre deux pièces nouvelles, pour un public avant tout curieux d'inédit, qu'est représentée la comédie vieille d'une vingtaine d'années déjà, fort oubliée depuis lors, et qui fut à peu près le début du puissant auteur et du profond remueur d'idées au théâtre. C'est comme spectacle exemplatif et éducatif de l'une de ses Matinées littéraires que l'avisé directeur reprend la *Course du Flambeau*, ce drame de si admirable tenue et de si émouvant enseignement moral dans l'exécution duquel M. Hervieu atteignit probablement sa plus parfaite maîtrise.

N'y a-t-il pas un peu d'illogisme dans ceci, ou plutôt n'y devons-nous pas voir la preuve que l'œuvre d'art vraiment belle et réalisée dans toute la plénitude sans défauts de la pensée de son auteur est « classique », significative, définitive dès le lendemain même de son apparition, alors qu'au contraire celle où, parmi des imperfections ou des tâtonnements, on ne fait encore que pressentir le talent et l'autorité à venir est vouée à l'oubli.

Les Paroles restent... est une de ces pièces où ce n'est qu'à travers des gaucheries et des invraisemblances que se montrent les qualités essentielles qui vaudront, plus tard, à celui qui signera *Les Tenailles*, *La Loi de l'Homme* et *L'Énigme*, sa légitime renommée.

L'erreur capitale qui nous rend inadmissible le développement de l'intrigue imaginée, c'est la disproportion entre la cause et l'effet. Un jeune homme, le marquis de Nohan, a proféré à la

légère, bien plus pour flatter l'amour-propre d'une femme aimée que pour exprimer une solide conviction, une calomnie infamante à l'adresse d'une jeune fille. Celle-ci supporte, sans se douter du motif véritable, la réprobation des gens de son monde chez qui la médisance a été rapidement colportée. Il en va ainsi de tous les potins médisants qui courent sournoisement les salons et les cercles.

Mais, sans que nous soyons préparés d'ailleurs à comprendre les raisons et les occasions de cet amour inattendu, M. de Nohan, qui a rompu avec sa maîtresse d'autrefois, s'éprend violemment, éperdument de Mlle Régine de Vesles, celle qu'il a si irréparablement atteinte en son honneur. Il l'aime dès avant de savoir que son accusation fut injuste et, lorsqu'il apprend que son soupçon porta naguère sur de fausses apparences, il n'a de cesse qu'il n'ait confessé à la fois ses torts et sa tendresse à sa victime. Dès lors, il voit dans son dessein d'épouser Mlle de Vesles, la seule et la plus irréfutable preuve qu'il puisse donner au monde de son repentir et de la confession de son erreur.

Mlle de Vesles accepte d'abord avec bonheur l'aveu d'un amour quelle partage ; elle se réjouit de devenir marquise de Nohan. Mais aussitôt après elle éclate en reproches, en injures et en menaces quand lui est révélée la calomnie formulée autrefois à son propos. Et, dans un moment de colère aveugle, elle met aux prises celui qu'elle adorait l'instant d'avant et l'homme dont elle fut accusée d'avoir été la maîtresse...

Nohan sort grièvement blessé du duel provoqué par l'attitude de Mlle de Vesles. Celle-ci, repentante, accourt auprès du malade. Ce retour accomplirait le miracle de la guérison si, entendant bavarder inconsidérément quelques « bons amis » des deux sexes qui ne soupçonnent pas qu'ils sont si près des deux fiancés, le marquis, en se précipitant sur les insulteurs, ne faisait se rouvrir sa blessure et ne tombait mort, foudroyé.

Une fois de plus, contrairement au proverbe, les paroles n'ont pas volé, et sont restées. Même elles ont tué, ainsi que le constate Liguëil, le raisonneur de la pièce.

Eh ! bien, c'est entre la rigueur de ces péripéties, enchaînées, au surplus, par le hasard par trop fortuit de circonstances inventées avec complaisance par l'auteur, c'est entre les suites par trop tragiques de l'accusation portée à la légère par un jeune homme sur la vertu d'une jeune fille et ce potin lui-même qu'il y a disproportion. Il en résulte que nous ne nous émouvons pas au spectacle que l'on nous présente pourtant

comme très émouvant. On sent trop dans ces trois actes inexpérimentés le souci des « effets » de théâtre, et le besoin de placer des tirades et des formules.

Mais, à côté de cela, il apparaît un art très sûr de dessiner, en traits précis, des caractères dont plusieurs sont pleins d'intérêt et de vérité : celui de Régine de Vesles surtout, et, au second plan, dans une note de jalouse vengeance et de coquetterie dépitée, celui de M^{me} de Maudre, la maîtresse abandonnée et, pour cela, rancunière.

Comme dans tout ce qu'écrit M. Paul Hervieu, dans *Les Paroles restent...* la langue témoigne d'un souci de distinction et d'élégance fort rare, de nos jours, au théâtre. Et puis, et voici le mérite capital de cette œuvre, les idées y abondent ; la volonté est flagrante de chercher dans l'exposé d'un cas psychologique, dans le déroulement d'un drame romanesque, dans l'étude d'un défaut commun à toute l'humanité, la raison de formuler de saines et nobles théories de justice et de bonté.

Peu d'écrivains dramatiques de l'heure présente nous donnent le spectacle d'une aussi haute conception de leur mission morale.

A quelques-uns des meilleurs artistes de sa maison, — M. J. Marey, un marquis de Nohan digne, sobre, ému comme il fallait, M. Richard toujours si naturel, M. Séran distingué, M^{lle} Marthe Ladini, Vois, Bargès, Farnès, élégantes et gracieuses, — M. Reding adjoignit une jeune comédienne, M^{lle} Andrée Bareilly. Celle-ci possède les dons les plus précieux du charme et de la sincérité. Elle réalisa avec une jeunesse à la fois tendre et sérieuse, une émotion enveloppante et grave, le sympathique et joli personnage de Régine. Elle fut le sourire un peu mélancolique mais très séduisant de ce drame pathétique.

Trains de luxe. — Ce sont des cousins germains des *Transatlantiques* de piquante mémoire. Mais, au lieu d'être des « rois » de l'or, de la salaison, du cuivre et des pétroles venus dépenser à Paris fastueusement les millions acquis dans les négoce d'Amérique, les *Trains de luxe* sont des rois, des princesses, des infantes, des prétendants européens, ainsi que des généraux de pronunciamentos et des présidents de république conspirants qui charment gaîment dans les grandes capitales de luxe, dans tous les express et les Palaces, les loisirs que leur créent leurs interrègnes et leurs révolutions nationales.

M. Abel Hermant excelle à décrire les mœurs libres, un peu

cyniques, incohérentes, très risibles en somme, et à reproduire le langage impayable de ce monde cosmopolite. La pièce qu'il lui a consacrée, n'est, à vrai dire, qu'une suite de scènes dialoguées n'ayant entre elles que le lien très ténu d'un semblant d'intrigue; celle-ci nous raconte comment la jeune princesse Hedwige, fiancée à un archiduc bété, conte fleurette au petit Manuel Arequipa, fils de don Luis, récemment débarqué de l'Amérique du Sud avec la caisse du trésor national et une poignée de conjurés qui le porteront au pouvoir. A travers ces scènes de joyeuse mais mordante satire s'agitent des personnages typiques, d'une fantaisie évidemment outrancière, mais de qui l'ironie égratigne quelques-unes des plaies et beaucoup des ridicules qui contaminent certain monde de métèques vaguement couronnés pullulant dans les villes de plaisir et de... vertu comblaisante.

M^{lle} Jeanne Cheirel a fait une Infante inflammable et pas bégueule qui allie, en un contraste déconcertant, la morgue royale et le sans-gêne impudique. M^{lle} Georgette Loyer est, avec une ravissante inconséquence, une petite princesse délurée et amoureuse; M^{me} Dehon une reine-mère, morganatiquement veuve, d'une impayable drôlerie; M^{me} Marchetti, une noire et passionnée dona Hortensia, prélassant dans un somptueux mobilier de location une beauté et des effervescences tropicales. M. Puylagarde a la jeunesse, le chic, la fatuité, l'absence aussi de scrupules d'un jouvenceau trop joli, et qui le sait, et qui en profite... M. Paulet fait, avec un comique discret, un vieil intendant qui soupire en vain depuis des années auprès de son Infante indifférente à un pareil amour trop platonique.

La Fille du Tambour-Major. — Entre deux opérettes à la mode nouvelle partie d'Autriche et d'Allemagne à la conquête du Monde, la direction de l'Alhambra reprend une des plaisantes œuvres françaises demeurée classique dans le genre joyeux et endiablé.

Offenbach eut en son temps une vogue égale, pour le moins, à celle que connaissent aujourd'hui les folâtres compositeurs de Vienne et de Berlin. Après cinquante ans sa gloire n'a en rien décliné et le succès de tous ses chefs-d'œuvre de belle humeur fantaisiste garde le meilleur aloi. Nos fils réserveront-ils vers 1960 le même accueil à la *Veuve Joyeuse*, à *Princesse Dollar*, à la *Divorcée*, à *Rêve de Valse*?... Les raisons de la célébrité et surtout celles de la durée sont si surprenantes et si dépourvues

de toute règle que rien ni personne ne peut préjuger de la destinée des actuelles opérettes tant prisées. Bornons-nous à souhaiter à tous les Strauss, Léo Fall et Lehar de vivre dans la sympathie et l'admiration des générations autant que le prestigieux maestro parisien inoubliable.

En tout cas, l'idée fut heureuse de jouer cette toujours prestigieuse *Fille du Tambour-Major* entre deux nouveautés d'importation. Elle valut du reste au théâtre de l'Alhambra, très couru chaque soir, trois semaines d'affluence. Il est vrai de dire que sur la vaste scène que M. P. Clerget s'entend à merveille à parer de décors éblouissants et à peupler d'une figuration nombreuse, l'entraînant récit de l'aventure de Mamzelle de Monthabor et de ses enthousiastes compagnons d'armes fut mis en valeur par une interprétation excellente. Le brio et la grâce de M^{lle} Germaine Huber, la prestance et la bonhomie de M. Christian-Martin, l'élégance de M. Alberthal, le bon comique de M. Ch. May furent les principaux éléments d'un durable succès.

Cercle Euterpe. — Avant de nous donner les habituels spectacles consistants qu'il organise chaque hiver, le Cercle Euterpe, pendant qu'il prépare ses vaillantes créations d'œuvres d'auteurs belges obstinément dédaignés par nos théâtres réguliers, a joué quatre brèves pièces de genres très différents, mais toutes également intéressantes. Elles n'étaient connues ici ni l'une ni l'autre. C'est donc encore de l'intelligente et bonne besogne de diffusion artistique qu'a faite, cette fois, ce groupe de consciencieux chercheurs de neuf.

Nous avons ainsi pu apprécier une fois de plus la bonne volonté, le talent même, souvent, et toujours le soin minutieux avec lesquels ces amateurs bien stylés, interprètent des œuvres parfois très difficiles. Nous les avons vus donner à l'*Auberge rouge*, ce petit drame angoissant tiré par M. Serge Basset du récit de Balzac, tout son caractère d'effroi concentré, de tragique sans éclat. Nous les avons entendus dire, avec le charme léger, la poésie délicate et souriante qu'il fallait, les vers que rima M. Emm. Denarié pour conter l'aventure féerique de la jolie princesse *Cendrette*. Ils ont fait passer le frisson de l'émotion et couler les larmes en nous montrant le combat pathétique qui se livre dans le cœur du *Médecin de campagne*, que MM. H. Bordeaux et E. Denarié nous montrent déchiré par le plus torturant conflit du devoir et de l'amour aux abois. Enfin, ils nous ont

franchement fait rire en enlevant avec un humour sans aucune lourdeur une aimable saynète d'imagination fort plaisante du comte Amé d'Oncieu : *La Gagnante*.

Pourquoi ces spectacles, si soignés, si intéressants, sont-ils sans lendemain ? Pourquoi, un seul soir, tout là-bas, dans ce morne Théâtre communal, sont-ils offerts uniquement à un public, toujours le même, de parents et d'amis ? Ne trouvera-t-on pas le moyen d'offrir ce théâtre *sain* et *utile* au public que lasse la sempiternelle réédition des trop spirituels badinages ou des cyniques vivisections dramatiques importés de Paris ?

Le Grillon. — Charles Dickens est remis à la mode par la célébration du centenaire de sa naissance. C'est à cette circonstance que nous devons d'avoir réentendu la pièce que M. de Francmesnil tira d'un de ses plus séduisants récits familiers. Il y a quelques mois déjà une troupe de passage était venue jouer ce *Grillon* au théâtre des Galeries ; nous avons pris un plaisir extrême à en goûter à nouveau tout le charme délicat, la sentimentalité un peu naïve, l'intime poésie évidemment conventionnelle mais néanmoins fort touchante.

Et puis trois actes si gentiment tournés doivent plaire quand ils nous présentent des personnages aussi sympathiques que le bon voiturier John et sa petite femme Dot toute aimante, toute tendre, toute jeune et si bonne ; des personnages aussi émouvants que le vieux Caleb, misérable et héroïque, et sa fille Bertha l'aveugle ; des personnages, enfin, qui font, tel le méchant et fourbe Tackleton par exemple, un si vigoureux contraste avec tant de miséricorde et de droiture.

On devine quel succès ce *Grillon*, émouvant et humoristique tour à tour, a remporté devant le public des Matinées du Parc. Il fut du reste joué à la perfection par MM. J. Marey, Gournac, de Gravone et Séran. M^{mes} Angèle Renard, Jane Farnés et Aimée Roger donnèrent le cachet le plus exact à leurs rôles pittoresques. Mais il faut mentionner de façon toute spéciale la grâce ingénue vraiment ravissante avec laquelle M^{lle} Dudicourt dessina la jolie et délicieuse figure de Dot.

M. Léo Claretie avait évoqué, dans une causerie préalable, très méthodiquement faite, suffisamment fournie en documentation biographique, la figure de Dickens — une révélation d'ailleurs pour beaucoup de ceux qui applaudirent le conférencier, la pièce, les acteurs — et le centenaire que l'on fêtait.

Le Joueur; Les Précieuses; Denise. — Ce n'est pas la première fois que M. Galipaux paraît sur la scène des Galeries, au cours des Matinées classiques, toujours si courues, que M. Fonson organise avec ponctualité.

C'est en Hector et en Mascarille que nous le vîmes l'autre jour à nouveau. Le physique, la physionomie, le geste endiablé de M. Galipaux, sa verve brusque et ses mines grimaçantes, sa verve pétulante et ses cabrioles clownesques le destinent à remplir les rôles de valets bouffons. Peut-être, quand il se démène, ricane et profère de sa voix de gavroche les drôleries mises dans la bouche des fripons astucieux de la comédie, M. Galipaux gagnerait-il à être entouré d'acteurs dont l'entrain et le don de force fussent au diapason des siens ? Il peut sembler, quand il est seul à tant s'agiter, qu'il exagère la parodie.

Mais il y a tant de vie, d'observation minutieuse, de sincérité dans cet excès lui-même que l'on s'abandonne à l'envie de rire et que finalement chacun applaudit à ces tours de force de belle humeur et de comique plantureux.

Pareille interprétation de personnages typiques et classés comme ceux d'Hector et de Mascarille est de celles, en tout cas, qui ne peuvent laisser indifférent tant elles dénoncent de soins et de talent personnels.

Nous gardâmes un beaucoup moins bon souvenir d'une représentation de *Denise*, avec le concours d'artistes de la Comédie-Française, et non des moindres cependant : MM. Mayer, Fenoux, Paul Mounet ; Mme^e Géniat, Fayolle, Revonne et d'autres.

A la vérité on sentait trop que ces comédiens, parfaits dans les rôles de leur emploi, jouaient là des personnages qu'ils ne sont pas habitués d'incarner. Leur interprétation manquait d'aisance, de cohésion surtout. M^{lle} Géniat seule fut touchante et noble en Denise Brissot. Elle donna un relief sympathique, et fut d'une émotion vraiment sincère, sous les traits un peu graves et très dignes de la jeune femme hautaine et vibrante.

PAUL ANDRÉ.

LES CONCERTS

PIANO-RÉCITAL NORMAN WILKS (25 octobre). — CONCERT DERU (7 novembre). — L'HISTOIRE DE LA SONATE : M. Marcel Jorez et Mlle G. Tambuyser (10 novembre). — PREMIER CONCERT YSAYE : Lucien Capet (12 novembre). — PIANO-RÉCITAL FREY (15 novembre). — DEUXIÈME CONCERT POPULAIRE : César Thomson (20 novembre).

Le début du récital de M. Norman Wilks, c'est-à-dire l'exécution de *Aria con Variationi* de Haendel et de deux sonates de Beethoven (*la bémol majeur* et *l'Appassionata*) n'était point fait pour nous révéler le talent pourtant véritable de ce pianiste et qui apparut un instant après dans l'interprétation de quelques études, d'une valse et du *Scherzo en si bémol mineur* de Chopin.

Dans Beethoven il manque de clarté, de netteté, de ligne, et, malgré une très estimable perfection, il ne parvient pas à nous arracher cet élan d'admiration, ce petit frisson artistique qui révèle la présence d'une nature d'élite.

Dans Chopin au contraire, toutes les qualités que nous lui refusions se font jour : il est impossible de ne pas les lui reconnaître et le public a d'ailleurs marqué la différence par un succès tout à fait mérité.

* * *

Au moment où nous nous disposons à rendre compte du concert Deru, nous apprenons que le sympathique violoniste vient d'être l'objet d'une distinction honorifique : nous lui présentons nos félicitations.

Le concert était partagé cette fois entre la musique ancienne et la musique moderne ; la première était représentée par deux concertos : l'un de Wardini, l'autre (*mi majeur*) de Bach, interprétés avec style et distinction par M. Deru ; la seconde était illustrée par Brahms et César Franck. Le *Quintette* de J. Brahms reçut une exécution soignée de MM. Bageard, Van Hout et Godenne le distingué professeur au conservatoire d'Anvers. La clarinette s'est signalée par une réelle virtuosité.

La sonate de C. Franck pour piano et violon exposée de

façon savante et émue par MM. Deru et De Greef, l'éminent pianiste, a brillamment clôturé cette belle soirée d'art.

* * *

M. Marcel Jorez et Mlle G. Tambuysen ont fait défiler devant nous, au cours de leur première séance de l'« Histoire de la sonate » les œuvres de maîtres anciens (XVII^e et XVIII^e siècles) appartenant aux écoles italienne, allemande, belge, anglaise, etc.

Voilà, sans aucun doute, une entreprise intéressante. Le choix de M. Marcel Jorez s'est porté sur des œuvres de réelle valeur et typiques, donnant des diverses écoles une idée juste pouvant, dans une certaine mesure, tenir lieu d'une connaissance plus complète. Moyennant un petit effort, l'auditeur peut rapprocher l'une de l'autre ces diverses œuvres et apercevoir les différences provenant soit du pays où elles virent le jour, soit du tempérament et des qualités personnelles de l'auteur. Il y a là un travail d'analyse et de critique musicale qui n'est pas toujours aisé pour un auditeur non averti. Pour que l'histoire de la sonate par l'exemple portât tous ses fruits, il faudrait qu'un conférencier dont les principales qualités devraient être la précision et l'horreur de la prolixité, situât les sonates-types, c'est-à-dire qu'il fit revivre, en un bref entretien, le milieu au sein duquel elles sont nées. Le Musée existe et des chefs-d'œuvre y reposent : nous ne demandons qu'un conservateur éloquent pour nous y piloter.

L'école anglaise surtout était bien représentée, dans le concert dont nous parlons, par une *sonate en sol mineur*, de Henry Purcell et qui fut pour M. Jorez et Mlle Tambuysen un franc succès. Nous voudrions pourtant chez le violoniste un archet plus calme et tenant mieux à la corde dans certains passages de douceur et de demi-teinte. Le Gantois Lœillet illustrait l'école belge par la *sonate en ré majeur*, très bien enlevée par les vaillants artistes.

* * *

M. Emile Frey possède toutes les qualités pianistiques que l'on exige actuellement des virtuoses : son interprétation est sérieuse et son jeu est souvent empreint d'une agréable poésie. Le *Prélude, choral et fugue* de C. Franck a été compris très largement. Les œuvres d'E. Frey se recommandent plus par

le métier et la facture que par l'inspiration et prouvent qu'il est excellent musicien.

* * *

La direction des Concerts Ysaye a, une fois de plus, affirmé son louable désir de faire voir le jour aux œuvres nouvelles de nos compatriotes. Nous critiquerons toutefois son choix en approuvant ses bonnes intentions.

Le *Poème symphonique n° 1*, de M. François Rasse, est l'œuvre d'un bon musicien si pas d'un poète : l'inspiration n'en est guère transcendante et la forme a plus de grandiloquence que de véritable grandeur. Le public a été vivement impressionné par les audaces harmoniques semées à profusion dans ce petit poème, et qui nous paraissent déjà des poncifs ! Voilà ce que c'est d'abuser ! Je conseille aussi aux amateurs de relire la notice explicative de l'œuvre : c'est tout à fait amusant.

La *Suite burlesque*, de A. Dupuis, porte bien son nom : quoiqu'elle ne soit pas toujours drôle ! Cette suite a l'avantage de vous rappeler toutes sortes de choses : des fragments de Gustave Mahler, l'*Entrée des masques*, de Blockx, etc.

M. Capet, heureusement, était là pour donner au concert une véritable note artistique : la première partie du *concerto en ré majeur* pour violon (op. 61) fut exécutée d'une façon tout à fait remarquable : le son est d'une clarté unique, le jeu d'une propreté vraiment extraordinaire ; les sonorités amenant la cadence furent d'un charme exquis et la reprise finale du thème fut faite d'un archet calme, sûr, d'une aisance parfaite. Le *rondo* manquait un peu d'élan, d'abandon et de romantisme. Mais le *largo* fut d'une tendresse si délicate...

Le *Poème* (op. 25), de Chausson, est dépourvue de passion sous l'archet classique de M. Capet, mais apparaît cependant comme une œuvre sobre et belle.

C'est la beauté même de cette forme musicale qui influence nos Jeune-Belgique. Ils ne peuvent se dégager des lignes et des sonorités chères à César Franck et à Lekeu, tant celles-ci les ont séduits par leur hardiesse et leur pureté, tant elles répondent à leur idéal artistique, tant elles sont aptes à exprimer leurs idées, leurs sensations, leurs sentiments et leur rêve. Mais il faut précisément que le rêve et que l'idée soient d'une beauté égale à celle de la forme au risque d'engendrer des enfants difformes et de vêtir magnifiquement un squelette. Chez les génies, si l'on ne peut affirmer que le fond précède la

forme, on peut dire cependant que ces deux éléments naissent de la même étincelle vitale et que cette union intime constitue le chef-d'œuvre impérissable.

Eugène Ysaye a dirigé avec la maîtrise qu'on lui connaît les œuvres de nos compatriotes et la *Symphonie n° 40 en sol mineur*, de Mozart.

En cette année, consacrée presque toute à Beethoven, il est utile, nécessaire même, de porter son attention sur les œuvres de Mozart surtout, de Haendel, de Bach et de Haydn. C'est une ample matière à étude musicale comparée. Car, de tous temps, même à l'époque où, par suite de la difficulté des communications, l'homme voyageait peu, l'art et la pensée franchissaient les frontières et, dans de grandes promenades à travers l'Europe, pénétraient partout, se modifiant sous le jeu des influences réciproques, s'altérant et se transformant suivant le pays et le peuple qui les accueillaient. Autrement dit, les artistes et les penseurs sont tous solidaires dans le temps comme dans l'espace de la perfection de leur art ou de l'élévation de leur pensée.

* * *

Le deuxième Concert Populaire continue la revue des symphonies de Beethoven et nous donne cette fois l'*Héroïque* et celle en *si bémol*.

L'*Héroïque*, suivant le vœu même exprimé par l'auteur, fut exécutée au commencement plutôt qu'à la fin du concert. C'est le triomphe de l'épopée et de la musique. Le plus épique peut-être de nos poètes français et aussi celui qui possédait au plus haut degré la science du rythme, du mouvement et des sonorités, Victor Hugo, s'est rencontré avec le maître de Bonn dans une de ses pièces fameuses consacrée à Napoléon. Non pas à Bonaparte dans l'ambition forcenée et le délire du pouvoir, mais au prisonnier de Sainte-Hélène, purifié et redevenu grand par l'adversité. On sait, en effet, que Beethoven avait dédié sa symphonie à l'âme héroïque de Napoléon ; et, s'il a détesté l'Empereur, il n'a jamais cessé d'admirer le premier consul et le malheureux exilé.

La *Quatrième Symphonie (si bémol, op. 60)*, semble un retour vers la première manière de Beethoven et qui contient un curieux mélange de gaieté, de vivacité et de mélancolie, de tristesse même, comme le montre l'*adagio*. Nous ne devons pas nous en étonner. Le caractère du maître, triste à l'ordinaire,

s'égayait facilement et une plaisanterie des plus enjouées faisait place pour un instant à sa mélancolie naturelle. De même, son humeur fantasque alliait à la plus charmante politesse des accès de brusquerie, explicables peut-être par l'exubérance de son tempérament.

Ces deux symphonies furent parfaitement mises au point par notre excellent chef d'orchestre M. Otto Lohse. S'il y a des réserves à faire, nous dirons que le mouvement de la *Marche funèbre* était un peu lent, et le *finale* de la quatrième un peu vif : c'est un *allegro* MA NON TROPPO. M. Lohse, d'ailleurs, exécute merveilleusement un *scherzo* et nous aurions tort de lui reprocher de ne pas sombrer dans les brumes du romantisme.

M. César Thomson a rendu avec une grande perfection technique le *concerto en ré majeur* (violon). Il est vraiment regrettable qu'il ne nous émeuve pas plus et qu'il ne nous fasse pas respirer le souffle de l'héroïque et douloureux Beethoven. Nous admirons plus le jeu de M. Thomson que nous ne l'aimons. Mais ceci n'est pas pour diminuer le très grand mérite de ce maître du violon.

EUGÈNE GEORGES.

N. B. — Une coquille assez malencontreuse, due à ma déplorable écriture, s'est glissée dans ma dernière chronique ; je me permets de rectifier :

A la page 234, 4^e ligne : il faut lire *douloureuse épopée*, au lieu de *douloureuse époque*.

Voilà qui est fait.

E. G.

LES SALONS

Cercle artistique : CHARLES BARTLETT. — M^{me} CLÉMENCE JONNAERT.

Charles Bartlett est Anglais. La peinture est comme l'homme. Celui-ci a de la taille ; la peau nette, les cheveux bien coiffés indiquent le soin ; les dents saines, l'œil perçant et calme, disent la santé ; la parole cordiale est vibrante avec une modé-

ration de bonne compagnie ; la mise a des recherches de couleurs dans la note sobre. Distinction, affinement, raffinement. On devine un de ces êtres complexes, divers, complets dirions-nous ; tels qu'en compte en assez grand nombre l'Angleterre, tels que nous en avons vu assez souvent aux colonies et qui, après avoir mis sur un mouchoir de fine batiste quelques gouttes odorantes d'une essence rare, prennent sans embarras la cognée du bûcheron et s'en vont dans la forêt vierge abattre les troncs d'arbres pour la construction d'un hangar nouveau.

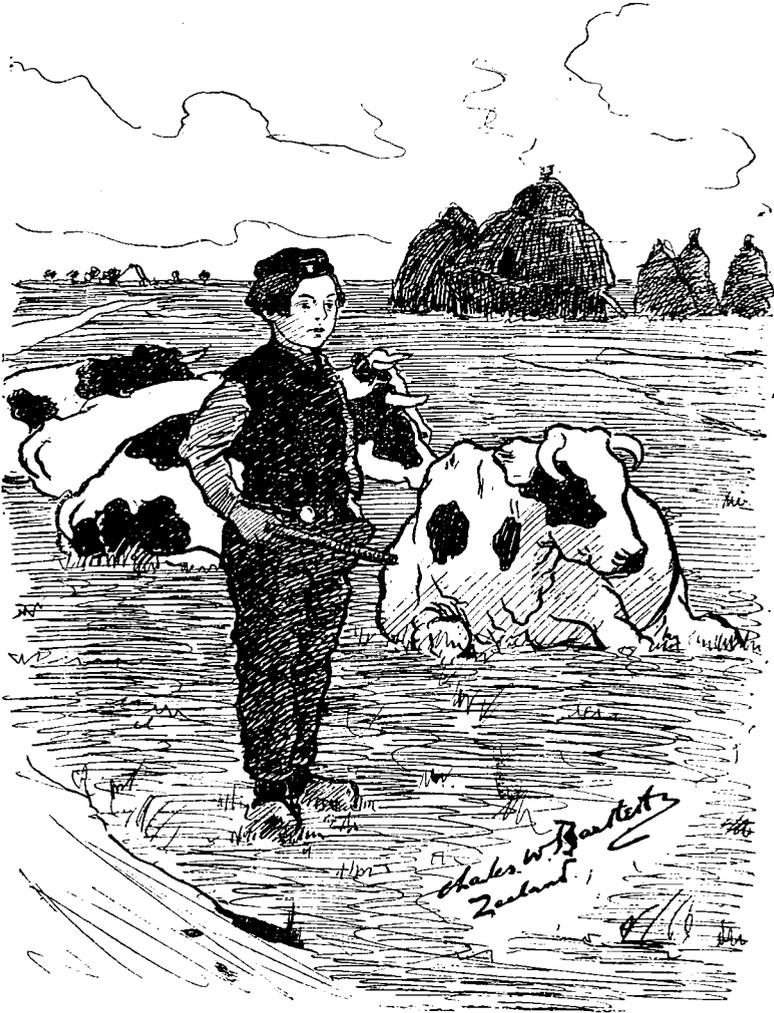
Venons-en à la peinture, en nous rappelant qu'elle est pareille à l'homme.

Voyez la précision de ces titres : *En secondes noces*, *Une adjudication au rabais* ; l'esprit, de cet autre : *Les trois Bavards* ; ici, le raffinement, *Un jour argenté*. C'est presque l'amour dans le portrait de *la Belle Hilletje*, qui semble une aquarelle veloutée de pastel, unissant un fond solide à la douceur onctueuse des chairs. Il faut voir le délicat joyau de couleur, formé d'un collier et de son agrafe, qui soulignent les ambres roses du visage ! Il n'y a vraiment qu'une seule note de couleur, c'est ce bijou de quelques centimètres, certains rouges et certains jaunes, perdus dans des laines violettes et bleues. Puis, il y a les yeux, dont la tache noire fait équilibre, là juste où le regard du spectateur cherche l'appui. *La Belle Hilletje* a des chances d'être quelque jour volée dans le musée ou chez l'amateur, ce qui est l'une des formes les plus modernes de l'admiration.

Bartlett a une façon merveilleuse de faire valoir la couleur ; c'est un coloriste sans cris ; ses *Joueurs de cartes en Bretagne* sont d'une admirable diversité de couleurs, mais aucune n'élève la voix, toutes baignent dans une atmosphère assourdie où chacune d'elles vit et vibre.

Le petit vacher hollandais, dont le croquis ne donne qu'une faible idée, semble une œuvre parfaite. Un petit gamin de quatorze ans, au visage sérieux, à la peau fraîche, le corps droit bien campé dans ce que peut porter de costume national un petit vacher pauvre, cheveux sur les oreilles, boutons d'argent à la ceinture, pantalon à pont. On lui découvre une cravate carmin terni, du plus heureux effet avec le gilet vert bleu, lavé de toutes les eaux du ciel de Hollande. On ne la voit pas au début, cette cravate, on la découvre ! C'est ainsi que les œuvres qui méritent d'être regardées ne nous révèlent que lentement les détails de la beauté d'ensemble qui nous frappe d'abord !

Derrière le petit vacher sont couchées ses vaches aux blancheurs crémeuses, sur la prairie vaste, étendue aux lointains,



où des lignes d'arbres et un toit rouge indiquent, dans l'atmosphère noirâtre, le village. A mi-distance, des meules coupent

l'espace, préparant l'œil à l'arrière-plan accidenté des nuages.

Bartlett a eu le bon sens de reconnaître que la peinture est basée sur un métier, et que l'inspiration vient après. Mais, d'abord, il y a un métier à connaître ! Alors on sait étoffer une couleur, lui donner de la consistance, la rendre profonde et nombreuse ; une tache devient un monde. Quelle jolie leçon pour la majorité des artistes qui dédaignent en général de rien savoir, qui croiraient diminuer leur art en concédant qu'il y a un métier à apprendre ; et qui, partant de là, tout de go, enlèvent leurs couleurs de la palette et les appliquent sans plus sur la toile. Procédé qui ne donne que des œuvres grossières, vues en moins de temps qu'il n'en faudrait pour les décrire ! Tout de suite c'est vu, c'est archi vu !

Dans la note sobre nous citerons encore *La Petite fille*, *Le Corsage vert*, puis *Le Jour argenté*, vaches, prés et nuages dans une lumière blanche infiniment légère.

La mère et l'enfant, c'est un thème affectionné de l'artiste et qui prêche naturellement aux couleurs fondues et mêlées dans une atmosphère de tendresse.

L'artiste a évolué dans ces derniers mois vers des couleurs plus vives ; il montre une certaine prédilection pour les bleus d'outremer, qu'il rend brillants, et auxquels il donne le verbe haut dans les symphonies. Telles ses Hollandaises halant une meule sur une rivière ; ou bien les vaches au pré.

Il est possible que le temps assagisse ces couleurs, — dont la violence a cependant plu, il faut le reconnaître, à la majorité des acheteurs, — mais nous les trouvons un peu fortes, et moins prenantes et souples, plus palette et moins atmosphère.

Les vaches de *Jour argenté* sont incontestablement d'une bien autre réalité que les vaches bleues de *La laitière*, qui sont plus couleur que nature, plus salon que *plein air*.

Mais qui dit que cette note soit moins excellente ? La dernière manière du peintre convient bien au salon, à l'appartement. Ce n'est plus une fenêtre ouverte sur la nature ; c'est nettement, au mur, une création de l'art. Et, en tant que, celle-ci est aussi attentivement ordonnée que celle-là.

Alors, il ne reste qu'une question de préférence devant deux arts égaux.

M. Bartlett a vendu une douzaine d'œuvres.

Les amateurs retrouveront une nouvelle exposition Bartlett, à partir du 30 décembre, pour quinze jours, à la salle Taets, à Gand.

Un voile blanc couvre fleurs et paysages exposés par Mme Clémence Jonnaert. On ne saisit pas bien quelle raison justifierait aux yeux de l'artiste la présence de ce voile blanc, dont le défaut est d'alourdir atmosphère et couleurs. Une fois de plus nous nous trouvons devant des œuvres où la forme est acceptée avec mauvaise grâce, et parce qu'il en faut au moins un peu !

Mme Jonnaert nous en donne le moins possible ! Des azalées, des roses, construits à la truella ; s'il s'agissait d'un homme je dirais : quelle main de maçon ! Il s'agit d'une femme ; alors que faire ? Se jeter vers quelques œuvres qui rachètent ; dans lesquelles l'artiste, abandonnant la hantise, que je lui suppose, des vigueurs mâles, est plus elle-même. Telles ses *Cinéraires* qui sont un mélancolique et délicat pastel, valant cent fois toutes les huiles lourdes ! Les finesses florales sont observées et rendues, les pétales ont leurs couleurs légères et profondes, l'œuvre a des détails vibrants, une harmonie bien venue.

Nous retrouvons cette délicatesse, respectueuse de la substance, dans la jeune fille nue, un Conté très doux, riche des mouvements de la lumière sur un modelé. Aucune lourdeur ni dans le contour, ni dans les ombres, une forme soignée et baignée, un noir et blanc plein de couleur !

Ce n'est pas sans talent non plus que Mme Jonnaert manie, parfois, le pinceau de l'aquarelliste.

Mais que l'on ne me parle pas des huiles ! Ce n'est plus la même main, ni le même œil, ni la même âme !

Salle Studio. -- CARION, CRAPS, DUTILLEU, LE COMTE,
VERLY.

Les paysages de Verly ont de l'horizon et de l'air, tels son *Feu de fanes* et sa *Bineuse*, cette dernière surtout, placée dans un agréable paysage, sous un ciel balayé par le vent.

Emile Lecomte a campé des tireurs à l'arc nus, sous un arbre, dans une prairie embuée par les vapeurs matinales. L'un d'eux tend l'arc et va tirer ; les autres sont groupés derrière lui. Forcément, devant un tel sujet, on pense à Puvis de Chavanne ; comme devant tout mineur du domaine de l'art on songera longtemps encore à Constantin Meunier. Cependant, c'est le mérite du travail de Lecomte d'être parvenu à éviter un Puvis. Le *Jardin français*, du même, prêté à l'exposition par le baron Janssen, est un composé d'agréables taches de couleurs,

groupées dans une évidente atmosphère; l'ensemble plait à l'œil et à l'esprit par quelque chose de subtil, de voluptueux.

De Pol Craps des eaux-fortes, des dessins et des « monotypes », ou gravures aux encres grasses qui ne comportent qu'une épreuve unique. Dans ce genre le *Lever de lune à Brasschaet* est une petite planche fort réussie, d'un beau caractère pensif et mélancolique; grand sentiment, belle unité. La lune commence de blanchir le bord d'une flaque d'eau, en s'élevant par-dessus un rideau d'arbres qui se reflètent dans ce vaste miroir perdu dans le silence et la solitude.

Jef Dutillieu, lui aussi, comme Verly, a de l'atmosphère et de l'horizon, avec quelque chose de moins flatteur, cependant. Est-ce peut être une atmosphère moins aérienne, un horizon moins profond? Peut-être aussi un choix plus indifférent du site, une moindre vie dans les couleurs? Pourtant quelques croquis excellents, notamment l'*Etude pour les meules*, le blé roux dans l'or de l'été.

Musée moderne : LE SILLON, XVIII^e SALON

Ne sortirons-nous donc plus jamais de cette marée, sans cesse montante, des ébauches? Ne verrons-nous plus jamais que des décimètres de palettes, les unes aux couleurs assagies, les autres virulentes, accrochées interminablement aux murailles des salons! Mais oui, c'est entendu, le vert est la complémentaire agréable du rouge et, par conséquent, une touche de vermillon fera toujours bien à côté d'une bouteille verte. N'est-ce pas, Monsieur Rik Wauters? Il est entendu que l'orange est susceptible d'un éclat magnifique dans une harmonie de blancs. N'est-ce pas, Monsieur Godfrinon? Et, par conséquent, une tache ronde orange qui peut, à la rigueur, être le symbole de la représentation du fruit du même nom, sera bien placée sur une assiette blanche et sur une table servie en blanc.

Si nous voulions continuer de citer des exemples de ce genre, nous n'en finirions pas. Je me refuse à admettre que tout l'art du peintre soit là-dedans. Une des qualités du peintre qui, avant tout, doit être coloriste, oui, réside en ce goût pour la couleur. Mais, vraiment, la cérébralité moderne peut se permettre d'être plus exigeante! Pourquoi ne pourrait-elle, au moins, être l'égale de la cérébralité ancienne qui ne nous montre pas que l'on se serait jadis contenté de telles ébauches?

Non, si j'avais fait les tableaux exposés par Tydgat, il ne me

serait jamais venu à la pensée de les exposer. Son portrait du *Docteur Bouché*, quel corps et quels membres : des torchons de loques pour membres ! Le portrait, meilleur, du sculpteur Wansart, avec son pot de gingembre vide, quelle indigence de peinture ! Ce qui s'appelle *Dimanche matin* a été tiré de quelle boîte de jouets de Nuremberg ! Et ce qui est dit *Crépuscule* vient des fouilles de vieilles caves, avec combien de siècles de moisissure sur la toile !

Tout cela est palette, rien que palette, et triste palette !

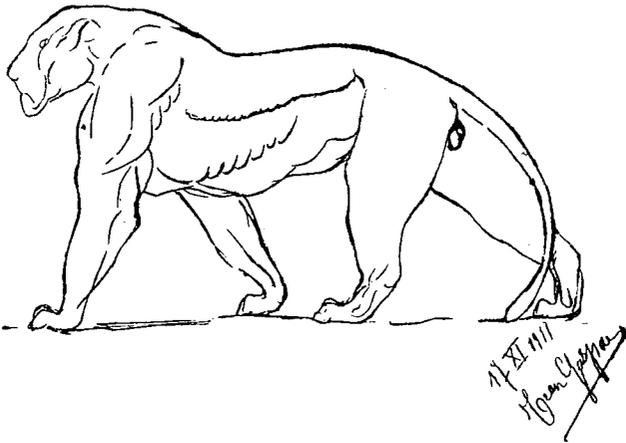
Paerels, comme je l'ai déjà dit, il faut l'aimer ; lui aussi, c'est toujours l'ébauche, la ligne, la forme, fichues là comme à la diable, va comme je te pousse, ça sera toujours bon ; mais chez Paerels, il y a du moins la lumière ! Il y a la clarté qui flotte entre ses touches de couleur ! Il y a la distance, la transparence de l'atmosphère, la limpidité du ciel ! Son *Canal* au coucher du soleil et *Canal* par un jour couvert, tout comme la grande toile qui pourrait se nommer : au balcon devant l'eau, tout cela ne sont que des ébauches. Voyez la petite fille assise, la boiserie informe du balcon, la jupe, le corsage, dont nul couturier ne saurait déterminer l'étoffe ; mais il faut pardonner, en faveur de la légèreté du ciel qui monte haut et limpide, de ce don répandu généreusement sur toutes les toiles de l'artiste ; la couleur vibre, non point tant par l'éclat, mais elle est légère, c'est un fluide animé.

Ebauches, les paysages de Kemmerich. Aucun œil, si ce n'est le sien, ne saurait admettre ses *Labours* aux lignes enfantines ; ni son *Temps gris* ! Ébauche, sa *Bruyère* représentée par un visage vert de femme ou, si vous aimez mieux : de femme verte, car je suppose cette femme verte jusqu'au bout ! Kemmerich est plutôt sculpteur. Il nous a doté du monument du Bocq, qui est si discuté, ce qui n'est pas un mal ! Parlons de son *Lanceur de pierres*. Je ne saurais regarder avec satisfaction un athlète aussi tordu ; tellement tordu que le corps, avec les annelures des côtes, en devient larvaire. Regardez ce corps, vous n'en recevrez pas une impression de force ; au contraire, voilà un homme que son geste va f... par terre ! Et puis, l'œil ne se fait pas à cette torsion exagérée qui nous montre à la fois, sur une même face, le ventre et le dos ; et, sur l'autre face, les fesses et la poitrine !

L'impression en devient pénible et la force, visée par l'artiste, de la dislocation. Je dirai même que ce corps tordu, si modelé, si musclé, à mon grand étonnement n'a pas de sque-

lette! Il n'est que peau et muscles! Cette œuvre curieuse est incontestablement d'un artiste qui est grand, original et a de la puissance. Mais cette œuvre manque d'équilibre. Je hasarderai cette appréciation : Kemmerich manifeste dans cette œuvre une notion inexpérimentée de la force musculaire. Cette œuvre n'a pas été soumise par son instinct à l'analyse musculaire. Il en résulte qu'elle gêne notre instinct anatomique.

En sculpture, Gaspar poursuit ses études d'animaux. Il a étudié cette fois le chien de Saint-Hubert, ou bloodhund, le grand chien de chasse aux yeux humains, larges oreilles pendantes, crâne pointu, et qui s'emploie contre le sanglier. Comme



toujours, la stylisation, le dégagement du caractère est une grave épreuve pour la nature. Cette fois, le modèle n'en sort pas diminué. Il semble que l'artiste ait poursuivi une certaine humanisation de la face, du profil, en dégageant du compromis une silhouette austère et grave, devant laquelle on ne peut se défendre d'une certaine impression : ces yeux creux, cette gueule ou cette bouche, ce front ridé, cette expression taciturne... C'est vu avec grandeur et intérêt. *Le Saint-Hubert couché* et le *Saint-Hubert sur la piste* sont d'attentives études qui seront admirées par tout le monde pour leurs formes synthétiques ; mais elles courent le grand risque de n'être vraiment appréciées que par les amateurs de chiens de chasse, qui seuls savent ce que c'est qu'un chien sur la piste ; ceux-là comprendront

l'effort qu'il a fallu à l'artiste pour réaliser cette forme synthétique, cette pose stable, cette attention délibérative du Saint-Hubert sur la piste.

Beauck, dans un grand tableau, *Automne*, oppose des roux puissants à un ciel vert. Il est entendu que ce n'est pas la nature, mais une convention merveilleusement précieuse et riche ! Un éperon de forêt, couronnée des flammes de l'automne au soleil couchant, se détache sur le ciel d'émeraude, et une limpide rivière qui reflète le paysage en double l'effet et en équilibre les masses. La belle mise en page, la grande simplicité austère, la belle ordonnance, font de cette *Automne* une œuvre. Œuvre n'est pas un mot trop grand !

Le tableautin *Octobre* est moins réussi. Premier plan, au diable ; au dernier plan, la masse rose qui bouche la percée entre les arbres, est-ce un nuage, ou une muraille ? Le bon sens dit : un nuage. Mais, en peinture, le bon sens n'a pas voix au chapitre pour décider ! Il y a encore les meules d'*août*, qui sont un peu au large sur la toile.

Arthur Navez expose, notamment, *le Mousse*, gosse en casquette avec une cruche de grès brun sur les genoux. L'artiste a su tirer un beau parti de ce grès brun qui ordonne, dans cette gamme, tout le tableau. Il a rompu l'uniformité par une note de bleu atténué, pour la casquette. Et avec ces deux couleurs, à peu près, il a créé une harmonie très étudiée, d'une impression très fine. Mais pourquoi la main étendue sur la cruche est-elle lâchée à l'excès, si bien que les doigts sont plutôt des rigoles creuses que des organes bombés ? Cette page dépasse de beaucoup la *Réverie d'été*, qui serait un agréable régal de verts et de roses, si l'ensemble n'était déplorablement alourdi par une buée blanche, crayeuse. Il existe positivement, chez nous, une école de la craie, d'où sort un nombre considérable de peintres. A. Navez qui n'en était pas quand il a peint *le Mousse*, en serait-il maintenant ?

Schirren et Rik Wauters sont deux dessinateurs de race. Voyez du premier *La Femme au collier*, *La Liseuse*, à la sanguine, *La Femme à sa toilette*, et les portraits. Tous ont grande allure. Des noirs riches et profonds ; des demi-teintes chaudes ; le détail souligné d'un trait plein d'aisance, léger comme la vie, des intentions formelles. Wauters n'a pas moins de grandeur dans l'ordonnance et d'aisance dans l'exécution. Schirren est plus enveloppé ; Wauters est plus violent. En voilà deux, par exemple, qui se soucient peu du fini ! Mais volontiers on le

leur pardonne, de bon cœur à tous deux. Ils rachètent par tant d'autres qualités et surtout parce qu'ils se montrent artistes de grand caractère. J'ai déjà dit un mot de Wauters comme peintre. Il est sérieux et fin coloriste. *Le Déjeuner*, où il ne s'attaque qu'à des formes élémentaires, bouteilles, tasses, verres et pots, peut être une belle page. Mais je ne saurais louer ses intérieurs, où il y a des personnages, du mobilier. On nous demande trop pour faire de cette tache verte un fauteuil, de ces mannequins des êtres, etc.

On s'attendait à voir Bastien, retour du Congo, exposer quelque paysage africain. Il a tout gardé pour le panorama de Gand et nous donne des œuvres d'Europe. Bastien sait choisir un site qui ait pour nous des éléments d'intérêt. Il n'est pas de ceux qui croient exclusivement à la couleur. Son *Braconnier* est là pour nous le démontrer. Il n'est pas non plus de ceux qui dédaigneraient la couleur : Voyez ces barques, à *Marée basse*, à Nieupoort, où se reflète dans l'eau une éclatante lumière.

Pas de peinture plus solide que celle de Bastien. On ne lui apprendra ni le secret des plans, ni de la perspective, ni l'atmosphère ; ses terrains sont *marchables* ; ses eaux, navigables ; ses espaces, respirables ; ses nues, légères, accidentées et mouvantes ; que peut-on demander de plus ? Ainsi sont les *Giboulées de mars*, les *Barques* par un soir de février, la *Petite maison l'hiver*. Il ne cherche pas d'autre originalité que celle de rendre les impressions de son âme d'artiste, très complète, au moyen d'un métier exercé et solide. Foin des ébauches ! Bastien sait achever une œuvre sans la gâter, au contraire ! Son ciel de *Mars* est merveilleux ! Il ne s'arrête pas, après l'élan donné par son tempérament fougueux ; il se fait comprendre et aimer en poussant l'œuvre jusqu'à ce qu'elle soit devenue accessible au goût, à la culture et aux sens. Voilà qui sont des œuvres et voilà qui est peindre !

Laudy sait élever ses sujets jusqu'au style. Tel son *Portrait*, d'un peintre.

De Chotiau, *Les trois jeunes filles au bain*, sont d'une agréable couleur blonde, d'un blond savoureux et bien nourri. Les formes ont de la distinction et de la grâce ; l'atmosphère est très conventionnelle, mais elle existe et elle enveloppe. A regretter toutefois un peu de salissures dans les ombres des nus. Un serre-tête bleu, un nœud rouge dans la chevelure, un panier de pommes mûres, le jaune d'or d'une étoffe, sont les seules couleurs que l'artiste se soit permis dans cet ensemble blond de petits

corps chauds et déjà généreux. C'est d'un pinceau délicat.

Godfrinon, déjà nous l'avons dit, est un grand, un beau coloriste. Cette femme qui plume au soleil un poulet, ces pêches et raisins sur un plateau, ces œillets près de ces assiettes de Chine, ces pivoines, son déjeuner du modèle, c'est le triomphe aérien et léger de la couleur, ici délicate, là violente, toujours propre, nette, comme heureuse d'éclater, pleine du bonheur d'une chose vivante. La couleur, ainsi pénétrée de lumière, est d'une beauté incontestable; c'est réellement un triomphe. on est conquis. C'est de la vie et avec la vie on ne discute pas!

Hautstrate nous donne des promenades en forêt, des matins sous bois, des ruelles, des landes. Le tout paraît un peu lâchement vu, remplit insuffisamment la page, est étudié d'une vue peu perçante. Force nous est de préférer, en tant que peinture, du moins pour le moment, les scènes de cabaret, incontestablement mieux pénétrées, plus peintes.

Lefebvre nous promène dans des sites où la grâce végétale



MAURICE LEFEBVRE.

s'allie aux nobles architectures, Versailles et Trianon. C'est du souvenir traduit avec élégance et un assouplissement de bon ton des couleurs. Je ne pense pas que Maurice Lefebvre ait voulu *faire du tableau*.

Colin est coloriste: son mépris de la forme est immense, comme il convient aux coloristes, dédaigneux de tout métier. Mais il n'a ni la légèreté de Godfrinon, ni la solidité d'opposition de Wauters. Un peu plus de « main » serait fort utile à cet œil-là.

Amédée Degreef est un coloriste gris, abondant, qui nous donne jusqu'à deux fois le même tableau, en des formats au choix. *Au soleil dans les choux* et, sans doute : *Dans les choux au soleil...*

Nickerk est un coloriste sombre. Des natures-mortes, où la couleur, concentrée et lourde, sort d'une ombre enserrante et épaisse. Une pendule d'or, près d'un bouquet d'anémones sang ; quelques plans là-dedans ne seraient pas à dédaigner.

Le triage du charbon, de Paulus, est imposant dans les masses et la silhouette, étouffant comme il convient dans l'atmosphère, mais fort empâté et lourd dans les premiers plans. C'est voulu, dira-t-on ? Non pas ; l'empâtement des formes n'est pas indispensable à l'impression de masse pesante.

Parmi les sculptures, citons un élégant petit *Tireur à l'arc*, de Canneel Eugène. De Thumilaire un jeune homme nu, au geste simien, d'ailleurs bien modelé. De De Kat, la *Femme au châte* est une œuvre d'allure, de caractère ; le geste est grandement traduit. Mais, comme en peinture, d'ailleurs, nous nous trouvons en sculpture, ici, devant une ébauche, c'est-à-dire une œuvre inacceptable définitivement. La plante donne bel espoir, le jet est magnifique, on ne peut en dire plus. Ah ! si les vieux maîtres nous avaient tous conservés leurs ébauches, alors nous saurions ce que nos actuelles ébaucheurs peuvent promettre pour l'avenir !

Sur les œuvres de Simonin nous imiterons la discrétion du catalogue.

Ramah peintre et graveur, et plus graveur que peintre par la forme heureusement dégagée, synthétise, dans une suite d'images, les puissances de la société moderne : le bourgeois, le moine, le soldat, le tribun ; le premier, arrogant et hautain, debout sur son coffre-fort, d'où il regarde fumer des centaines d'usines ; le moine, penché du haut d'une tour sur la ville ; le tribun, drapé, le corps en arrière, la bouche ouverte, clamant ; le soldat, à cheval, s'élançant au-dessus d'un abîme, l'épée

haute. L'impression de domination est puissamment rendue dans chacune de ces figures. Le trait est généreux, d'une conduite ferme et réfléchie, la page est riche, travaillée, le papier est vivant.

Mais pourquoi ne pas dégager mieux toutes ces formes ? Pour-



RAMAH

quoi les serrer et contondre les lignes ? La nature, en Ramah, a créé un artiste ; c'est à lui, maintenant, à conquérir le moyen de s'extérioriser *clairement*, à trouver un langage accessible. Il ne

faut pas qu'un artiste, si fortement doué, reste dans le cercle étroit des artistes qui travaillent pour eux seuls. Il faut que les cris deviennent des phrases. Est-ce que l'on ne rirait pas d'un tribun qui pour toute éloquence ne ferait continuellement que hurler ?

Les paysages de Tordeur sont, avec talent, maçonnés. Avec quel plaisir j'eusse employé un mot plus élégant ! C'est solide, trop solide. Le pinceau est nourri d'une pâte bien lourde.

Swincop est d'une remarquable constance ; depuis qu'il a appris, il y a cinq ou six ans, à remplir sa page, il va d'un petit train monotone, hélas sans surprises !

Et, maintenant, les reliures de M^{me} Berthe Delstanche.

Avec une artiste consommée comme M^{me} Delstanche, l'art appliqué, — au contraire de ce qui se produit en peinture, — s'élève de niveau. Dans des cuirs décorés, l'œil retrouve, avec volupté, cette joie de la belle matière que le grand art moderne refuse le plus souvent à nos sens.

Le dessin est fourni, la couleur foisonne, avec ordre, l'image est d'une fantaisie richement ordonnée, de beaux rouges, des jaunes magnifiques, sur des bruns souples et profonds.

Pourrait-on concevoir une plus belle coquetterie que celle du livre enfermé dans une robe attirante ?

Le livre devient quelqu'un ; les oranges sombres, les rouges de flamme ont l'air de le défendre.

Cercle artistique. — J.-F. TAELEMANS. — G. DE SLOOVERE.

Taelemans nous apparaît comme un merveilleux phénomène de l'atavisme. Quelqu'un venu de Breughel, en route depuis 400 années de par les matrices du monde, est, maintenant, parmi nous. Oui, quelqu'un d'original, qui eût peint, comme il le fait, même si Breughel n'avait pas existé. Car ce n'est pas du pastiche, ce n'est pas de l'imitation ; il y a chez Taelemans une sincérité, mieux encore qu'une sincérité, un amour qui ne trompe pas ! Cet amour de la matière, du morceau, du détail, ne sauraient se trouver chez le pasticheur. Taelemans est un Breughel par l'esprit, par la chair, par le sang et c'est, fort de cette conviction, que j'ai osé débiter dans l'éloge d'un grand artiste par le nom d'un autre, qui est non pas son tuteur, mais son parent.

Taelemans affectionne les villages brabançons et campinois, en hiver. Ils sont prétexte toujours heureux chez lui aux

combinaisons savoureuses des ocres rouges et des ocres jaunes, avec les carrés de neige des toits. Il se plaît aux hivers qui, en dépouillant les arbres, ouvrent les horizons, et laissent la vue se promener sur l'étendue accidentée. Et quels accidents charmants le pinceau de l'artiste écrit sur ces étendues : longues routes courbes qui sortent d'un village et s'en vont au



loin vers un autre, se perdent à l'horizon : *Le Dégel*; longue route qui, à travers tout un village, au-dessus duquel se balancent les fines ramures des arbres dépouillés, où les nids de corneilles font des points noirs dans les cimes, longue route qui aboutit à l'église, dont le clocher neigeux se dresse minuscule sur le ciel d'hiver : *La Neige en Brabant*.

Quelle toile riche, fine et charmante, *Le Dimanche au village*. Taelmans a choisi un coteau, sur la pente large duquel il puisse étager des chemins en lacets, et il y place les petites maisons à toits rouges du Brabant campagnard.

Quelle construction solide la *Chapelle en Campine*. La chapelle trapue est bien assise, ardoise et crème, au milieu de la

place d'un très pauvre village. Elle porte sur le sol et ce sol est bien horizontal. Cela est si rare en peinture, parmi les milliers d'œuvres de nos artistes, que cette chose simple, ici, devient une joie!

Voici Linkebeek, une petit toile, digne de la réputation du joli village brabançon. Quelques maisons rouges et blanches, confondues dans la broussaille, bordent des haies dépouillées, le tout sur le vert pâle d'une prairie d'hiver. Comme harmonie, comme sentiment de calme, comme beauté de lignes nobles et familières à la fois c'est, peut-être, l'œuvre la plus parfaite. D'autres sont plus colorées, plus joviales, plus vibrantes, aucune ne comporte de plus grandes qualités, menées toutes d'ensemble au même niveau vers l'harmonie.

Parmi nos peintres arrivistes qui ne manquent jamais l'occasion d'un « effet », prodigues de trucs, quel plaisir profond de rencontrer un artiste honnête, qui repousse l'effet, le méprise visiblement et veut devoir à mieux son succès. Telle : *Nuit claire* dans un petit village. Ciel étoilé, clocher pointant dans le ciel de nuit. Quelques cimes sombres et, contre terre, tapi, le village dans la nuit claire. De la neige, et sur la neige l'ombre courte des modestes petites maisons basses. Toute la beauté, toute l'attention sont portées sur ce village, petite agglomération chaude au pied de l'église.

Quelle occasion c'était d'ouvrir des volets qui eussent piqué la pénombre bleue du feu des fenêtres éclairées!

L'artiste ne l'a pas voulu.

Et il a eu raison.

* * *

Les tableaux de Georges De Sloovere sont-ils une manifestation contre Bruges la Morte? De Sloovere nous donne *Après l'ouragan au Béguinage*, à Bruges, et de Bruges encore, le *Dyver*, le *Quai des Marbriers*, le *Pont des Augustins*, divers sujets où la verdure se montre aussi vivante et verte qu'ailleurs, la brique aussi chaude, l'eau aussi courante. Il fallait évidemment s'attendre quelque jour à cette résurrection!

Car, si vous allez vous promener à Bruges, vous trouverez, aujourd'hui, Bruges aussi vivante qu'une autre ville. Rien ne saurait mourir où il y a du soleil, de l'eau, des cygnes et surtout de la verdure. Sans compter le commerce qui est, partout, l'élément le plus turbulent, il faut partout vivre. Donc, avec De Sloovere, fini de Bruges la Morte! Ce sont coins de ville et

paysages sans accent particulier: il y a là une originalité à coup sûr hardie!

Pour ce qui est de la peinture en elle-même, peut-être est-elle moins originale que l'idée. Beaucoup de toiles, au nombre desquelles le *Quai des Marbriers* nous paraît ce qu'il y a de meilleur, et les *Cyignes* ce qu'il y a de pire, nous donnent à penser que De Sloovere peint trop large, a des surfaces trop unies, ne donne pas assez à travailler à la rétine, ou bien qu'il mélange insuffisamment le blanc qu'il ajoute à ses couleurs, si bien qu'il y a, partout, une blancheur crayeuse dominante, qui ôte toute vie lumineuse à la pâte. Ce défaut est moins sensible dans les sujets ensoleillés, les *Baigneurs*, notamment, où il y a des rouges, des jaunes et des bleus sans lourdeur.

De Sloovere oublie aussi qu'il est bon qu'un tableau ait un point central, où la vue se dirige et d'où l'œuvre rayonne. Au contraire, fréquemment, la vue est dispersée; des éclats, des blancheurs l'attirent de tous côtés; on cherche en vain l'équilibre. Tels encore les *Cyignes*, *Retour du travail*, etc.

Salle Studio. — RAPHAËL DUBOIS.

C'est entendu, il faut être éclectique. Les peintres me disent: Soyez éclectique! Ainsi fais-je, d'ailleurs. Si je ne cherchais à être éclectique, un salon serait vu en une demi-heure. Mais je mets souvent trois jours devant les représentants de chaque tendance à me refaire une âme nouvelle.

Donc, je suis éclectique autant qu'on peut de bonne foi l'être et, peut-être, au maximum de la mesure humaine.

Mais comme je ne satisferai jamais tout le monde, chacun attribuera à une insuffisance d'éclectisme les éloges que je pourrai ne pas décerner à ses œuvres.

Est-ce entendu aussi?

L'éclectisme demande, parfois, de singulières abstractions. Celle du bon sens parfois; celle du naturel; celle de la distinction, etc., etc.

Je suis éclectique devant les femmes nues de Raphaël Dubois. Ses couleurs sont belles, mais leurs alliances me semblent criardes; tel le nu, femme masqué, sur fond vert; tel le nu couché sur des rouges margés de bleu; tel le nu, femme devant la glace, dans des rouges et des violets; tel le nu, femme couchée sur un divan bleu de blanchisseuse et près d'une muraille vert émeraude.

Ces oppositions me déplaisent, mais je suis éclectique et j'accepte, pour toutes les œuvres de l'artiste, ces données violentes.

Et ces bases admises — mais faut-il les admettre? — il ne me reste que des louanges à l'adresse de Raphaël Dubois. Les nus sont nacrés, les couleurs sont légères, les formes ont de l'élégance, les impressions produites ont de l'intensité.

Intrigue et *Lassitude* sont des œuvres hautement intéressantes, aux sujets « prenants » et qui incontestablement « prennent ». La ligne est bien pleine, les rondeurs nourries et nerveuses, les poses ont de l'équilibre, du naturel, les attitudes et les actes ont des intentions, les détails sont jolis et élégants.

Le paysage *Midi*, à l'orée des bois, soleil et chaleur, est une œuvre des plus séduisantes; elle décèle un beau sentiment de la nature, une âme sereine; elle est d'une exécution fastueuse.

Le *Moulin* est une œuvre où fleurissent les mêmes qualités : des maisons au soleil près d'une route avec des arbres, le long d'un canal. Le coup de pinceau est superbe, il est aérien : c'est vraiment le jeu des rayons du soleil sur les tuiles poreuses, l'ocre et le crépi des murailles, la poudre de la route, l'atmosphère. (Le petit bosquet d'arbres, penché sur l'eau, à droite, n'est pas digne du reste.)

Pour ces paysages, je ne fais aucune restriction, et même, sans éclectisme, je crois que ce sont là deux œuvres qui seront belles pour tout le monde.

Est-ce un mal ?

Salle Boute : GROUPE LIBRE (FRANÇAIS)

Si libre que soit, en théorie, ce groupe de peintres français, les artistes qui le composent se ressemblent beaucoup. Regardées par panneau, les cent cinquante œuvres de l'exposition n'indiquent pas, de loin, de sensibles différences; la couleur est presque partout violente, quand il s'agit de soleil, comme pour le *Moissonneur* de Félix Denayer; ou même s'il s'agit d'ombre, comme pour la *Bourrasque* de Jacobs Ians. Quant aux *Paysages* de Rioux, les verts, les jaunes, les bleus y deviennent aveuglants, aigus, tranchants jusqu'à l'assassinat! Ce sont évidemment des tableaux pour les yeux affaiblis, pour les gens qui ont une taie. L'art ainsi compris devient de la charité.

A juger par ce groupe, le respect de la forme n'a pas plus d'adeptes à Paris que chez nous : une toile, intitulée *Nuages*, nous montre un barbouillis de tonalités brunes; et la *Pierreuse*

d'Anselmo Bucci signifie que, là aussi, on connaît l'École de la craie dont nous parlons ailleurs. Cependant, ce même Anselmo Bucci est un brillant coloriste, tant qu'il s'en tient à l'ébauche; par contre, il ignore les plans : ses *Femmes cueillant des grenades* seraient une bonne toile par la couleur légère, le charme de la composition, le bonheur des harmonies, si ce n'était que le tableau, personnages, terrain, grenadiers et grenades, n'ont qu'un plan, le premier !

Quelques notes assez justes d'un ciel ardent et chaud sont données par Jacquemot, dans la *Bresle à midi*, la *Vallée*. Les nuages (intitulé la *Route*) et le *Jardin potager*, de Denayer, ont, les premiers de la fuite et les seconds de l'atmosphère; la vision de ces artistes ne manque pas non plus de richesse.

Les tableaux de Marcel Bach ajoutent au charme de la couleur cette chose si rare picturalement : une compréhension solide et à la fois poétique de la nature. Bach a l'art de disposer des premiers plans d'eaux courantes, où se reflètent des lumières tendres, entourées d'arbres dont la poésie, cependant très réelle, ne doit rien à leur propre beauté, car ce ne sont, pour la plupart, que de maigres peupliers. Des montagnes éclairées forment les arrière-plans au-dessus desquels flottent des ciels, toujours très limpides. C'est la *Montagne du Cosse le soir*, les *Peupliers au bord de la rivière*, la *Brise dans les peupliers*.

Les pastels d'Igounet de Villers nous laissent sans appréciation, ni bien ni mal, sans intérêt de ligne, ni de sujet, ni de couleurs.

Le *Marais le soir*, d'Offner, a quelques lumières heureuses dans un ciel vert-bleu, où viennent s'appuyer le rose de fluides nuées et l'or de quelques feuillages d'automne.

Les ouvrages de Bertaux sont plus que de la couleur et je ne voudrais pas non plus m'aventurer jusqu'à dire que ce sont des tableaux. Ce sont les exclamations, les épanchements, les caresses, les émois, les fièvres d'un coloriste, tour à tour tragique et infiniment doux ! C'est autant, mais ce n'est que cela.

Au salonnet du Groupe, la sculpture est représentée par H. Arnold, dont les figurines, notamment le *Chanteur des rues* et *Réverie*, ont, parfois, de la silhouette.

RAY NYST.

Il est rappelé aux artistes que « La Belgique Artistique et Littéraire » insérera les renseignements qui lui seront envoyés par les artistes, concernant les

dates d'expositions, soit collectives, soit personnelles; les visites d'ateliers, les ventes et toutes indications quelconques d'un intérêt esthétique ou pratique. Voir le memento ci-après :

MEMENTO DES SALONS

Exposition *Bartlett*, ouverte à Gand, salle Taets, du 30 décembre au 15 janvier.

Exposition de la *Société royale belge des aquarellistes*, Musée moderne, ouverte tous les jours à Bruxelles.

M. Stappaerts, président de la Cour militaire, décédé subitement ces jours derniers, venait précisément de donner les dernières séances de pose au statuaire Hippolyte Nyst, chargé de l'exécution du buste en tenue de lieutenant général. L'œuvre, qui a très grande allure et une ressemblance parfaite, sera prochainement exposée à la *Galerie d'Art*, à Bruxelles.

Le peintre animalier Géo Bernier annonce pour le commencement de l'année une exposition dans son atelier, rue de la Réforme, à Bruxelles.

Exposition A Van Neste, à Anvers, *Salle Arti*, jusqu'au 4 décembre inclus.

MM^{mes} Delecosse-Heyninx, Lambiotte, Quinault et Leglizé exposeront en février à la *Salle Studio*, à Bruxelles.

MM: Derchain, Donnay, Le Brun, Delcour et Pirenne, exposeront à la *Salle Studio*, à Bruxelles, du 10 au 19 décembre.

Exposition Hynckes, peintre paysagiste, *Salle Boute*, à Bruxelles, du 19 au 28 décembre.

Exposition d'aquarelles de M^{me} Gilsoul-Hoppe au *Cercle artistique et littéraire*, à Bruxelles, du 4 au 13 décembre.

M. Paul Hagemans expose à la *Galerie d'Art*, à Bruxelles, jusqu'au 17 courant, quelques uns des tableaux qu'il a rapportés de son séjour en Haïti (Antilles).

Exposition Henry De Clerck au *Cercle Artistique et littéraire*, à Bruxelles du 4 au 13 décembre inclus.

Rome. — Récompenses décernées par le jury international de l'Exposition des Beaux-Arts de Rome : la Belgique obtient cinq prix.

MM. Rousseau, Laermans et Khnopff ont remporté respectivement des prix de 10,000 francs, 4,000 francs et 1,000 francs,

Le gouvernement italien se propose de décerner des distinctions honorifiques à quelques-uns de nos artistes qui se trouvaient hors concours à Rome.

Le Musée municipal de Rome a acquis un paysage de Claus et le roi d'Italie et la reine Marguerite ont acheté des œuvres de MM. Fr. Courtens, O. Coppens, A. Rassenfosse, Van der Loo, etc.

☛ *Exposition des Beaux-Arts de Charleroi.* — Nombre d'œuvres : 1,026. Le nombre des œuvres à vendre était de 856. On en a vendu 402, dont 196 ont été acquises pour la tombola pour un total de 60,500 francs et 206 par des amateurs, pour 65,865 francs. Total : 126,365 francs.

☛ *Moniteur.* — Sont promus ou nommés dans l'**Ordre de Léopold** :

Grands officiers : MM. De Vriendt et Vinçotte.

Commandeurs : MM. Frans Courtens, de Lalaing (comte Jacques), Hermans, Heymans, E. Smits, Strobaerts.

Officiers : MM. Baertsoen, Braecke, Broerman, Cassiers, De Greef, de la Hoesse, De Vreese, Paul Du Bois, Victor Gilsoul, Janssens, Lagae, Lauwers, Mertens, Rosier, Rousseau, Wauters, A.-J.

Chevaliers : MM. Firmin Baes, Baseleer, Bastien, Ciambertani, Coppens, Henry Degroux, Delaunois, Demol, Deckers, Dierickx, Gaspar, Hageman, Huygelen, Kegeljan, Looymans, Maréchal, Opsomer, Paul Mathieu, Charles Michel, Montald, Morren, Oleffe, Opsomer, Piot, Reckelbus, Rulot, Gustave-Max Stevens, Thémon, Viérin, Vloors, Wagemans, Wollès, M^{me} Derudder, M. Henry Meunier, M^{me} Sand (Louise Danse).

Ordre de la Couronne. Sont nommés officiers : MM. Delvin, Hagemans, Herain, Leempoels, Marcette, Richir, Samuel, ter Linden, Wolfers.

Sont nommés chevaliers : MM. Anthone, Bayart, Blicck, Boom, Louis Cambier, Cluysenaar, Dardenne, De Beule, M^{me} De Hem, MM. De Saedeleer, Elsen, Gailliard, Herremans, Horenbant, M^{lle} Mesens, MM. Moreels, Mortelmans, Ottevaere, Paulus, Rousseau (peintre), Smeers, Tremerie, Van Elstraete, Van Haelen, Van Zevenberghen, Wante, E. Wouters.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome XXV

	Pages.
ANDRÉ, PAUL, Les Livres belges	295
— — Les Théâtres	96, 203, 306
ANGENOT, MARCEL, Poèmes	190
BAULU, MARGUERITE, Le Coche brisé.	137
BROODCOORENS, PIERRE, Clocke Roeland.	68
CANIVET, HÉLÈNE, Bergame	273
COUNSON, ALBERT, Les origines de la Belgique moderne	113
COUROUBLE, LÉOPOLD, Sur la Marche Blanche.	245
DAXHELET, ARTHUR, Les Livres belges	302
DE HASE, JULES, Causerie financière (chaque mois).	
DE PRÉMOREL, ADRIEN, Poèmes	284
DESBONNETS, CHARLES, Intimités	159
GEORGES EUGÈNE, Les Concerts.	233, 319
KNOSP, GASTON, Les neuf symphonies	167
LEONARD, FRANÇOIS, L'Avenue des Lions	157
LIE, JONAS, L'Attrance	258
<i>(Traduit du norvégien par G. Khnopff.)</i>	
LIEBRECHT, HENRI, Visages de muses.	178
MORISSEAUX, F.-CHARLES, Le Triomphe de Gigot	18
— — Le Douzième provisoire, 84, 194, 289	
NYST, RAY, Les Salons	99, 215, 323
PÉRIER, GASTON-DENYS, Belgæ Sunt	282
SÉVERIN, FERNAND, Th. Weustenraad et Ch. Rogier	5
VAN AALST, FERNAND-A., L'Humanité avance-t-elle?	267
VERHAEREN, EMILE, Poèmes	235
*** Le Péril allemand	45
ILLUSTRATIONS de Bartlett, Charles, 325; de Hem (M ^{me} Louise), 220; De Saegher, R., 105; Droit, Jean, 226; Gaspar, Jean, 330; Hager, Albert, 217; Leempoels, Jef, 221; Lefebvre, Maurice, 333; Liedel, Oscar, 84, 87, 89, 91, 93; Montigny, Jenny, 104; Paerels, Willem, 106; Ramah, 335; Spelant, 109; Taelemans, F., 337; van Offel, Constant, 225.	

NOTES

Accusé de réception. — JOSEPH DE SMET : *La vie et l'œuvre de Lefcadio Hearn.* — AUG. VERMEYLEN : *Le Juif errant.* — OSCAR COLSON : *Instruction pour l'organisation des bibliothèques populaires.* — GASTON PULINGS : *Le Pèlerinage intérieur.* — LOUIS MAETERLINCK : *La technique des Van Eyck.* — IWAN GILKIN : *La Nuit*, traduction russe de S. GOLOVALEVCHSKY. — EDGAR TANT : *Lisapherne et Félicien.* — ARM. RELS : *Ex Libris.* — FERN. BERNARD : *Petites Choses.*

* * *

Quatuor Zöllner. — La première séance aura lieu le jeudi 7 décembre, à 8 h. 1/2, à la Nouvelle Salle, 11, rue Ernest Allard.

Au programme :

Quatuor en *ut majeur* : Mozart. — Quatuor Op. 91 : H. Zöllner. — Quatuor Op. 10 : Debussy.

* * *

Quatuor Chaumont. — Les trois prochaines séances seront données en la salle de l'Ecole allemande, rue des Minimes, les mercredis 20 décembre 1911, 24 janvier et 14 février 1912, à 8 h. 1/2 du soir, par le quatuor Chaumont (MM. Chaumont, Morisseaux, Rogister et Dambois), avec le concours de M. Em. Bosquet pour l'exécution des œuvres avec piano.

Aux programmes :

Quatuors : Mozart, d'Indy (*ré mineur*). — Schumann (avec piano).

Quatuors : Haydn. — Beethoven n° 2, Debussy.

Quatuors : Mozart (*sol majeur*). — Beethoven (n° 10). Quintette de Franck.

Billets chez Schott et Breitkopf.

* * *

Théâtre national d'Art et d'Application. — MM. Pierre Boine et Willy Benedictus vont ouvrir un théâtre qui se consacra à la représentation de pièces d'art de nos auteurs nationaux et de chefs-d'œuvre étrangers.

Une entente vient d'être signée entre la direction du Palais des Arts (ancien hôtel Somzée) et les promoteurs du projet pour que le Théâtre National puisse, en attendant qu'il ait ses propres locaux, s'hospitaliser dans les superbes salles de la rue des Palais. Les travaux sont terminés et aujourd'hui la jolie scène du Palais des Arts est munie des derniers perfec-

tionnements. L'atelier de décors est inauguré, et deux jeunes artistes, MM. A. Dhaenens et Abel Gerbaut, qui ont spécialement étudié le système du décor impressif qui triomphe sur les scènes d'art françaises et allemandes, dirigent les travaux.

La troupe, composée de lauréats des Conservatoires de Bruxelles et de Paris, répète les premiers spectacles. La ferveur et la foi qui semblent diriger le travail préparatoire font présager que, grâce aux conseils précieux de nombreuses personnalités, le Théâtre National triomphera enfin de l'indifférence du public pour les œuvres belges.

Le Théâtre National honorera le génial poète Emile Verhaeren, en donnant comme spectacle d'inauguration *Philippe II*, cette œuvre de conception si élevée.

Une première série de représentations aura lieu du 20 au 25 décembre et, à partir du mois de janvier, il sera donné régulièrement trois spectacles par semaine.

La direction a entamé des pourparlers avec M. Maeterlinck et Mme Georgette Leblanc dans le but de donner un cycle de représentations en l'honneur du lauréat du prix Nobel.

* * *

Théâtre de l'Alhambra. — Vive la *Fille du Tambour-major* ! Rien ne l'effraie. « Le bruit ne m'a jamais fait peur, déclare Mam'zelle de Monthabor ; si l'on en doutait, qu'on essaie ». Tous les jours on essaie... formidablement : toute la salle entonne la *Marseillaise*, trépigne, applaudit à tout rompre. A la fin de chaque représentation, les spectateurs imitant les Milanais qui, de toutes les fenêtres, sur la scène, jettent des fleurs aux soldats, une avalanche de petits bouquets tombe devant l'armée aux pieds de la Fille du Tambour-major. C'est un spectacle inoubliable pour tous et, notamment, pour les jeunes personnes dont le nombre est grand, qui furent conduites pour la première fois au théâtre à l'Alhambra, devenu le théâtre des familles.

Bientôt, la *Fille du Tambour-major* cédera la place à la *Petite Quacker*, le grand succès de comédie musicale, qui fut applaudie à l'étranger par plus d'un million de spectateurs et qui passera, pour la première fois, en Belgique, à l'Alhambra, le 12 décembre.

Dimanche, 3 décembre, dernière matinée de la *Fille du Tambour-major*.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle :

GABRIEL FAURE : *Heures d'Italie* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « En écrivant ces pages, » j'ai simplement voulu revivre quelques-unes » des heures passées sur la terre latine, au cours » d'un récent voyage, en rappelant mes souvenirs et en rédigeant — avec quelque soin — » les trop rares notes que j'ai rapportées », écrit M. Gabriel Faure, en Avant-Propos de la deuxième série de ses *Heures d'Italie*. Cet « avec quelque soin » est vraiment modeste, car son recueil d'impressions de route est d'une rare perfection littéraire. Tout le livre déborde d'un enthousiasme affectueux et reconnaissant envers la *dolce terra latina* à propos de laquelle l'auteur répète cette phrase que je m'en voudrais de ne pas citer : « Un ami, s'il laisse voir » trop clairement son dessein de nous former, » n'éveille aucun sentiment agréable, tandis » qu'une femme qui nous forme, en paraissant » nous séduire, est adorée comme une créature » céleste qui apporte la joie... » N'est-ce pas que c'est bien vrai ?

* * *

RICCIOTO CANUDO : *Les Libérés* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les foules, les groupes d'humains ont une psychologie collective bien différente de la mentalité des êtres qui les composent. La littérature, jusqu'à la fin du siècle dernier, s'était exclusivement préoccupée d'analyser des individus, mais aujourd'hui, à côté du roman d'analyse, le roman de synthèse prend une importance de plus en plus grande et il faut bien reconnaître que ces études de plusieurs ou de nombreuses âmes qui traversent un même courant de pensée, sont autrement intéressantes, autrement profitables à la société que les sempiternelles histoires d'adultères ou d'amours contrariées. Et M. Riccioto Canudo nous a déjà prouvé avec *La ville sans chef* que le roman de synthèse, malgré son nom rébarbatif, peut être aussi attachant que les plus attendrissantes aventures sentimentales. Il nous en offre une nouvelle démonstration avec *Les Libérés* où il nous fait entrevoir, dans une maison d'aliénés, le jeu des influences échangées par des nerveux et des hystériques. Il a écrit là quelques belles pages pleines de grandeur tragique et qu'il con-

vient, dit la préface de M. Paul Adam, de méditer longuement.

* * *

FERNAND GAVARRY : *Pièces et morceaux* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Ministre plénipotentiaire, directeur aux Affaires étrangères, homme d'esprit, journaliste, auteur comique et secrétaire perpétuel du déjeuner « En question », M. Fernand Gavarry est tout cela à la fois. Du moins, M. Francis Chevassu nous l'affirme dans une préface fort élogieuse dont le livre n'a nul besoin, car il se recommande de lui-même. Que M. Gavarry soit un diplomate avisé, un fonctionnaire modèle, un gastronome éminent, nous en croyons M. Chevassu, son commensal bi-mensuel, sur parole; mais ce qui nous importe avant tout, c'est, mise au service de son talent réel d'écrivain, sa qualité d'homme d'esprit. Or, homme d'esprit il l'est incontestablement; aussi ses *Pièces et morceaux* si aimablement humoristiques et paradoxaux, si amusants par endroits, et qui dénotent un observateur sagace — un peu cynique aussi — des mœurs mondaines, sont-ils d'une lecture attachante.

Il y a, dans la façon dont M. Gavarry considère les gens et les choses de son époque, ou plutôt de sa ville dans les temps où lui-même y passe sa vie, une philosophie qui n'est pas sans quelque cruauté parce qu'elle est sincère. Il y a, surtout, dans la façon dont il nous l'expose, une franchise séduisante et, dans le tour d'esprit de cet annotateur impitoyable, une ironie subtile et pénétrante.

Ces *Pièces et morceaux* vous feront passer, ainsi qu'à moi, quelques heures agréables autant qu'édifiantes.

* * *

MARCEL FRAGER : *Près des Tombeaux d'Amour* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Marie-Rose Bernel, récemment débarquée à Tunis, est pleine d'illusions sur le compte des indigènes. Persuadée qu'ils sont mûrs pour la civilisation occidentale, c'est à peine si elle résiste lorsque le beau caïd Si Hamidah ben Amor el Faadji demande sa main. Elle rêve une tâche noble, intéressante, celle d'instruire un peuple arriéré,

d'élever vers le grand et l'utile, vers l'action enfin des esprits et des cœurs endormis. C'est donc presque joyeuse qu'elle épouse cet arabe qui porte d'ailleurs le dolman rouge avec élégance et qui promet toute liberté. Le mariage célébré, tout change, le tendre soupirant tourne au tyran jaloux qui lui supprime son auto, ses serviteurs européens, qui intercepte ses lettres et finit par la séquestrer, tout comme si elle était de sa race. Meryem-Oureïda, tel est désormais son nom, appelle au secours, mais celui qui pouvait la sauver périt mystérieusement et son idylle finit tragiquement par une tasse de mauvais café !

Le roman de M. Marcel Frager est bien charpenté, il est émouvant et il a de fortes chances d'être vrai ou du moins vraisemblable.

* * *

CAMILLE AUDIGIER : *Appassionato* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Ce roman ne doit pas être lu par les imbéciles. » Tel est l'aimable « Avis au Lecteur » que M. Pierre Eljean, dans sa préface, engage l'auteur à inscrire en tête d'*Appassionato*. Il est bien vrai que les esprits positifs, les amateurs de réalité banale goûteront peu ce livre original. Tous ces personnages raffinés, amoureux, ironiques, contempteurs de l'argent leur apparaîtront bien invraisemblables. Songez donc que l'un d'eux, journaliste, poète et homme d'esprit, refuse les caresses d'une jeune et noble dame sous le vain prétexte qu'il aime sa femme légitime. Et que cette même patricienne ruine froidement un compositeur talentueux dans l'espoir que la pauvreté lui donnera du génie. Et il arrive ainsi qu'elle le désire. Un caractère plus humain, plus courant est celui de Jacques Herbelay, le musicien qui, contraint de travailler, produit un vrai chef-d'œuvre. Le dénuement n'est pourtant pas le seul facteur de son succès, car, pendant qu'il écrivait son opéra, il aimait, il était aimé, et cet amour pour une jeune fille, belle et pure, lui a inspiré ses accents les plus passionnés. Malheureusement, et voilà en quoi il s'apparente aux plus grands artistes, une fois son œuvre achevée il oublie la pauvre Eliane de Terrernaure. Elle en meurt; il s'en préoccupe peu, car son triomphe importe avant tout et, pour l'obtenir, il est indispensable qu'il partage la couche de sa principale interprète.

* * *

FERNAND DUBIEF : *La question du vagabondage* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « La ques-

tion du vagabondage n'a jamais été résolue d'une manière satisfaisante », écrit M. Fernand Dubief, et c'est malheureusement vrai. C'est à peine si les tendances démocratiques du temps présent incitent les gouvernements à songer à ce problème de plus en plus grave. Quelques philanthropes, quelques légistes, commencent à s'en occuper. C'est dans le but louable d'intéresser le grand public à la question et de hâter ainsi l'adoption des mesures nécessaires que M. Dubief publie cette étude, richement documentée et fort bien écrite.

—

Chez Plon-Nourrit et Cie :

RICHARD WAGNER : *Ma Vie* (Un vol. in-18). — Elle aura décidément de l'ampleur, cette autobiographie de Wagner. Si le premier volume comportait une période relativement longue de 1813 à 1842, celui-ci s'arrête à 1850. Pendant ces huit années, le maître connu ses premiers succès véritables, accompagnés de déboires beaucoup plus nombreux, déboires de natures les plus diverses. Déceptions artistiques, difficultés matérielles, politiques et intimes, tout est raconté en détail.

Que je signale à ce propos une excellente initiative des éditeurs : En tête de chaque page, à l'endroit où, dans les autres livres, se répète inlassablement le titre de l'ouvrage, se trouve indiquée, en deux ou trois mots, le point spécial dont cette page traite en ordre principal, de façon que le lecteur retrouve, le plus aisément du monde, l'incident intéressant le passage à consulter.

* * *

O.-G. DE HEIDENSTAM : *La Fin d'une Dynastie* (Un vol. in-8, à 7 fr. 50). — En dehors de son fondateur, Adolphe Frédéric, la troisième dynastie des Wasa donna à la Suède trois souverains : Gustave III, Gustave IV et Charles XIII. La femme de ce dernier, Hedvig-Elisabeth-Charlotte, vécut à la Cour ces trois derniers règnes; elle assista à l'éclat, au déclin et à la fin de la dynastie, puis à la fondation de la suivante, sous Charles XIV (Bernadotte) et elle a laissé des mémoires et une volumineuse correspondance qui forment un ensemble de documents particulièrement précieux pour l'histoire de la Suède et même de l'Europe. M. de Heidenstam a eu la bonne fortune de pouvoir consulter les manuscrits originaux en français, et c'est d'après eux qu'il a écrit ce très intéressant volume.

* * *

VIEILLES CHANSONS POUR LES COEURS SENSIBLES, illustrées en couleurs par Pierre Brissaud (Un vol. in 4^o cartonné à 6 francs). — A l'occasion du 1^{er} de l'an, la maison Plon offre au public un album de vieilles chansons choisies avec soin qui réunit, dans une heureuse harmonie, l'archaïsme pittoresque de la forme au charme délicieusement suranné des mélodies. Qui ne sourira, et ne soupirera peut-être, en retrouvant les refrains qui ont enchanté notre jeunesse : *Gardez-vous d'être sévère, En passant par la Lorraine, la Belle en vigne, Celui que mon cœur aime tant, Quand la bergère vient des champs, etc.* ! Mais ce qui double le prix de ces reconstitutions, c'est la façon exquise dont elles ont été présentées et encadrées par le maître artiste Pierre Brissaud. Le frontispice et la couverture reproduisent le style des débuts du romantisme ; ils nous reportent tout de suite à Garat, à Elleviou, à l'Empire et à la Restauration. Trente-deux images en couleurs commentent ainsi chacune des chansons avec un rare bonheur d'adaptation, une divination singulière et captivante de la sensibilité particulière qui les a inspirées.

Chez Ollendorff :

GABRIEL ARBOUIN : *La Bête blonde* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — « Nul ne sait de quoi est fait le Bien. Et qui dira que le Mal n'y conduit point ? » Le roman de M. Gabriel Arboin finit sur ces deux phrases, vraies en un certain sens, le tout est dans la façon de les entendre. Voici ce que sont, en l'espèce, ce Mal et ce Bien : Jérôme Ardac, presque octogénaire, épouse Ariane, qui a vingt ans. Mathias et Max, ses fils, s'éprennent tous deux de leur marâtre, laquelle, du reste, n'est pas une femme banale. Orgueilleuse et dominatrice, dépourvue de scrupules, elle tente d'empoisonner le vieux et cherche à asservir les garçons. Le faible Max est envoûté et il va fuir avec elle. Voilà le Mal ! Mathias, heureusement, est énergique, il envoie Max au bout du monde, il reste ainsi maître de la situation et, comme il a de la conscience, il attendra la mort de son père — elle ne peut tarder — pour prendre Ariane et trouver dans ses bras sa part de bonheur. Voilà le Bien ! Ne trouvez-vous pas ce Bien plus ou moins discutable ?

A la Librairie Larousse :

LES LIVRES D'ÉTRENNES. — C'est une heureuse spécialité de la grande maison d'édition à

laquelle nous devons tant de publications de vulgarisation artistique et scientifique, de mettre en vente chaque année, à cette époque, des livres remarquablement édités et d'un intérêt capable de les rendre intéressants pour tous les âges.

Outre ses dictionnaires et ses encyclopédies bien connus, la librairie Larousse lance une *Histoire de France* en deux volumes de luxe illustrés à 53 francs brochés et 65 francs reliés ; — la *Belgique illustrée* de M. Dumont-Wilden à 20 francs, dont nous avons longuement parlé il y a quelques mois ; — une heureuse collection de *Chefs-d'œuvre de la littérature française* réunis en petites brochures élégantes par siècle dans des étuis spéciaux ; — un *Rabelais pour la Jeunesse* en trois volumes à 2 fr. 50 chaque.

M. O. M. Lannelongue, de l'Institut, fait, dans un volume abondamment illustré vendu 7 fr. 50 sous reliure en toile souple, le récit d'un voyage récemment accompli autour du monde. Chemin faisant il a noté les réflexions et les comparaisons les plus suggestives non seulement au point de vue scientifique, mais aussi au point de vue politique et social. *Un Tour du monde* est le type des ouvrages attachants et instructifs.

Les Livres roses pour la Jeunesse constituent un ensemble de lectures attrayantes, irréprochables au point de vue moral, illustrées à profusion de délicieuses gravures, et tout cela pour le prix extraordinaire de 15 centimes le volume de 64 pages. Tous les parents, tous les éducateurs auront à cœur de répandre ces ravissants petits livres. La maison Larousse en a publié deux séries de vingt-quatre, chacune enfermée dans un charmant étui décoré. On peut recevoir chaque étui franco au prix de 4 fr. 75.

Chez Figuière :

MAURICE : *Musée d'un jeune Esprit* (Un vol. in-18, à 2 fr. 50). — Dans les musées et dans les collections particulières, nous sommes accoutumés, hélas ! à le constater, les toiles médiocres et mauvaises sont légion, elles noient, dans leur masse imposante, les chefs-d'œuvre et même elles font tort à ceux-ci. Eh bien ! le musée du jeune M. Maurice est comme les autres musées, à part peut-être que le sien manque de chefs-d'œuvre. Les pensées philosophiques pourraient être plus brièvement exprimées, elles y gagneraient, je pense, en clarté. Le lecteur, en outre, irait alors jusqu'au bout de sa prose et sans doute lirait-il même

les quelques pages de vers qui terminent le volume.

* * *

JACQUES BOYER : *La Vie qui s'ouvre* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'auteur exprime, dans ces *Premiers essais*, le tourbillon de rêves, de désirs, de tristesses, d'espoirs et d'élan, qui viennent agiter sans cesse un jeune cœur ému des premiers heurts de la vie, et troublé par ses éternels problèmes.

La défaillance et le découragement sont proches. *L'Angoisse* est venue de n'avoir pu saisir le Rêve et lui faire prendre corps.

Mais la beauté de la Nature comprise, l'amour du sol natal et la splendeur de l'Univers, éclatent dans ce chant d'espoir et d'amour par où se termine le livre : *La Victoire de la vie*.

* * *

PIERRE LESTRINGUEZ : *Le beau pays* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Dans un rythme soutenu, parfait, le poète entrevoit tout ce que le cœur humain contient d'amour, de tendresse et de poésie. Il trouve, pour s'exprimer, des vers, souvent pleins de noblesse, comme ceux-ci :

*Si nous pouvions étendant là nos lassitudes
Dormir en paix sans un vain mot, sans un vain*

[bruit

Dormir ou sommeiller dans le jour bleu qui

[luit

*L'âme tiède et sucrée au soleil comme un fruit
Qui pousse et murit sans études.*

* * *

ROBERT LESTRANGE : *Le Miroir enchanté* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — *Le Miroir enchanté*, c'est l'âme du poète qui reflète la vie sous toutes ses formes et sous tous ses aspects. Le volume commence par un rêve et finit par un autre. N'en est-il pas ainsi de l'existence, qui va des illusions de la jeunesse au mirage de la mort ?

L'auteur a des admirations et il le fait voir, mais il sait s'affranchir des lois étroites et serviles de telle ou telle poétique et ne s'astreint qu'aux règles du bon goût à travers la fantaisie et les caprices de l'imagination.

* * *

MARGUERITE LEJEUNE : *La Première Blessure* (Un vol. in-8°, à 3 fr. 50). — Elle est gentiment contée, avec de-ci de-là une touche de préciosité, point toujours déplaisante, l'aventure sentimentale de Colette Le Bel. Mariée encore jeune et à un officier de marine, elle aime son mari,

certes, mais le gouvernement envoie Jean Lebel au Maroc beaucoup trop tôt. Le Temps, à défaut d'une passion qu'elle n'éprouve pas, n'a pas encore cimenté leur union au point d'éviter à Colette les surprises du cœur. Élégante, spirituelle, un brin coquette, un flirt discret lui paraît propre à égayer sa solitude. Inconsciemment d'abord, elle cherche à accaparer Michel Lorrain, à l'enlever à Lady Arting, une beauté transatlantique. Elle y parvient, mais elle se prend à son propre jeu et il faut l'intervention providentielle autant qu'énergique de son père pour empêcher l'irréparable.

Comme elle a, sans le vouloir, laissé passer l'heure du berger, Michel qui n'est qu'un homme en même temps qu'un yachtman, lève l'ancre et avec l'ancre une amie de Colette. Celle-ci n'a que tout juste le temps de se consoler pour le retour de son mari et sa *Première Blessure* est à peine cicatrisée lorsque Jean Le Bel débarque à Brest.

Chez Sansot & Cie :

LOUIS THOMAS : *Souvenirs sur Jean Moréas* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — M. Louis Thomas, qui fut le disciple aimé de Jean Moréas, n'a point voulu, dans ce livre, dit-il, insister sur l'œuvre de son maître. Son but fut de nous faire connaître l'homme, de silhouetter la personnalité curieuse, paradoxale de ce Grec authentique devenu non seulement un grand poète français, mais l'un des plus français parmi les poètes contemporains. Et il faut bien reconnaître que l'ensemble des anecdotes, des traits, des mots qui nous sont rapportés sans ordre apparent, sans lien entre eux, fait de Moréas un portait particulièrement vivant au physique comme au moral et en même temps très littéraire.

* * *

MADELEINE GRAIN : *Vers la sincérité* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

Sur ce grand chemin d'Art qu'ont parcouru

[mes frères,

*Je m'arrête, cherchant ma voie autour de moi,
C'est ma première halte et mon premier effroi,
Première heure d'angoisse après tant d'heures*

[claires.

Mme Madeleine Grain pratique aussi la modestie, avec la sincérité. Ce sont deux qualités rares. Elle en a d'autres. De celles qui font les

bons poètes sur l'avenir de qui l'on peut fonder de beaux espoirs.

* * *

CÉCILE PÉRIN : *Variations du cœur pensif* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

Mon âme est un ciel lourd d'orage où la tem-
[pête

Exploie immensément ses deux ailes de plomb;

Et plus loin :

Sagesse, j'ai ce soir mon âme vagabonde,

Ou bien :

Mon cœur pensif et doux qui n'attend plus per-
[sonne,

Est comme ce beau soir, tout imprégné d'au-
[tomne.

Et c'est bien cela, ce beau livre émouvant comme une confidence : le parfum pénétrant, les nuances atténuées, la brume un peu mélancolique, les bruits assourdis de l'automne... Déjà plus la vie radieuse, pas encore le silence froid de la mort...

Chez Ambert :

ERNEST DAUDET : *Rolande et Andrée* (Un vol. in-8°, à 0 fr. 95, illustré). — Rolande de Gacé vivait heureuse auprès de son père veuf, lorsque la trop belle Andrée de Trémor devint son institutrice Ceci vous dit déjà ce qui va se passer. Le marquis de Gacé tombe amoureux fou d'Andrée et celle-ci mène sa barque avec une habileté si consommée qu'elle se fait épouser. Elle n'aime naturellement pas son mari, elle le prend même en horreur et, non contente de le tromper, elle veut pour amant le fiancé de la pauvre Rolande.

Son aventure se termine tragiquement. M. de Gacé l'ayant surprise dans les bras de son hussard, la tue d'un coup de pistolet.

Ce drame intime est raconté avec l'élégance discrète qui donne tant de charme aux œuvres de M. Ernest Daudet.

* * *

LÉON TOLSTOÏ : *Le Cadavre vivant* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Les œuvres posthumes sont rarement des chefs-d'œuvre et si, délibérément, leurs auteurs ne les ont pas publiées, c'est qu'ils les jugeaient inférieures à la moyenne de leurs écrits ou insuffisamment mises au point.

Tel dut être le cas du *Cadavre vivant* qui, dans l'état où il nous est offert, laisse l'impression d'un ouvrage pas terminé, impression

avouée du reste, dans une préface pourtant enthousiaste, par le traducteur, M. Halpérine-Kaminsky. Cette réserve faite, voici en deux mots le sujet de cette pièce en six actes et douze tableaux : Fœdia, ivrogne et débauché, se fait passer pour mort en vue de permettre à sa femme, dont il ne se sent plus digne, d'épouser son ami Karénine. La supercherie est découverte et comme certains ennuis adviennent de ce chef au nouveau ménage, il se tue pour de bon. Il y avait certes quelque chose à tirer de cette histoire, vraie paraît-il, mais telle quelle, elle n'ajoute rien à la gloire de Tolstoï et sa publication est, dans ces conditions, de médiocre intérêt.

Chez Albert Méricant :

HECTOR FLEISCHMANN : *Roustan, mam'luck de Napoléon* (Un vol. in-12, à 5 francs, ill.) — Deux écrivains, en France, ont découvert les mémoires de *Roustan* : M. Hector Fleischmann et M. Paul Cottin. Celui-ci, qui les avait publiés en 1888 dans la *Revue rétrospective* et en volume au début de cette année, a fait défense à M. Fleischmann de les livrer, à son tour, au public. La jurisprudence consultée, l'auteur du présent livre a bien dû s'incliner, mais, comme il eût été dommage de ne pas utiliser un document pareil, d'autant plus que la copie en sa possession était curieusement annotée par un officier de la vieille garde, il a écrit l'histoire de *Roustan*, à l'égard duquel il n'éprouve, d'ailleurs, aucune indulgence; il a mêlé à son écrit des anecdotes, des souvenirs glanés de-ci de-là et il l'a fait avec son talent habituel d'évocat des menus faits de l'histoire.

Ajoutons que quarante-quatre gravures très soignées illustrent agréablement cet ouvrage. Il y a là, notamment, un portrait de la reine de Prusse, en toilette négligée, que je préfère incontestablement à ceux de Bonaparte et même de Joachim Murat, en leurs plus prestigieux uniformes.

A la Renaissance contemporaine :

ROBERT VEYSSIÉ : *Les Tressaillements* (Un vol. in-4°, à 5 francs). — Confiant à des esprits d'élite les ferveurs et les émois de son cœur inspiré, le poète, dédaigneux de la foule inique ou inconsciente, ambitionne de bâtir un monument impérisable, de réaliser une fresque épique : La synthèse de la vie. Le livre des

Tressaillements est une première pierre apportée à cet édifice.

Il contient des poèmes vibrants de sincérité, emplis de noble exaltation. Bien au-dessus des mesquines ou viles contingences, l'auteur tâche à atteindre un hautain idéal. Il se voit le « vainqueur du mensonge »...

Chez Nelson et C^{ie} :

VICTOR HUGO : *Les Misérables* (Quatre vol. in-12 reliés, à 1 fr. 25). — Parallèlement à la publication des chefs-d'œuvre consacrés qui ont commencé la constitution de cette élégante collection Nelson, souvent signalée ici, l'éditeur entame une autre série : celle des œuvres complètes de Victor Hugo.

L'entreprise est hardie, mais elle est digne du plus grand encouragement. Rien ne sera plus coquet et plus économique à la fois que ces cinquante petits volumes reliés, dont quatre viennent déjà de paraître, contenant le texte intégral des *Misérables*. Cela occupera de la meilleure façon tout un précieux rayon de bibliothèque.

Chez Bernard Grasset :

A. MARSAL : *Discours d'un exilé* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — L'auteur, ancien notaire à Bordeaux, a eu des difficultés avec la justice de la République. Victime d'une quelconque iniquité, il eut le tort — ou le courage, ce sera comme vous l'entendrez — de s'en prendre à des personnes haut placées : parlementaires et magistrats. L'issue d'une lutte aussi inégale n'était pas douteuse ; il fut vaincu et contraint de se réfugier à Bruxelles. C'est donc d'ici qu'il lance ce *Discours d'un exilé*, vigoureux pamphlet de cinq cents pages, gros de rancunes amassées, dans lequel il fait le procès de l'organisation sociale de la France avec, parfois, de mâles accents d'indignation, auxquels font cependant tort quelques passages incohérents. Tout mal vient, selon lui, des gens de robe : juges, avocats et prêtres, et il met dans le même sac, ce qui est plutôt rare : évêques, curés, rabbins, pasteurs et francs-maçons. Il attend le salut d'une révolution militaire, qui permettra à un nouveau Charlemagne, à un nouveau Napoléon de régénérer la France.

* * *

SIMONE BODÈVE : *Son mari* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Trop sentimentale, Caroline Belbèze se croit dépaysée dans le milieu, banal, en

effet, de gens d'affaires, de basse extraction, où elle est forcée de vivre. Elle pense s'en évader en épousant un joli garçon distingué d'allure et elle constate que c'est toujours la même chose. Figurez-vous que ce diable d'Appollinaire — que ce prénom point ne vous effraie, les personnages de second plan s'appellent Palmyre, Anselme et Nicaise ! — Appollinaire donc. a le cœur assez bas placé pour préférer l'amoureux déduit aux longues rêveries à deux, la main dans la main. Cela n'étant pas tolérable, elle saisit le premier prétexte venu pour se refuser complètement. Appollinaire la trouve mauvaise, et pour cause, mais Caroline tient bon envers et contre tous et elle va jusqu'au divorce malgré l'amour sincère de *son mari*, malgré l'enfant.

Tout cela est bien compliqué, beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît au résumé ci-dessus et d'une psychologie si subtile que le lecteur a grand'peine à s'y retrouver. Ajoutez à cela que le style de l'auteur est un fouillis, un dédale de pronoms personnels. Les « il », « elle », « lui », « eux », s'entassent au point de faire de certaines phases d'authentiques rébus.

* * *

THÉODORE CAHU : *L'Homme aux Papillons* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). M. Théodore Cahu a la bonne fortune de posséder un cousin qu'il nomme Léon Chanove, qui habite Beaugency, aux confins du Blaisois et de la Sologne, et chez lequel il vient de passer quelques mois bien profitables, puisqu'il a rapporté de ce séjour la matière fort intéressante de ce livre. Ce cousin croit à l'au-delà, à une autre vie, à la double vue, aux pressentiments et à tous les mystères encore inexpliqués de la nature. Avec une telle foi, il se devait à soi-même d'avoir les aventures les plus extraordinaires et il n'y a pas failli. Ainsi, figurez-vous que Léon Chanove est la réincarnation d'un musicien d'autrefois dont il a gardé le génie mais non le succès. Il assiste à l'inauguration de sa propre statue comme il a suivi son propre convoi funèbre, ou plutôt celui d'un de ses amis enterré sous son nom. Et il y a comme cela une demi-douzaine d'histoires qu'il ne faut pas lire le soir si l'on a diné un peu copieusement, sous peine d'un cauchemar soigné.

* * *

PIERRE JALABERT : *Au Cœur des Vignes* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — Un mot trop vif dans une banale querelle d'amoureux, et la belle

M^{me} de Florimond a rompu avec son amant, le déjà presque célèbre compositeur Paul Vincent. Celui-ci va couver son chagrin à Béziers, sa ville natale, où il rencontre Alice Mathieu, une paysanne jolie et bien douée, dont il entreprend de faire une artiste. Il en fait aussi sa maîtresse. Tous deux filent sur Paris et, pendant quelques mois, ils connaissent le parfait bonheur. C'était trop beau; aussi le Hasard ou le Destin, à votre choix, qui veillait, mit-il Paul en présence de M^{me} de Florimond. L'ancienne passion non éteinte, mais seulement endormie, se remet à flamber. Abandonnée, la pauvre petite Alice rentre dans son village.

A part quelques phrases biscornues, cette idylle est assez agréable à lire, d'autant plus qu'elle n'a pas du tout le caractère redoutable que la préface semble annoncer.

Les Portraits d'hier :

J.-C. HOLL : *Camille Pissaro* (Une brochure avec portraits et reproductions de tableaux). — Voici une excellente, très perspicace, exacte et documentée biographie du maître de l'Impressionnisme. Comme beaucoup d'autres peintres et de nombreux poètes, Pissaro était né « aux îles » et son art reflète l'émerveillement lumineux de ces paradis de la nature.

M. J.-C. Holl dit de la meilleure façon quelle vie de recherche, de lutte, mais finalement de triomphe fut celle de ce victorieux qui connut d'amers jours de misère. Et il étudie avec autorité les aspects variés d'une œuvre entre toutes remarquable.

Chez Henri Falque :

JEAN LOEW : *Entretiens et Récits* (Un vol. in-8^o, à 4 francs). — J'ai goûté un plaisir délicat à la lecture de ces quelques pages qui contiennent la profession de foi littéraire de l'auteur, profession de foi résolument, courageusement idéaliste et, partant, antinaturaliste. Il n'est pas tendre pour les naturalistes, M. Jean Loew; ces gens, dit-il, « servent des tranches de vie qu'ils choisissent le plus souvent grasses, puantes et pourries ». Mais tout énergique qu'il soit, son réquisitoire n'est pas la partie la plus intéressante de ces *Entretiens* consacrés surtout à la défense des expressions antiques de l'Art et notamment des « monstres » ainsi dénomme-t-il les sphynx, les satyres, les anges et les démons qui « symbolisèrent le génie et la civilisation des peuples qui les com-

posèrent ». Tout cela est fort bien dit, en des dialogues vifs et animés, et le lecteur se sent poussé à faire chorus avec M. Jean Loew et à traiter le naturalisme de littérature pour... dames dont il ne sied pas de parler en bonne société.

Chez Garnier Frères :

EMILE BAYARD : *Le Style Louis XVI* (Un vol. in-18, ill.). — M. Emile Bayard a entrepris d'enseigner à ses contemporains *l'art de reconnaître les styles* et, sous ce titre, il a commencé la publication d'une collection qui étudiera, analysera, jusque dans leurs infimes détails, chacun des styles classiques. Après un volume consacré à déterminer les caractères artistiques propres à chaque époque, il nous a parlé de *l'Empire*, aujourd'hui il s'occupe du *Louis XVI*. Le livre qu'il y consacre est orné de 160 gravures, et il prouve une érudition et une compétence remarquables. Une chose me surprend : M. Emile Bayard est inspecteur aux Beaux-Arts. L'administration met donc parfois les gens à leur vraie place?

Chez G. Ficker :

PAUL-LOUIS AUBERT : *Le Crépuscule de Dionysos* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50).

*La beauté doit avoir la vérité pour fin
Et c'est de vérité que l'âme humaine a faim.*

Il y a de la beauté, et il y a de la vérité dans les poèmes harmonieux, aux rythmes classiques, aux formes traditionnelles que M. P.-L. Aubert a rimés avec une élégante correction.

On doit les aimer pour leur pureté comme pour la noblesse de leur inspiration.

Chez Lecène et Oudin :

LYA BERGER : *Les Effigies* (Un vol. in-18, à 3 fr. 50). — C'est un livre d'une inspiration particulière; il ne chante, en effet, que des sujets féminins notant dans les êtres, les choses, les symboles, dans

Tout ce qui fut formé d'essence féminine,
la triple empreinte « d'amour, de beauté, de douleur » qui reste la marque caractéristique des destinées féminines.

Ces *Effigies* démontrent que, grâce à la poésie, on peut aïler le féminisme à la féminité.

Causerie financière

Le 1^{er} décembre 1911.

Novembre n'a pas été plus favorisé que les mois précédents sous le rapport des transactions boursières et aucune amélioration ne s'est produite dans la tenue générale de la Bourse. Il ne pouvait, d'ailleurs, en être autrement avec les nouvelles à sensation qui n'ont pas fait défaut, et qui continuent même à affluer encore presque journallement.

Quoique le monde des affaires continue à envisager sous un jour optimiste les diverses questions politiques en suspens, il n'en est pas moins vrai que, malgré les bonnes dispositions générales qui ne demandent qu'à se manifester ouvertement, le marché est plongé dans une inactivité de plus en plus grande.

On dirait vraiment que la confiance qui s'était à nouveau manifestée quelque temps après la conclusion du conflit franco-allemand, ait fait place à un retour à la méfiance, dont la cause se trouverait dans les récentes révélations des dessous de la crise politique dans les Parlements. Quoi qu'il en soit, l'enthousiasme des premiers jours, au lieu d'accroître, a plutôt diminué et le public semble avoir éprouvé le besoin de se dégager, ce qui naturellement a entraîné une lourdeur générale du marché.

Il règne toujours au Parquet une certaine hésitation qui à elle seule suffit à détruire les meilleures intentions.

La Bourse est vraiment dénuée d'intérêt pour le moment, aussi serait-il bien difficile de s'étendre sur l'activité des valeurs de la cote.

Décembre nous amènera, faut-il l'espérer, une évolution nécessaire d'ailleurs aux nombreuses sociétés pour présenter des bilans de fin d'année plus ou moins favorables.

L'activité qui a prévalu ces jours derniers au marché à terme, semble avoir laissé la corbeille plus ou moins indifférente. Le marché n'y est pas mauvais, mais l'ensemble est terne et les ordres font complètement défaut. Ce qu'il y a de bon malgré tout, c'est que la plupart des groupes, à part celui des Valeurs coloniales, sont restés sur leurs dernières positions sans éprouver de nouvelles défaillances.

Les **Rentes belges** n'ont pas beaucoup varié, elles se sont contentées de se maintenir aux environs de 88.30.

Les **Lots de Villes**, après une assez importante reprise et après avoir bénéficié à nouveau des faveurs de la petite épargne, sont redevenus plus faibles, bien que les cotations actuelles soient encore assez satisfaisantes eu égard au chemin parcouru. Les *Anvers 1887* restent à 94.25; les *Anvers 1903* à 86.87; les *Bruxelles 1902* reviennent à 96 après 99; les *Bruxelles 1905* valent 83.50; Les *Liège 1853* cotent 103.50, et *Liège 1905*, 79.37.

Les **Tramways** sont calmes et laissent généralement à désirer.

Le *Dividende Bruxellois* se maintient à 905.

Les *Chemins de fer Economiques* ont faibli à 736.25.

Les *Actions Basses-Pyrénées* sont tombées à 18; la *Capital*, et à 7.75, la *Part de Fondateur*; la *Dividende Mutuelle de Tramways* a réactionné à 743.75 et la *Part de Fondateur Chemins de fer secondaires* résiste à 1610.

Les **Charbonnages** sont sans variations sensibles, et le manque d'affaires continue à paralyser les mouvements des valeurs charbonnières.

Il y a du mieux cependant pour quelques titres de cette rubrique, notamment pour *Abhoor* en progrès, *Aiseau-Preste* et *Gosson-Lagasse*.

Hornu-Wasmes et *Sacré-Madame* sont fermes, mais sans changement.

Les **Valeurs Sidérurgiques** ont éprouvé le contre-coup des réalisations, ce qui n'a pas empêché néanmoins à certains moments la reprise de s'affirmer à nouveau pour quelques-unes d'entre elles. Pour *Aumetz-la-Paix* entre autres, pour les *Fours à Coke de Douai* et les *Forges de Sarrebrück*.

Les **Glaceries** n'ont été que médiocrement traitées, tandis que les **Verreries** ont accentué leur avance; les *Verreries de Courcel'es* à 371.50; celles des *Hamendes* à 1,215 qui regagnent déjà leur coupon de 35 francs, détaché hier. *Mariemont* monte à 1490 et la *Jouissance-Donetz* se consolide à 2762-50.

Aux **Produits Chimiques** nous mentionnerons la chute profonde des actions du groupe de l'*Aluminium*, qui cependant ont fait mine aujourd'hui de vouloir se relever et se défendre.

La *Privilégiée Péniakoff* est remontée en effet à 35, contre 17.50 cours d'hier, l'*ordinaire* à 24.75 contre 18.75 et la *Filiale Belge Néerlandaise* est passée à 25.50 la *privilégiée*, et à 12.50 l'*ordinaire*.

Les Valeurs Coloniales ont paru vouloir regagner ces jours derniers des cours plus élevés, mais les efforts faits pour y parvenir n'ont tout au plus contribué qu'à les maintenir à leurs cotations d'il y a huit jours, bien inférieures du reste à celles du mois dernier.

La *Commerce Congo* s'établit à 3,925; l'*Ordinaire Haut-Congo* se maintient au même cours à 785; la *Privilégiée Katanga* cote 2,102.50 ex-coupon de 30 francs; l'*Ordinaire* 2,157.50; la *Capital Union minière* finit à 537.50 et la *Dividende* à 525.

Aux **Actions Diverses** on remarque la bonne tenue des *Sucreries de Roumanie* toujours en avance, la *Privilégiée* à 1,437.50 et l'*Ordinaire* à 952.50.

Les *Grandes Brasseries de l'Etoile* font 206.

A l'assemblée générale du 27 novembre, le conseil d'administration a été autorisé à porter le capital social de 8 à 10 millions.

Aux **Valeurs étrangères** les cours sont fort clairsemés et manquent généralement d'intérêt. Le groupe russe est ferme; la *Briansk* à 487; la *Dniéproviennne* est résistante à 1,944 et les *Forges de Sosnowice* continuent leur mouvement ascensionnel à 3,320.

A la **Coulisse** tout l'intérêt du marché durant la dernière semaine s'est presque uniquement concentré sur la *Tanganyika* que Paris et Londres ont ramassé pour les besoins de leur liquidation respective.

Le *Rio-Tinto* sur la hausse du métal qui a gagné 2 livres ces derniers temps a continué à progresser jusqu'à 1,810.

Les **Valeurs de traction** sont restées calmes tout en résistant bien.

Le **Compartiment canadien** se montre toujours ferme.

Les **Chemins de fer Espagnols** font de nouveaux progrès; le *Nord de l'Espagne* s'avance à 424, tandis que la *Saragosse* suit plus faiblement le mouvement jusqu'à 417.75.

La *Rand-Mines* est plus hésitante à 166.50.

La *Tanganyika*, au contraire, a meilleure allure à 74.75.

Le marché, dans l'ensemble, est soutenu aux environs des cours précédents, mais les affaires continuent à y être excessivement limitées.

J. DE HASE,

*Directeur de la Banque
Bourse-Paris-Bruxelles.*

Bourse-Paris-Bruxelles

**15, Rue du Gouvernement Provisoire
BRUXELLES**

Opérations traitées par la Banque

Ordres de Bourse au comptant et à terme sur
Bruxelles, Paris, Londres, Berlin (Courtages
les plus réduits).

Opérations d'échelles de primes par groupement
(demander circulaires).

Composition et vérification de portefeuille.

Coupons : Encaissement sans frais.

Vérification des tirages. Echange de titres.
Renouvellement de feuilles.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non
cotées.

Prêts sur titres.

Emissions.

Étude de toutes affaires financières, industrielles et
commerciales.

Création de sociétés, Commandites, Associations.

TÉLÉPHONE 124.32

LES REVUES A LIRE :

- LA VIE INTELLECTUELLE, mensuelle, 47, avenue Jean Linden, Bruxelles.
- L'ART MODERNE, hebdomadaire, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
- LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE, hebdomadaire, 8, rue du Grand Duc, Bruxelles.
- LE GUIDE MUSICAL, hebdomadaire, 3, rue du Persil, Bruxelles.
- LA PLUME, hebdomadaire, 15, rue Plattestein, Bruxelles.
- LE COURRIER THÉÂTRAL, hebdomadaire, 55, rue Royale, Bruxelles.
- L'OPPORTUN, hebdomadaire, 13, rue Coppens, Bruxelles.
- LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, mensuelle, 11, rue Chisaire, Mons.
- LE THYRSE, mensuel, 16, rue du Fort, Bruxelles.
- WALLONIA, mensuelle, 138, rue Fond Pirètte, Liège.
- DURENDAL, mensuelle, 55, rue de la Source, Bruxelles.
- LA REVUE GÉNÉRALE, mensuelle, 21, rue de la Limite, Bruxelles.
- LE FLORILÈGE, mensuel, rue Verdussen, 47, Anvers.
- LA BELGIQUE FRANÇAISE, mensuelle, 35, rue Grisar, Bruxelles.
- L'ART A L'ECOLE ET AU FOYER, 165, chaussée de Namur, Louvain.
- JOYEUSE, mensuelle, rue Henry Blès, 38, Namur.
- L'OASIS, mensuelle, rue de Falisolte, Tamines.
- LE CATHOLIQUE, mensuelle, 5, rue du Couvent, Bruxelles.
- LES MOISSONS FUTURES, mensuelle, 27, rue Haute, Gand.
- LA JEUNE WALLONIE, mensuelle, à Marchienne-au-Pont.
- MERCURE DE FRANCE, bi-mensuel, 26, rue de Condé, Paris.
- L'ACTION NATIONALE, mensuelle, 19, rue Auber, Paris.
- LE DIVAN, mensuelle, Coulonges (Deux-Sèvres).
- L'ÂME LATINE, mensuelle, 39, rue des Lois, Toulouse.
- LA PHALANGE, mensuelle, 84, rue Lauriston, Paris.
- LA GRANDE REVUE, bi-mensuelle, 37, rue de Constantinople, Paris.
- ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES, hebdom., 51, rue St-Georges, Paris.
- LES MARGES, semi-mensuel, 5, rue Chaptal, Paris.
- LA BALANCE (Viéssi), mensuelle, place du Théâtre, 23, Moscou.
- LE COURRIER EUROPÉEN, hebdomadaire, 280, boulevard Raspail, Paris.
- L'OCCIDENT, mensuel, 17, rue Eblé, Paris.
- LA REVUE DES LETTRES, trimestrielle, 17, rue Victor Massé, Paris.
- DAS LITERARISCHE ECHO, bi-mensuel, 35, Lützowstr., Berlin.
- S. I. M., revue music. mens., 15, rue Soufflot, Paris. (René Lyr, Boitsfort.)
- PROPOS, mensuelle, 15, rue du Point de Vue, Sèvres.
- LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, bi-mensuelle, 41, rue Monge, Paris.
- LES RUBRIQUES NOUVELLES, mensuelle, 62, rue Michel Ange, Paris.
- LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES, mens., 9, rue de l'Éperon, Paris.

EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ : Delphine Fousseret . . .	3.50	RICHARD LEDENT : Ymnis et Numaine . . .	3.00
» La Guirlande	3.50	FRANÇ. LEONARD : La Multitude errante . . .	3.50
» Le Peintre W. Linnig.	10.00	HENRI LIEBRECHT : Cœur de Bohême . . .	4.25
» Maître Alice Hénaut	3.50	» L'Autre moyen	1.00
MARIA BIERNÉ : Rayons d'Ame	3.50	» Les Jours tendres	2.50
» Les Artistes de la Pensée et du Sentiment.	5.00	» Un Cœur blessé.	3.50
MICHEL BODEUX : L'Année pleuse	2.00	RENÉ LYR : Brises	2.00
» Le Nœud	2.00	AUL MAX : Papillon d'Amour.	1.00
PIERRE BROODCOURENS : Le Roi aveugle.	3.00	AUL MÉLOTTE : La Cousine et mon Ami	1.50
» La Mer	2.00	MORISSEAU et LIEBRECHT : L'Efrénée	2.00
VICTOR CLAIRVAUX : La Barque amar- rée	3.50	EMOND PICARD : Trimouillat et Méliodon	2.00
V. CLAIRVAUX et F. GHEVAERS : Le Bon Chevalier	2.00	SANDER PIERRON : Les Images du Chemin	3.50
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Épée.	3.00	SANDER PIERRON : Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne	3.50
MAX DEUVILLE : Le Fils de ma Femme	3.50	GEORGES RENS : La Cluse	3.00
J.-J. DE LA BATTUT : Le Buveur d'Azur.	3.50	» L'Homme en noir	1.50
LOUIS DELATTRE : Fany	3.00	PROSPER ROJDOT : Fervour	2.50
» La Mai Vongée	3.00	ÉMILE SIGOGNE : Eurhythmie	3.50
» Contes d'avant l'Amour.	3.50	CARL SMULDERS : Les Feuilles d'Or.	3.50
M. DES OMBIAUX : La Petite Reine Blanche.	3.50	» La Correspondance de S. Dartois	1.50
E. DE TALLENAY : Vivia Perpetua	3.00	CARL SMULDERS : La Ferme des Clabauderies	3.50
DUMONT-WILDEN : Les Soucis des derniers Soirs.	2.00	JULES SOTTIAUX : La Beauté triomphante	3.50
J.-F. ESLANDERS : Parrain.	3.50	JULES SOTTIAUX : L'illustre Bôzuquet en Wallonie	3.50
ANDRÉ FONTAINAS : Hélène Pradier.	3.00	JULES SOTTIAUX : La Wallonie héroïque.	3.50
CH. FORGEIS : Pax	1.00	OSCAR THIRY : La Merveilleuse Aventure des Jeunes Belges	3.50
GEORGE GARNIR : A la Boule plate	3.50	BON CH. VAN BENEDEEN : La Peste de Tirgalet	2.00
MAURICE GAUCHEZ : Symphonies voluptueuses	3.50	MARG. VAN DE WIELE : Ame blanche.	3.50
IWAN GILKIN : Étudiants russes	2.50	MARIE VAN ELEGEM : Par la Vie	3.50
VALÈRE GILLE : Ce n'était qu'un Rêve	1.25	H. VAN OFFEL : Les Intellectuels.	3.00
» Madame reçoit	1.00	» L'Oiseau mécanique.	3.00
A. GILON : Dans mon Verre	3.50	RIET VAN SANTEN : Moments de Bonheur	3.00
GEORGES GOFFIN : Vibrations.	3.00	GEORGES WILLAME : Le Puisson	3.50
EUG. HERDIES : Le Roman de la Digue	3.50		
J. JOBÉ : La Science économique au XX ^e siècle	3.50		
MAUR. KUNEL : Sur la Flûte de Roseau.	3.00		
JEAN LAENEN : Cœur damné	3.50		
HONORÉ LEJEUNE : Fidélaine	2.00		

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.